This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

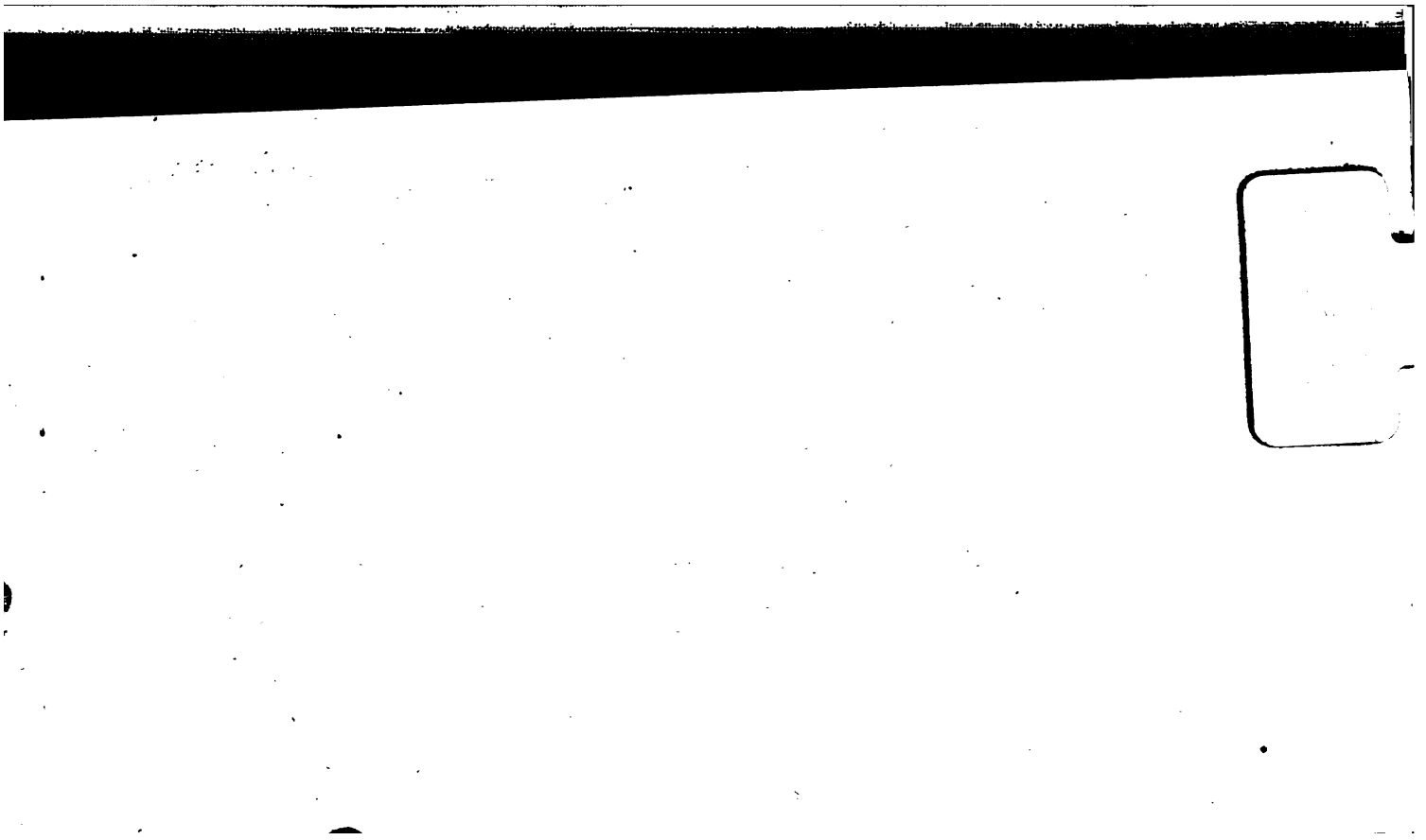
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036946 6



~~620.F.3~~
(Monte mint)
KBD

~~428 B 7~~

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXVII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS. . . .	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

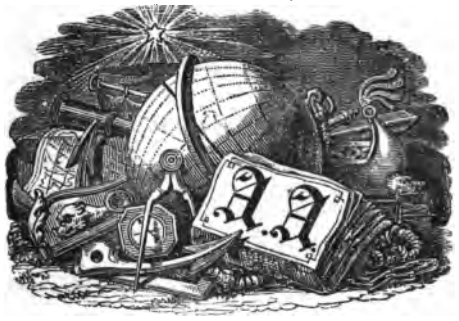
CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES

EN AFRIQUE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DENHAM ET CLAPPERTON.

VOYAGE DANS LE NORD ET LE CENTRE DE L'AFRIQUE.

(1822-1824.)

De Tripoli à Mourzouk.

En 1821, sur ma requête, le gouvernement de Sa Majesté britannique m'accorda l'autorisation de faire partie de l'entreprise de MM. Oudney et Clapperton qui allaient explorer l'Afrique centrale. Mes compagnons de voyage quittèrent Londres avant moi, mais aussitôt que je fus prêt moi-même, je pris le paquebot sans perdre de temps et me rendis à Malte. Néanmoins, lors de mon arrivée dans l'île, déjà ils l'avaient quittée depuis plusieurs semaines pour gagner les côtes de Barbarie. Empressé de les rejoindre, je m'embarquai le plus tôt que

je pus à bord de *l'Exprès,* schooner que mit à ma disposition l'amiral qui commandait notre station maritime; et le 18 novembre, après une navigation de trois jours, je mouillai dans le port de Tripoli, où mes deux amis m'attendaient avec impatience chez le consul anglais.

La ville de Tripoli, avec ses Juifs, ses Arabes, ses Maures et ses marabouts, a été si souvent décrite par les voyageurs qui nous ont précédés, que nous ne saurions rien ajouter à leurs descriptions. De même mon intention n'est pas de décrire minutieusement la contrée qui sépare Tripoli de Mourzouk, attendu qu'elle diffère peu de celle qui sépare Mourzouk du royaume de Bornou, et que d'ailleurs les récits du capitaine Lyon l'ont suffisamment fait connaître.

Je quittai Tripoli le 5 mars 1822, et me dirigeai vers la vallée de Benioleed [1], où je devais retrouver mes compagnons qui avaient pris les devans avec nos domestiques; ils avaient déjà gagné Memoon [2], autre vallée fort jolie, située dans les montagnes qui forment la précédente, et qui, à l'époque de notre passage, était couverte et ornée de fleurs innombrables, d'espèces et de couleurs différentes, richement éparpillées dans un beau désordre. Mais

[1] Ou Beniolid, vallée fertile, garnie de villages et de châteaux en ruines.

[2] Ou Memoun.

ce fut le dernier endroit de ce genre que nous eûmes le bonheur de rencontrer jusqu'au Bornou; et là le consul et son fils, qui nous avaient accompagnés jusque sur cette partie de la route, nous dirent adieu en nous souhaitant succès et prospérité pour la suite de notre expédition.

Le jour qui précéda celui où nous arrivâmes à Sockna, ville à mi-chemin entre Tripoli et Mourzouk, que nous atteignîmes après quatorze jours de marche, la triste uniformité du voyage fut quelque peu égayée par la rencontre que nous fîmes d'une caravane d'esclaves qui traversait le Fezzan, et dans laquelle étaient environ soixante-dix négresses de beaucoup meilleure mine qu'aucune de celles que nous avions vues près des côtes de la mer. Elles marchaient par pelotons de quinze ou vingt; et quand nous demandions à une des femmes de ces pelotons d'où elles venaient, les pauvres créatures se divisaient aussitôt en petits groupes, et répondaient : « Soudan, Begharmi et Kanem, » nous montrant le groupe venu de chacun des pays qu'elles nommaient. Celles du Soudan avaient les traits les plus réguliers, et une expression de physionomie particulièrement agréable.

Après avoir traversé une petite vallée, ainsi qu'une plantation de dattiers qui s'étendait au-delà, nous aperçûmes bientôt Sockna, et nous vîmes venir à notre rencontre, au travers de la plaine sur laquelle

cette ville est située, le gouverneur et les principaux habitans, accompagnés de plusieurs centaines de gens de la campagne, qui ne tardèrent pas à entourer tous nos chevaux, nous baisant les mains, nous accueillant, selon les apparences, avec sincérité et satisfaction. Nous entrâmes dans la ville au milieu de ce cortége et aux cris mille fois répétés de « Inglesi! Inglesi! » que poussait la multitude. Une telle réception nous causa d'autant plus de joie, que nous étions les premiers voyageurs anglais en Afrique qui avaient refusé de croire qu'un déguisement fût nécessaire, et que nous avions résolu de voyager sous notre véritable caractère, c'est-à-dire comme citoyens de la Grande-Bretagne et comme chrétiens, et de porter en toute occasion notre costume national : je dirai même dès à présent que nous n'avons pas eu par la suite à nous repentir de cette résolution. Pendant notre séjour à Sockna, notre religion, que nous ne cherchâmes nullement à cacher, n'excita contre nous ni haine ni méfiance; au contraire, je suis tout-à-fait convaincu que l'accueil que nous y reçûmes aurait été moins amical si nous avions voulu jouer un rôle que nous étions assurément incapables de bien remplir : en cherchant à nous faire passer pour musulmans, nous aurions eu bientôt le sort ordinaire des imposteurs.

Les dattes de Sockna sont très bonnes et très

abondantes; nous ne ménageâmes pas ce fruit à nos animaux, qui au bout de deux jours parurent le manger presque aussi bien qui si c'eût été de l'avoine. La population de la ville s'élève à plus de trois mille âmes; la ville elle-même est ceinte de murs qui ont un mille environ de circonférence: on y entre par huit portes, et généralement elle présente un aspect de propreté qui nous surprit. Les femmes y sont fort jolies, et, dit-on, remarquables pour leur amour de l'intrigue; mais nous n'eûmes pas l'avantage de pouvoir vérifier par nous-mêmes si cette imputation est vraie ou fausse. Toutefois, les preuves de leur bienveillance et de leur amabilité ne nous manquèrent pas; ainsi, un matin que deux d'entre nous se promenaient dans les rues suivis d'une armée de gamins en guenilles, deux dames de haut parage les dispersèrent, et nous invitèrent à entrer dans une maison où, dirent-elles, une belle femme, une *mara-zene*, désirait nous voir. Nous consentîmes à les suivre, et introduites par elles dans une habitation de belle apparence, nous ne tardâmes guère à être entourés d'une demi-douzaine au moins d'autres dames, la plupart très âgées, qui nous accablèrent de questions, et qui, reconnaissant à nos réponses que nous n'étions pas dangereux, en appelèrent quelques autres plus jeunes, lesquelles n'attendaient évidemment pour se montrer que la permission

des vieilles. Nous fûmes alors, nous et nos vêtemens, minutieusement examinés: les boutons jaunes de nos habits et nos montres produisirent le plus vif étonnement; et un large pantalon blanc que je portais, dans les poches duquel je mis par hasard les mains, excita leur curiosité à un point extraordinaire : mes mains en furent retirées, et trois ou quatre dames à la fois y enfoncèrent les leurs; d'autres, quand celles-là les eurent ôtées, suivirent leur exemple; et toutes demandèrent avec un si horrible vacarme à en faire autant, que j'eus beaucoup de peine à m'arracher de leurs bras et à me sauver dans la rue. L'habillement des Socknanaises ressemble beaucoup à celui des Tripolines: elles portent des chemises rayées de soie ou de toile, de larges boucles d'oreilles d'argent, avec des bracelets et des ornemens de jambes du même métal. Ces diverses parures chez les femmes pauvres sont simplement de verre ou de corne.

Pendant la seconde partie de notre voyage à Mourzouk, nous traversâmes un pays à peu près semblable à celui que nous avions déjà traversé, pire en quelques endroits. Nous fûmes souvent deux et même trois jours sans trouver d'eau potable; elle était toujours bourbeuse, amère ou saumâtre; et ce n'est pas encore là ce qui arrive quelquefois de plus fâcheux au voyageur. Les terribles effets d'une tempête de sable, s'élevant soudain lorsqu'on

touche presque aux limites du désert, ont en mainte occasion détruit toute une caravane, déjà affaiblie par la fatigue; et on nous montra un endroit jonché d'os et de squelettes, où l'année précédente cinquante moutons, deux chameaux et deux hommes, avaient péri de soif et de lassitude, à huit heures de marche de la source où il nous tardait à nous-mêmes d'arriver.

D'ailleurs le petit ouragan que nous eûmes le malheur d'éprouver au milieu de notre route put nous donner une idée assez exacte de ces furieuses tempêtes. Le vent souleva le sable fin qui couvrait cet immense désert de manière à remplir l'atmosphère, et à rendre le vaste espace qui s'étendait devant nous impénétrable à l'œil au-delà de quelques verges. Le soleil et les nuages étaient entièrement cachés; et les masses de sable ainsi soulevées, qui pesaient sur nous en nous suffoquant, étaient si épaisses, qu'elles nous offraient à chaque pas une espèce de résistance. Les chevaux laissaient leur langue pendre hors de leur bouche, et refusaient presque de marcher; un mouton qui accompagnait encore la caravane, le dernier de ceux que nous avions emmenés, tomba exténué sur la route: nous fûmes obligés de le tuer et d'en jeter le corps sur un chameau. Une soif dévorante nous accablait sans que rien pût l'alléger. A trois heures de l'après-midi, comme nous n'avions fait que fort peu de

chemin, le vent tourna à l'est et nous apporta quelque soulagement; nous en profitâmes pour marcher jusqu'à cinq heures, que nous fîmes halte, nous croyant suffisamment protégés par quelques chaînes de collines irrégulières. Nous étions mal pourvus de bois : nous ne pûmes préparer pour notre repas qu'une tasse de thé; mais nous espérions nous délasser de nos fatigues par un profond sommeil. Cette faveur nous fut cependant refusée; car le vent renversa plusieurs fois nos tentes pendant la nuit, et quand je me réveillai au jour, après quelques heures d'assoupissement, je me trouvai la tête entre deux tas de sable, hauts de sept ou huit pouces.

Le 7 avril nous parvînmes à un village entouré d'une innombrable multitude de palmiers, qui n'était plus qu'à une courte journée de Mourzouk. Comme ce devait être notre dernier jour de marche, la perspective du repos que nous allions prochainement goûter nous remplissait tous d'ardeur; et si nous eussions pris nos mesures avec prudence, notre voyage se serait du moins terminé à notre entière satisfaction. Mais nous n'avions pas fait prévenir le sultan de notre arrivée, et cette négligence de notre part empêcha que notre réception fût ce qu'elle aurait dû être. Nous atteignîmes d'Ieem[1], petite plantation de dattiers, vers midi, et ne trou-

[1] Ou d'*Iim*, ou plutôt d'*Aim*, suivant la prononciation anglaise.

vant pas d'eau dans la source, nous fûmes obligés de passer outre : trois heures après, nous arrivâmes aux sources près de Mourzouk. Là il nous fallut faire halte jusqu'à ce que les chameaux nous rejoignissent, afin que nous pussions avancer avec quelque pompe. Nous aurions bien dû cependant ne pas prendre cette peine, car personne ne vint à notre rencontre, sauf quelques enfans nus, et un mélange de Tibbous, de Tuariks et de Fezzanais, qui nous regardaient avec surprise et d'un air peu favorable.

Nous résolûmes de ne pas entrer dans la ville d'une manière si peu flatteuse pour la nation à laquelle nous appartenions : gagnant donc une éminence, à peu de distance des portes, nous y attendîmes le retour d'un esclave que nous avions envoyé annoncer notre arrivée. Au bout d'une demi-heure d'attente, le sheik El-Blad, gouverneur de Mourzouk, se montra enfin, et nous pria, au nom du sultan, de vouloir bien l'accompagner à la maison qu'on avait préparée pour nous; il ajouta, à notre extrême étonnement, que le consul anglais y était déjà logé. Or, le personnage auquel il attribuait cette qualité n'était autre qu'un de mes domestiques, un coquin de Juif qui avait précédé le reste de la caravane, et était entré tout seul dans la ville, où il ne s'était nullement fait prier pour recevoir les hommages qu'il avait trouvé tout le monde prêt à lui rendre.

Je laisse à penser si plus tard, lorsque nous apprîmes le mot de cette énigme, nous dûmes faire gorge chaude de la méprise de ces braves musulmans qui s'étaient prosternés devant un Israélite, espèce d'homme qu'ils détestent du fond du cœur.

Nous entrâmes donc dans Mourzouk par la porte principale, qui est tellement étroite, qu'un chameau chargé n'y passe qu'avec peine : du reste les murs de la ville sont bien bâtis et hauts d'une vingtaine de pieds. La porte en question ouvre sur le marché aux esclaves : c'est une large rue, garnie de maisons à droite et à gauche, longue de trois cents verges, et conduisant à une place au milieu de laquelle s'élève le château, qui est entouré d'une seconde muraille. Intérieurement à cette muraille, c'est-à-dire dans la cour du château, se trouvent quelques maisons, dont une nous fut assignée pour demeure. Dès que les chameaux furent déchargés, nous allâmes offrir nos respects au sultan : il nous reçut avec une extrême affabilité qui d'abord nous prévint en sa faveur; mais la conduite qu'il tint à notre égard nous fit bientôt perdre la bonne opinion que nous avions prise de lui.

En effet, quand nous lui parlâmes de l'objet de notre visite, il nous dit qu'il n'y avait pas apparence, comme on nous l'avait pu faire espérer, qu'aucune expédition militaire marchât vers le sud avant un espace de temps assez long; qu'une armée ne pour-

rait se mettre en marche que vers le printemps de l'année suivante; que les préparatifs pour conduire un corps de troupes à travers un pays où la subsistance des hommes et des chevaux devait être portée à dos de chameaux, étaient si nombreux, que plusieurs mois s'écouleraient encore sans qu'ils fussent tous terminés; enfin qu'il fallait deux chameaux pour un cavalier et sa monture, et qu'il en fallait un pour deux fantassins. Le sultan ajouta que, quant à notre projet de visiter le Bornou, il serait indispensable, dans le cas où le pacha de Tripoli, par la lettre que nous lui remettions de sa part, lui enjoindrait de nous en faciliter les moyens, que nous fussions accompagnés par une escorte de deux cents hommes. En même temps il ordonna à son fighi ou secrétaire de lire à haute voix notre lettre de recommandation, afin que nous vissions nous-mêmes jusqu'à quel point il pouvait satisfaire nos désirs. Hélas! cette lettre n'était pas telle que nous l'avions espérée: elle portait en substance que nous étions confiés à la protection du sultan de Fezzan, qui devait veiller lui-même à notre sûreté, et ainsi nous assurer le respect et les égards de tous ses sujets; que nous résiderions à Mourzouk, à Sebha, ou en tel autre lieu du royaume qu'il nous plairait, pour attendre le retour du sultan de Fezzan, qui devait incessamment se rendre à Tripoli.

On imagine sans peine quel fut, à cette lecture,

notre désappointement. Comme la lettre l'annonçait, le sultan quitta Mourzouk peu de jours après notre arrivée, emmenant avec lui, comme à dessein, tous les chameaux qu'il put réunir dans ses États, de sorte que nous ne pouvions pas même nous préparer à poursuivre notre voyage quand reviendrait le printemps. Dans ces conjonctures, je pris un parti désespéré : je résolus d'aller moi-même à Tripoli représenter au pacha qu'il nous fallait autre chose que de simples promesses en retour du bel et bon argent qu'il avait reçu de nous.

Je partis donc le 20 mai 1822, seul avec mon domestique nègre Barca, trois chameaux et deux Arabes; et après un très ennuyeux voyage de vingt jours à travers une contrée sans intérêt que j'avais déjà parcourue, voyage d'autant plus ennuyeux que je la parcourais cette seconde fois sans aucun de mes compagnons, j'arrivai à Tripoli le 12 juin, où le consul m'accueillit avec la bienveillance et la bonté qui le caractérisent.

Je demandai sur-le-champ audience au pacha; mais, à cause des solennités du Rhamadan, je fus renvoyé au lendemain soir. Le lendemain, quand je pus être introduit, j'employai les termes les plus forts pour me plaindre du délai fâcheux et inattendu que nous avions rencontré à Mourzouk; je requis qu'on fixât d'une manière positive l'époque de notre départ pour le Bournou; et j'ajoutai que,

si la réponse qu'on m'allait faire n'était pas de nature satisfaisante, je partirais tout de suite pour l'Angleterre, afin de déclarer à mon gouvernement de quelle indigne manière on nous avait trompés.

Comme le pacha, pour excuser son manque de parole, n'alléguait que de mauvaises raisons, et qu'il semblait peu jaloux de réparer ses torts, j'exécutai ma menace : je m'embarquai sur un petit navire français qui heureusement était alors mouillé dans le havre, et je fis voile pour Marseille, devant ensuite gagner Londres. Cette détermination de ma part, et surtout la promptitude que je déployai, eurent les meilleurs résultats désirables; en effet le pacha envoya trois dépêches après moi par trois vaisseaux différens, une à Livourne, l'autre à Malte, et la troisième au port vers lequel je m'étais dirigé; je la reçus pendant ma quarantaine : elle m'informait que Boo-Khaloom [1], riche marchand de Mourzouk, que j'avais vu dans cette ville, était chargé de nous conduire avec une escorte dans le Bournou : c'était l'accomplissement de mon plus cher désir. M'embarquant donc de nouveau et sans délai, une navigation de sept jours me ramena sur les côtes de Barbarie. Boo-Khaloom et une partie de l'escorte étaient déjà à l'entrée du désert; et le 17 septembre nous rentrâmes dans le passage de Melghra, au milieu des monts Tarhona. Le 2 octobre nous at-

[1] Ou *Bou-Khaloum*, suivant la prononciation anglaise.

teignîmes Sockna, sans qu'il nous fût arrivé pendant la route aucun événement digne de remarque.

Des maisons avaient été préparées pour moi et les miens dans la ville, mais le reste de la caravane bivouaqua en dehors des portes. Nous fîmes une halte de plusieurs jours, attendant que divers chefs ou sheiks d'Arabes du Megarha, qui devaient grossir notre escorte, nous rejoignissent avec leurs gens. Ma demeure consistait en une petite chambre obscure qui ouvrait sur une cour de dix-huit pieds carrés; et comme cette cour se trouvait à l'ombre la plus grande partie de la journée, c'était là que, sur un tapis je recevais mes visiteurs. Les Arabes, à mesure qu'ils arrivaient, m'étaient tous amenés par Boo-Khaloom, et le cérémonial de leur présentation ne concordait guère avec leur rudesse accoutumée. Le chef entrait, saluait en mettant un genou à terre et en touchant de sa main droite la mienne, qu'il portait ensuite à ses lèvres, puis disait: « Voici mes hommes qui viennent vous souhaiter une bonne santé. » Quand je leur en avais donné la permission, ils s'approchaient de moi un à un, me saluant de la même manière que leur chef, qui cependant restait à mon côté; après quoi ils s'asseyaient, formant une espèce de demi-cercle autour de moi, avec leur carabine droite entre leurs genoux, car tous en avaient une, ainsi qu'une paire de pistolets à leur ceinture; et au bout de quelques minutes,

à un signal du sheik, ils se retiraient en silence.

Pendant notre séjour à Sockna, le mariage du fils d'un des plus riches habitans fut célébré à la vraie mode arabe. Il y a dans les cérémonies dont nous fûmes témoins en cette occasion quelque chose de si bizarrement chevaleresque, de si supérieur à la ridicule monotonie d'une noce tripolienne, où de cent à cinq cents individus, tous hommes, se réunissent, couverts de broderies d'or, et restent à se regarder les uns les autres depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever le jour suivant, que je ne puis m'empêcher de les décrire.

Le matin du jour où doit s'accomplir la cérémonie nuptiale, c'est-à-dire la dernière des cérémonies qui constituent le mariage, car les époux sont en général fiancés un an d'avance, la musique de la ville ou de la tribu, consistant d'ordinaire en une cornemuse et deux petits tambours, va donner sérénade à la jeune fille d'abord, ensuite au jeune homme qui selon l'usage se promène par les rues, splendidement habillé, avec une partie de la population à ses talons. Pendant ce temps toutes les femmes, parées de leurs plus beaux atours, se rendent à la maison de la future, et, se plaçant aux différens trous de la muraille qui servent de fenêtres, regardent dans la cour. Quand elles sont ainsi placées, et que la future est en face d'une des fenêtres avec la figure entièrement cachée par son

voile, l'usage veut que les habits de noce, chemises de soie, châles, pantalons, voiles pour montrer l'opulence des futurs époux, soient suspendus du haut en bas de la maison. Alors on permet aux jeunes chefs arabes de venir présenter leurs hommages; ils sont précédés depuis la porte par leur musique, et une ou deux femmes, dansant avec beaucoup de dignité un pas lent, s'avancent au centre de la cour, sous la fenêtre de la fiancée; là, les dames saluent leurs visiteurs par des cris de joie, et ceux-ci rendent le salut en posant leur main droite sur leur poitrine, tandis qu'on les promène autour du cercle que forment les dames. On leur laisse tout le temps désirable pour examiner les beautés qui les environnent, et il y en a peu qui en ces occasions soient assez cruelles pour tenir leur voile tout-à-fait baissé. Il est rare de voir dans aucun autre pays un pareil assemblage d'yeux noirs et brillans, de larges pendans d'oreilles et de dents blanches. Après avoir fait le tour du cercle, chaque homme remet son cadeau entre les mains de la principale danseuse qui le montre à la compagnie, et les assistans applaudissent plus ou moins, suivant que la valeur en est plus ou moins considérable. Avant leur départ, tous les visiteurs déchargent leurs pistolets, puis les dames les saluent par de nouveaux cris. Je demandai la permission d'offrir aussi mes hommages à la fiancée, et, loin que cette

liberté scandalisât personne, on s'estima honoré de ma présence; et l'amant, quoiqu'il ne pût être introduit lui-même, m'accompagna jusqu'à la porte de sa maîtresse, où il attendit que je ressortisse pour m'accompagner encore.

Lorsque cette cérémonie est terminée, l'épouse, un peu avant le coucher du soleil, se prépare à quitter la maison de son père; on lui envoie à cet effet un chameau sur le dos duquel est une espèce de fauteuil d'osier, recouvert de fourrures et de châles achetés dans le Soudan, au Caire ou à Tembouctou. Elle y monte, et se place de manière à voir devant elle, et néanmoins à cacher tout-à-fait sa figure aux yeux des autres. On la conduit de cette façon hors de la ville où sont réunis en foule des gens à pied et à cheval, porteurs d'armes à feu. En cette occasion notre escorte, qui était composée d'une soixantaine de cavaliers arabes, et qui, par ordre de Boo-Khaloom, se mit de la partie, contribua beaucoup à embellir la fête. Tous ces tirailleurs, par petits détachemens de trois ou quatre, passent et repassent avec vitesse près du chameau, de la jeune fille, déchargeant leur coup à ses oreilles. Plus d'une fois je tremblai du péril qu'elle courait; mais ce péril est, à ce qu'il paraît, un honneur qui console en pareil cas de la frayeur qu'on doit éprouver.

On fait de cette manière trois fois le tour de la

ville; et ce qui n'égaie pas le moins cette scène, c'est que de temps en temps l'amoureux cherche à approcher du chameau de sa belle qui est entouré de négresses, lesquelles se mettent à crier et à le repousser dès qu'elles l'aperçoivent, au grand amusement des spectateurs. Enfin les cavaliers, sans que les décharges de mousqueterie discontinuent, la conduisent au milieu d'eux à la demeure de son futur. Étant arrivée, il faut toujours qu'elle paraisse fort surprise, et refuse de descendre de sa monture; les femmes hurlent, les hommes battent des mains, et elle finit par se décider à entrer dans la maison : alors, quand elle a reçu un morceau de sucre dans sa bouche de la main de son fiancé, et qu'elle lui en a mis un autre dans la sienne, la cérémonie est achevée, et ils sont déclarés mari et femme.

En quittant Sockna nous eûmes à passer les Gibel-Assound, ou *montagnes noires*, chaîne basaltique dont la partie la plus septentrionale commence près de cette dernière ville. Nous fîmes halte à Melaghi; au sud de ce lieu, le chemin de Niffdah présente ses rocs noirs, entassés les uns sur les autres, et l'immense précipice au bord duquel serpente le chemin glace le courage même le plus ardent; un peu à l'ouest, le sentier propre aux chameaux, appelé *El-Nishka*, ne paraît guère moins difficile ni moins raide; les rocs plus au sud bornent l'horizon, tandis que le premier plan est occupé par la sombre et nue vallée

d'Agutifa[1], où se trouve une source. Le Gibel-Assound s'étend, du nord au sud, sur une longueur de trois jours de marche, mais forme tant de détours que son étendue dans cette direction n'est en ligne droite que de trente-cinq milles au plus; vers l'ouest il se prolonge jusqu'à la source nommée *Assela*, sur la route du Shiati; et vers l'est, à trois jours de marche sur la route de Zella ou Bengagi, jusqu'à la vallée de Temelleen[2].

Les quatre premiers jours de notre voyage, après avoir quitté Agutifa, ne nous offrirent qu'une contrée sèche et misérable. C'était la troisième fois que je traversais ces déserts; mais lors même que les yeux se sont familiarisés à leur aspect, rien n'y saurait chasser l'indéfinissable sentiment de tristesse qui s'empare de l'âme du voyageur. Aussi marchions-nous depuis l'aurore jusqu'au soir, afin d'avoir moins long-temps sous nos yeux un si désolant spectacle; et comme nous trouvions à peine assez de bois pour faire chauffer un peu d'eau, nous ne soupions ordinairement qu'avec un plat de tumate froid. Au-delà de Tingazeer[3] le ciel nous favorisa d'un jour pluvieux; ce fut en effet une faveur pour tous, mais surtout pour les pauvres nègres qui accompagnaient la caravane; car, quoique Boo-Khaloom leur donnât

[1] Ou Agoutifa.
[2] Ou Temelin.
[3] Tingazir.

une fois chaque jour à boire sur sa provision d'eau particulière, comme cependant ils marchaient douze ou quatorze heures de suite, ils étaient presque continuellement tourmentés par la soif. Grâce à la pluie nous trouvâmes de l'eau fraîche et pure pendant presque tous les jours de notre marche, et nous arrivâmes à Zeghren n'ayant perdu qu'un seul chameau.

Après avoir traversé ces affreuses solitudes, il nous fut doux de prendre quelque repos dans cette ville, patrie d'un riche marchand qui accompagnait notre caravane. A Zeghren les maisons nous parurent mieux bâties que celles d'aucune autre ville du Fezzan. Les murs sont épais et solides, généralement peints en couleur blanche; le toit est d'ordinaire soutenu par quatre ou six dattiers; plusieurs petites fenêtres avec de minces barreaux de bois sont pratiquées dans les murs, et par ce moyen il y a toujours un courant d'air dans les appartemens : un escalier mène au toit, et c'est là que le soir les nattes sont étendues, que les Maures dorment ou respirent les brises rafraîchissantes de la nuit. Les logemens des femmes sont en général d'un autre côté de la maison, et séparés des chambres communes par une cour intérieure.

Le 20 octobre, dans un bois de dattiers à courte distance de la ville de Temenheit, nous rencontrâmes une caravane venant de Mourzouk. Le 24 nous fîmes halte à Sebha, et nous y séjournâmes jusqu'au 26.

Enfin le 30 nous entrâmes dans Mourzouk. Je fus d'abord surpris et affligé de ce que mes compagnons Oudney et Clapperton ne fussent pas venus à ma rencontre; mais mon affliction augmenta bien davantage quand je sus le motif qui les en avait empêchés : l'un et l'autre avaient été malades pendant presque toute la durée de mon absence, et à peine pouvaient-ils encore quitter le lit.

Bien que Boo-Khaloom se donnât toute la peine imaginable pour se mettre en mesure de quitter Mourzouk aussitôt que possible; cependant, vu les approvisionnemens considérables qu'il fut obligé de faire pour la subsistance de tant de personnes pendant un voyage à travers une contrée qui ne présentait aucune ressource, tous les préparatifs ne furent entièrement terminés que le 30 novembre. Nous partîmes donc ce jour-là, Boo-Khaloom et moi; Oudney et Clapperton, ne pouvant contenir la noble ardeur qui les dévorait, et pensant aussi que le changement d'air améliorerait leur santé, nous avaient devancés de plus d'une semaine, et étaient allés nous attendre à Gatrone. La caravane se composait d'une trentaine de personnes formant notre maison particulière, de plusieurs marchands de Mesurvata, Tripoli, Sockna et Mourzouk, et d'environ deux cents Arabes au service du pacha de Tripoli qui devaient nous escorter jusqu'au Bornou.

Les Arabes sont généralement grands, minces et

maigres; ils ont néanmoins la figure expressive et quelquefois belle; leurs mouvemens vifs et leurs gestes saccadés étonnent toujours les Européens. Irritables et fiers, ces habitans du désert ne ressemblent en rien aux habitans des villes et villages: tapageurs et bruyans, leur conversation ordinaire paraît n'être qu'une continuelle dispute; ils sont d'ailleurs braves, éloquens et vivement sensibles à la honte. J'ai connu un Arabe de classe inférieure qui avait refusé de manger quatre jours de suite, parce que dans une escarmouche sa carabine n'avait pas fait feu. Pour me servir de ses propres paroles : « J'ai le cœur malade, disait-il, ma carabine a menti, et m'a déshonoré en public. » On a beaucoup parlé de leur manque de propreté; j'ose néanmoins dire, et sans hésitation, qu'ils sont beaucoup plus propres que les gens du peuple dans aucun pays d'Europe. La circoncision à laquelle ils se soumettent, l'usage qu'ils pratiquent toujours de se raser la tête et les autres parties velues du corps, enfin les ablutions fréquentes que leur ordonne la religion, tout concourt à éloigner d'eux la saleté qu'on leur attribue. A la vérité, vu le climat de leur patrie, ils doivent être, aussi bien que toutes les autres personnes, incommodés par la vermine; mais quoique la pauvreté les empêche de changer souvent d'habits afin de les expulser, ils s'en débarrassent le plus possible par un moyen qu'on

devine. Leur costume n'a subi aucun changement depuis des siècles, et les paroles de Fénelon peuvent encore leur être appliquées aujourd'hui : « Leurs vêtemens sont aisés à faire, dit l'auteur de *Télémaque*, car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut. »

La passion des Arabes pour le récit conservé par tradition des actions les plus fameuses de leurs premiers ancêtres, est devenue proverbiale. Des conteurs de profession sont toujours attachés à un homme de rang; ses amis se réunissent en cercle devant sa tente ou sur les plates-formes qui recouvrent les maisons des Arabes Maures, et là écoutent, sans s'absenter une seule nuit, une histoire qui dure souvent soixante et quelquefois cent nuits de suite. Le talent d'historien est chez eux une preuve de génie, un don particulier du ciel qui mérite tous leurs respects. Ces historiens par état ont une promptitude et une clarté d'élocution qui étonnent l'oreille d'un Européen; jamais l'expression ne leur manque, jamais ils n'hésitent ni ne s'arrêtent; la poésie coule toujours à flots dans leurs descriptions, toujours leurs récits sont ornés des figures et des métaphores les mieux appropriées au sujet; leurs chansons improvisées sont aussi pleines de feu, et abondent en belles et heureuses compa-

raisons. Certaines tribus sont renommées pour cette extrême facilité à parler et à chanter; les chefs ont soin d'en cultiver la disposition dans leurs enfans; et ce double talent est souvent possédé à un point merveilleux par des hommes qui ne savent ni lire ni écrire.

Les chansons arabes vont au cœur, et excitent avec force les émotions les plus diverses. Ainsi j'ai vu maintes fois un cercle d'auditeurs dont les yeux étaient immobiles d'attention, partir soudain d'un long éclat de rire, et l'instant d'après fondre en larmes, se tordre les mains dans toute l'extase de la douleur et de la sympathie.

Leur attachement pour la vie pastorale est toujours favorable à l'amour. Beaucoup de ces enfans du désert possèdent une intelligence et une sensibilité qui n'appartiennent pas à de simples sauvages, et qu'accompagnent un courage héroïque, un mépris complet de toute manière de gagner leur subsistance, sinon par le sabre et la carabine. Un Arabe ne s'estime lui-même qu'en proportion de son adresse à manier les armes et les chevaux, et du plaisir qu'il éprouve à accorder l'hospitalité.

L'hospitalité en effet n'a point cessé d'être en usage parmi eux; et aujourd'hui, le plus grand reproche qu'on puisse adresser à une tribu d'Arabes, c'est « que les hommes qui en dépendent n'aient pas le cœur à donner tout, et que les femmes ne sachent refuser rien. » Mais qu'on ne croie pas que

ce penchant à la libéralité s'étende aux seuls chefs, ou aux Arabes de haute naissance : j'ai vu de pauvres Bédouins errans se montrer charitables et généreux, par sentiment de devoir, bien au-delà de ce que leurs moyens leur permettaient.

Chez ce peuple, la lâcheté est toujours punie des plus sévères châtimens, ou du moins des plus honteux : ainsi, il arrive souvent à un lâche d'être chargé de chaînes et promené à travers les huttes de toute la tribu, la tête coiffée des entrailles d'un bœuf ou de quelque autre animal. Mais la plus grande punition de toutes, parmi ces hommes qui ne désirent être riches qu'afin de pouvoir augmenter le nombre de leurs épouses, est probablement que le lâche trouvât-il même une femme qui voulût bien l'accepter pour mari, aucun Arabe ne consentirait à le recevoir dans sa famille avec une pareille tache à sa réputation.

L'*amor patriæ* qui perce même chez les plus sauvages habitans du roc le plus nu, est totalement étranger aux Arabes vagabonds et aux Maures. Ils errent de pâturage en pâturage, de district en district, sans aucun attachement local; et leur unique plaisir est une vie vagabonde, irrégulière, mais martiale. J'en ai rencontré plusieurs, entre autres des Maures de Mesurata et de Sockna, qui avaient fait trois pélerinages à la Mecque, visité maintes fois tous les ports de la mer Rouge, voyagé en Syrie,

de Saint-Jean d'Acre à Antioche, trafiqué à Smyrne et à Constantinople, à Chypre, à Rhodes, et dans la plupart des îles de l'Archipel; enfin pénétré à l'ouest des Niffé, dans le Soudan, et dans toute autre partie de la contrée noire. Ils avaient été deux ou trois fois complétement dévalisés par les nègres, s'estimant heureux de s'échapper la vie sauve malgré les blessures qu'ils avaient reçues. Quelques-uns d'entre eux n'avaient pas revu leurs familles depuis quinze à vingt ans, et néanmoins ils méditaient encore de nouvelles expéditions avec autant d'ardeur que s'ils eussent été à l'aurore de la vie, tandis qu'ils chancelaient plutôt sur le bord de la tombe.

Les anciens ont toujours vanté les Arabes pour la fidélité de leurs attachemens, et ils sont encore scrupuleusement exacts à leur parole, pieusement respectueux envers leurs parens. On les renomme aussi à juste titre pour leur promptitude à saisir et à comprendre, pour la vivacité de leur esprit. Leur langue est assurément une des plus anciennes du monde; mais elle a plusieurs dialectes. Les Arabes, cependant, ont leurs vices et leurs défauts; ils sont naturellement portés à la guerre, à l'effusion du sang, à la cruauté; et si rancuneux, qu'ils n'oublient jamais une injure.

Leurs fréquens vols commis sur des marchands et sur des voyageurs ont rendu le nom d'Arabe presque infâme en Europe; entre eux, néanmoins,

ils sont plus honnêtes et surtout fidèles aux rites de l'hospitalité. Quand ils reçoivent des compatriotes comme amis dans leur camp, ils leur laissent tout sous la main, mais ceux-ci n'abusent jamais d'une semblable confiance. Entrez seulement dans la tente d'un Arabe, et qu'il vous presse la main, dès lors il défendra votre vie au risque de la sienne : un Arabe dont vous mangez le pain et le sel vous jure une amitié que rien ne saurait rompre.

Les Arabes ont été justement représentés comme une classe d'hommes tout-à-fait distincte. Dans les domaines du pacha, ils n'ont jamais été entièrement soumis; de violentes tentatives faites à plusieurs époques pour les subjuguer leur ont souvent enlevé des parties de leur vaste territoire; des tribus ont été anéanties; mais, comme peuple, ils sont toujours restés indépendans et libres.

Les quelques endroits revêtus d'une maigre verdure, appelés *oasis*, qui de distance en distance reposent les sens las du voyageur ennuyé, et qui cependant présentent un plus triste aspect que les déserts les plus arides des contrées européennes, sont les parties habitées par les Arabes orientaux. Des masses de sable aggloméré obstruent les chemins qui conduisent à ces oasis ou vallées; rien ne flatte la vue, l'œil erre sur l'espace immense, et ne trouve à s'arrêter par hasard que sur une chaîne de montagnes pâles et nues; aucune brise ne ra-

fraîchit l'air, le soleil darde incessamment ses brûlans rayons; enfin les vents, lorsqu'ils se mettent à souffler, agitent avec tant de furie les vagues de cette mer de sable, qu'elles engloutissent quelquefois des caravanes et des armées.

Excursion à l'ouest de Mourzouk, en juin, juillet et août 1822.

Pendant que j'étais absent de Mourzouk, MM. Clapperton et Oudney résolurent d'aller visiter Ghraat, ville située à l'ouest de la capitale du Fezzan. Ce fut avec beaucoup de peine, dit ce dernier dans son journal, que nous parvînmes à louer des chameaux; encore ne pûmes-nous obtenir des conducteurs qu'ils nous accompagneraient au-delà de la vallée de Ghrurby. En outre les habitans de Mourzouk cherchaient par tous les moyens imaginables à nous détourner de notre projet, prétendant que la route était dangereuse, et que les peuplades au milieu desquelles il nous faudrait passer ne reconnaissaient aucunement la loi du pacha. Mais notre résolution était bien prise, et nous partîmes le 8 juin au lever du soleil.

La partie du désert que nous traversâmes d'abord offrait çà et là quelques dattiers et des fragmens de croûte calcaire. A midi, harassés de chaleur et de fatigue, nous arrivâmes à El-Hummun, chétif village dont les maisons pour la plupart sont construites en feuilles de palmier. Nous y demeurâmes jusqu'au

coucher du soleil, et alors nous continuâmes notre route : le pays présentait toujours le même caractère. A huit heures nous atteignîmes Tessouwa.

Le plus grand nombre des habitans sont Tuaricks. Ils ont tous un air guerrier, et leur physionomie ainsi que leur costume diffère de ceux des Fezzanais. Une quinzaine d'entre eux, la figure cachée dans leurs manteaux, vint s'asseoir autour de notre tente, et chacun ficha sa lance en terre devant lui. Cette circonstance nous frappa beaucoup, car c'était une infraction à un usage général que nous avions remarqué, et d'après lequel l'Arabe est toujours armé d'une carabine et d'une paire de pistolets. Au reste, lorsque leur armement consiste en une lance, un poignard, et un sabre, il a quelque chose de bien plus noble.

Nous repartîmes le lendemain à 8 heures. Nous traversâmes plusieurs vallées remplies de jeunes acacias, quelques plaines de gravier et de sable, deux ou trois collines blanchâtres, et nous fîmes halte dans l'après-midi à une source de bonne eau.

Les jours suivans nous parcourûmes une plaine élevée et vaste, au-delà de laquelle s'étendait une chaîne de montagnes longue d'environ quatorze milles. Nous y entrâmes par un passage assez pittoresque qui nous conduisit à un autre passage plus pittoresque encore. Ce dernier est raide et étroit;

à droite et à gauche les rocs sont hauts, et même en de certains endroits ils dominent le chemin. Nous y rencontrâmes des pétrifications d'arbres entiers que nous crûmes reconnaître pour des acacias. Vers l'extrémité du passage s'ouvre la vallée de Ghrurby avec des plantations de palmiers et des collines de sable : on ne saurait imaginer rien de plus frappant que le contraste de ces deux endroits si rapprochés.

Le 12, après nous être avancés d'environ quatre milles dans la vallée en question, nous fîmes halte à la petite ville de Kharaik : en chemin, nous en avions rencontré deux autres. Le nombre des dattiers dans les divisions orientale et occidentale de la vallée n'est pas moindre, dit-on, de trois cent quarante mille. La première division qui se nomme *Shirgi* s'étend depuis à peu près Seba jusqu'à quelques milles de Thirtiba; la seconde, depuis les limites de la précédente jusqu'à Aubari. L'une et l'autre présentent diverses espèces d'arbustes, de plantes et de fleurs : nous y remarquâmes une grande multitude de fourmis, lesquelles diffèrent de toutes celles que j'ai vues dans l'Afrique septentrionale : elles ont le corps brun, luisant et tacheté d'un blanc argenté, sont munies d'une forte paire de pinces semblables à celles d'un crabe, et courent avec une extrême vitesse. On nous assura qu'il pleuvait quelquefois dans cette vallée, et que la

pluie en ces occasions était si abondante, qu'elle en inondait la surface et formait des torrens dans les montagnes voisines.

La ville de Kharaik est si pauvre, qu'il nous fallait souvent attendre une demi-journée avant de parvenir à nous procurer quelques volailles, et assez de dattes ou d'orge pour la nourriture de nos chevaux. Nous fûmes obligés d'y séjourner encore le 14 et le 15, faute de chameaux pour continuer notre route.

Le 16 nous réussîmes enfin à en découvrir deux, et nous marchâmes vers Germa, suivant toujours la vallée qui devenait de plus en plus belle à mesure que nous avancions. Chemin faisant nous traversâmes plusieurs villages, tous construits de la même manière. Quoique les pierres qu'ils ont à leur portée seraient incomparablement plus solides pour bâtir, les habitans emploient de préférence la terre; peut-être faute de ciment, et à cause que la construction leur coûte ainsi moins de peine. Autre chose : il pleut si rarement, qu'il y a peu de danger que la maison s'écoule.

Nous atteignîmes Germa vers onze heures, et dès notre arrivée le sheik vint nous rendre visite. Le lendemain il voulut absolument nous mener voir une construction qui, disait-il, était unique en son genre dans toute la contrée. Nous y rencontrâmes en effet, à notre grande satisfaction, l'architecture

des Romains : c'est un tombeau ou un autel, haut de douze pieds et large de huit; l'intérieur est plein, et composé de petites pierres prises dans les collines des environs, soigneusement polies, et unies ensemble par du mortier. Il est situé à trois milles de Germa et à un quart de mille du pied de la montagne. En nous y rendant, nous aperçûmes vers l'ouest les restes de l'antique Germa : il nous sembla qu'elle devait occuper un espace plus considérable que la ville actuelle, qui d'ailleurs est la plus grande de toutes celles de la vallée, et dont les murs et les maisons portent déjà des marques d'ancienneté. Nous ne pûmes apprendre du sheik qu'on eût jamais trouvé de vieilles monnaies romaines dans son pays.

La nouvelle Germa est entourée d'un fossé qui lors de notre passage était presque à sec; et autour de l'emplacement qu'elle occupe, le sol est recouvert d'une croûte épaisse de muriate de soude qui renferme évidemment une grande quantité de muriate et de sulfate de magnésie. Cette croûte s'étend à une distance considérable de la ville, et à cinq ou six pouces de profondeur en quelques endroits. Il y a, presque aux portes, plusieurs puits, creux à peine de deux pieds qui donnent d'excellente eau, et des dattiers qui sont la plupart pesamment chargés de fruits : mais il est déplorable de voir combien de maisons tombent en ruines et combien

les haillons des habitans dénotent leur misère. Ils ne purent nous vendre un mouton.

Dans la nuit du 18 au 19, on nous amena enfin des chameaux et nous partîmes au point du jour après avoir renvoyé nos chevaux à Mourzouk. Nous cheminâmes l'espace de quatre milles à travers des bois de dattiers qui poussaient sur la plaine de sable. Deux milles plus loin et vers l'ouest, nous passâmes à peu de distance d'une petite ville arabe, dont nous aperçûmes quelques habitans qui firent avec nous un simple échange de saluts. Au-delà, le désert était fort mouvant; aussi étions-nous harassés de fatigue, car depuis le matin nous avions toujours marché à pied. Nous fîmes donc halte pendant une heure à l'ombre de quelques arbres, attendant les chameaux. Lorsqu'ils nous eurent rejoints nous montâmes dessus, et poursuivant notre route, nous atteignîmes vers trois heures les bois de dattiers d'Oubari sous lesquels nous dressâmes notre tente. Nous eûmes de nombreux visiteurs Tuaricks, dont quelques-uns résidaient dans la ville; les autres appartenaient à une caravane qui se préparait à partir pour la contrée Tuarick. Ce sont des gens dont la mine respire l'indépendance. Ils examinent avec soin tout ce qu'ils voient, et ne se font aucun scrupule de demander divers objets, tels que du tabac, de la poudre et des pierres à fusil. Le sheik et un grand nombre d'autres habitans d'Oubari vinrent

bientôt nous saluer; et nous pûmes, grâce à l'intervention officieuse du chef, nous procurer tout ce dont nous avions besoin.

Le jour suivant nous ne reprîmes pas notre marche parce que les chameaux étaient trop fatigués; mais nous profitâmes de ce délai pour aller explorer les montagnes voisines. Nous en gravîmes une, des plus hautes et des plus escarpées, d'où la vue dominait toute la vallée dans laquelle est située la ville. De cette élévation, les dattiers d'Oubari ressemblent à de maigres broussailles, et l'on n'imaginerait pas qu'ils sont au nombre de sept mille. Sur ces montagnes nous rencontrâmes beaucoup d'endroits que les Arabes avaient déblayés pour la prière, pareils à ceux que nous avions déjà remarqués sur toutes les routes que nous avions parcourues. Leur forme est généralement celle d'un carré oblong, avec un petit renfoncement dans celui des plus grands côtés qui regarde le soleil levant; quelquefois elle est semi-circulaire avec un renfoncement de même genre.

La nouvelle lune parut le soir de ce jour, à la grande joie de tous les sectateurs de Mahomet. Des coups de carabine et de pistolet retentirent par les airs, et tous les musiciens firent résonner leurs instrumens. Le tapage continua toute la nuit; une troupe de musiciens vint nous faire visite; mais plusieurs d'entre eux étaient tellement ivres, qu'ils

pouvaient à peine marcher. Le jeûne est observé avec mauvaise grâce par tous ces musulmans; on n'en voit aucun qui n'ait pas la figure longue. Il est même risible de rencontrer dans les rues des jeunes gens qui s'en vont avec des cannes et le corps penché en avant comme des vieillards. Aussitôt que le marabout appelle les fidèles à la prière, on n'aperçoit plus personne dans la ville; quand il a commandé le jeûne, tous prétendent le garder; et s'ils ne le gardent pas, ils font en sorte qu'on n'en sache rien. Au reste, leur mine de travers et leurs regards hypocrites autorisent à mettre en doute leur rigidité. Nul parmi nous ne jeûnait, sinon un jour de temps en temps; car tous les voyageurs sont exemptés de le faire après la première journée de marche, mais ils doivent ensuite réparer cette omission.

Des histoires qui nous furent racontées sur le vorace appétit des Tuaricks nous amusèrent beaucoup. Par exemple, il nous fut dit que deux hommes avaient mangé trois moutons en un seul repas; un autre avait avalé tout un tonneau de dattes broyées, avec une semblable quantité de lait; un troisième pour rassasier sa faim avait eu besoin d'engloutir dans son estomac une centaine de pains de la grosseur de nos pains à deux sous. On nous adressa une multitude de questions concernant nos femmes C'était parmi ces Africains une opinion reçue, qu'elles

mettaient toujours au monde plus d'un enfant, et portaient plus de neuf mois. Lorsque nous leur apprîmes que nos femmes ressemblaient sous ce rapport à celles des autres pays, ils parurent enchantés. Ils nous demandèrent aussi comment nous les gouvernions; si elles étaient enfermées comme les femmes maures, ou bien pouvaient sortir à leur volonté. Sur ce point les femmes tuaricks jouissent d'une entière indépendance, et s'estiment fort heureuses d'un pareil avantage.

Le plus grand nombre des Tuaricks mène une vie nomade, passant d'un lieu dans un autre, pourvu qu'ils trouvent des pâturages. Ils semblent rechercher les endroits solitaires et les différentes montagnes du voisinage ont sans doute été souvent leurs résidences. Les tentes qu'ils habitent sont faites de peaux de chameau et ont, pour la forme, quelque chose de celles des Arabes.

Il n'est pas nécesaire, parmi les Tuaricks, que la femme apporte une dot à son mari; néanmoins elle est généralement dotée; mais l'usage veut que l'homme paie au père une valeur égale pour la permission d'épouser sa fille. Le prix, lorsque les familles sont riches, est ordinairement de six chameaux.

Le 27 juin, comme le chef des Arabes qui nous escortaient depuis Mourzouk était tombé malade, nous remîmes à une dizaine de jour la continuation

de notre route vers Ghraat, et nous résolûmes de visiter pendant ce temps la vallée de Shiati. Avant de nous engager dans les sables, il nous fallut trouver un guide : nous louâmes en cette qualité un vieillard qui se vantait de connaître toutes les parties du désert que nous devions franchir. Tous nos préparatifs ne furent terminés que le 28 vers huit heures du soir; néanmoins nous partîmes dès que nous fûmes prêts.

Nous cheminâmes, éclairés par la lune, à travers un sol sablonneux qui était parsemé de touffes d'herbe et de monceaux de terre où végétaient quelques broussailles. Notre vieux guide nous dit que ces monticules étaient formés par l'eau qui, aux époques des grandes pluies, inondait la vallée. Il ajouta, ce qu'on nous avait déjà assuré, que dans les temps anciens il y pleuvait abondamment.

Le 29, au point du jour, nous poursuivîmes notre route, et nous pénétrâmes bientôt dans les montagnes de sable qui limitent la vallée de Ghrurby. Au-delà de ces montagnes, dont le trajet est fort pénible, s'étend une vaste plaine sablonneuse, au bout de laquelle s'élèvent d'autres montagnes pareilles aux précédentes. Nous campâmes pour la nuit sur le sommet; la lune qui était dans son plein, et dont les rayons argentés tombaient sans obstacle sur les sables de couleur d'or, le profond silence qui régnait à l'entour, l'absence complète de végé-

tation, l'éloignement des demeures humaines, tout concourait à jeter l'âme dans une indicible mélancolie!

Le lendemain le pays que nous traversâmes dans la matinée offrait le même caractère de désolation. Ce n'était toujours que plaines, vallées et montagnes de sable, se succédant les unes aux autres. Nous étions épuisés de fatigue, nous manquions presque d'eau, et pour comble de malheur nous craignions d'avoir perdu notre chemin, car nous n'apercevions pas la source vers laquelle notre guide nous conduisait, et nous n'osions supposer qu'elle eût été remplie de sable par le vent. Nos craintes ne cessèrent entièrement que lorsque nous fûmes arrivés au bord de la source en question qui est située dans la vallée de Tigidafa, et où nous trouvâmes d'excellente eau. Après nous être reposés pendant la chaleur du jour, nous poursuivîmes notre route vers quatre heures, et, traversant une haute chaîne, nous arrivâmes le soir à une large plaine où les chameaux rencontrèrent quelques plantes à brouter. Nous y fîmes halte jusqu'au jour suivant.

Au lever du soleil nous nous remîmes en marche, la contrée présentant toujours la même uniformité. Notre guide que nous avions surnommé Mahometben Kaml, c'est-à-dire *fils du sable*, nous devançait sans cesse, afin de découvrir le meilleur

chemin. Nous découvrions presque à chaque pas dans le désert les traces du chakal et du renard; et dans certaines vallées il y avait une grande quantité de coquilles d'œufs d'autruche. Dans l'après-midi nous atteignîmes une vaste plaine; et comme depuis le matin nous n'avions pas discontinué de monter et de descendre, nous la traversâmes en quelque sorte avec moins de fatigue, et nous campâmes vers son extrémité.

Dès la pointe du jour suivant nous étions sur pied. Bientôt nous aperçûmes les montagnes de la vallée Shiati qui s'étendaient devant nous à l'est et à l'ouest, semées de quelques bouquets de dattiers; mais nous en étions encore séparés par de hautes collines de sable. Il nous semblait que notre vieux guide ne nous faisait pas suivre la route la plus directe; nous le priâmes en conséquence de nous l'abréger le plus possible; mais, malgré nos prières et même nos menaces, il garda le chemin qu'il avait choisi. Pour rendre justice au vieillard, je dois dire que, comme nous le reconnûmes ensuite, celui que nous avions cru meilleur eût été impraticable pour les chameaux. L'autre au contraire nous conduisit à une descente commode d'où la ville se montra à nos regards. Elle est située sur le faîte d'une montagne haute de trois cents pieds qui s'élève au centre de la vallée. Pour en approcher il nous fallut parcourir d'assez larges plaines de sa-

ble et traverser des plantations de dattiers, ainsi que des champs livrés à diverses cultures. Ces champs ne nous parurent pas aussi nettement divisés qu'ils l'étaient aux environs des autres villes; peut-être parce que les récoltes étaient coupées et et enlevées pour la plupart. Dans le voisinage de la ville il n'est pas besoin de creuser des puits, car il existe à la surface du sol une multitude de sources qui forment de vastes bassins, lesquels, au moyen de canaux faits de mains d'hommes, se déchargent dans les terres cultivées. Le sol est noir et mêlé d'une grande quantité de sel.

Un nombre très considérable d'habitans ne tarda guère à nous rendre visite, et tous parurent contens de notre arrivée. Le kadi des deux villes voisines nous adressa mille complimens flatteurs, et nous supplia instamment de venir passer quelques jours parmi ses administrés; mais nous n'accédâmes point à ses offres, qui sans doute n'étaient pas d'une nature bien désintéressée. En effet, nous avions à peine entamé conversation, qu'il se mit à me demander ma chemise. Je répondis que la mienne ne lui serait d'aucune utilité, puisqu'elle ne ressemblait aucunement à celles qu'on portait en son pays. Alors il me proposa de me l'acheter pour un dollar; et comme je refusais encore, il se retira d'un air vexé. Bientôt notre vaste tente fut entourée de malades qui tous réclamaient de nous des remèdes,

et les femmes n'étaient pas moins nombreuses que les hommes. Quelques-unes des premières, fort jolies et fort bien faites, étaient vêtues de haillons, ce qui n'empêchait pas que leurs cheveux et leurs cous ne fussent surchargés d'ornemens. La physionomie des femmes, aussi bien que des hommes, est un composé de celle du Bédouin arabe et de celle du Fezzanais, avec d'autres mélanges toutefois qu'un physionomiste de profession aurait peine à préciser. Les femmes sont plutôt d'une taille au-dessous de la moyenne, vigoureusement constituées, vives et aimables; leur teint, lorsqu'elles ne s'exposent pas trop au soleil, est d'un blanc sale.

Le lendemain 4, l'affluence des gens qui venaient me consulter comme médecin fut encore plus grande que la veille; on imagina même que j'étais sorcier: ainsi un homme m'assura qu'il me donnerait deux volailles si je voulais lui donner un charme contre la colique. Je répondis que je ne guérissais que par des médecines. Alors une veuve qui avait le mot pour rire m'en demanda une pour se procurer un mari. Je lui répliquai gravement, car on ne doit pas plaisanter aux dépens de l'ignorance, qu'il n'en existait pas. La même personne prit mon ami Clapperton pour un vieillard, parce qu'il avait la barbe et les moustaches d'une couleur assez claire. J'en ris beaucoup; mais Clapperton fut piqué, car il

nous vantait souvent la force et l'épaisseur de sa barbe. La méprise de la veuve venait de ce qu'elle n'avait jamais vu dans son pays de barbe naturellement blonde; celle des hommes mûrs était noire, et les vieillards, lorsque la leur blanchissait, se la teignaient au moyen d'une herbe en une couleur qui approchait de celle de mon ami.

Un peu avant le coucher du soleil nous allâmes visiter la ville. Les maisons, toutes de terre, sont bâties sur les flancs de la montagne; on les dirait entassées l'une sur l'autre; les passages ou rues qui les séparent sont peu larges, et même en deux ou trois endroits percés dans le roc. Certaines parties de ces passages étaient fort difficiles, et pour atteindre le point le plus élevé de la rive il nous fallut traverser la mosquée. De ce point nous vîmes à notre aise la vallée de Shiati dans toute son étendue; elle se déploie surtout à l'est et à l'ouest. Dans la première direction elle est bien habitée jusqu'à Oml'abeed [1]: telle est la ville la plus occidentale; et quoique, du sommet où nous étions, le sol paraisse favorable à la culture, il n'y a plus d'habitans entre cette ville et Ghadamis. La limite septentrionale de la vallée est formée par une chaîne de montagnes qui se développe jusqu'à Ghadamis, et qui se réunit vers l'est à la chaîne voisine d'Oml'abeed. Une autre chaîne forme la limite méridio-

[1] Ou Oml'Abid.

nale : entre cette dernière et la vallée de Ghrarbi tout est sable.

Parmi les maisons de la ville que nous visitâmes, beaucoup déjà sont en ruines; et beaucoup plus encore menacent de s'écrouler. On l'appelle cependant *la Ville neuve*, car les anciens habitans demeuraient dans de simples excavations de rochers, et l'on découvre encore quelques-unes de leurs habitations : ce sont en général des pièces à peu près carrées, seulement longues de dix ou douze pieds, et hautes de sept. Mais à cent verges du bas de la montagne, et servant aujourd'hui à la sépulture des morts, on trouve une habitation souterraine de dimensions plus vastes, et qui probablement fut la résidence d'un illustre personnage. L'entrée en est plus qu'à demi bouchée par du sable et de petites pierres. Nous y pénétrâmes cependant, Clapperton et moi, et nous vîmes successivement trois galeries fort étendues qui ne communiquaient ensemble que par des ouvertures basses et étroites; mais les galeries elles-mêmes avaient sept pieds d'élévation et cent cinquante de longueur. Dans les parois de chacune étaient pratiqués de petits enfoncemens pouvant servir de chambres à coucher. Tout attestait le soin et même le goût avec lesquels ce logement avait été disposé. Il n'y a dans le Fezzan aucune trace de pareilles demeures. La race actuelle ne sait absolument rien de l'antique race qui l'a

précédée. Les habitans de la ville sont si timides et si superstitieux, qu'ils ne descendent jamais dans ces cavernes. Ils furent très étonnés de nous y voir entrer sans cérémonie; et deux d'entre eux, enhardis par notre exemple, nous apportèrent une lumière, au moyen de laquelle nous visitâmes le moindre recoin.

Le 6 juillet nous continuâmes notre route par un beau clair de lune, à travers une plaine de sable, semée de petits monticules. Nous fîmes halte à Dalhoon [1], puits presque rempli de sable, et contenant de l'eau si saumâtre, que nous ne pûmes la boire. Notre vieux guide nous avait quittés : son remplaçant était si peu habile dans le métier, que les jours suivans il nous fallut plusieurs fois revenir sur nos pas.

Le 8, de grand matin, nous entrâmes dans la vallée de Trona, du côté nord-est. De ce côté, et près d'un groupe de palmiers, se trouve un petit lac qui à l'ouest est bordé de dattiers, et dont les rives sont presque de toutes parts recouvertes d'herbes marécageuses et de grands joncs. C'est dans ce lac et dans quelques autres, que renferme la même vallée, qu'on pêche vers le printemps ces vers qui sont renommés chez les Fezzanais pour avoir un goût si exquis; ce sont de petits animaux presque invisibles à l'œil nu, et entourés d'une certaine quantité de matière gélatineuse; ils sont de couleur rouge foncé,

[1] Ou Dalhoun.

et ont une forte odeur de vase. Pour les attraper, un homme s'avance de quelques pas dans l'eau, armé d'un long filet à main qu'il laisse pendant plusieurs minutes reposer au fond et qu'il retire ensuite: de cette manière on en prend quelquefois des pintes d'un seul coup. Il est presque impossible de les conserver vivans plus de quelques heures lorsqu'ils sont sortis des lacs. Toute la préparation qu'on leur donne consiste à les faire sécher au soleil, et ainsi séchés ils se vendent à un prix énorme dans toutes les villes du Fezzan.

Le 12 nous revînmes à Oubari. Le 16, reprenant notre route vers Ghraat, nous fîmes halte à Biar. Le 17, dans l'après-midi, nous rencontrâmes une caravane venant de la ville que nous allions visiter. Le 18 nous traversâmes une large vallée unie, çà et là parsemée d'acacias en fleurs, dont les branches laissaient échapper de grosses gouttes de belle gomme arabique. Malgré les longues épines dont ces arbres sont couverts, les chameaux en dévoraient avec une avidité surprenante les parties qu'ils pouvaient atteindre.

Le 19 nous fîmes halte une heure après le coucher du soleil dans la vallée d'Elfoo [1], ou des Brises-Fraîches, accablés de fatigue, car la chaleur avait été excessive tout le jour, et nous avions parcouru un espace de vingt-neuf milles.

[1] Prononcez *Elfou*

Le 20, après avoir traversé jusqu'à midi une contrée absolument dépourvue de végétation, nous arrivâmes enfin à une belle petite vallée, serpentant parmi les montagnes, et la dernière, nous dit-on, que nous dussions rencontrer avant d'atteindre Ludinat. En cet endroit, les montagnes prennent une direction plus méridionale. On nous assura qu'elles s'étendaient à une distance considérable sur la route du Soudan, puis faisaient un coude à l'est, passaient dans la contrée des Tibbous, et aboutissaient aux limites du Bornou. C'est le long de ces montagnes que les Tuaricks font leurs incursions chez les Tibbous. Ces deux nations sont presque toujours en guerre, se volant tour à tour leurs chameaux, leurs esclaves, leurs vivres, ne tuant personne à moins qu'on ne leur résiste, et ne faisant jamais de prisonniers.

Le 21 nous entrâmes à midi dans la contrée des Tuaricks; à huit heures du soir nous atteignîmes Ludinat. Le nom de la vallée est Sardalis. Sur une petite éminence voisine de notre campement, est un vieil édifice en ruines qui passe à tort aux yeux des habitans de l'endroit pour être d'origine juive, puisque l'architecture en est arabe. Du milieu s'échappe une source abondante qui forme un large bassin, et dont les eaux habilement conduites pourraient arroser un vaste espace de terre. D'abondantes récoltes de grains seraient facilement obte-

nues par un peuple industrieux; mais les Tuaricks ne sont pas agriculteurs, et les endroits rares où l'on remarque quelque culture sont cultivés par des Fezzanais. Les indigènes ont un souverain mépris pour les habitans des villes et pour les cultivateurs de la terre. Ils les regardent tous comme des êtres dégénérés. Sous un arbre immense qui s'élève près du château ruiné, une grande somme d'or est déposée, dit-on. La tradition rapporte que le père du marabout actuel, homme renommé pour sa sainteté, détruisit les écritures qui précisaient l'endroit. Le tombeau de ce saint Mahométan est proche, et si révéré, que les gens du pays peuvent en passant y déposer des objets quelconques, toujours sûrs de les retrouver à leur retour : il n'est pas de Tuarick, pas d'Arabe si courageux, qui ose violer ce sanctuaire. La population est généralement clair-semée, et nous n'aperçûmes que çà et là quelques maisons bâties avec de longues herbes. L'eau de la source est excellente. On trouve des moutons dans la vallée, et nous pûmes en acheter un passablement bon du marabout.

Continuant notre route, le 24 nous passâmes dans la matinée près de plusieurs puits. Le côté occidental de la vallée présentait l'apparence d'une côte de mer raboteuse; et la ligne des rochers du bas, celle de la berge battue par les vagues. Nous pénétrâmes dans un étroit passage bordé de part et d'autre par

des montagnes sourcilleuses, et qui nous conduisit à une autre vallée remplie d'arbres. Nous la traversâmes, et nous parvînmes bientôt à une vaste plaine sablonneuse, à l'est de laquelle sont les montagnes de Tadrart. Cette chaîne offre un aspect très singulier, et quelque chose de plus pittoresque assurément que toutes les autres montagnes du pays. Qu'on imagine en effet des cathédrales et des châteaux qui surgissent aux yeux dans mille positions, sous mille formes diverses; et peut-être ne s'étonnera-t-on plus qu'un peuple ignorant et superstitieux y attache des idées surnaturelles, qu'il croie par exemple qu'ils sont habités par des démons. Une de ces montagnes, plus haute et plus fantastique que celles qui l'avoisinent, s'appelle *Gassur-Janoun*, c'est-à-dire *Château du Diable*. Une autre porte le nom de *Cassette*, et l'on prétend qu'une somme considérable y fut déposée par les anciens habitans de l'endroit, qui étaient des géans d'une structure extraordinaire. A une grande distance vers le sud, on voit une partie de la même chaîne tourner vers l'ouest, pour garder cette direction, à ce qu'on nous assura, jusqu'à Tuat. On nous assura encore qu'une autre branche se dirigeait au sud, puis à l'est, et rejoignait la chaîne du Fezzan.

Le 26, une demi-heure environ après le coucher du soleil, nous arrivâmes à Ghraat; et nous fûmes bientôt visités par une multitude de parens d'Ha-

teeta, un des principaux personnages du lieu, et qui nous accompagnait depuis Mourzouk où nous avions lié connaissance avec lui; dans le nombre était sa sœur. La plupart semblaient vivement émus de le revoir, et pleuraient à l'idée des souffrances qui sans doute l'avaient si long-temps retenu loin d'eux. Les dames ne manquaient ni d'aisance ni d'amabilité, et la manière grave dont nous leur adressâmes les divers complimens d'usage leur causa beaucoup de plaisir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, un grand nombre d'habitans de la ville, tous vêtus de leurs plus beaux habits, vint présenter ses hommages à Hateeta, qui nous les amenait successivement avec toute sorte de cérémonie. Nous trouvâmes bien long et bien ennuyeux le temps qu'il nous fallut ainsi passer à recevoir et à donner des salutations; la chose même était souvent si ridicule, que nous ne pouvions retenir notre sérieux, surtout à la vue du calme et de l'impassibilité qui du côté de nos visiteurs régnaient sur toutes les figures.

Dans l'après-midi nous visitâmes le sultan. Des nattes avaient été étendues pour nous dans une petite antichambre du château : lorsque nous arrivâmes, le vieillard était assis; mais il se leva pour nous recevoir et nous souhaiter la bienvenue dans sa ville. Il s'excusa de n'avoir point devancé lui-même notre politesse, disant qu'il était malade et

qu'il avait peu quitté la chambre depuis quelque temps; en effet une cataracte se formait sur ses yeux. Il était habillé d'une robe pleine de trous, et d'un pantalon large dans le même état; pour turban, un vieux morceau de gros drap jaune était roulé autour de sa tête. Malgré la misère de son habillement, il y avait dans sa physionomie quelque chose d'agréable qui prévenait en sa faveur; et bientôt nous fûmes aussi à notre aise chez lui que si nous avions été dans notre tente. Nous lui offrîmes une épée, et ce cadeau parut le remplir de joie.

Après l'audience du sultan, nous rendîmes visite à quelques autres notabilités de l'endroit, et la nuit approchait lorsque nous retournâmes à notre camp dont les curieux s'étaient peu à peu éloignés. Tous étaient allés dire leurs prières ou prendre leur repas : nous trouvâmes à notre retour des viandes bouillies, des potages et du pain, que nous avait envoyés le sultan pendant notre absence.

Dans la soirée, les parentes d'Hateeta revinrent nous voir; elles s'amusèrent beaucoup et rirent de bon cœur en nous entendant estropier quelques mots de tuarick. On pense bien que nous ne devions pas être une société fort agréable pour ces dames, puisqu'elles ne pouvaient parler d'autre langue que la leur, et que nous ne la savions presque pas. Cependant les choses se passèrent à notre mutuelle satis-

faction : seulement, il m'était difficile parfois de ne pas éclater de rire en voyant l'imperturbable sérieux de Clapperton. Il avait été prêché par Hateeta, et se conformait scrupuleusement aux instructions qu'il avait reçues; un Tuarick n'eût pas mieux fait. Notre ami Hateeta désirait que nous brillassions, et en conséquence il avait accablé Clapperton de sermons. Ce dernier était naturellement gai et toujours plein de bonne humeur; il lui fallut dès lors ne plus rire et ne plus chanter, mais prendre un air aussi grave que possible, moyen sûr de plaire aux graves Tuaricks. Quant à moi, j'ai d'ordinaire la mine si calme et si froide, que je n'eus besoin d'aucune prédication de ce genre. L'amabilité des femmes, leur liberté avec les hommes, et surtout les égards que ceux-ci leur témoignaient, formaient un contraste frappant avec d'autres états musulmans.

Un des jours suivans, nous allâmes examiner la source dont nous avions entendu tant parler, et faire le tour de la ville. L'eau est contenue dans un large réservoir entouré de palmiers; et les bords sont partout couverts de joncs, excepté aux endroits où l'on puise. Il n'y a pas ce bouillonnement que nous remarquâmes dans les sources de Shiati et de Ludinat; l'eau sort sans doute des entrailles de la terre par une vaste ouverture, comme à celles de Traghan. Cette source est claire, savoureuse,

abondante; elle arrose les campagnes voisines au moyen de canaux bien ménagés, et fournit aux besoins de toute la ville. De bonne eau, et en quantité suffisante, est regardée comme une faveur du ciel dans tous les pays du monde, mais principalement dans un climat chaud. Aussi les habitans du lieu chantent-ils sans cesse la louange de leur source; « elle est plus abondante, disent-ils, plus favorable à la santé qu'aucune autre; elle n'engendre pas, comme telle autre, de bile dans l'estomac. »

Il y a réellement autour de Ghraat quelques petits endroits charmans, à cause de la variété d'aspect qu'ils présentent. Çà et là ce sont des pièces de gazon et des couches de melons d'eau; au bord des rigoles, de beaux palmiers chargés de fruits mûrs, des carrés de différens grains, et de grandes vignes grimpant aux arbres : plus loin c'est la ville; au-delà, une chaîne de montagnes basses et noires. Chemin faisant, nous rencontrions partout des plates-formes en feuilles de palmier, élevées à cinq pieds de terre, et grâce à elles les indigènes peuvent dormir sans craindre les morsures des scorpions qui sont fort nombreux.

Enfin nous découvrîmes plus distinctement la ville, et la vue générale nous en plut. Les maisons simples, mais jolies, sont toutes d'une extrême propreté : la mosquée même est plus belle qu'aucun édifice de ce genre que nous ayons vu dans le Fez-

zan. Ghraat est bâtie aux pieds d'une colline basse, sur le sommet de laquelle la ville était anciennement située; mais elle fut détruite, nous dit-on, avec la majeure partie des habitans, par l'éboulement du faîte de la montagne qu'elle occupait. Les montagnes, en effet, de même nature que celles du voisinage, sont très sujettes à s'ébouler par masses énormes; il n'en est même aucune qui paraisse avoir conservé sa hauteur primitive. Nous ne pûmes apprendre si le triste événement de la destruction de l'ancienne ville était de vieille ou de nouvelle date.

La ville actuelle est entourée de murs en bon état de réparation, construits en sable et en argile blanchâtre, ce qui leur donne un air de propreté tout-à-fait agréable aux yeux. Il n'y a qu'une porte du côté de l'est; il y en avait naguère deux ou trois autres qui aujourd'hui sont condamnées. Les maisons de la ville sont bâties des mêmes matériaux que les murs, et ressemblent tant pour la forme du dehors que pour les dispositions du dedans à celles de Mourzouk et des autres villes mahométanes. Ghraat paraît être de la grandeur d'Oubari, et renfermer un millier d'habitans. Le cimetière est hors des murs et divisé en deux parties, l'une pour les personnes parvenues à l'âge de maturité, l'autre pour les enfans; division qu'on ne retrouve nulle part dans le Fezzan.

Dans notre promenade nous rencontrâmes un

grand nombre de femmes qui étaient sorties de leurs demeures pour nous voir. Toutes étaient familières, enjouées, et ne redoutaient aucunement la présence des hommes. Plusieurs avaient de jolis traits; mais une ou deux seulement pouvaient être appelées *belles*. Les hommes se montraient pareillement sur leurs portes lorsque nous passions, et ils nous saluaient avec cordialité : il y avait dans toutes leurs manières à notre égard une bienveillance qui nous semblait extrêmement flatteuse.

Dans la soirée nous entendîmes une troupe nombreuse de femmes chanter dans le lointain, et ces chants durèrent jusque vers minuit. Les chanteuses étaient principalement des habitantes de la campagne : c'est un usage très ordinaire parmi elles, et un de leurs principaux amusemens dans leurs retraites solitaires. Le soir, quand la besogne est faite, elles quittent le logis, restent tard en plein air à chanter ou à dire des histoires, reviennent chez elles, soupent, et vont se coucher.

La langue des Tuaricks est dure et gutturale, mais elle ne manque ni de force ni d'énergie. Telle est du moins l'opinion que nous en conçûmes, d'après la connaissance imparfaite que nous en avions. On ne trouve chez eux aucune espèce de livres; ils n'ignorent cependant pas l'art de l'écriture, et nous vîmes plusieurs inscriptions gravées par eux sur des rochers : leurs lettres se placent indiffé-

remment de gauche à droite, de droite à gauche, ou horizontalement. Le caractère froid des Tuaricks semble être une solide barrière contre les muses : les hommes chantent rarement; le chant est considéré comme une récréation qui ne convient qu'aux femmes. Leurs chansons nous parurent d'une grande harmonie; mais nous ne leur avons jamais ouï répéter aucune pièce de vers. Peu de Tuaricks parlent l'arabe, chose qui nous étonna d'autant plus, qu'ils sont en relations continuelles avec des nations qui ne parlent que cette langue.

Notre retour à Mourzouk ne présenta rien d'intéressant.

De Mourzouk à Kouka dans le Bornou.

Nous quittâmes Mourzouk dans la soirée du 29 novembre, accompagnés de presque tous les habitans de la ville qui avaient pu se procurer un cheval. Les chameaux étaient partis à la pointe du jour; nous trouvâmes les tentes dressées pour la nuit à Zesow, qui n'est qu'une réunion de quelques huttes. Une bonne route, offrant de fréquentes incrustations de sel, conduit de Zesow à Traghan, où nous arrivâmes le lendemain avant midi. C'est une des villes les mieux bâties des cent neuf villes que le Fezzan se vante de renfermer. Traghan était autrefois aussi riche que Mourzouk, capitale de la partie orientale de la contrée, et résidence d'un

sultan dont le château n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Les habitans fabriquent des tapis non moins précieux que ceux de Constantinople. Il y a dans les jardins avoisinans quelques sources de bonne eau, les seules qui existent dans tout le Fezzan, dit-on, outre la source d'eau chaude située à Hammam, près Sockna.

Après avoir mis à contribution la généreuse hospitalité du marabout de Traghan, nous quittâmes cette ville pour nous diriger vers Maefen. La route qui mène à ce lieu offre un mélange de sel et de sable; la surface du sol est pleine de crevasses, et présente en de certains endroits l'aspect d'un champ nouvellement labouré : les mottes sont si dures qu'on a beaucoup de peine à les briser. Maefen n'est qu'un assemblage de huttes au milieu desquelles on distingue une maison; l'eau y est fortement imprégnée de soude, mais non désagréable au goût ni nuisible à la santé.

Au-delà de Maefen nous entrâmes bientôt dans une plaine déserte; et après quatorze heures de marche, nous atteignîmes Mestoota, lieu de repos où les chameaux trouvèrent quelques plantes à brouter. Nous repartîmes le lendemain dès le lever du soleil, et nous marchâmes toute la journée à travers le même désert, sans voir, je crois, aucun être vivant qui n'appartînt pas à notre caravane... ni un oiseau, ni même un insecte. Il est difficile de

donner la moindre idée du calme et de la magnificence des nuits dans un désert de ce genre. La distance qui sépare les divers endroits de halte n'est pas suffisamment grande pour que la crainte de manquer d'eau puisse inquiéter le voyageur; et le chemin, quoique de sable, est bien connu des guides. A la brûlante chaleur du jour succèdent des brises rafraîchissantes; le ciel est toujours illuminé par de larges et brillantes étoiles, ou par une lune sans nuages. Veut-on une couche à la fois molle et fraîche? il suffit de creuser la surface du désert à une profondeur de cinq ou six pouces, car les rayons du soleil ne l'ont pas échauffée plus avant. Enfin le bruissement du sable que soulève la brise ressemble au murmure d'un tranquille ruisseau; et surtout lorsqu'on vient d'échapper aux myriades de mouches qui vous persécutent nuit et jour dans la vallée remplie de dattiers où s'élève Mourzouk, les délices d'une pareille soirée sont indescriptibles. Ajoutez encore un silence imposant, solennel, religieux, et un écho extraordinaire qui provient sans doute de la nature compacte et solide d'un sol de sable, lequel n'absorbe pas le son.

Nous arrivâmes à Gatrone le jour suivant. Les Arabes cherchent des yeux les hauts dattiers qui entourent la ville, comme des marins la terre; et quand ils les ont aperçus, ils dirigent leur marche en conséquence. Ce fut là que je rejoignis mes com-

pagnons, MM. Clapperton et Oudney, tous deux assez mal portans. Gatrone est assez agréablement située au milieu de collines sablonneuses et d'éminences de terre couvertes de petits arbustes. Autour de la ville sont bâties des huttes qu'habitent les Tibbous. Le principal personnage de l'endroit était un riche marabout nommé Hagi-El-Raschid, homme sensé qui se servait de la superstition du peuple pour le rendre heureux et le guérir de ses vices.

Lorsque nous quittâmes Gatrone où Boo-Khaloom avait eu soin de rassembler des provisions pour notre long voyage, le marabout nous accompagna hors des murs, et traçant autour de lui, non un cercle magique, mais un parallélogramme sur le sable, il écrivit au milieu quelques mots tirés du Coran. Son air, pendant qu'il accomplissait cette cérémonie, était à la fois si doux et si imposant que l'envie de rire ne vint à personne. Il récita certaine formule à haute voix, puis nous invita chacun en particulier à traverser l'endroit qu'il avait consacré; et quand nous lui eûmes obéi, nous continuâmes silencieusement notre route sans même échanger un nouvel adieu.

Nous passâmes dans la journée près de quelques huttes heureusement situées qui forment un village qu'on appelle *El-Bahki*, d'où les femmes nous suivirent avec des chansons jusqu'à une distance de plusieurs milles, et le soir nous campâmes à

Medroosa[1]. Le lendemain, laissant à l'ouest un château arabe, nous atteignîmes Kasrowa vers trois heures après-midi. Autour de cette ville on remarque des éminences couvertes de plantes, et il y a dans le voisinage un puits de bonne eau. En cet endroit la route forme un embranchement qui, se dirigeant au sud-est, mène dans le Kanen et le Waday. On assure que c'est aussi le plus court chemin du Bornou, mais que l'eau y manque le plus souvent.

Le 9 décembre nous arrivâmes à Tegerhy. Comme cette ville est la première qu'on rencontre sur le territoire des Tibbous, dès que les Arabes de notre escorte l'aperçurent, ils se mirent à tirailler en signe de joie; et pendant toute la nuit ils ne cessèrent de chanter et de danser avec les habitans. Nous fîmes une halte de plusieurs jours, tant pour compléter nos provisions de vivres que pour prendre quelque repos; car, outre MM. Clapperton et Oudney, dont la santé ne s'améliorait pas, moi-même et tous nos domestiques nous n'étions pas fort bien portans.

On pénètre dans la ville par une entrée basse, étroite et voûtée qui ne ressemble pas mal à une poterne; une seconde muraille intérieure, percée d'une porte semblable à la première, est munie de barbacanes, au moyen desquelles on pourrait aisé-

[1] Ou Medrousa.

ment défendre l'entrée basse ci-dessus mentionnée; en outre, la seconde porte est surmontée d'une large ouverture, d'où l'on pourrait jeter sur les assaillans toute sorte de projectiles, entre autres des tisons allumés, dont les Arabes faisaient autrefois grand usage. Il y a des puits en dedans des murs, donnant d'assez bonne eau; et je ne doute pas qu'avec des vivres et quelques réparations, Tegerhy ne pût tenir long-temps.

Les sultans du Fezzan croient sans doute que le meilleur moyen de tenir ces peuples en repos est de les réduire à la pauvreté. Leur territoire ne produit que des dattes; du moins sont-elles de qualité supérieure. Ils ne cultivent absolument aucun légume, et nous ne pûmes pas même nous procurer un ognon. Presque toutes les villes de l'Afrique ont leur merveille; Tegerhy a donc la sienne. C'est un puits situé en dehors des murs, dont l'eau, nous dit-on très gravement, s'élève toujours quand une caravane approche de la ville; aussi lorsqu'ils la voient monter, les habitans préparent-ils toujours ce qu'ils ont à vendre; car cette indication ne les a jamais trompés. En preuve de cette assertion, ils me firent remarquer combien le puits avait été plus haut avant notre arrivée qu'il ne l'était au moment où nous l'examinions. J'aurais pu expliquer cette différence de hauteur par le nombre des chameaux qui s'étaient désaltérés au puits en

question; mais je sentis qu'il était d'une meilleure politique de paraître croire ce que tout le monde croyait. Boo-Khaloom lui-même s'écriait : « Allah! Dieu est grand, puissant et sage! Oh! que c'est merveilleux! »

On ne peut nier que la situation de Tegerhy ne soit agréable. Des plantations de dattiers l'entourent de toutes parts, et l'eau y est excellente; une chaîne de basses montagnes s'étend à l'est; et les bécassines, les canards sauvages, les oies abondent dans les étangs salés qui avoisinent la ville. Les naturels sont tout-à-fait noirs de peau, mais n'ont pas la face des nègres. Les hommes sont minces, fort laids, avec les os des joues saillans, le nez épaté, la bouche large, les dents horriblement salies par la quantité de tabac et de carbonate de soude qu'ils mangent; le tabac même à priser, quand on leur en donne, prend aussitôt le chemin de leur bouche.

Les jeunes filles sont pour la plupart jolies, moins pourtant que celles de Gatrone. Les hommes portent toujours deux poignards, un qui est long de dix-huit pouces, l'autre de six; le dernier est attaché à un anneau, et se porte au bras ou au poing. « Voici ma carabine, me dit un jour un Tibbou en me montrant son poignard long; et voici mon pistolet, ajouta-t-il en brandissant le plus petit des deux. » Les femmes font avec des feuilles de pal-

mier des corbeilles et des vases à boire qui sont d'un travail charmant.

Le 13 nous quittâmes Tegerhy, et continuâmes notre route à travers le désert; il était parsemé d'éminences de terre et de sable recouvertes d'athila, plante que les chameaux mangent avec avidité, et d'autres broussailles. Après avoir marché pendant six milles nous atteignîmes un puits nommé *Omah;* nous y dressâmes nos tentes et séjournâmes trois jours. Le 16 nous traversâmes les bois de palmiers qui entourent Omah; et, poursuivant notre route au milieu des sables, nous arrivâmes à Ghad vers trois heures de l'après-midi, où nous campâmes après une marche de dix milles. Chemin faisant nous avions rencontré un nombre immense de squelettes humains ou de parties de squelettes.

Le 17 nous parcourûmes une plaine pierreuse sans la moindre apparence de végétation. Nous découvrîmes Alowere-Seghrir, chaîne de montagnes qui s'élève au sud-ouest; Alowere-El-Kebir, chaîne encore plus haute, est située plus à l'est, mais n'était pas visible. Ce sont, au dire des naturels, les plus grandes montagnes du pays des Tibbous, si on excepte Ercherdat-Erner. Plus au sud, les habitans prennent le nom de *Tibbous-Irchad*, autrement *Tibbous des rochers*. La route conduisant au Kanem traverse les deux chaînes ci-dessus mentionnées.

Vers le coucher du soleil nous fîmes halte près

d'un puits, à un demi-mille de Meshroo; à l'entour gisaient une centaine de cadavres, sur quelques-uns desquels on voyait encore des restes de peau. La majeure partie des malheureux qui avaient ainsi trouvé la mort dans le désert avaient été faits prisonniers de guerre l'année précédente par le sultan du Fezzan. On m'assura qu'ils avaient quitté le Bornou avec le quart seulement des vivres nécessaires à la route, et qu'ils avaient péri presque tous plutôt de besoin que de fatigues, quoiqu'ils marchassent avec des chaînes aux pieds et au cou. Les plus robustes seuls atteignirent le Fezzan dans un état d'extrême faiblesse, et y furent engraissés pour le marché aux esclaves de Tripoli. Comme les chameaux ne nous rejoignirent que le soir, et que nous avions fait vingt-six milles dans la journée, il nous fallut bivouaquer au milieu de ces victimes de l'avarice.

Le 19 nous marchâmes à l'ouest par une route sinueuse, et après avoir gravi une colline de trois cents pieds, nous la redescendîmes en nous dirigeant vers l'est. Chemin faisant, une belle naga, c'est ainsi que se nomme la femelle du chameau, se laissa tomber à terre, et je crus que c'était de fatigue; mais les Arabes plus expérimentés que moi l'entourèrent aussitôt, se hâtant de la décharger, et m'apprirent qu'elle allait mettre bas. En effet, la chose eut lieu au bout de cinq mintutes; le petit

fut placé sur un autre chameau, et la mère qu'on rechargea dès qu'elle fut délivrée le suivit tranquillement.

Le 20 nous traversâmes comme la veille une contrée qui n'offrait rien d'intéressant, et nous atteignîmes vers le soir les Hormut-El-Wahr. C'était la plus haute chaîne que nous rencontrions depuis que nous avions quitté le Fezzan : un des pics n'a pas moins de cinq ou six cents pieds. La couleur noirâtre de ces montagnes n'était pas désagréable aux yeux de gens qui comme nous n'avaient constamment vu que du sable les jours précédens. Nous y pénétrâmes par un passage qui a deux milles de largeur et qui se dirige vers le sud. Le chemin était rude et fatigant; ce ne fut même qu'à dix heures du soir que nous gagnâmes le lieu de repos, dans la vallée d'El-Whar. On y trouve un puits de bonne eau, où nos chameaux qui n'avaient pas bu depuis huit jours purent se désaltérer.

Il y a trois milles de l'endroit où nous fîmes halte à l'extrémité de la vallée, dans laquelle vers l'ouest s'élève une haute chaîne appelée *El-Baab*. Ces montagnes se dirigent à l'est et rejoignent celles qui avoisinent Tibesty. Nous eûmes ensuite à traverser une plaine pierreuse, jusqu'à ce que nous atteignissions El-Garha, autre montagne conique et solitaire, située à l'ouest de notre route, et devant laquelle nous campâmes pour la nuit.

Le lendemain, même uniformité de pays, nul signe de végétation. Quand il pleut dans ce désert, et lors de la saison, il y pleut par torrens, une espèce d'herbe y pousse fort vite à hauteur de plusieurs pieds. Le 24, tandis que nous cheminions, quelques racines de cette herbe desséchée, qu'avaient arrachées les vents de Rodemam, furent avidement recueillies par les Arabes qui poussaient des cris de joie pour leurs chameaux affamés. Peu après que le soleil se fut retiré derrière les montagnes à l'ouest, nous descendîmes dans une vallée où une demi-douzaine de palmiers rabougris indiquaient de quel côté l'on pouvait trouver de l'eau. L'aspect même de ces misérables arbustes nous récréa agréablement la vue; mais les puits étaient si pleins de sable, qu'il nous fallut plusieurs heures pour les déblayer avant que les chameaux pussent boire.

Le 25 nous aperçûmes à l'ouest-sud-ouest les montagnes appelées *Tiggerindumma;* à quatre milles de Mafras, nous rencontrâmes une petite vallée où croissaient des dattiers couverts de fruits, mais encore verts. Le lendemain, après avoir toujours marché au milieu de montagnes assez pittoresques, nous atteignîmes une vaste plaine qui s'étendait à l'est jusqu'aux bornes de l'horizon; nous dépassâmes ensuite la chaîne qu'on nomme *la Caba*, et nous fîmes halte dans la vallée d'Izhya vers neuf

heures du soir. Les Tibbous donnent à cette vallée le nom *d'Yaat;* elle renferme quatre puits, qui ne sont que des trous creusés dans le sable à une profondeur de deux ou trois pieds.

Le jour suivant nous dépassâmes les monts Ametradumma, à l'ouest desquels est une vallée de palmiers qu'on appelle *Seggedem* et où se trouve de bonne eau. Elle sert ordinairement de retraite à une tribu de Tibbous pillards qui toujours épient le passage des petites caravanes. Le 31 décembre nous traversâmes toute la journée une plaine uniforme. Les Arabes de notre escorte ne connaissaient pas la route, et il fallut nous en remettre entièrement à l'habileté de notre guide Tibbou. Vers le soir celui-ci nous avoua qu'il avait perdu son chemin, que le puits n'était pas éloigné, mais qu'il n'en savait pas au juste la position. En conséquence, nous fûmes obligés de faire halte jusqu'au lever du jour.

Le 1er janvier 1823, après un trajet de six milles, nous arrivâmes à la vallée d'Ikbar, et nous y demeurâmes tout le jour suivant. Depuis plus d'une semaine c'était l'endroit le plus frais que nous rencontrions; l'herbe y était abondante, et les dattiers s'y montraient par bouquets nombreux. Aussi, quand nous repartîmes, combien nous tournâmes de fois les yeux avec regret vers la belle verdure que nous quittions! combien nous examinâmes avec tristesse

l'immensité du désert qui se développait devant nous!

Le 3 nous fîmes vingt-quatre milles, et nous campâmes à courte distance d'un mont appelé *Tummeraskumma*, mot qui signifie « *Vous boirez bientôt de l'eau.* » Ce jour-là, quatre chameaux tombèrent de lassitude. En de telles occasions les Arabes restent en arrière avec une sauvage impatience, leurs couteaux à la main, prêts, au moindre signal du propriétaire, à les plonger dans le corps de ces pauvres animaux qu'ils dépouillent ensuite d'une partie de leur chair pour s'en régaler le soir. Nous fûmes obligés d'en tuer deux sur place; les Arabes prétendirent que les deux autres pourraient se relever et rejoindre la caravane pendant la nuit. J'assistai à cette affreuse opération : après avoir tourné la tête du chameau vers l'orient, on lui enfonce un couteau dans le cœur, et il meurt en un instant; mais avant que cet instant ne soit écoulé, une douzaine d'autres couteaux ont pénétré dans différentes parties du corps, afin d'en arracher les morceaux les plus délicats. Le cœur est enlevé tout d'abord; la viande est coupée en lopins et mise dans des sacs dont les Arabes sont toujours munis à dessein; puis la carcasse, lorsqu'il ne reste plus à peu près que les os, est abandonnée aux corbeaux, aux vautours, aux hyènes du désert.

Le 4 dans la matinée nous passâmes entre deux

pies des montagnes appelées *Gummaganumma*. Vers midi nous rencontrâmes une masse énorme de tuf noir et poli, haut d'une centaine de pieds. Vingt verges au-delà, se trouve un puits qui n'est profond que de quelques pouces, et qu'environnent de grosses herbes. Ce lieu est nommé *Irchat* par les Arabes, et *Anay* par les Tibbous. La ville de ce dernier nom, qui est peu distante, consiste en quelques huttes bâties au faîte d'un bloc de tuf semblable à celui dont il a été question plus haut. Il y a aussi quelques habitations autour de la base du rocher, mais toutes les richesses des habitans sont sur le sommet. En effet, chaque année, et quelquefois plus souvent, les Tuaricks leur font une funeste visite, emmenant le bétail et tout ce qu'ils trouvent sous leur main. Dans ces occasions les habitans se réfugient sur la cime du roc; ils y parviennent au moyen d'une échelle grossière qu'ils retirent après eux; et comme les flancs de leur citadelle sont de toutes parts fort escarpés, ils se défendent avec leurs projectiles et en faisant rouler des pierres sur les assaillans. Tous les gens du pays qui s'approchèrent de nous portaient chacun quatre javelots courts et un long.

Le Sultan-Tibbou, dont le territoire s'étend d'Anay à Bilma, visitait, lors de notre passage, une ville située au sud-est de la première, et nommée *Kisbee*. Il fit prier Boo-Khaloom de venir l'y re-

joindre, promettant de l'accompagner ensuite à Bilma. En conséquence, le 5 nous gagnâmes Kisbee qui est à cinq milles d'Anay.

Kisbee est un grand lieu de rendez-vous pour toutes les caravanes et tous les marchands, et c'est toujours là que le sultan perçoit le tribut moyennant lequel il accorde la permission de traverser ses états ; cette ville est à huit journées d'Ag-Dass, à vingt-quatre de Kashna, et, si l'on suit la route la plus courte, à vingt-sept du Bornou. Le sultan ne brille ni par son air majestueux, ni par sa propreté : il vint à la tente de Boo-Khaloom, accompagné de six ou sept Tibbous, dont quelques-uns étaient véritablement hideux. Ils inséraient à chaque instant de grosses pincées de tabac et dans leur nez et dans leur bouche; leurs dents étaient d'un jaune foncé ; leur nez ne ressemblait qu'à une boule de chair appliquée au milieu du visage; enfin ils avaient les narines si larges, qu'ils y faisaient entrer leurs doigts aussi avant qu'ils voulaient, pour assurer l'introduction du tabac dans la tête. Ma montre, ma boussole, ma tabatière à musique, rien ne les étonna, rien n'attira leur attention, sauf les couvercles brillans de ces divers objets, où ils regardèrent complaisamment leurs vilains visages. Boo-Khaloom donna au sultan une belle tunique écarlate, et ce cadeau seul parut animer un peu sa face stupide.

Dans la soirée, des Tibbous exécutèrent une danse nationale devant nos tentes; elle était assez gracieuse, mais plutôt pour les femmes que pour les hommes. Après eux, dansèrent des esclaves libres du Soudan qui vivaient parmi les Tibbous, jouissant de la liberté, comme on dit: le pas qu'ils choisirent doit être fort fatigant; un des danseurs se place au milieu d'un cercle que forment les autres, et il s'efforce d'en sortir, s'élançant tour à tour contre chacun de ces derniers qui le repoussent de toutes leurs forces. Quelquefois l'acteur principal se jette avec tant de violence contre ceux qui le retiennent, qu'il saute à trois ou quatre pieds de terre: quand il a ainsi fait le tour du cercle, un autre lui succède.

Le 6, à cinq milles de Kisbee [1], nous laissâmes sur notre gauche une vallée que les Tibbous appellent *Kilboo* [2]; et approchant la chaîne des montagnes vers un point nommé *Ametrigamma*, nous marchâmes vers Ashenumma, qui est à environ quatre milles plus loin, ayant à l'est de hautes montagnes et à l'ouest une charmante vallée qui produit des palmiers et d'autres arbres. Tiggema, où nous fîmes halte, est un des points les plus élevés de la chaîne, et domine les maisons en terre de la ville. Ce pic est situé à l'extrémité méridionale de l'enfoncement

[1] Ou Kisti.
[2] Ou Kilbou.

que forment ici les montagnes, et atteint une hauteur d'environ quatre cents pieds; ses flancs sont presque perpendiculaires, et un profond précipice l'isole des autres montagnes. A l'approche des Tuaricks, toute la population gravit sur le sommet de cette chaîne, emportant avec elle ses biens les plus précieux, et y fait la meilleure défense possible. L'intérieur de quelques maisons est propre et soigné; les hommes voyagent généralement comme marchands, ou plutôt sont de simples colporteurs, et ne passent sans doute pas plus de quatre mois dans l'année avec leurs familles. Néanmoins les Tibbous vont rarement au-delà du Bornou vers le sud et de Mourzouk vers le nord. Ils paraissaient contens de leur sort, et heureux autant que peuvent l'être des gens qui sans cesse redoutent d'aussi terribles visiteurs que les Tuaricks, lesquels ne respectent ni l'âge ni le sexe. Une vallée, comparativement fertile, s'étend sur une longueur de plusieurs milles dans une direction parallèle aux montagnes sous lesquelles repose la ville, et produit en abondance des dattes et de l'herbe. A deux milles de distance est un lac d'eau salée que fréquentent des oiseaux aquatiques; M. Clapperton en tua deux de l'espèce du pluvier.

Le 8, suivant toujours la même chaîne, nous dépassâmes Alighi et Tukumani : ces deux villes sont bâties au sud des montagnes, qui les abritent par de

légères projections. Les habitans venaient toujours à notre rencontre; et quand ils étaient à cinquante pas de nos chevaux, ils se mettaient à genoux, chantaient, et battaient d'une espèce de tambour qui toujours accompagne leurs réjouissances. A l'ouest de ces deux villes est un lac pareil à celui qu'on trouve près d'Ashenumma, mais plus petit.

En quittant Tukumani, nous quittâmes aussi les montagnes, et nous marchâmes presque au sud-ouest; et pendant que nous étions couchés à l'ombre des acacias qui dans cette direction sont très abondans, nous eûmes l'agréable surprise de voir un troupeau de bœufs. Vers deux heures après midi nous arrivâmes à Dirkee. Là, nos gens dépensèrent plusieurs livres de poudre en l'honneur du sultan, que nous vîmes pour la seconde fois. Il portait sa nouvelle tunique écarlate, mais par-dessus une chemise d'une saleté dégoûtante; et son turban, qui avait été blanc jadis, promettait de devenir bientôt de même couleur que la tête qu'il couvrait; lorsque toutefois le matin suivant Sa Majesté me pria en grâces de lui faire cadeau d'un morceau de savon, s'il m'était possible, nous lui rendîmes la justice de croire que ces petites négligences de sa personne étaient involontaires.

Des femmes en assez grand nombre vinrent danser pendant quelques heures devant nos tentes. Certaines de leurs danses n'étaient pas sans élégance,

et ressemblaient à celles des anciens Grecs. Le lendemain le sultan voulut nous avoir à dîner, et pour tout régal il nous offrit du fromage avec une espèce de noix qu'on récolte dans le Soudan. Le fromage avait assez bon goût, mais il était si dur, que nous étions obligés de l'amollir dans l'eau avant de le manger.

La ville de Dirkee diffère de toutes celles que nous vîmes dans le même pays. Elle est située dans une vallée; elle a un mille de circonférence, et renferme deux lacs carbonisés de soude, l'un à l'est et l'autre à l'ouest. Il est présumable que ces lacs se sont formés lorsqu'on a enlevé de l'emplacement qu'ils occupent aujourd'hui la terre qui était nécessaire pour bâtir et la ville et les murs qui l'environnent. En effet, comme nous l'avons déjà observé, il suffit, pour trouver de l'eau dans presque toutes les parties de la contrée, de creuser à une profondeur de six pouces à six pieds; et la surface du sol, particulièrement aux environs de ces villes tibbous, est fortement imprégnée de substances salines, au point qu'on rencontre souvent des incrustations de carbonate de soude pur ou presque pur qui ont une largeur de plusieurs milles... Au centre de chacun de ces lacs est un corps solide de carbonate, une espèce d'île qui, au dire des habitans, s'agrandit chaque année. Celle du lac à l'est paraît avoir quatorze ou quinze pieds de haut sur une centaine

de tour. Il y a dans la ville plusieurs puits d'assez bonne eau.

Dirkee, par sa situation dans la vallée, est plus exposée aux attaques des Tuaricks que les villes plus rapprochées des montagnes, et c'est, dit-on, pour ce motif que la population en est si peu considérable. Il n'y a absolument rien dans les maisons; pas même une natte, et les habitans consistent en quelques femmes et quelques vieillards. Tous les hommes mûrs, nous assura-t-on, étaient en voyage et visitaient, soit Kisbee, soit Ashenumma, soit Bilma; villes où les vieillards et les femmes se rendent aussi lorsque la saison des dattes est passée. Pendant le séjour que nous y fîmes, ces dernières nous apportèrent des dattes dans de jolis paniers de jonc en forme de cœur, et quelques pots de miel et de graisse.

Le 11, après deux jours de halte, nous continuâmes notre route dans la vallée, qui n'était pas dépourvue d'ombrage; nous cheminâmes à environ deux milles des montagnes, qui sont toutes appelées ici *Tiggema*. Après notre marche, tandis que nous attendions que les chameaux nous rejoignissent, les Tibbous luttèrent d'adresse à lancer le javelot, et se montrèrent bien plus adroits que je ne m'y attendais : ils plient le bras, et leur main n'est pas plus haute que leur épaule droite lorsqu'ils laissent échapper l'arme; en même temps ils lui impriment

avec les doigts un fort mouvement de rotation, de sorte qu'il tourne en l'air pour arriver au but. Un vieillard de soixante ans frappa deux fois un arbre à vingt verges de distance; ensuite un vigoureux jeune homme fit traverser à son arme un espace de quatre-vingts verges, et lorsqu'elle se ficha en terre, au choc elle se ploya presque en deux. Tous les habitans qui voyagent à pied portent deux javelots. Une autre de leurs armes est une épée d'une forme très particulière, appelée *hungamunga*, si commune parmi eux, que quelquefois ils en suspendent trois ou quatre à leur côté. Comme presque tous les chameaux de Boo-Khaloom étaient morts en route, et que nécessité fait loi, nous avions, avec l'autorisation du sultan, envoyé les Arabes en voler aux tribus voisines, et ils nous en ramenèrent treize. Nous eûmes le même jour un plat de venaison à notre souper. Un Arabe avait enfin réussi à tuer deux gazelles, car nous avions aperçu les jours précédens une multitude de ces animaux sans pouvoir en abattre aucun : le drôle, après en avoir attrapé une jeune qui était à peine âgée d'une semaine, se coucha aussitôt dans les herbes, imita le cri de la jeune, et lorsque la mère accourut en bondissant, il lui envoya une balle dans la tête.

Le 12 nous arrivâmes à Bilma, capitale des Tibbous et résidence de leur sultan. Ce dernier, au lieu de faire route avec nous, avait toujours pris les

devans, afin de nous recevoir, et en cette occasion il vint à notre rencontre à un mille de la ville, accompagné d'une cinquantaine de ses hommes d'armes et d'un nombre double d'individus appartenant au sexe féminin. La plupart des hommes étaient armés d'arcs et de flèches, et tous portaient des javelots. Ils approchèrent de Boo-Khaloom en les brandissant avec violence; et après cette salutation nous prîmes tous le chemin de la ville, les femmes dansant au milieu de nous ou plutôt cabriolant avec des cris et des chants qui nous semblaient fort originaux. Elles étaient d'une classe supérieure à celles des villes moyennes; quelques-unes avaient le visage extrêmement agréable, tandis que leurs dents, régulières et blanches comme des perles, contrastaient avec le noir brillant de leur peau; et leurs beaux cheveux, mis en nattes qui retombaient de chaque côté de leur figure, les morceaux de corail qu'elles portaient au nez, enfin leurs gros colliers d'ambre, tout leur donnait un air très séduisant. Parmi elles les unes tenaient un chasse-mouches fait d'herbes minces ou de cheveux; les autres des branches d'arbres, des feuilles de palmier ou un éventail de plumes d'autruche; bref toutes avaient dans leurs mains quelque chose qu'elles agitaient au-dessus de leur tête en marchant. Une simple pièce d'étoffe rattachée sur l'épaule gauche, et laissant le sein droit à

découvert, formait leur habillement, tandis qu'une autre leur couvrait la tête et retombait gracieusement sur le dos. Quoique ce costume puisse paraître un peu insuffisant à certaines personnes, j'affirme qu'il n'y avait rien dans l'extérieur de ces femmes qui blessât le moins du monde la pudeur.

Arrivés à Bilma nous fîmes halte à l'ombre d'un grand arbre pendant qu'on dressait nos tentes, et les femmes se mirent à danser d'une manière assez agréable, fort habile même, à ce que m'assura le neveu du sultan. Deux danseuses se placent vis-à-vis l'une de l'autre, et d'abord accompagnées par la musique lente d'un instrument formé d'une calebasse recouverte d'une peau de bouc, elles s'approchent si lentement qu'on ne voit pas bouger leurs pieds, et se contentent de remuer avec une sorte de frénésie, à droite et à gauche, en arrière et en avant, la tête, les mains et le corps; tout à coup, néanmoins, le musicien jouant avec plus de force et de vitesse, elles se mettent à cabrioler, à bondir, à faire claquer leurs dents, à se frapper dans les mains l'une de l'autre, tout cela avec une vigueur incroyable, jusqu'à ce que l'une ou toutes deux tombent à terre de fatigue; alors deux nouvelles danseuses les remplacent.

Ce jour-là, pour la première fois, je montrai le livre du capitaine Lyon à Boo-Khaloom, et à la vue des gravures qui représentent les naturels du pays,

il s'écria, il protesta, il jura qu'il les reconnaissait : « Voici l'esclave d'un tel!... et me voilà moi-même, disait-il; oh! que c'est bien moi, que c'est frappant!... Loué soit Dieu pour les talens qu'il a donnés aux Anglais! ils sont habiles, fort habiles. » Mais je ne pus jamais parvenir à lui faire comprendre ce que signifiait un paysage; il l'examinait et le retournait de toutes les façons sans imaginer ce dont il s'agissait; son intelligence ne lui permettait pas de rien concevoir au-delà de la représentation d'un chameau ou d'une figure humaine; les yeux d'abord attiraient son attention, puis les autres traits du visage. La vue d'un sabre dans une des gravures ne le surprit guère; mais à propos d'un fusil il demanda naïvement où était la poudre. Ce manque de raisonnement dans un individu qui d'ailleurs ne manquait pas d'esprit m'étonna d'abord; mais je réfléchis ensuite qu'un Européen, en pareil cas, n'aurait sans doute pas mieux raisonné.

Au sud de Bilma sont des marais avec des bassins d'eau stagnante, que nos chevaux voulaient à peine boire. La ville est bâtie dans un fond, et ceinte par des murs de terre qui ne sont pas moins misérables que les maisons qu'ils enferment. A deux milles au nord sont quelques huttes, et près de ces huttes plusieurs lacs, desquels on tire un très beau sel cristallisé d'une blancheur éclatante et d'un goût excellent, qu'on transporte jusque dans le Bornou

et dans le Soudan. Les Tuaricks, ces voleurs de profession, ne s'approvisionnent jamais de sel que dans les vallées des Tibbous : l'année précédente ils ne leur en avaient pas enlevé moins de vingt mille sacs. « Il est dur, disent les Tibbous, qu'ils nous volent non-seulement pour leur consommation particulière, mais encore pour faire commerce avec notre bien. Ajoutez que, comme la marchandise ne leur coûte rien, ils peuvent sur les marchés du Soudan la donner à meilleur compte que nous. » Mais il faudra que les Tibbous deviennent un tout autre peuple avant d'être capables de protéger leur pays contre les pillages des Tuaricks, nations qui ne plantent ni ne sèment, chez qui l'éducation se borne à savoir conduire un cheval et manier une lance, enfin qui ne subsistent qu'en dévalisant leurs voisins et les voyageurs que la nécessité ou le hasard amène dans leur contrée.

A un mille environ de Bilma on trouve une source de belle eau claire qui s'élève à la surface du sol et arrose une circonférence de deux ou trois cents verges, laquelle est couverte d'herbe fraîche; mais au-delà il faut dire adieu à toute apparence de végétation, et entrer dans un désert qu'on ne peut traverser en moins de trente jours. Près de la première montagne de sable je parvins, avec l'aide de deux Arabes, à prendre un charmant petit animal presque entièrement blanc, ressemblant beaucoup

à un renard pour la forme, quoiqu'il ne fût pas plus gros qu'un chat de taille moyenne.

Le 16 nous traversâmes des plaines de sable mouvant, où les chameaux enfonçaient presque jusqu'aux genoux. Dans ces solitudes affreuses où des montagnes disparaissent en une seule nuit par la force du vent, où toute trace de passage, même de celui d'une nombreuse caravane, s'efface quelquefois en peu d'heures, les Tibbous reconnaissent leur route à des pointes de roc qui dans les chaînes éloignées lèvent de temps en temps la tête au milieu de cet océan sec, et en forment la seule variété. Une de ces pointes nous guida vers une partie du désert où l'on rencontre une multitude de petites montagnes hautes de vingt à soixante pieds, dont les flancs, presque perpendiculaires, étaient extrêmement difficiles à gravir, surtout pour nos bêtes de somme. Les Arabes qui conduisent les chameaux prennent de grandes précautions lorsqu'il s'agit de descendre ces espèces de bancs : ils se pendent de tout leur poids à la queue de l'animal, et par ce moyen l'affermissent sur ses jambes; autrement le chameau tombe en avant, et tout ce qu'il porte passe alors par-dessus sa tête. Nous fîmes halte ce jour-là dans un lieu qu'on appelle *Kafflorum*, mot qui signifie *où la caravane s'arrête*, situé entre plusieurs montagnes. A l'est s'élève le pic Gusser. A l'extrémité de la chaîne, et à deux milles environ

de la route, on trouve la vallée de Zow-Seghir, où poussent de l'herbe et quelques arbres. Le lendemain nous campâmes près de plusieurs puits, en vue du pic Zow ou le Difficile.

Le 18 un malheureux marchand de Tripoli, qui faisait partie de la caravane et qui depuis le commencement de la route souffrait beaucoup d'un point de côté, se résigna, d'après le conseil des Arabes, à subir ce qu'ils appellent l'opération du fer chaud, remède qui passe pour souverain chez eux dans presque toutes les maladies, et qui consiste à brûler certaines parties du corps avec un fer rouge. En conséquence, le matin, avant qu'on se remît en marche, on le coucha sur le dos, et pendant que cinq ou six Arabes le tenaient sur le sable, les cruels opérateurs le brûlèrent au flanc gauche, sous les côtes, et en trois places différentes, chacune de la largeur d'une pièce de douze sous. Le fer fut remis dans le feu, et pendant qu'il chauffait, une demi-douzaine des assistans plongèrent leurs pouces dans les plaies du pauvre homme, lui demandant d'un air sérieux s'il ressentait quelque douleur. Quatre nouvelles brûlures lui furent encore faites du même côté, près des trois premières; après quoi on le tourna sur le ventre pour l'opérer de même en trois autres endroits, à deux pouces de l'épine dorsale. On aurait cru que l'opération était ainsi terminée; mais un vieil Arabe, qui depuis quelque temps tâtait

en silence le cou du patient, déclara qu'une dernière brûlure était indispensable à la nuque; et celui-ci supporta le tout avec un merveilleux courage. Après avoir bu une tasse d'eau il se mit bravement en marche avec le reste de la caravane. Nous fîmes vingt-un milles dans la journée, et nous campâmes à Chukœma, mot qui veut dire *moitié du chemin.*

Le 20 les guides nous assurèrent que nous trouverions de l'eau à courte distance; mais il nous fallut parcourir un espace de vingt milles avant d'arriver au puits. Chemin faisant nous dépassâmes deux montagnes auxquelles on donne le nom de *Geisgæ.* Le puits est situé dans la vallée du Dibla : l'eau était extrêmement saumâtre et fortement imprégnée de carbonate de soude; mais comme aussi elle était fraîche, elle nous parut délicieuse. Dans la vallée voisine poussaient quelques herbes, que nos bêtes de somme dévorèrent avec une avidité qui eût fait honneur à un meilleur repas.

Le lendemain nous atteignîmes Chegarub à environ dix milles de Dibla, et quatre milles plus loin Kersherma, où nous fîmes halte pour la nuit. Il n'y a dans ce lieu ni eau ni bois. Le 22, après une marche de vingt-quatre milles dans le désert sans même apercevoir une montagne qui en brisât la monotonie, nous campâmes au coucher du soleil dans un lieu qui offrait un peu de verdure, nommé

Kasama-Foma ou *les cinq arbres;* le 23 nous gagnâmes la vallée d'Aghadem. Là sont plusieurs puits d'excellente eau, du fourrage, et un grand nombre d'arbres portant de petits fruits rouges assez bons au goût; là, aussi, nous troublâmes la retraite d'une centaine de gazelles qui habitaient cette vallée paisible et fertile. Ce fut cependant avec beaucoup de peine, tant elles étaient sauvages, que nous en tuâmes une qui nous fournit un copieux souper. En cet endroit la route forme un embranchement vers l'ouest qui mène dans la contrée des Tuaricks et le Soudan, mais que ne suivent jamais les caravanes. Aghadem est infestée par des brigands de tout genre, et souvent fatale à ceux qui voyagent en petit nombre. Outre cela, pendant la nuit, nous entendîmes des troupes d'hyènes rôder autour de notre camp; mais comme nous faisions bonne garde et contre les hommes et contre les bêtes, nous n'eûmes à déplorer aucun malheur. Nous donnâmes au repos toute la journée suivante. Vers dix heures du soir, je tins à mon ami Boo-Khaloom une promesse que je lui avais faite depuis long-temps, celle de lui montrer la lune de près : on devine que je la lui montrai tout simplement avec mon télescope. Quand il se fut servi de l'instrument, il témoigna une joie extrême et m'accabla de questions, bien différent d'un vieil Arabe à qui j'accordai pareille faveur. Celui-ci, quand il eut avec mon aide, considéré

la lune, car seul il ne put jamais la découvrir dans le ciel, poussa une exclamation de surprise, me regarda en face, ne dit pas un mot, mais s'éloigna aussi vite qu'il put, récitant des versets du Koran.

Le 25, comme nous allions nous remettre en route, nous vîmes arriver deux courriers tibbous, qui venaient du Bornou et se rendaient à Mourzouk. Ils portaient la nouvelle que le sheik El-Kanemy, qui alors gouvernait le Bornou, avait heureusement réussi dans une expédition contre le sultan du Begharmi. Les Tibbous sont les seuls Africains qui osent entreprendre un service si pénible; et il y a si peu de chance que deux courriers arrivent sains et saufs au but, que jamais on n'en envoie qu'un seul. Ceux que nous rencontrâmes étaient montés sur de superbes jumens [1], et parcouraient six milles par heure. Leur bagage consiste en un sac de zumeeta, espèce de grain grillé, et en une ou deux outres d'eau, avec une petite bouilloire de cuivre, et une écuelle de bois dans laquelle ils mangent et boivent. Quelquefois ils emportent aussi des tranches de viande séchées au soleil, qu'il mangent crues; car ils allument rarement du feu pour faire cuire leurs alimens, quoique de tels voyageurs aient souvent péri faute d'en avoir allumé pendant les nuits terriblement froides qui, aux approches du Fezzan, succèdent à la brûlante chaleur

[1] *Maherhies*, dit le texte.

du jour. Un sac attaché sous la queue de leur monture est destiné à recevoir la fiente de l'animal, laquelle sert de bois dans les cas où le courrier désire se chauffer. On ne saurait dire combien, sans accompagner une caravane et sans avoir un nombre suffisant de chameaux pour porter les objets de nécessité première, tels que l'eau et le bois, ces longs voyages dans le désert sont dangereux.

Le 27, après n'avoir vu la veille que des sables autour de nous, il nous sembla que peu à peu nous retrouvions la végétation. Toute la journée nous rencontrâmes des touffes de belle herbe; et le pays ne ressemblait pas mal à quelques-unes de nos bruyères d'Angleterre. Vers le soir nous vîmes un grand nombre d'arbres; et dans l'endroit nommé *Geogo-Bakwy*, où nous fîmes halte, nos bêtes purent aisément satisfaire leur faim.

Le lendemain la contrée présenta le même aspect, et nous arrivâmes de bonne heure à Beere-Kashifery. Le puits était fort profond, et les Arabes furent obligés d'y descendre pour en retirer beaucoup de sable, avant de pouvoir puiser une seule goutte d'eau; ce qui les occupa la plus grande partie de la nuit. Le matin suivant, au lever du soleil, Mina-Tahr ou l'Oiseau Noir, sheik des Tibbous-Gunda, accompagné par trois hommes de sa suite, se rendit à notre camp. Beere-Kashifery est situé sur son territoire, et aucune caravane ne passe sans payer

un tribut qui quelquefois est fort considérable. En cette circonstance ce fut une simple visite de politesse. Bod-Khaloom le reçut dans sa tente, et lui donna une tunique de gros drap écarlate, avec un cafetan de soie à grands ramages, qui furent regardés comme un superbe présent. Les Tibbous de cette tribu sont de vigoureux gaillards bien éveillés, qui montent de petits chevaux d'une grande vitesse; leurs selles sont de bois, petites et légères, ouvertes le long de l'épine dorsale. Les pièces de bois dont elles se composent sont jointes ensemble par des lanières de cuir; elles sont rembourrées avec du poil de chameau, serré et tressé de manière à être impénétrable; la sangle et les courroies des étriers sont pareillement faits de lanières tressées; les étriers eux-mêmes sont en fer, mais petits et légers; quatre doigts seulement du pied y doivent trouver place, le cinquième s'arrangeant comme il peut. Ils montent vite à cheval, une fois plus vite que les Arabes, au moyen d'un javelot qu'ils fichent en terre, et sur lequel ils montent en même temps qu'ils placent le pied gauche dans l'étrier. Le mors est mince, mais solide; les rênes et la bride sont ornés de toutes les manières imaginables.

Nos chameaux n'eurent pas fini de boire avant que le soleil ne se fût élevé de six brasses, ainsi que disent les Arabes; et comme nous manquions

de vivres frais, ou plutôt de toute chose, Mina-Tahr nous proposa de gagner un puits plus rapproché de son peuple, puits qu'aucun Arabe n'avait encore jamais vu, prétendait-il. A onze heures donc, le 29 janvier, nous partîmes, accompagnés par les Tibbous, et nous avançâmes d'environ neuf milles presque au sud. Là, à un demi-mille ouest de la route, nous rencontrâmes le puits Duggesheinga, où l'on voyait les traces d'immenses troupeaux qui étaient venus y boire dans la matinée. C'était un lieu solitaire, et si complétement caché par de hautes collines de sable qu'on ne pouvait l'apercevoir de la route habituelle des voyageurs. Les Tibbous nous quittèrent en cet endroit, promettant de revenir le lendemain de bonne heure avec des moutons, un bœuf, du miel et de la graisse. Ce fut une agréable perspective pour nous, qui n'avions pas mangé depuis quatorze ou quinze jours d'autre viande fraîche que du chameau.

Le 30, le vent et les tourbillons de sable furent si violens, qu'il nous fallut garder nos tentes tout le jour; en outre, je n'étais pas moi-même fort bien portant. J'avais adopté une chemise large pour tout vêtement depuis notre départ de Mourzouk, parce qu'il était plus facile d'en faire tomber le sable des qu'il y avait pénétré, que de toute autre espèce d'habit; mais la chaleur du soleil, vu la légèreté de mon costume, occasiona sur la presque totalité

d'autruche avec des viandes de gazelle et de bœuf séchées.

Deux de leurs chevaux étaient fort beaux, quoique petits; et comme je manifestais ma surprise de voir combien ils étaient gras, je fus encore plus étonné d'apprendre qu'ils étaient entièrement nourris de lait de chameau, le grain étant trop rare dans le pays et trop précieux aux Tibbous pour qu'ils leur en laissent manger. Les chevaux boivent le lait, soit doux, soit aigre, et j'en ai rarement vu qui fussent en meilleur état. On ne saurait imaginer quelle peur les Arabes inspirent à ces enfans du désert qui les regardent comme invincibles, quoiqu'ils soient eux-mêmes forts et vigoureux, surtout meilleurs cavaliers que leurs ennemis; mais, les fusils!.. Les fusils sont leur épouvantail; et cinq ou six d'entre eux ne s'approcheront que pas à pas d'un arbre contre lequel un Arabe aura momentanément appuyé sa carabine, marchant sur la pointe des pieds comme s'ils avaient peur de la troubler, de l'éveiller en quelque sorte, et se parlant les uns aux autres à voix basse comme si l'arme devait les entendre au cas où ils parleraient haut, enfin la priant de ne pas leur faire mal, avec autant de ferveur qu'en mit jamais Vendredi à prier le mousquet de Robinson Crusoé.

Les Tibbous-Gunda étaient tous d'une taille au-dessus de la moyenne, minces, bien faits, avec des

figures vives, intelligentes, cuivrées, de grands yeux saillans, des nez plâts, de larges bouches, et des dents régulières, mais salies d'une couleur rouge foncée à cause de leur usage excessif du tabac. Ils ont le front élevé, et portent leur turban qui est toujours bleu sur le sommet de la tête; cette coiffure est d'ailleurs disposée de manière à cacher le bas de leur visage, depuis le nez. Ils ont quelquefois quinze ou vingt amulettes renfermées dans des sachets de cuir rouge, vert et noir, attachées aux plis de leurs turbans.

La plupart d'entre eux ont des cicatrices sur diverses parties de la figure; elles marquent en général le rang des personnes, et sont regardées comme ornemens : notre sheik en avait une sous chaque œil, et une autre de chaque côté du front en forme de demi-lune. Parmi eux, comme parmi les Arabes du nord, le titre de chef est héréditaire, pourvu que l'héritier en soit digne. Un acte quelconque de lâcheté le rend inhabile au commandement qui passe alors au parent le plus proche après lui. Notre sheik gunda, Mina-Tahr-ben-Soogo-Lammo, était le septième de sa race par succession régulière. Cette tribu s'appelle *Nafra-Gunda*, et fréquente toujours les environs de Beere-Kashifery.

Ma montre plut d'abord merveilleusement à ce chef; mais au bout de quelque temps je m'aperçus que la partie brillante de l'intérieur de la boîte lui

plaisait bien davantage, parce qu'il pouvait s'y regarder; car ces Africains sont plus vains que les plus vains des hommes. Mina-Tahr était alors revêtu des plus beaux habillemens qui eussent été jamais apportés à Beere-Kashifery; que pouvait-il trouver de plus agréable que de contempler l'image de sa propre personne si splendidement parée? Je ne pus m'empêcher de lui donner un petit miroir; et se retirant dans un coin de ma tente, il y resta plusieurs heures de suite à se mirer avec une satisfaction qui éclatait en cris de joie, et qu'il témoignait même de temps à autre par de violentes cabrioles.

Le 31, après avoir regagné la route, nous marchâmes jusqu'à midi, heure à laquelle nous atteignîmes le puits de Kanimani, c'est-à-dire du *Mouton*. Tandis que nos chevaux s'y désaltéraient, on nous apporta du lait fort doux dans des bouteilles d'osier immensément larges; nous le bûmes et nous le déclarâmes excellent, sans même nous apercevoir qu'il était de chameau. Six mois auparavant, ce lait nous eût soulevé le cœur; il nous sembla alors le meilleur et le plus rafraîchissant des cordiaux, tant le goût de l'homme se conforme aisément à la nécessité. Au-delà de Kanimani l'aspect de la contrée s'améliorait à chaque mille, et nous voyageâmes le reste du jour à travers une vallée enrichie de la plus belle verdure. Le soir nous dres-

sâmes nos tentes dans un endroit nommé *Aoul-Mull*, entourés de fourrage pour nos chevaux et de jeunes arbres dont les chameaux dévoraient avidement les branches.

Le lendemain notre route fut couverte d'une herbe si haute, qu'elle montait aux genoux de nos bêtes de somme. Chemin faisant nous tuâmes un des plus gros serpens que nous eussions vus, et de l'espèce que les Arabes appellent *liffa*. On dit que la morsure en est mortelle, à moins que la partie mordue ne soit aussitôt coupée.

Les Arabes sont toujours à la recherche des occasions de pillage; nul d'entre eux n'a honte d'en convenir. « C'est ma vocation, Allah! » vous disent-ils; mais ceux de notre escorte avaient à nous défendre contre les bandits, non à en jouer eux-mêmes le rôle. Néanmoins ils se plaignaient d'être venus si loin pour ne rien faire, et maraudaient de chaque côté de la route, guettant s'ils ne pourraient pas réparer le temps perdu. Un de ces drôles qui marchait à pied avait suivi les traces d'un troupeau de moutons jusqu'à un petit village de tentes à l'est de notre route; il revint donner avis de sa découverte, mais ajouta qu'il croyait qu'on l'avait remarqué, et que les habitans étaient déjà en fuite; aussitôt une douzaine de cavaliers, chacun un piéton en croupe derrière eux, s'élança pour leur couper la retraite. Nous les suivîmes, moi et Boo-

Khaloom, pour les contraindre à garder quelque modération. En arrivant dans une vallée charmante, à l'endroit où ces troupeaux et ces tentes avaient été aperçus, nous trouvâmes la place tout-à-fait déserte. Les pauvres pasteurs effrayés s'étaient sauvés avec tout ce qu'ils possédaient, ne sachant que trop bien quels traitemens les attendaient de la part des naz-abiad ou *hommes blancs*, comme ils appellent les Arabes. Mais cette précaution même servit de prétexte aux Arabes qui voulaient piller et qui se mirent immédiatement à leur poursuite. « Quoi! s'écriaient-ils, ne pas rester pour nous vendre leurs moutons, les coquins! Eh bien! nous allons les leur prendre sans payer. » Nous battîmes deux vallées sans découvrir les fugitifs, et je commençais à espérer que les Tibbous échapperaient à leurs persécuteurs, lorsque, après avoir traversé un profond ravin et gravi la montagne au-delà, nous distinguâmes soudain deux cents têtes environ de bétail, et une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfans qui entouraient dix chameaux chargés de leurs tentes et de leurs autres richesses, tous fuyant avec rapidité. Aussitôt ceux des Arabes qui étaient montés en croupe mirent pied à terre et se précipitèrent en bas de la montagne sans pousser le moindre cri : les uns coupèrent le bétail et empêchèrent qu'il n'échappât, les autres firent coucher à terre les chameaux; puis commença le pillage,

qui se fit avec une vitesse dont je n'avais pas l'idée. Les pauvres femmes et les jeunes filles, entièrement dépouillées de leurs habits, me tendaient des mains suppliantes; mais je ne pouvais que leur sauver la vie; un sheik et un marabout m'assuraient qu'il était fort licite de piller des gens qui avaient abandonné leurs tentes au lieu de subvenir aux besoins des voyageurs. Heureusement Boo-Khaloom arriva, et il fut consulté; je le vis honteux du butin facile que les hommes de sa suite avaient pris, ainsi qu'ému par les larmes de ces malheureuses familles. Je saisis le moment favorable, je le priai d'ordonner aux Arabes de faire restitution du reste, après qu'ils auraient choisi une dizaine de moutons et un bœuf gras. Boo-Khaloom se prêta à mes généreuses intentions, au grand regret des pillards, et nous emportâmes avec nous mille remercîmens. Ce jour-là nous campâmes au coucher du soleil dans un lieu appelé *Mull.*

Le 2 février nous cheminâmes comme la veille dans une vallée étendue, limitée à droite et à gauche par de basses montagnes. Vers midi nous descendîmes une pente douce, et nous entrâmes dans une plaine vaste et fertile, couverte d'arbres et d'épais taillis; le soir nous campâmes au puits de Kofei. Quelques jours auparavant, Boo-Khaloom avait jugé convenable d'envoyer annoncer notre arrivée au sheik El-Kanemy qui résidait à Kouka.

En conséquence, un Tibbou et un des hommes de Mina-Tahr étaient partis comme courriers avec un chameau. Nous trouvâmes le premier des deux à Kofei, seul, nu et attaché à un arbre; il nous conta que des Arabes-Tibbous, d'une tribu appelée *Wandela*, l'avaient rencontré la veille au soir, lui et son camarade, près du puits; que là ils l'avaient mis en l'état où nous le voyions, et lui avaient volé les lettres, disant qu'ils se moquaient et du sheik et de Boo-Khaloom; que quant à l'autre, ils l'avaient emmené avec le chameau, protestant qu'ils lui couperaient la gorge si on ne le rachetait pas. Boo-Khaloom nous représenta ces Wandelas comme les plus infâmes brigands du monde, ne possédant aucun troupeau, ne vivant que de rapines, et demeurant au milieu du désert dans une direction où les puits manquent sur un espace de quatre journées, de sorte qu'il est impossible qu'un corps considérable les poursuive.

A peine étions-nous campés, que les hommes de Traita vinrent nous rendre visite avec leur chef Eskou-ben-Coglu. Le puits de Kofei leur appartient, et ils parurent très courroucés de la conduite des Wandelas, dont ils avaient déjà été instruits : en effet, Eskou-ben-Coglu remit à Boo-Khaloom les lettres dont le chef de ces brigands s'était emparé, et qu'il lui renvoyait par une espèce de dérision. Ces Tibbous-Traita ont encore l'air plus important

que les Tibbous-Gunda, sans avoir leur finesse ni leur activité, et leur tribu n'est forte que d'environ huit cents hommes.

Le 3 nous marchâmes au sud pendant la plus grande partie du jour, et à travers un pays plus libéralement rétribué par la nature : c'était une magnifique forêt, où sans cesse nous troublions des troupeaux de gazelles et des multitudes d'oiseaux. Le soir nous campâmes à Mittimee : on y trouve plus de cinquante puits abrités par des bouquets d'arbres magnifiques, dont les troncs sont couverts de plantes grimpantes qui, après s'être élancées jusqu'aux extrémités des branches, redescendent en festons gracieux vers la terre.

Le 4, avant d'arriver à Lari, nous rencontrâmes deux campemens de Tibbous-Traita qui se disaient être les gens du sheik. Leurs huttes n'étaient pas nombreuses, mais fort régulièrement bâties en carré ; un espace laissé vide sur les côtés septentrional et méridional du quadrangle était occupé par les bestiaux. Les huttes, où régnait une grande propreté, n'étaient absolument qu'en nattes qui, arrêtant le soleil, laissaient cependant pénétrer le jour et l'air. Ces habitations, lorsque le temps est beau, sont bien préférables aux tentes de peaux des Arabes du nord. Dans celles que nous visitâmes, des vases de bois très propres, munis d'un couvercle d'osier et destinés à contenir le lait, étaient

de mon corps une inflammation très douloureuse. En pareil cas, le meilleur remède auquel on puisse recourir est une friction d'huile ou de graisse, exécutée sur le cou, les reins et le dos par la main habile d'une négresse. Toutes les négresses, en effet, apprennent dès leur enfance l'art de frictionner; et quoique je fusse, en ma qualité de chrétien, privé de l'avantage de posséder une demi-douzaine de ces beautés si utiles, néanmoins en mariant mon nègre Barca avec une des esclaves affranchies du pacha, comme je l'avais fait à Sockna, j'étais jusqu'à un certain point devenu maître aussi de Zérégа, dont l'éducation dans le château avait été d'un genre supérieur; et elle me fut d'un très grand usage dans ces occasions de fatigue ou de souffrance.

Vers le soir, lorsque le vent se fut apaisé, et que les cieux eurent repris leur teinte bleue si brillante et si pure, le sheik tibbou et une trentaine de ses gens, hommes et femmes, revinrent; mais les provisions qu'ils apportèrent étaient bien maigres pour une caravane de trois cents personnes. Le lait doux qu'ils nous avaient promis n'était que du lait aigre de chameau, plein de saletés et de sable; la graisse aussi était en petite quantité et fort rance: enfin ce que nous achetâmes de meilleur fut un mouton qui n'avait que la peau et les os.

Quelques-unes des jeunes filles qui portaient le

lait étaient vraiment jolies, surtout comparées aux hommes dont la laideur était extrême. Elles différaient de celles de Bilma : leur teint était plus cuivré d'abord, et ensuite elles avaient le front haut, une petite cavité entre les yeux, et de belles dents; enfin elles sont plus petites et plus délicates que celles qui habitent les villes. Les hommes amenèrent comme présent à Boo-Khaloom deux belles maherhies, dont une n'avait pas moins de neuf pieds depuis terre jusqu'au milieu du dos; ils avaient aussi deux ou trois chevaux à vendre. Leurs animaux sont leurs seules richesses; et Mina-Tahr me dit que leur tribu possédait plus de cinq mille chameaux. Ils ne vivent absolument que du lait de ces animaux pendant six mois de l'année, et le reste du temps ils forcent par le travail leur sol aride à produire assez d'une espèce de millet qu'ils appellent *gussub* pour subvenir à leurs besoins. Autrefois, lorsqu'ils n'avaient encore que peu ou point de communications avec le Fezzan et le Bornou, ils allaient presque nus, car leurs récoltes de coton suffisaient à peine, vu la sécheresse et la pauvreté de la terre, à leur fournir des vêtemens. Aujourd'hui les caravanes leur apportent de l'indigo, du coton filé, et même des étoffes, dont ils se font des tuniques et des manteaux. En échange de ces marchandises, lorsqu'ils ne les reçoivent pas comme tribut, les Tibbous donnent des peaux et des plumes

milieu d'un enclos, à travers lequel serpente un sentier qui mène à la porte par de longs détours : on aperçoit dans la plupart de ces enclos une ou deux chèvres, des volailles et quelquefois une vache. Les femmes s'occupent généralement à filer du coton, car cette plante pousse bien, sinon abondamment, aux environs de la ville et du lac. L'intérieur des huttes est propre : elles sont tout-à-fait circulaires, sans autre ouverture qui admette l'air et le jour que celle de la porte, devant laquelle est suspendue une simple natte par manière de sûreté. J'entrai dans une de la meilleure apparence, quoique le propriétaire parût peu charmé de mon audace et qu'il me suivît avec sa lance d'une main et son poignard de l'autre. Dans un coin était le lit, qui consistait en quelques bottes de jonc supportées par six perches, et recouvertes avec des peaux de tigre et de taureau sauvage ; à l'entour étaient suspendus les vases de bois destinés à contenir l'eau et le lait ; enfin le haut bouclier du propriétaire était appuyé contre le mur. Une tenture de natte divisait la hutte en deux compartimens dont l'un était exclusivement réservé aux femmes de la famille. Mon hôte, cependant, continuait de me regarder d'un si mauvais œil et semblait si peu content de ma visite, malgré tous mes efforts pour le convaincre que j'étais un ami, que je repassai le seuil au plus vite et repris ma promenade dans la ville.

En quittant Lari, nous pénétrâmes aussitôt dans une épaisse forêt d'acacias, et à quelques cents verges seulement de la ville nous rencontrâmes des tas de fiente d'éléphans hauts de trois ou quatre pieds, et des marques nombreuses du passage de cet animal. Une partie du jour nous côtoyâmes le lac Tchad, ne cessant de rencontrer des traces d'éléphans énormes qui nous avaient précédés de quelques heures. Des arbres entiers étaient abattus aux endroits où ils avaient pris leurs repas, et à ceux où ils avaient reposé leurs pesans corps les arbrisseaux, les broussailles, le taillis, en étaient encore affaissés. Nous tuâmes le même jour un serpent long de huit pieds, en lui tirant cinq coups de fusil ; deux Arabes lui ouvrirent le ventre, et y trouvèrent plusieurs livres de graisse qu'ils recueillirent avec soin : c'était, suivant eux, un remède souverain pour les animaux malades. Un mille plus loin nous aperçûmes une bande de vaches rouges sauvages. Le soir nous campâmes à Nyagami, qui n'est qu'une réunion de quelques huttes dans un lieu charmant, et couvert d'un bois si épais, que nous trouvâmes à peine la place d'y dresser nos tentes.

Le lendemain 7 nous fîmes route vers Woodie : des oiseaux du plus riche plumage étaient perchés sur chaque arbre. Nous rencontrions à chaque pas des bandes de quatre-vingts ou cent pintades, et de nombreux singes s'approchaient de nous si im-

pudemment, que nous en séparâmes un de ses compagnons et que nous lui donnâmes la chasse pendant une demi-heure. Il ne courait ni fort vite ni droit devant nous, mais gambadait çà et là, et tournait à chaque instant la tête pour voir qui le poursuivait: c'était un grand et bel animal, le corps brun-clair, le museau blanc. Vers midi nous atteignîmes un village de huttes appelé *Barrah*, dont les habitans, dès qu'ils nous aperçurent, prirent la fuite dans toutes les directions. Nous les engageâmes par signes à revenir, nous descendîmes même de cheval pour les rassurer, et nous nous couchâmes à terre sous un arbre. Un vieux nègre qui savait quelques mots d'arabe fut le premier qui osa s'approcher de nous: les autres, voyant que nous ne le maltraitions pas, suivirent son exemple; et bientôt ils nous entourèrent en si grand nombre, que nous en fûmes importunés. Barrah est situé sur une éminence, à trois milles nord-est de Woodie, au milieu d'arbres magnifiques. Dans un vallon voisin sont des puits où l'eau est abondante.

Après avoir parcouru un espace d'environ quatorze milles sans presque nous éloigner des bords du lac, il nous fallut dresser nos tentes aux portes de Woodie: en effet nous ne pouvions passer outre, avant le retour du courrier que nous avions de nouveau envoyé à Kouka prendre les ordres du sheik. Les princes nègres sont si soupçonneux, ils ont une

telle frayeur des empiétemens des Arabes, que ceux de notre escorte étaient divisés d'opinion pour savoir si le sheik voudrait ou ne voudrait pas nous accorder la permission d'approcher davantage de sa capitale.

Un grand marché se tient chaque semaine aux environs de Woodie; il est assez curieux de voir les négresses des villages voisins s'y rendre montées sur des taureaux, à qui on a passé une lanière de cuir dans le cartilage du nez lorsqu'ils étaient jeunes, et qui par ce moyen se laissent aisément conduire lorsqu'ils sont plus âgés. Une peau est étendue sur le dos de l'animal, et après l'avoir chargé des différentes marchandises qu'elles ont à vendre, elles se placent elles-mêmes dessus : c'est dans cet équipage qu'elles portent au marché du lait, des volailles, du miel, de la graisse et quelques herbes bonnes à manger. De leur côté les hommes amènent des bœufs, des moutons, des chèvres et même des esclaves, mais d'ordinaire en petit nombre et dans un pitoyable état.

Woodie[1] est une capitale que gouverne un sheik qui est eunuque; les habitans paraissent ne manquer d'aucun des objets nécessaires à la vie, mais ce sont les plus indolentes gens que j'aie jamais vus. Les femmes filent un peu de coton, et en fabriquent une étoffe grossière, large d'environ six

[1] Ou Woudie.

pouces. Les hommes passent tout le jour à ne rien faire, soit assis dans leurs huttes, soit couchés à l'ombre d'un vaste hangar qui occupe le centre de la ville et qui consiste en un toit de chaume soutenu par quatre piliers; c'est aussi sous ce hangar que se rend la justice et que se disent les prières. Les hommes sont d'une taille beaucoup plus qu'ordinaire, et d'une structure vraiment athlétique; mais le trait qui caractérise leur physionomie est la stupidité. La ville est située à un mille ouest du Tchad, et à quatre petites journées du Bornou; le gibier de tout genre approche des murs jusqu'à une portée de pierre; le lac est poissonneux et fréquenté par un grand nombre d'oiseaux aquatiques; mais les habitans ont si peu d'activité, que quelques poissons furent presque le seul produit de leur travail qu'ils purent nous vendre.

Leurs femmes, comme celles des Tibbous, ont pour tout vêtement une pièce carrée d'étoffe bleue ou blanche, rattachée sur l'épaule droite. Leur chevelure est disposée d'une manière assez bizarre et qui doit leur coûter assez de peine; d'ailleurs je remarquai qu'aucune d'elles, même parmi les plus jeunes, n'était bien pourvue de cheveux: c'est qu'en effet on les leur rase dès l'enfance, excepté sur le haut de la tête; ceux qui ont été ainsi épargnés retombent de toutes parts; et lorsque leur longueur est devenue telle qu'ils descendent par devant jus-

qu'au menton, et par derrière jusqu'au bas du cou, ils sont solidement crépés, puis séparés sur le milieu du front, aplatis au-dessus des yeux, enfin frisés légèrement vers les extrémités, de manière que vous croiriez voir une de ces perruques que portent encore les vieux et vénérables cochers d'Angleterre. En dépit de leur coiffure, quelques-unes de ces femmes sont jolies.

Le 10, profitant du séjour que nous étions forcés de faire en ces lieux, je m'avançai vers l'est afin de vérifier l'étendue de la forêt, et aussi d'apercevoir, s'il était possible, un troupeau d'environ cent cinquante éléphans que les Arabes avaient rencontré la veille tandis qu'ils menaient paître leurs chameaux. Je ne fus pas désappointé dans mon désir; je les découvris à six milles de la ville dans les terres qui tous les ans sont inondées par les eaux du lac, et où l'herbe est deux fois haute comme un homme. Ils paraissaient couvrir toute la surface du pays et être même plus nombreux que je ne m'y attendais. Lorsque les eaux envahissent leurs pâturages, la faim les oblige d'approcher des villes, et ils répandent la dévastation sur leur passage; des plantations entières, espérance des habitans pour l'année suivante, sont quelquefois détruites en une seule nuit. D'ailleurs, et cependant nous battîmes presque tous les buissons, nous ne rencontrâmes aucune bête féroce, mais seulement de grandes

gazelles, un renard et une ou deux chèvres sauvages, outre les éléphans. Nous poursuivîmes une demi-douzaine de ces gazelles pendant plus de trois heures, sans pouvoir les approcher assez pour les tirer. Comme nous étions tous accablés de fatigue, nous gagnâmes quelques huttes éloignées et nous y demandâmes un peu de lait. Un vieux nègre à qui nous fîmes cette demande, voulant sans doute tirer le meilleur profit possible de notre triste situation, répondit d'abord qu'il n'avait pas une seule goutte de lait, quoique nous vissions des vases pleins à dix pas derrière lui. Je les lui montrai, « Mais, répliqua-t-il, comment me paieriez-vous ? » Je n'avais absolument rien sur moi, et après lui avoir offert mon mouchoir, qu'il me rendit comme ne présentant pas la valeur de sa marchandise, j'allais me remettre en route, tout altéré que j'étais et quoique nos tentes fussent à dix milles, lorsque l'Arabe aperçut une aiguille piquée par hasard dans ma jaquette. En retour de cette aiguille et d'un grain de verre blanc, il nous donna un vase d'excellent lait et une corbeille de noix qui nous rafraîchirent beaucoup.

Le 11 arrivèrent deux officiers du sheik, porteurs d'une lettre adressée à Boo-Khaloom, dans laquelle il était invité à poursuivre sa marche vers Kouka avec tout son monde. Ils lui offrirent en outre, de la part de leur maître, quinze bœufs, six

moutons et dix-sept charges de grain, ajoutant que de nouvelles provisions l'attendaient à deux journées au-delà. En conséquence nous pliâmes nos tentes le jour même, et nous atteignîmes le soir une ville appelée *Burwha.*

Burwha est entourée de murs et la première ville nègre que nous ayons vue : on peut dans ce pays la considérer comme une place assez forte. Aussi les habitans ont-ils toujours défié les maraudeurs tuaricks qui n'en ont jamais franchi l'enceinte. Les murailles sont hautes de treize ou quatorze pieds, et à l'entour règne un fossé sans eau. La ville occupe une superficie d'environ trois milles carrés, et peut contenir cinq ou six mille âmes. On y remarque un chemin couvert, d'où les défenseurs, sans courir eux-mêmes le moindre danger, lancent leurs projectiles sur les assiégeans. Il n'y a que deux portes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Le lendemain de notre arrivée, avant que la caravane se remît en marche, je visitai l'intérieur de la ville : toutes les huttes principales avaient leur petit enclos, avec une ou deux ruches, quelques chèvres et des volailles ; les femmes filaient à leurs portes.

Dans la journée nous fîmes halte près d'un étang, appelé *Chugelarem*, et situé à onze milles environ d'Yeou. Ensuite, cheminant vers le sud, nous traversâmes plusieurs villages nègres, et nous parvînmes à un courant d'eau considérable nommé

l'Yeou, d'après la ville voisine de ce nom, et large en certains endroits d'une cinquantaine de verges. Comme je m'y attendais, tous les Arabes jurèrent que c'était le Nil, et qu'il se jetait dans le grand lac Tchad. La ville dont il a été question plus haut repose sur la rive méridionale de la rivière qui, au dire de toute la population, vient du Soudan. Elle est quelquefois d'une profondeur double, et considérablement plus profonde. Lors de notre passage nous vîmes sur le sable deux canots qui dans la saison humide servent à transporter d'une rive à l'autre les bagages et les passagers des caravanes. En ces circonstances, les chameaux nagent, attachés par la tête aux canots. Ces canots étaient de la construction la plus grossière; ils consistaient en une douzaine de poutres, maladroitement amincies en planches au moyen d'une petite hache, et uniquement retenues ensemble par des cordes passées dans des trous qu'on y avait pratiqués à ce dessein; entre chaque planche était un bouchon de paille qui empêchait que l'eau ne pénétrât. Ces embarcations avaient de hautes poupes comme les galères grecques, et pouvaient porter de vingt à trente personnes.

Le 14, après avoir visité Yeou qui est une jolie ville de huttes, ceinte de murs, mais de moitié moins grande que Burwha, nous continuâmes notre route, et au bout de quatorze milles nous

arrivâmes à un puits. Nous voulions faire halte en cet endroit; mais différentes familles nègres qui passèrent successivement nous assurèrent qu'il y avait un autre puits un peu plus loin. Nous poursuivîmes donc notre chemin; mais après une nouvelle marche de douze milles, et lorsque le soleil était déjà couché depuis une heure et demie, il nous fallut camper sans avoir trouvé d'eau. Ce fut le lendemain seulement, et à quatre milles au-delà, que nous trouvâmes le puits indiqué. En cet endroit, la route forme un embranchement qui se dirige à l'ouest et conduit à Kouka. Nous le suivîmes aussitôt, afin de gagner le jour suivant la résidence du sheik. Après avoir dépassé un puits et une petite ville pendant la journée, nous en atteignîmes une autre vers le soir. Là, nous rencontrâmes un Fezzanais qui nous venait prier au nom du sheik d'aller camper un mille plus loin sur les bords d'un marais appelé *Dowargoo*, et d'y séjourner le lendemain, attendu que les huttes qu'on nous préparait n'étaient pas encore prêtes. Nous arrivâmes vers huit heures à ce marais qui abonde en oiseaux aquatiques, et dans le voisinage duquel est situé le village de Gurdawa.

Le 16, quoique nous ne fussions séparés de Kouka que par une heure de marche, nous reçûmes peu de visiteurs, et nous passâmes toute la journée dans une impatience facile à concevoir; en

effet, nous touchions au moment de faire connaissance avec un peuple que les Européens n'avaient encore jamais vu, et dont ils avaient à peine entendu parler; nous allions pénétrer dans une ville dont l'existence et la véritable position avaient été jusqu'alors une espèce de problème. Puis on ne saurait imaginer combien les gens de notre escorte variaient dans leurs récits sur le sheik avec lequel nous devions entrer en relations; au point que le lendemain, quand nous avançâmes vers Kouka, nous ne savions pas si nous rencontrerions le gouverneur de cette ville à la tête de plusieurs milliers d'hommes en armes, ou s'il nous recevrait assis sous un arbre, entouré de quelques esclaves nus. Mais notre incertitude ne tarda guère à cesser; car nous eûmes à peine marché dix minutes, que nous aperçûmes soudain en face de nous une ligne formidable de cavaliers qui s'étendait à droite et à gauche, aussi loin que nous pouvions voir. A notre aspect, ils poussèrent un cri général; puis vinrent à notre rencontre, au son d'une bruyante musique. Tandis que le corps principal marchait lentement et en bon ordre, trois petits corps détachés s'élancèrent au grand galop vers nous, s'approchèrent jusqu'à quelques pas de nos chevaux, nous crièrent dans leur langue nationale que nous étions les bienvenus, et s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient arrivés, pour recommencer plusieurs fois

de suite le même manége. Pendant qu'ils exécutaient ces évolutions, les deux extrémités de la grande ligne de cavalerie se rejoignirent peu à peu, et bientôt notre petite troupe se trouva entourée de toutes parts par des guerriers dont les complimens semblaient une sorte d'insulte à sa faiblesse. Bientôt, nous fûmes serrés de si près, qu'il nous fut impossible de faire un pas : nous étouffions.

Boo-Khaloom était furieux, et criait de toute sa force : « Mais à quoi bon ? » A ses cris les cavaliers ne répondaient qu'en criant de leur côté : « Salut ! salut ! » Enfin, cependant, cette embarrassante situation cessa : le premier général du sheik, Barca-Gana, nègre d'une noble figure, vêtu d'une robe de soie à personnages, et monté sur un beau cheval, fendit la foule et ordonna qu'on nous laissât passer. Malgré cet ordre nous ne pûmes encore avancer qu'au petit pas.

Les nègres du sheik, comme on les appelle, c'est-à-dire *les chefs* et *les favoris noirs*, tous élevés à ce rang par quelque acte de valeur, portaient des cottes de mailles en fer qui les couvraient depuis le cou jusqu'aux genoux, et qui, ouvertes par derrière, retombaient sur les flancs de leur monture. Ils avaient, la plupart, des casques ou plutôt des calottes de même métal, garnies d'ornemens en porcelaine, et assez solides pour parer un coup de lance. La tête de leur cheval était aussi défendue

par des plaques de fer, de cuivre et d'argent, qui ne laissaient à découvert que les yeux de l'animal.

Lorsque nous parvînmes enfin à la ville, il n'y eut que nous, Boo-Khaloom et une douzaine de ses gens, à qui on permit d'entrer. Nous traversâmes, entre une double haie de cavaliers et de fantassins, une large rue qui conduisait à la demeure du sheik: devant la porte, la cavalerie était formée sur trois rangs. Là, nouvelle halte au soleil, pendant laquelle les chefs venaient tour à tour nous présenter leurs hommages. Boo-Khaloom commençait à perdre toute patience, et jurait par la tête du pacha qu'il allait retourner vers sa tente si on tardait encore à l'introduire, lorsque Barca-Gana parut de nouveau, et d'un signe l'invita à descendre de cheval. Nous suivions déjà son exemple, mais l'avis qu'il serait introduit seul nous fit demeurer en selle. Une autre demi-heure au moins s'écoula sans que nous eussions aucune nouvelle de ce qui se passait dans l'intérieur de l'édifice; après quoi, les trois Anglais seulement furent appelés. Comme nous mettions le pied sur le seuil, les noirs de service nous barrèrent sans cérémonie le passage, et ne nous laissèrent monter que l'un après l'autre un escalier en haut duquel les piques croisées de plusieurs gardes nous arrêtèrent encore. Boo-Khaloom sortit alors d'un appartement voisin, et nous demanda si nous consentions à saluer le sheik comme nous avions

salué le pacha. Oui! oui! répondîmes-nous. Cette salutation consistait à incliner la tête et à poser la main droite sur le cœur. Il nous conseilla de la mettre aussi sur notre tête; mais nous répliquâmes que la chose était impossible, que nous n'avions qu'un mode de salut pour toute personne qui n'était pas notre souverain.

Il alla rendre notre réponse, mais revint au bout d'une ou deux minutes; et nous fûmes admis en présence du sheik des Lances. Nous le trouvâmes dans une petite chambre obscure, assis sur un tapis, et simplement vêtu. Deux nègres munis de pistolets se tenaient à ses côtés, et lui-même en avait une paire à portée de sa main. D'autres armes à feu, cadeaux réputés d'une valeur inappréciable dans le pays, et qu'il avait reçus, soit du pacha, soit de Mustapha l'Achmar, sultan du Fezzan, étaient suspendues en divers endroits de l'appartement. L'illustre personnage en question avait un air prévenant, une physionomie expressive, un bienveillant sourire, et ne paraissait âgé que de quarante-cinq ou quarante-six ans. Nous lui remîmes la lettre du pacha; et quand il en eut pris lecture, il nous demanda quel était le but de notre voyage. Nous répondîmes que notre seul but était d'examiner en détail la contrée, afin de pouvoir ensuite transmettre nos observations à notre sultan qui désirait connaître toutes les parties du globe. Il répliqua que

nous étions les bienvenus; qu'il se ferait un plaisir de nous donner autant de renseignemens qu'il le pourrait; que des huttes avaient été bâties pour nous dans la ville, que nous étions libres de nous y rendre, et que quand nous serions remis des fatigues de notre longue route, il s'estimerait heureux de nous revoir.

Alors il nous fit conduire vers l'endroit de la ville où des logemens nous avaient été préparés. Dans un enclos quadrangulaire, divisé en plusieurs compartimens par des nattes de paille, s'élevait un grand nombre de petits bâtimens ronds en terre: un de ces compartimens nous fut assigné; les autres furent mis à la disposition des marchands étrangers qui accompagnaient la caravane.

Kouka. Excursion autour de cette ville.

Nos huttes furent bientôt si encombrées de visiteurs, que nous n'eûmes pas un moment de tranquillité. Le lendemain vers midi, le sheik nous fit prévenir qu'il était disposé à recevoir nos présens. Nous allâmes donc au palais en grande cérémonie. Nos nègres nous précédaient, portant les divers objets que nous devions offrir au nom du gouvernement britannique : savoir, un fusil à double coup, avec une poudrière, et tout l'équipement complet, une paire d'excellens pistolets renfermés dans une boîte, et deux pièces de drap superfin, rouge et

bleu; nous y ajoutâmes un service de porcelaine et deux paquets d'épices.

L'étiquette ridicule avec laquelle nous fûmes introduits pour la seconde fois en présence du sheik contrastait singulièrement avec l'air simple et sans prétention de ce personnage lui-même. Il nous fallut traverser une multitude de passages, tous bordés des gens de sa suite, dont le premier rang était assis à terre; et quand nous avancions trop vite, nous étions soudain arrêtés par ces drôles qui ne se génaient pas pour nous empoigner les jambes : au point que nous serions tombés plusieurs fois, sans la foule qui, épaisse et pressée, nous retenait de toutes parts. Avant que nous pénétrassions dans la cour au milieu de laquelle nous fûmes reçus, nos babouches nous furent lestement ôtées par ces gentilshommes de la chambre, qui n'eurent pas besoin de se bouger de place; après quoi nous allâmes nous asseoir sur du sable, à droite et à gauche d'une petite éminence recouverte d'un tapis sur lequel le sheik était couché. Lorsque nous eûmes déposé nos cadeaux à ses pieds, et qu'il eut écouté attentivement les explications que nous lui donnâmes sur la manière dont il devait s'en servir, il nous demanda encore quel motif nous attirait dans le pays. Nous lui fîmes même réponse que la veille, ajoutant que nous y étions encore attirés par le bruit de sa renommée qui était parvenue aux oreilles

du roi d'Angleterre. Ce compliment lui causa un plaisir extrême, et il nous congédia de la meilleure grâce du monde.

Il y avait en face d'une des principales portes de la ville un marché où se réunissaient plus de quinze mille personnes, dont quelques-unes demeuraient à deux ou trois jours de marche. Il s'y vendait principalement des esclaves, des moutons et des bœufs, ces derniers en grand nombre; le blé, le riz, et l'espèce de millet appelée *gussub*, n'y manquaient pas, non plus que l'indigo dont les naturels font une grande consommation pour teindre leurs vêtemens. Les légumes étaient rares : des ognons et de mauvaises tomates étaient les seuls qu'on pût trouver; quant à des fruits, on n'en apercevait pas dans le marché; nous n'en aurions même aperçu aucun dans tout le Bornou si le sheik ne nous avait envoyé quelques limons de son jardin. Les cuirs au contraire abondaient toujours, ainsi que les peaux de serpent et de crocodile, qui servent à fabriquer des fourreaux de poignard. Enfin, on voyait de toute part, exposés en vente, du beurre, du lait aigre, du miel, et des vases de bois confectionnés dans le Soudan. Les femmes qui vendaient la plupart de ces marchandises différaient de costume; celles du Kanem et du Bornou étaient les plus nombreuses, et les premières se faisaient remarquer par un air avenant tout-à-fait étranger aux autres. Quant à la dif-

férence de toilette, elle ne consistait guère que dans les ornemens de tête; car le vêtement léger, la pièce d'étoffe bleue ou blanche dont les dames couvrent le reste de leur corps dans ces provinces, se porte également, ou liée sous les bras, ou rattachée sur l'épaule, et la coquetterie ne peut choisir qu'entre ces deux modes d'habillement. La chevelure des femmes kanembous est divisée en une infinité de petites nattes qui retombent tout autour de la tête, jusqu'au bas du cou, tandis que du milieu du front partent en sens contraire deux bandes de peau ou deux chapelets de grains de cuivre ou d'argent qui descendent de chaque côté de la figure, et font un assez joli effet. Les femmes esclaves du Musgow, vaste royaume au sud-est de Mandara, ont un aspect vraiment désagréable, mais sont renommées pour leur fidélité et pour leur ardeur au travail. Comme les Bornowiennes, elles séparent leurs cheveux en trois tresses qui commencent au front et finissent au derrière de la tête, une plus grosse au milieu, et deux plus minces à droite et à gauche. Outre les clous d'argent qu'elles ont dans le nez, elles en portent sous la lèvre inférieure un autre aussi large qu'un schelling, qui pénètre jusque dans la bouche; et pour faire place à un ornement semblable, il faut quelquefois déplacer une ou deux dents.

Les principales esclaves sont généralement chargées du soin de vendre les denrées dont leur maître

n'a pas besoin pour sa consommation; et si elles viennent de loin elles les apportent sur des taureaux harnachés à la façon du pays. Souvent le propriétaire se rend lui-même au marché, sa lance au poing; mais il se contente de rôder autour de ses marchandises, sans jamais se mêler de rien. Les achats se font d'ordinaire par voie d'échanges, ou bien on paie ce qu'on achète avec des grains de verre, avec de petits morceaux de corail ou d'ambre. Parmi les différentes choses qu'on me voulait vendre, il y eut un jour un jeune lion et un singe: le premier était un noble et paisible animal; l'autre, au contraire, si j'en eusse fait l'acquisition, m'eût sans doute honoré de maintes égratignures, car, à cause de mon teint qui n'était pas aussi brun que celui de son maître, il paraissait avoir une aversion décidée contre moi.

Le 22 février Boo-Khaloom vint nous voir, et nous dit qu'il avait communiqué au sheik notre impatience de visiter les pays environnans. Celui-ci avait répondu que nous étions tout-à-fait libres, vu la recommandation du pacha, d'explorer les diverses parties de ses domaines, mais qu'il ne pouvait actuellement nous permettre d'en sortir. Cette rigueur provenait sans doute des bruits absurdes qu'on avait répandus sur notre compte : ainsi on assurait qu'entre autres projets criminels nous avions formé celui de construire des vaisseaux, de nous

embarquer sur le lac, et de retourner dans notre patrie pour en ramener des blancs qui extermineraient tous les noirs. Autre motif de mécontentement : le sheik prétendait avoir entendu dire qu'il y avait au nombre des présens que nous étions chargés de lui remettre une montre et de la poudre que nous ne lui avions point remises. Dans la journée nous allâmes lui rendre visite, et nous n'eûmes pas de peine à le convaincre, pour quelque temps du moins, que ses soupçons à notre égard étaient dénués de tout fondement. Bientôt il s'entretint avec nous sur un ton de grande familiarité, et nous adressa mille questions sur mille sujets : il nous demanda, par exemple, comment nous attaquions une ville entourée de murailles ; et quand nous lui eûmes expliqué que nous avions des canons qui, lançant des balles de vingt-quatre et de trente-deux livres, nous permettaient de faire une brèche dans le mur, puis d'emporter la place d'assaut, ses grands yeux noirs brillèrent d'un vif éclat, tandis qu'il s'écriait : « Merveilleux ! merveilleux ! » Il eût bien désiré aussi voir passer dans les airs une de ces bombes dont nous lui parlions, qui, jetées au milieu d'une place, y mettent le feu ; mais tout ce que nous pûmes faire pour le consoler fut de tirer le soir, en sa présence, deux fusées volantes.

Le 28 je visitai un des principaux officiers du sheik, nommé Sooloo. Son habitation, qui consis-

tait en trois enclos dont l'un était occupé par ses deux chevaux, sa vache et ses chèvres, peut être considéré comme le modèle des meilleures qui existent à Kouka. Dans la seconde de ses divisions était une hutte circulaire, avec un toit conique soigneusement recouvert en paille de gussub; les murs étaient pareillement de paille. Dans l'intérieur, un mur de terre haut d'environ deux pieds séparait une partie de la hutte, dans laquelle le propriétaire serrait son grain; en face de cette séparation, une espèce de banc, aussi de terre, sur lequel des nattes étaient étendues, lui servait de lit; ses lances, ainsi que des vases en bois pour l'eau et pour le lait, suspendus à des chevilles, complétaient le mobilier: c'était son propre appartement. Dans le troisième enclos s'élevaient à dix pas l'une de l'autre deux huttes un peu plus petites, dans lesquelles demeuraient ses deux femmes; il les appela en les invitant à venir me saluer : elles s'avancèrent jusqu'à la porte; mais à ma vue elles poussèrent un cri, et se cachant la figure dans leurs mains, elles se retirèrent si vite, que je fus presque honteux de mon teint.

Le 2 mars Boo-Khaloom se rendit à Birnie, afin de présenter ses hommages au sultan qui réside dans cette ville, et nous l'accompagnâmes. Angornou, autre ville grande et populeuse où résidait le sheik avant d'avoir fondé Kouka, est situé à en-

viron seize milles de cette dernière, et à deux seulement de Birnie. Boo-Khaloom prit avec lui des présens pour une valeur de cent vingt dollars au moins; mais nous eûmes la sottise de partir les mains vides.

Dès que nous arrivâmes à la ville en question, laquelle est ceinte de murs, bâtie dans le même style que Kouka, et peuplée de dix mille habitans, nous fûmes aussitôt conduits à la porte d'une hutte en terre, palais du sultan, où quelques personnes de la cour étaient réunies pour nous recevoir : dans le nombre il y avait une espèce de chambellan, qui était habillé de huit ou dix chemises de différentes couleurs, toutes mises les unes par-dessus les autres. Il portait à la main un immense bâton qui ne ressemblait pas mal à une canne de tambour-major, et sur la tête un turban qui surpassait en volume toutes les coiffures de ce genre que nous avions jamais vues, mais qui ne pouvait cependant être comparé à ceux que nous devions voir à l'audience du lendemain. Après de réciproques salutations qui durèrent bien cinq minutes, on nous mena aux huttes qui nous étaient destinées pour logement. Si elles n'étaient pas en aussi bon état qu'on le pouvait désirer, du moins elles nous abritèrent des rayons d'un soleil brûlant et des importunités de la multitude qui nous avait suivis. Le soir, un souper très copieux, sinon très délicat, nous fut apporté : il se

composait de soixante-dix plats, dont chacun aurait pu rassasier l'appétit d'une demi-douzaine de personnes : dix de ces plats étaient envoyés par le sultan lui-même, trente par ses femmes, les trente autres par sa mère. En outre, dans la crainte que les Anglais n'aimassent pas la cuisine des Bornowiens, deux esclaves étaient chargés de volailles en vie.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous fûmes mandés en présence du sultan du Bornou ; il nous reçut au milieu d'une place qui s'étendait devant la résidence royale. On nous fit rester à une distance considérable, tandis que ses sujets approchèrent à environ cent verges. Ces derniers, après avoir d'abord passé à cheval devant l'illustre personnage, mirent pied à terre, se prosternèrent à sa face, et s'assirent vis-à-vis de lui, mais en lui tournant tous le dos, ce qui est l'usage du pays. Le sultan lui-même était assis dans une espèce de cage en bois ou en roseaux près la porte de son jardin, sur un siége qui de loin paraissait couvert de satin ou de soie, et regardait à travers les barreaux l'assemblée, qui formait devant lui une espèce de demi-cercle s'étendant presque de la place qu'il occupait à celle où nous attendions ses ordres. On ne saurait imaginer rien de plus absurde ni de plus grotesque que l'extérieur de la plupart des gens qui composaient cette cour : c'était un ridicule étalage de pompe et

de grandeur, sans ce qui les peut excuser quelquefois, à savoir : la commodité ou la puissance, car le sultan ne règne et ne gouverne que par tolérance du sheik, qui, pour se rendre populaire à tous les partis, le laisse s'abandonner en pleine liberté aux folies des anciens souverains nègres. De grosses têtes et de larges bedaines sont indispensables aux individus qui veulent en ce pays faire le métier de courtisan; et ceux que la nature n'a pas favorisés de ce dernier avantage, ou qui ne peuvent parvenir à un beau degré d'embonpoint en se gorgeant de nourriture, obvient à cet inconvénient au moyen d'un ventre postiche : leurs huit, dix et même douze chemises servent encore à augmenter cette corpulence fausse ou véritable. Leur tête est toujours entourée d'immenses pièces d'étoffe blanche ou de diverses couleurs, de manière à en déguiser la forme autant que possible; et ceux qui se piquent de plus d'élégance arrangent de telle façon leur turban, que la tête qu'il est destiné à couvrir semble incliner à droite ou à gauche, quoiqu'il n'en soit rien. Enfin leurs vêtemens sont chargés d'une multitude d'amulettes enfermées dans de petits sachets de cuir rouge; et leurs chevaux en portent de semblables au cou, sur le devant de la tête, et autour de la selle.

Lorsque ces personnages secondaires, au nombre de deux cent soixante ou trois cents, eurent pris

place vis-à-vis du personnage principal, on nous permit d'avancer et de nous asseoir nous-mêmes à une portée de pistolet du lieu où il était assis; puis le plus affreux noir qu'on puisse imaginer, son principal eunuque, la seule personne qui pût approcher de son siége, vint demander les présens. Boo-Khaloom produisit les siens, enveloppés d'un vaste châle, et le noir, sans l'ouvrir, les porta aux pieds du sultan. De notre place, et à travers le treillage de son pavillon, nous ne vîmes qu'imparfaitement ce dernier; mais nous pûmes du moins remarquer que son turban était plus large que celui d'aucun de ses sujets, et qu'il avait, depuis le nez, le bas de la figure entièrement caché. Un peu à notre gauche, et presque en face de lui, se tenait un déclamateur qui d'inspiration célébrait les louanges de son maître et récitait sa généalogie. A quelques pas plus loin, une autre personne armée d'une trompette de bois en tirait de temps à autre des sons rauques et discordans : bref on ne saurait concevoir un plus ridicule spectacle que celui de tous ces gens ramassés sur eux-mêmes, vacillans sous le poids de leur ventre et gênés par l'ampleur de leur turban, tandis que leurs maigres jambes, qui se montraient quelquefois, n'étaient nullement proportionnées au reste de leur corps.

Aussitôt après cette cérémonie nous partîmes pour Angornou, ville la plus grande et la plus po-

puleuse de toute cette province, située à quelques milles seulement de Tchad. Elle renferme au moins trente mille habitans, occupe un espace de terrain considérable, mais n'est pas entourée de murs. Les huttes y sont aussi plus vastes et plus commodes que celles de Kouka ; quelques-unes ont les quatre murailles en terre et deux chambres. Tous nos amis les marchands qui avaient accompagné la caravane de Tripoli à Mourzouk, après avoir présenté leurs hommages au sheik de Kouka, s'étaient rendus à Angornou, car c'est là que se traitent toutes les affaires importantes de commerce. Il s'y tient le mercredi un marché général qui, dans les temps de paix, comme disent les habitans, réunit de quatre-vingts à cent mille personnes : en outre, chaque jour de la semaine, un marché ordinaire a lieu le soir dans une place au centre de la ville. Quand nous le visitâmes, il abondait en poisson, viande, volaille, tomates et ognons; mais ces deux sortes de légumes étaient les seules qu'on y trouvât. En cette circonstance la blancheur de ma peau excita encore la pitié et l'étonnement, sinon le dégoût : une multitude de gens me suivait à travers la place; d'autres s'enfuyaient à mon approche; des femmes, dans leur empressement à s'ôter de mon passage, renversaient leurs marchandises; et quoique deux d'entre elles eussent été tellement frappées de surprise qu'elles restèrent d'abord immobiles à leur

place sans remarquer la disparition de leurs compagnes, elles ne me virent pas plus tôt près d'elles que la frayeur les fit aussi partir.

A Angornou la toile est si peu chère que la plupart des hommes se permettent le luxe d'une chemise et d'un pantalon. Plusieurs mendians se tenaient près du marché, et, agitant d'une main un vieux pantalon en guenilles, montraient de l'autre la chemise qu'ils avaient sur le corps, en criant d'une voix nasillarde : « C'est une culotte qu'il me faut! une culotte, s'il vous plait ! » Or, cette demande n'étonnait pas plus les passans qu'on ne s'étonne dans nos pays de celle d'un mendiant qui sollicite une petite pièce de monnaie.

L'ambre et le corail étaient fort demandés sur cette place; on en payait une boule au prix de quatre dollars, et un collier à celui de quatre-vingts ou même de cent. Les morceaux de cuivre et d'airain étaient aussi fort recherchés. Toute autre espèce de marchandises s'échangeait contre des esclaves ou des tuniques, mais les premières rapportaient de l'argent, et trouvaient plus aisément des acheteurs. Les habitans de la ville sont la plupart Bornowiens; cependant les étrangers y abondent, et beaucoup de Tibbous, ainsi que de Kanembous, y résident pendant certains mois de l'année. Les hommes sont grands et robustes, mais n'ont pas la bonne mine des gens du Kanem. Une large bouche et de grosses

lèvres caractérisent désagréablement leur figure; ils ont en général la tête rasée, et ceux des dernières classes vont tête nue. Les seules personnes armées qui entourassent le sultan étaient quelques centaines de nègres en tuniques bleues, qui restaient hors du cercle de la cour; ils tenaient à la main un long bâton, un arc et des flèches étaient attachés sur leur dos, et un poignard placé en long sur la partie intérieure de leur bras droit. Les chefs à cheval étaient toujours suivis d'un domestique à pied qui portait quatre javelots. Nous revînmes le 5 à Kouka.

Les jours suivans, le nombre des visiteurs qui d'ordinaire encombraient ma hutte du matin au soir fut encore plus considérable que de coutume, et partant plus incommode. La moindre petite chose, depuis la boussole jusqu'aux plumes et à l'encre, depuis ma montre jusqu'à la tasse d'étain dans laquelle je buvais, excitait leur curiosité; et comme ils devenaient de plus en plus hardis, ils saisissaient alors tous les objets qu'ils se contentaient naguère de regarder à distance; ce n'était même pas simple curiosité, mais bien convoitise, soit pour eux, soit pour le sheik : j'avais un miroir et une petite lanterne, que j'arrachai une douzaine de fois au moins des mains d'une douzaine d'entre eux. Vingt fois par jour on me demandait à voir notre exemplaire de l'ouvrage du capitaine Lyon, dont la renommée

nous avait précédés, parce que M. Oudney l'avait montré à Mourzouk à quelques marchands; et il me fallait mettre toute ma patience en réquisition pour passer mon temps à expliquer les gravures du livre.

Le 11, le sheik m'envoya chercher. Le bruit était venu à ses oreilles que je possédais une certaine boîte à musique, laquelle jouait un air, et se taisait aussitôt que je levais le doigt. Il désirait donc la voir et l'entendre; son envoyé déclarait qu'il en mourait d'envie, et que je n'avais pas de temps à perdre. Les sauvages exclamations de surprise, et les cris de joie que la boîte en question arrachait à la plupart de mes visiteurs, contrastèrent singulièrement avec l'effet qu'elle produisit sur la personne de l'intelligent sheik. Il fut d'abord très étonné, et m'adressa de nombreuses questions, entre chacune desquelles il s'écriait : « Merveilleux! merveilleux! » Mais peu à peu la douceur d'un air suisse bien connu, le Ranz-des-Vaches, que jouait l'instrument, étouffa en lui toute autre sensation. Il se couvrait la figure de ses mains et écoutait en silence; puis, comme un des assistans avait rompu le charme par une bruyante exclamation, il lui asséna un coup qui fit trembler tous les autres. Il me demanda ensuite si un instrument deux fois aussi grand ne vaudrait pas mieux. « Oui, répondis-je, mais il coûterait deux fois aussi cher. » « Par dieu!

réplique-t-il, s'il ne coûtait qu'un millier de dollars, ce serait bon marché. » Qui niera maintenant que la nature a donné à tous les hommes le goût du luxe?...

Pendant cette courte entrevue nous devînmes meilleurs amis, le sheik et moi, que nous ne l'avions jamais été : à son extrême étonnement, il s'aperçut que je parlais arabe d'une manière intelligible, et m'engagea à solliciter de lui telle faveur qu'il me plairait. Profitant de la permission, j'énonçai le désir de visiter le Tchad le lendemain; et aussitôt il commanda à son premier ministre de chercher des gens qui, connaissant bien les routes, pussent m'accompagner : en conséquence, le jour suivant, deux guides, Fajah et Maramy, se trouvèrent au lever du soleil à la porte de ma tente, et nous partîmes. A dix milles de Kouka nous rencontrâmes une ville nommée *Bree*, dont le gouverneur, dès qu'il eut connaissance des ordres du sheik, vint lui-même m'annoncer qu'il allait être dans un instant prêt à me suivre. Il me proposa aussi, dans le cas où la chose me ferait plaisir, de revenir le soir à la ville où je trouverais un bon souper, ainsi qu'une hutte pour passer la nuit. Je répliquai que j'aimais mieux dormir dans mon manteau sur les bords du lac; et sans perdre de temps nous poursuivîmes notre route. Après avoir marché à l'est pendant cinq milles, nous arrivâmes au Tchad : je n'avais encore vu au-

cune partie du lac si peu boisée que l'était celle-là, et l'aspect que présentaient les bords indiquait de fréquentes inondations; en effet, des arbres et des buissons avaient leurs racines dans l'eau, à quelque distance de la terre, mais au-delà c'était une nappe qui s'étendait à l'est et au sud-est jusqu'aux bornes de l'horizon, sans que rien gênât l'œil. Les rives étaient marécageuses, mais couvertes d'une herbe abondante où paissaient des milliers de bestiaux appartenant au sheik de Kouka. Le soleil dardait alors ses rayons dans toute leur force, et couché à l'ombre je m'apprêtais à faire un frugal repas de pain et de miel, lorsque deux ou trois gamins noirs qui nous accompagnaient depuis Bree, et qui devant moi s'étaient jetés dans le lac, m'apportèrent cinq ou six beaux poissons qu'ils avaient attrapés en cinq ou six minutes. Mes compagnons allumèrent aussitôt du feu, et les firent cuire à la manière du pays, qui est fort simple. Ils enfoncèrent dans la bouche de chaque animal un bâton, qui à travers le ventre pénétra jusqu'à la queue; puis, fichant les bâtons en terre devant la flamme, de manière que la tête des poissons fut en bas, ils les retournèrent par la queue pendant quelque temps, et leur donnèrent ainsi un degré de cuisson qui les rendit fort appétissans.

Après le repas, je déclarai à mes guides que nous passerions la nuit dans l'endroit où nous étions. Ils

se récrièrent, ils protestèrent que les moustiques y étaient si nombreux et si gros, qu'il me serait impossible de demeurer, et que les chevaux eux-mêmes seraient mis en sang. Ils me conseillèrent donc d'aller dormir à quelque distance du lac, près des bestiaux, qui, attirant sur eux tous les insectes, nous empêcheraient à leurs dépens d'en être piqués; mais, en ma qualité d'Anglais, j'étais entêté: je rejetai le conseil qu'on me donnait, et m'en tins à ma première résolution. Que j'en fus bien puni cependant! le lendemain, au point du jour, quand je m'éveillai, j'avais été tellement mordu que mon corps ressemblait à celui d'un enfant malade de la petite vérole. Aussi me confiai-je dès lors en aveugle à l'expérience des nègres.

Le lendemain et le surlendemain nous côtoyâmes les bords du lac, rencontrant à chaque pas des éléphans, des buffles, des gazelles, et traversant des lieux si beaux de fraîcheur et de végétation, que j'aurais voulu pouvoir y dresser ma tente pour plusieurs semaines. Après avoir suivi pendant huit milles les rives du Tchad, nous le quittâmes au coucher du soleil pour nous diriger vers Koua, petite ville au nord. Cette dernière, ainsi que Bree, est de fondation récente et peuplée par des Kanembous. Lorsque je me montrai dans les rues, la curiosité et la frayeur que causa la couleur de ma figure et de mes mains furent vraiment risibles.

Une petite fille surtout se mit, en me voyant, à répandre des larmes si amères, que rien ne put l'apaiser, pas même un collier de grains de verre que je lui offrais : j'eus beau faire, elle ne voulut jamais tendre la main pour le recevoir. Mais je dois à son sexe la justice de dire que les femmes plus âgées qu'elles ne témoignèrent pas long-temps une si excessive défiance. A la vue de ce bijou, elles fondirent sur moi les yeux étincelans de convoitise, et me l'eussent, je crois, arraché de force, si Fajah ne les eût fait reculer en leur administrant quelques coups de bâton.

Nous revînmes le 15 mars à Kouka. En y arrivant, j'appris que le sheik se préparait à envoyer un corps de troupes dans le pays situé vers les limites du Mandara, et que mon ami Boo-Khaloom devait avec ses Arabes faire partie de l'expédition. A cette nouvelle ma joie fut extrême, car j'espérais bien pouvoir le suivre; mais lorsque j'en sollicitai la permission, elle me fut refusée. Je ne sais si on concevra mon désespoir, mais je versai d'abondantes larmes lorsque le 8 avril je vis l'armée prendre sans moi la route d'Angornou. Pendant plusieurs jours, je fus inconsolable d'avoir manqué une si belle occasion de pénétrer au sud; inconsolable surtout de ne pas assister à la marche d'un corps de trois mille hommes à travers ces contrées barbares; enfin, il me vint une heureuse idée : je

réfléchis que la corruption pouvait être, en Afrique aussi bien qu'en Europe, un moyen de parvenir au but qu'on se proposait d'atteindre, et qu'il était souvent facile d'obtenir par l'intermédiaire d'agens subalternes une faveur vainement sollicitée du prince lui-même. Je résolus donc de m'adresser au premier ministre du sheik, et quand je l'eus fait je m'en applaudis; car cet homme, moyennant cinquante dollars que je lui comptai, décida son maître à me permettre d'aller rejoindre Boo-Khaloom qui était déjà à quarante ou cinquante milles.

Expédition dans le Mandara.

Dans la nuit du 15 au 16 avril, Maramy, le nègre qui m'avait servi de guide lors de mon excursion sur les bords du lac, vint m'éveiller et me dire qu'il fallait nous mettre en route si je voulais gagner Angornou avant l'aurore; Boo-Khaloom en était parti la veille, et le bruit courait qu'il devait faire halte pendant un jour à trente-cinq milles sud de cette dernière ville : comme c'était une chance de le rattraper plus promptement, mes préparatifs de voyage furent bientôt faits. Je n'eus besoin que d'un seul chameau pour porter mon léger bagage : mon nègre Barca fut le seul de mes gens qui reçut l'ordre de m'accompagner; et quand il se fut placé sur sa mule avec ma valise contenant quelques livres de café et de riz, mes seules provisions, quand

je fus moi-même monté à cheval, je dis à Maramy : « Montre-nous le chemin ! »

Nous passâmes à Angornou la journée du 16. Le 17 nous continuâmes notre route vers le sud, au milieu d'un grand nombre de jardins; mais le seul légume qu'ils parurent produire étaient des ognons. Nous cheminâmes pendant plusieurs milles à travers une plaine couverte d'éteules, de blé et de gussub; et vers midi nous arrivâmes à Yeddie, ville considérable située à vingt-un milles de la précédente, ceinte de murs, et gouvernée par un kaid. Les habitans étaient si hospitaliers que, pour nous abriter du soleil, nous fûmes obligés d'entrer presque de force dans une hutte. Au bout de quelques heures, le kaid ou gouverneur qui lors de notre arrivée faisait somme, à ce qu'il paraît, vint me rendre visite; il s'excusa beaucoup de ne pas m'avoir préparé d'avance un logement meilleur, et me supplia à plusieurs reprises de me transporter dans sa propre demeure, disant qu'elle était plus digne de moi. Mais la chaleur était si excessive, que j'étais incapable de me bouger. Je refusai donc ses offres, en le priant de vouloir bien plutôt m'envoyer un peu de lait et disperser une partie de la foule qui assiégeait la porte de ma hutte. Puis j'ajoutai : « Mais je ne vois là que des hommes; est-ce que vous n'avez pas de femmes dans votre ville ? — Si, vraiment ! répondit-il d'un ton doucereux, comme pour

réparer sa première impolitesse; même elles viendraient volontiers vous voir, si vous le leur permettiez. » Comme on s'en doute, je le permis avec plaisir; alors le kaid s'assit à côté de moi, Maramy garda la porte de manière que les dames n'entrassent qu'au nombre de trois ou quatre à la fois, et j'en reçus ainsi plus d'une centaine : quelques-unes étaient belles, simples, naïves, de véritables enfans de la nature. Je n'avais rien à leur montrer qu'un miroir, mais rien peut-être ne leur eût causé autant de plaisir; l'une insistait pour amener sa mère, l'autre sa sœur, afin de voir la figure de la personne qu'elle aimait le mieux réfléchie à côté de la sienne, ce qui paraissait causer à toutes une joie infinie, puisque à la vue de l'image elles baisaient plusieurs fois l'objet de leur affection.

A quatre heures du soir nous nous remîmes en route; Maramy me remplissait d'ardeur en me répétant que nous rejoindrions les Arabes et les soldats du sheik peu après le coucher du soleil, s'ils n'avaient pas encore quitté l'endroit de leur campement; par bonheur, ils l'occupaient encore; et au bout de quatorze milles, atteignant la ville de Merty, nous aperçûmes leurs tentes à l'ouest. Maramy me dit alors que le sheik, avant notre départ, avait manifesté le désir que j'allasse me mettre sous la protection de Barca-Gana, son général; que la responsabilité de Boo-Khaloom avait cessé du

moment où nous avions mis le pied dans le Bornou; que maintenant c'était à lui-même de veiller à notre sûreté, et qu'en conséquence nous devions rester parmi les siens. J'eusse préféré cent fois dresser ma tente près celle de mon ami Boo-Khaloom; mais comme Maramy m'assurait que le sheik s'en offenserait, je m'abstins de le faire; d'ailleurs le général en chef me reçut avec toute la civilité désirable.

Le lendemain 18, le soleil levant nous vit tous en marche pour le Mandara : deux heures avant midi nous atteignîmes Alla, ville à quatorze milles de Merty. Nous y fîmes halte jusqu'à midi passé, et, poursuivant alors notre route, nous gagnâmes en cinq heures de marche Deegoa, à vingt milles d'Alla. Deegoa est une grande ville entourée de murs, gouvernée par un sultan soumis au sheik, et peuplée d'environ trente mille âmes. A l'exception du voisinage immédiat de la ville, la contrée est moins débarrassée de bois qu'aux environs d'Angornou, et par conséquent moins productive. Au sud nous rencontrâmes un lit de rivière large d'un quart de mille; il était alors à sec, mais un vaste canot que nous vîmes sur la grève servait dans l'humide saison à transporter d'une rive à l'autre les voyageurs qui se rendaient à Mandara.

Le 19, au point du jour, nous pliâmes nos tentes, et, traversant le lit de rivière dont je viens de parler, nous cheminâmes à travers un pays très

resserré où la route était quelquefois si étroite qu'on ne pouvait passer qu'un à un. De bonne heure dans la matinée nous gagnâmes Affagay, autre cité grande et populeuse. Elle est aussi dépendante du sheik et gouvernée par un kaid. Affagay, ainsi que les villes environnantes, savoir : Sogama, Kindacha, Masseram et Kingoa, peut renfermer, dit-on, plus de vingt mille habitans. A l'ouest de Kingoa sont les ruines d'une ville considérable appelée *Dagwamba :* la contrée qui l'avoisinait sur un rayon de plusieurs milles portait jadis le même nom, et était gouvernée par un sultan. Les habitans étaient alors tous Kerdies [1]; mais depuis, vaincus par les premiers sultans du Bornou, ils se sont convertis au mahométisme. Avant d'arriver à Deegoa, nous rencontrâmes un village de Shouaas de la tribu de Walled-Salamat : cette race s'étend à l'est aussi loin que le Tchad.

Dans cette partie de l'Afrique, les chefs sont toujours accompagnés d'une espèce de suite, soit à cheval, soit à pied, plus ou moins nombreuse, selon leur fortune. Barca-Gana était suivi de cinq cavaliers qui ne s'éloignaient de sa personne en aucune occasion; trois d'entre eux portaient une espèce de tambour suspendu à leur cou, et battaient la mesure, tandis qu'ils improvisaient des

[1] Appellation par laquelle on désigne en Afrique les nègres non musulmans.

chansons, airs et paroles; le quatrième jouait d'une petite flûte faite d'un roseau, et le dernier tirait d'une corne de buffle des sons forts et rauques, tandis que nous avancions à travers les bois. Mais le plus drôle et le plus utile, c'étaient une douzaine de coureurs qui précédaient le général, et lui servaient en quelque sorte de pionniers; ces gens portaient de longs bâtons fourchus, au moyen desquels ils écartaient les branches, préparant ainsi d'avance une route dans des lieux où, sans leur secours, il aurait été presque impossible de passer. En outre, chemin faisant, ils parlaient continuellement à haute voix, tantôt jetant de courtes phrases détachées, tantôt dialoguant. « Prenez garde aux trous, » criaient-ils, par exemple. « Évitez les branches! Par ici la route! Gare l'acacia!... Ses branches sont comme des javelots!... pires que des javelots!... Écartez-en les branches! — Pour qui? — Pour Barca-Gana. — Qui dans les batailles ressemble au roulement du tonnerre? — Barca-Gana. — Allons! en Mandara!... allons! contre les Kerdies!... allons! au champ de bataille! — Qui est notre chef? — Barca-Gana. — Voici la rivière! — Mais elle est à sec! — Dieu soit loué! — Dans le combat, qui répand la terreur autour de lui comme un buffle en fureur? — Barca-Gana! » Ces cris, ces questions, ces réponses, ne cessent que pendant les heures de halte.

Nous ne quittâmes Affagay que le matin suivant,

lorsque toute l'armée fut approvisionnée de bœufs et de moutons. Le 20, à midi, après avoir constamment cheminé à travers un bois épais, nous atteignîmes Delahay : c'est un lieu entouré de magnifiques acacias qui forment un délicieux ombrage, et où se trouvent trente ou quarante puits d'eau douce. Les huttes d'une nombreuse tribu de Shouaas, appelée *Hajaing*, sont situées aux environs. Le soir, après une nouvelle marche de trente-quatre milles, nous dressâmes nos tentes dans un endroit nommé *Hasberg*, où il n'y avait pas d'eau.

Le lendemain nous gagnâmes Ally-Mabur dans la matinée. Aux environs de cette place est un vaste étang où les chevaux, qui n'avaient pas bu la nuit précédente, se jetèrent par centaine; mais il en résulta que l'eau, quand nous voulûmes boire nous-mêmes, fut aussi épaisse qu'une purée de pois. Nous repartîmes d'Ally-Mabur dans l'après-midi, et au coucher du soleil nous fîmes halte au milieu de la forêt dans une clairière appelée *Emcheday*. Les arbres que nous avions vus pendant les deux derniers jours étaient d'une espèce beaucoup plus grosse, tandis que le taillis devenait de moins en moins touffu; aussi avais-je pu, dans le cours de notre marche, découvrir une partie des montagnes du Mandara, et apercevoir à quelque distance de notre route une longue ligne de huttes appartenant aux Shouaas de la tribu Beni-Hassan. Nous n'étions

plus alors qu'à peu de milles de la capitale du Mandara, et nous recevions sans cesse des envoyés du sultan de cette province qui venaient rendre hommage au général du sheik. Un d'eux, suivi d'une vingtaine de cavaliers, vint même nous annoncer que le sultan en personne irait le lendemain à notre rencontre, sur la route de Mora, sa résidence.

Nous pliâmes donc nos tentes dès la pointe du jour, et nous continuâmes d'avancer vers une superbe chaîne de montagnes que nous voyions alors distinctement, d'une hauteur et d'une étendue considérables, et dont les flancs, bien que raides et rapides, étaient couverts d'arbres nombreux. Delow, la première ville du Mandara que nous atteignîmes, autrefois résidence du sultan, et peuplée encore d'au moins dix mille âmes, renferme de belles sources. Dans les vallées voisines abondent les figuiers et une espèce d'arbrisseau dont la fleur blanche ressemble beaucoup à celle du seringa, et dont elle a aussi l'agréable odeur.

A un mille environ de cette ville nous aperçûmes devant nous le sultan du Mandara, entouré de cinq cents cavaliers qui se tenaient immobiles sur une éminence. Barca-Gana nous fit aussitôt faire halte, et alors plusieurs détachemens s'avancèrent au galop vers nous; mais ils tournèrent bride tout d'un coup quand ils furent près de nous joindre, et regagnèrent leur position. Ces gens étaient splen-

didement habillés : ils portaient des tuniques en soie de différentes couleurs, bleues, jaunes et rouges; des manteaux de drap écarlate, et de larges turbans de coton blanc ou noir. Leurs coursiers étaient vraiment beaux, plus forts et plus grands que tous ceux qu'on trouve dans le Bornou, et ils les dirigeaient avec une extrême adresse. La garde du sultan était formée par trente de ses fils, montés sur de magnifiques chevaux et vêtus de riches tuniques à raies, tandis que leurs peaux de tigre et de léopard tombaient le long des flancs de leurs montures. Lorsque ce corps d'élite nous eut aussi rendu ses hommages, nous avançâmes à notre tour jusqu'au premier rang de la cavalerie du sultan. Là s'engagea un pourparler dans lequel Boo-Khaloom expliqua le but de sa visite; après quoi nous retournâmes à l'endroit que nous avions quitté, tandis que le sultan lui-même se dirigea vers la ville, précédé d'une troupe de musiciens qui jouaient tous d'une grande flûte ornée de coquillages et ne ressemblant pas mal à une clarinette, sauf deux qui soufflaient dans d'immenses trompettes longues de douze à quatorze pieds, portées par des hommes à cheval, faites de morceaux de bois creux, avec une embouchure de cuivre, et dont le son n'était pas sans harmonie.

A la conférence dont j'ai parlé plus haut il avait été convenu que nous visiterions le sultan dans le

courant de la journée, pour entendre sa réponse à la demande que lui avait adressée Boo-Khaloom, et qui avait pour but de désigner aux Arabes une tribu de Kerdies à piller. En conséquence, nous entrâmes vers le soir dans la ville de Mora, Boo-Khaloom, Barca-Gana et moi, chevauchant de front. Le palais du sultan s'élevait à l'extrémité d'une vaste place. Dès que nous arrivâmes à cette place nous prîmes le galop, et, comme l'exige l'étiquette quand on approche d'un grand personnage ou qu'on lui rend visite, nous galopâmes à bride abattue presque sous la porte du palais. C'est un dangereux genre de salutation, car rien ne doit vous arrêter dans votre course; aussi est-il rare qu'on la fournisse sans qu'il en coûte la vie à une ou deux personnes. En cette occasion, un homme et un cheval qui se trouvèrent sur notre passage furent culbutés en un instant : le cheval se cassa une jambe, et l'homme resta mort sur le lieu de sa chute. Les trompettes sonnèrent dès que nous mîmes pied à terre, nos babouches nous furent ôtées en un clin d'œil, et nous pénétrâmes par un large portail dans une vaste cour, où, à l'ombre d'une tente de cachemire bleu, était assis le sultan sur un banc de terre que recouvraient un beau tapis et des coussins de soie. Il était environné d'environ deux cents personnes richement habillées et de cinq eunuques; mais toute cette cour, à l'exception de quelques principaux officiers, lui tournait le dos.

Barca-Gana, en sa qualité de représentant du sheik, s'avança les yeux baissés dans un espace laissé vide en face des eunuques; puis, sans lever les yeux, il s'assit à terre, le dos tourné vers le personnage auquel il venait présenter ses respects, et frappant dans ses mains il s'écria : « Puissiez-vous vivre à jamais! Dieu vous envoie une heureuse vieillesse! » Ces mots furent répétés par le sultan d'abord, et ensuite par toute l'assistance; après quoi Boo-Khaloom offrit ses présens, et reçut en retour l'assurance qu'on s'occuperait de sa requête et qu'on lui rendrait réponse sous un ou deux jours.

Le sultan, qui se nommait Mahamed Bucker, était un petit homme d'une cinquantaine d'années; il avait l'air intelligent, et la barbe teinte d'une couleur bleu d'azur magnifique. Comme j'étais assis entre Boo-Khaloom et Barca-Gana, il me considéra long-temps en silence, et enfin demanda à un de mes voisins qui j'étais. Celui-ci répliqua que j'appartenais à une nation très éloignée et très puissante, amie du pacha de Tripoli et du sheik de Kouka, et que je venais voir le pays. Cette réponse parut le contenter; mais il fronça les sourcils à celle qu'il fallut faire quand l'idée lui vint de savoir si j'étais musulman. « Non, non », lui fut-il répondu. Ces mots pétrifièrent l'assemblée, et tous les yeux qui avaient été jusqu'alors fixés sur moi se détournèrent aussitôt avec horreur. Peu après nous revînmes au camp, et dans la suite

je ne fus jamais admis à l'honneur de paraître devant le sultan. Nous avions établi nos tentes à peu de distance de la ville ; lorsque nous les eûmes regagnées, plus de quarante esclaves, précédés par un des eunuques du sultan, s'y rendirent, portant des vases de bois remplis d'une pâte faite avec la farine du gussub, recouverte de graisse chaude et de poivre, enfin assaisonnée d'un mélange convenable d'ognons. Ce ragoût était considéré comme le *nec plus ultrà* de la cuisine mandaraine, et ne laissait pas d'avoir en effet une saveur assez agréable. Je préférai cependant quelques côtelettes de mouton qui nous furent aussi apportées.

Le lendemain, et les jours qui suivirent, Boo-Khaloom insista auprès du sultan pour que la permission qu'il sollicitait lui fût accordée ; mais celui-ci, en habile politique, ne se prononçait toujours pas; et la raison en était qu'il ne comptait pas envoyer notre ami et ses Arabes contre les Kerdies, mais bien les opposer aux Felatahs, ses ennemis les plus redoutables, qui étaient aussi ceux du sheik, et qui formaient le peuple le plus guerrier de tout le pays. La province de Mandara avait été plusieurs fois conquise par les Felatahs, dont les tribus couvrent un espace immense. Elles sont répandues dans tout le Soudan, jusqu'à Timbouctou ; et à D'jennie sur la Quolla, elles forment la plus grande partie de la population. C'est une race d'hommes fort belle,

d'une couleur de cuivre très foncée, ne mêlant que rarement son sang à celui des nègres, parlant une langue à part, et professant la foi musulmane. Précisément, lors de notre arrivée, le sultan se préparait à leur faire la guerre, et cherchait une occasion de la leur déclarer : ses forces consistent surtout en un corps de cavalerie dont l'aspect est très imposant, à cause de la bonne tenue des hommes et de la beauté des chevaux. Les villes Kerdies fournissent parfois quelques archers; mais comme leur seul but est de piller en cas de victoire, à la moindre apparence d'une défaite ils prennent aussitôt la fuite vers leurs habitations dans les montagnes. Les principales villes du Mandara sont au nombre de huit, et toutes situées dans la vallée; toutes aussi, de même que les quelques-unes plus petites qui les entourent, sont habitées par des Mahométans. Mais les Kerdies sont de beaucoup plus nombreux, et on voit de toutes parts leurs habitations réunies en groupes, sur les flancs et même au faîte des montagnes voisines qui dominent la capitale du Mandara. La nuit, les feux que ces infortunés allumaient autour de leurs huttes, jetaient une lueur blafarde sur les pointes de granit environnantes, et produisaient un spectacle toujours pittoresque, quelquefois effrayant. La crainte que le sultan leur inspire s'est considérablement accrue par son étroite alliance avec le sheik; et la vue

d'une armée aussi forte que celle qui accompagnait Barca-Gana, bivouaquant dans la vallée, répandait la consternation parmi ceux qui occupaient les hauteurs voisines. Ils s'imaginaient que ces troupes n'étaient venues dans le pays que pour leur destruction, et en conséquence leur alarme ne connaissait pas de bornes. A l'aide d'un bon télescope, je pus voir ceux qui pensaient ne devoir pas attendre de pitié se retirer dans le cœur des montagnes, tandis que d'autres descendaient vers Mora, amenant, pour qu'on leur laissât la paix, des peaux de léopard, du miel et des esclaves, qu'ils avaient pillés chez quelque tribu ennemie, ainsi que des ânes et des chèvres dont leurs montagnes abondent; et ceux-là cependant croyaient n'avoir rien à redouter. Mais les habitans de Musgow, dont le bruit avait couru que la contrée serait mise à la discrétion des Arabes, envoyèrent deux cents d'entre eux au sultan, avec d'autres cadeaux, et plus de cinquante coursiers. Vingt ou trente chefs, montés sur de petits chevaux fougueux, dirigèrent eux-mêmes ces offrandes jusque dans Mora. J'eus occasion de les voir sortir du palais du sultan; et alors, de même qu'à leur entrée, ils se jetèrent face contre terre, se couvrirent de sable, et poussèrent les cris les plus pitoyables. Pour tout vêtement, ces chefs portaient une peau de léopard ou de chèvre attachée sur l'épaule gauche, de manière que la tête

de l'animal leur couvrît la poitrine, et que la queue leur descendît jusqu'au milieu des jambes. Sur leur tête, couverte d'une chevelure épaisse qui leur tombait sur les yeux, et qu'on aurait prise pour de la laine ou plutôt pour du crin, ils avaient un bonnet de fourrure. Des os humains, à ce qu'il me sembla, leur servaient de bracelets et de pendans d'oreilles; enfin, leurs colliers et ceux de quelques-uns avaient cinq ou six rangs, et n'étaient autres, m'assura-t-on, que les dents des ennemis qu'ils avaient tués dans les batailles. Au total, il est difficile de se figurer combien ces créatures étaient hideuses.

La patience de Boo-Khaloom, bien que le sultan ne prît aucune décision, ne s'épuisait pas trop vite, peut-être parce qu'il se croyait sûr d'obtenir tôt ou tard la permission qu'il sollicitait. Mais moi, que n'intéressait en rien le pillage projeté; moi, simple voyageur, qui ne brûlais que du désir d'explorer des pays inconnus, je me désespérais de passer ainsi toutes mes journées dans ma tente. Le 24 je résolus d'en sortir à quelque prix que ce fût; j'allai à la pointe du jour trouver Barca-Gana, et je le priai de permettre qu'un de ses hommes m'accompagnât dans les montagnes. Après une demi-heure de conversation, il me fit conduire par un de ses officiers à la maison du gouverneur de la ville. Celui-ci me renvoya à un autre magistrat, lequel m'adressa lui-même à une troisième per-

sonne. Après ces différentes visites, pendant lesquelles j'eus à répondre à une multitude de questions absurdes, on me conseilla d'aller au palais du sultan; je suivis ce conseil, j'y allai. La porte était ouverte, et j'entrais sans me gêner, lorsqu'un nègre me barra le passage, et apprenant quel motif m'amenait, m'ordonna de m'asseoir à terre. Après une heure d'attente, pendant laquelle je fus tenté plus d'une fois de m'en aller, chose que néanmoins mon guide assurait devoir m'être défendue, à moins que le sultan n'en donnât l'ordre, je fus conduit en présence du principal eunuque. Ce dernier me fit arrêter à environ douze verges de lui, en ma qualité de mécréant sans doute, et me demanda alors ce que je voulais aller faire dans les montagnes. « Voudriez-vous par hasard, ajouta-t-il d'un ton moqueur, attraper quelques Kerdies pour en faire vos esclaves? Dans ce cas, plutôt que de courir tout seul après eux, je vous conseillerais de m'en acheter; je puis vous en vendre autant qu'il vous plaira. » Je l'assurai que le seul motif de mon excursion était la curiosité, et que je me souciais si peu des Kerdies que, voulût-il m'en donner pour rien, je ne les accepterais pas. Cette déclaration parut le satisfaire, il me traita dès lors avec assez de politesse pour un mécréant que j'étais; et quand je lui eus donné un peu de poudre, il m'octroya enfin la faveur que je sollicitais en m'assurant que la crainte

qu'il ne m'arrivât mal avait seule empêché le sultan de me l'octroyer plus tôt. En conséquence, six hommes armés de gros bâtons et de courts poignards reçurent l'ordre de m'accompagner, et je partis.

Je ne sais quelles recommandations avaient été faites à mes satellites; mais ils épiaient si attentivement mon moindre geste, ils paraissaient si jaloux de la moindre pierre que je ramassais, que je n'osai dessiner aucun point de vue. Il était alors environ midi : après nous être avancés presque à trois quarts de mille dans la vallée qui s'étend du côté sud-ouest de la ville, nous pénétrâmes à quelque distance dans deux des gorges que présente la partie la plus méridionale de la chaîne. Dans l'une nous trouvâmes un charmant ruisseau qui, s'élançant de dessous deux immenses blocs de granit, courait en bouillonnant sur un beau lit de sable fin. Quelques gens nus, principalement des femmes et des jeunes filles, s'enfuirent à toutes jambes lorsque nous approchâmes, et gravirent les flancs de la montagne avec une agilité de singe. On m'a plusieurs fois assuré dans le pays que cette chaîne de montagnes, dont les plus hauts points dans le voisinage du Mandara ne dépassent guère deux mille cinq cents pieds, se prolonge à peu près dans la direction du sud à plus de deux mois de marche; de combien au-delà, on n'en savait rien.

Les communications de ce côté ne subsistent que grâce à l'audace de quelques esclaves affranchis, qui pénètrent dans ces régions avec des grains de verre, des tuniques de soie et des cachemires qu'on leur y achète avec empressement et en retour desquels ils reçoivent des esclaves et des pelleteries. Les peuples y sont fort nombreux; ils se peignent le corps de diverses couleurs et vivent en commun, sans reconnaître aucun lien de parenté. On rencontre fréquemment de vastes lacs où abonde le poisson. Les vallées présentent une assez grande variété d'arbres; mais le fer est le seul des métaux qu'on ait encore découvert dans ces montagnes.

Le son des trompettes du sultan qui se firent alors entendre au loin produisit une vive impression sur mes compagnons de route; ils déclarèrent tous qu'il nous fallait aussitôt rebrousser chemin; et quand je voulus du ton le plus doux leur adresser quelques représentations, l'un d'eux prit sans cérémonie la bride de mon cheval, le fit tourner, et me ramena vers la ville, tous les autres nous suivant. Je me soumis donc sans résistance, mais non sans être fort surpris d'une alarme si subitement donnée. Or c'était tout simplement que le sultan donnait audience, et que ces gentilshommes de la chambre désiraient y assister. Ils me quittèrent dès que nous approchâmes des maisons, et je

fus à l'instant même environné d'une centaine au moins d'autres individus, tous si curieux de fouiller dans mes poches et d'examiner ma personne, que piquant mon cheval je regagnai au plus vite le camp où je m'enfermai dans ma tente.

Le soir Barca-Gana me fit appeler, et je trouvai près de lui un des principaux eunuques. Celui-ci me demanda pourquoi j'étais allé dans les montagnes; quel besoin j'avais des pierres que j'avais ramassées et mises dans un sac que je portais derrière ma selle? Il voulut que j'envoyasse chercher ma valise; et, à la vue de douze ou quinze morceaux de différens granits qu'elle renfermait, il prétendit que le sultan ne pouvait permettre qu'on enlevât du pays de pareils trésors; il déclara que je devais du moins donner quelque autre objet en échange. Je m'exécutai de bonne grâce; cependant je ne pus être généreux qu'en recourant à mon porte-manteau particulier. En effet, nous avions apporté d'Europe plusieurs caisses de miroirs, de couteaux, de grains de verre destinés à être offerts en cadeaux à ces chefs dont nous venions explorer le pays, mais nous les avions laissées à Kouka avec tous nos bagages. En cette circonstance je ne pus offrir au sultan que deux foulards rouges qui me servaient de cravate, mon rasoir, mon miroir de poche, et une paire de ciseaux. L'eunuque, profitant du moment où ma malle était ouverte, s'ap-

propria deux de mes mouchoirs de poche, les seuls même qui me restassent. Pour comble de malheur, cette libéralité dont le bruit ne tarda guère à se répandre, m'amena le lendemain dès la pointe du jour quinze des fils du sultan, accompagnés d'une trentaine d'autres personnes, qui tous se mirent à réclamer aussi des présens. Les deux ou trois plus âgés des princes reçurent chacun une paire de chaussons en coton et un foulard; mais les autres s'en allèrent les mains vides, et par conséquent fort mécontens de moi.

Le 25 je m'aventurai à dessiner un site dans la ville; mais aussitôt qu'on s'en aperçut, je fus, avec mon équipage de dessinateur, conduit vers le sultan. Mes crayons qui marquaient sans encre excitèrent une grande surprise parmi les gens de la cour, et la facilité avec laquelle les marques s'en effaçaient au moyen d'un morceau de gomme élastique parut encore plus surprenante. Plusieurs Africains prirent plaisir à tracer différens mots, et à les faire ensuite disparaître; ils y parvenaient sans peine, parce qu'ils ne les traçaient que d'une main tremblante; mais l'un d'eux écrivit en gros caractères ce fragment de phrase du Koran : « Au nom du très puissant et très miséricordieux... » Et appuya si fort sur le papier, qu'il eut beau frotter avec la gomme, les mots restèrent lisibles. Comme il frottait toujours : « Vous ne les enlèverez pas, » lui

dis-je. « Non, non ! je le sais bien, répliqua-t-il ; ce sont des paroles que Dieu a adressées à notre prophète ; je vous défie de les enlever !... Capitaine, ajouta le musulman avec chaleur, vous venez de voir un miracle, et je pourrais vous en citer des centaines d'autres qui ont été pareillement opérés par les simples mots de notre merveilleux livre, le Koran. Vous avez aussi un livre, assurez-vous ; mais il ne peut contenir que des faussetés .. Et pourquoi ? Parce qu'il ne parle pas de Mahomet ; cela suffit... Convertissez-vous donc, capitaine, convertissez-vous ! Dites : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète ; lavez-vous, purifiez-vous, et le paradis vous sera ouvert. Sinon, quel moyen d'échapper au feu éternel ? aucun !... Hélas ! du troisième ciel où je serai assis, je vous verrai au milieu des flammes ; je vous entendrai me criant : Ami, donnez-moi à boire, donnez-moi une goutte d'eau !... Mais l'abîme nous séparera, et alors il sera trop tard. » Pendant cette harangue les larmes de l'orateur coulaient en abondance ; tous les assistans pleuraient aussi ; moi seul, à qui pourtant s'adressait le discours, j'avais plutôt envie de rire que de pleurer.

Quelques jours après, à la suite d'une longue conférence avec le sultan, dont il sortait néanmoins fort irrité, Boo-Khaloom m'annonça que l'armée du sheik se mettrait en route dans la soirée. Comme il se retirait sans me rien dire davantage, voyant sa

mine piteuse, je lui demandai si tout n'allait pas bien. « La volonté de Dieu soit faite ! » fut sa seule réponse. Les Arabes, sans que toutefois leur chef les instruisît du lieu où il allait les conduire, saluèrent par des cris de joie la nouvelle qu'il leur apporta. Tout le reste les intéressait peu dès qu'ils voyaient en perspective une occasion de pillage; aussi se hâtèrent-ils de faire leurs préparatifs de départ.

Nous fûmes en marche à deux heures après midi. Traversant d'abord une belle vallée au sud de Mora, et tournant ensuite les hauteurs qui dominent la ville, nous pénétrâmes au cœur de la masse de montagnes qui s'élève presque au sud de cette capitale. Au coucher du soleil nous campâmes dans un endroit très pittoresque, entouré d'un superbe amphithéâtre de collines, et nommé *Hairay*. Ma tente et celle de Barca-Gana furent dressées sous un arbre immense, appelé *Gubberah* dans le pays, et ressemblant beaucoup au figuier, dont il n'a cependant pas les fruits délicieux. Les troncs des arbres de cette espèce ont communément dix et douze verges de circonférence près de la racine, et j'en ai vu plusieurs qui de leurs vastes branches ombrageaient plus d'une demi-acre de terre. Peu après notre arrivée les trompettes du sultan annoncèrent son approche, et il vint établir ses quartiers à courte distance de nous. Il n'avait jamais de tente, mais dor-

mait en plein air, entouré de ses eunuques. A Hairay sont les restes d'une ville mandaraine, depuis longtemps détruite par les Felatahs; des pans de murs en terre subsistaient encore, à l'abri desquels les troupes bivouaquèrent; les scorpions néanmoins se montrèrent en grand nombre dans le cours de la nuit, et plusieurs hommes furent piqués. Le tumulte que causa cette désagréable visite me réveilla. Apprenant la cause du bruit que j'entendais, j'appelai mon nègre; nous allumâmes un flambeau, et nous tuâmes trois de ces animaux dans ma tente: l'un d'eux était long de six pouces, d'espèce noire, et tout-à-fait semblable à ceux que j'avais vus à Tripoli.

Nous continuâmes notre route le lendemain au lever du jour, et bientôt les chaînes à perte de vue qui nous environnèrent de toutes parts nous offrirent un spectacle plein de richesse et de magnificence. A l'est et à l'ouest apparaissaient les pics sublimes de Vahmy, Savah, Ioggiday, Munday, Vayah, Moyung et Memay, avec des villages groupés sur leurs flancs rocailleux; tandis que devant nous, au sud, se montrait celui d'Horza, surpassant tous les autres en hauteur et en beauté, et que de loin nous y distinguions l'échancrure qui devait nous permettre de le traverser. La vallée dans laquelle nous étions encore était d'une élévation supérieure à celle d'aucune partie du royaume de Bornou, car nous avions toujours monté depuis notre départ de

Kouka : elle avait la forme d'un large pentagone, et semblait avoir servi de bassin à quelque ancien lac. La gorge à travers laquelle nous passâmes l'Horza est formée par un déchirement de cette montagne en deux parties : elle n'a qu'une largeur de cinq cents verges, tandis que de droite et de gauche les rocs s'élèvent perpendiculairement à plus de deux mille cinq cents pieds. Les angles saillans et rentrans que présentent ces rocs se correspondent si parfaitement d'un côté et de l'autre qu'on ne peut s'empêcher de réfléchir, chemin faisant, que si une convulsion de la nature semblable à celle qui les a séparés les rejoignait de nouveau, on ne s'apercevrait pas qu'ils eussent jamais été disjoints.

Ce fut dans l'après-midi seulement que nous atteignîmes le ruisseau de Mikwa, dont les bords étaient couverts d'une belle verdure. Nous laissâmes aux bêtes de somme le temps de satisfaire leur soif et leur appétit; puis nous continuâmes notre marche, et après avoir cheminé l'espace de huit milles au milieu d'une contrée toujours riche de végétation, nous rencontrâmes vers le coucher du soleil un autre courant d'eau nommé *Makkéray*, près duquel nous fîmes halte, mais pour quelques heures seulement. A minuit, nous avançâmes de nouveau afin d'attaquer au point du jour les Felatahs qui, disait-on, n'étaient plus éloignés que de seize milles. La lune était alors dans son troisième

quartier et répandait autour de nous sa belle lumière. Nous marchâmes de la sorte, toujours silencieux et en bon ordre, jusqu'à ce que parût l'aurore; mais dès que le ciel rougit du côté de l'orient, toute l'armée fit halte et récita la prière du matin. Quoique je ne fusse pas musulman, je me souviens en cette circonstance que ma religion m'ordonnait aussi de prier en commençant la journée.

Lorsque les dernières ombres de la nuit eurent entièrement disparu, un noble spectacle s'offrit à mes yeux. C'était l'armée du sultan de Mandara qui se dirigeait vers l'ennemi parallèlement à côté de celle du sheik, et toutes deux étincelaient de riches habits. Le sultan lui-même se tenait sur notre flanc, monté sur un magnifique cheval blanc comme la neige, et portant sur sa personne des insignes rouges propres à le faire reconnaître; il était suivi par ses six eunuques favoris, et par trente de ses fils, tous splendidement habillés, et caracolant sur des coursiers superbes. Outre celui qu'ils montaient, ils en avaient chacun cinq ou six autres conduits par autant de nègres; le sultan en avait au moins douze. Les gens de Barca-Gana s'étaient aussi parés de leurs écharpes rouges par-dessus leurs jaquettes d'acier, et de toutes parts le mélange des couleurs formait un ravissant coup d'œil. Je me plaçai à la droite du général, et arrivés à un lieu nommé *Daggur,* nous pénétrâmes sur deux colonnes dans

un bois très épais à l'extrémité duquel on assurait que nous rencontrerions les Felatahs.

Une ramification de montagnes, moins hautes et de formation plus récente que la chaîne de granit dont elles partent et qui est sans doute une partie d'El-Gibel-Gumhr, ou Monts-de-la-Lune, borde de fort près l'immense forêt que nous eûmes à franchir. Aussi de profonds ravins et de nombreux courans d'eau desséchés rendirent-ils notre passage ennuyeux et difficile. Lorsque nous gagnâmes enfin la pleine campagne, nous ne tardâmes guère à apercevoir une vaste ville ennemie nommé *Dirkulla*. Aussitôt les Arabes se formèrent en ligne, et commandés par Boo-Khaloom, flanqués de chaque côté par un corps considérable de cavalerie, ils coururent à l'assaut. Au moment où ils s'élancèrent, poussant leur cri de guerre national qui est plein d'énergie, je crus remarquer que Barca-Gana et ses officiers échangeaient entre eux un sourire aux dépens de Boo-Khaloom. Dirkulla fut bientôt brûlée, ainsi qu'une autre petite ville voisine; et les quelques habitans qu'on y trouva, c'est-à-dire des enfans et des vieillards incapables de fuir, furent mis à mort sans pitié ou jetés dans les flammes.

Nous arrivâmes ensuite devant une troisième ville, située de telle sorte qu'elle pouvait être aisément défendue contre des assaillans dix fois plus nombreux. Cette ville s'appelait *Musfeia*. Elle était bâtie

sur une éminence, entre deux montagnes beaucoup plus hautes; en face s'étendait un lit de rivière à sec au-delà duquel il y avait un marais; entre ce marais et le bois, la route était traversée par un ravin profond où ne pouvaient passer que deux ou trois chevaux ensemble. Les Felatahs, non contens de ces avantages naturels, avaient établi d'une montagne à l'autre une ligne de gros pieux très pointus, hauts de six pieds, et attachés avec des lanières de cuir cru. Ils avaient placé leurs archers derrière ces palissades et sur l'éminence, avec le lit de rivière devant eux, tandis que toute leur cavalerie était protégée par les montagnes et par la ville : c'était une forte position. Les Arabes cependant s'avancèrent avec beaucoup de bravoure, sans soutien ni coopération de la part des troupes de Bornou ni de Mandara; et malgré la pluie de flèches empoisonnées qu'on lançait contre eux de derrière les palissades, Boo-Khaloom avec sa poignée de soldats franchit tous ces obstacles en une demi-heure, et poursuivit les Felatahs jusque sur les flancs de leurs montagnes. De toutes parts nous vîmes les femmes ennemies, pendant l'action, pourvoir leurs protecteurs de flèches; et quand ils battirent en retraite, tirant toujours sur ceux qui les poursuivaient, elles aidèrent à précipiter de haut en bas des pierres énormes, détachées d'avance et tout exprès des rocs, lesquelles écrasèrent plusieurs

Arabes et en blessèrent d'autres. Barca-Gana soutint alors Boo-Khaloom avec une centaine de ses lanciers qui achevèrent sans compassion cinquante ou soixante blessés, étendus à terre près des palissades. Je le suivis jusqu'au centre de la ville, où s'engagea un combat très vif entre les soldats du sheik et un petit corps de Felatahs. Les guerriers lançaient le javelot avec une grande adresse, et trois fois de suite je les vis punir de mort la témérité d'un ennemi qui mettait pied à terre pour incendier leurs maisons. D'autre part, je vis Barca-Gana, dont le bras musculaire était presque d'un géant, lancer huit javelots ensemble, qui tous, et quelques-uns à trente ou trente-cinq verges de distance, portèrent coup, et dont un entre autres perça un chef qui avait de sa main percé quatre cavaliers. Si les troupes du sheik ou du sultan eussent alors donné avec bravoure, malgré la résistance désespérée des habitans et les renforts qui leur arrivaient du sud-est, elles auraient emporté la ville et les hauteurs qui la dominent, puisque les Arabes chassaient les Felatahs par l'épouvante seule qu'inspiraient leurs misérables fusils; mais au lieu de cela, elles se tinrent immobiles de l'autre côté du lit de la rivière, hors de l'atteinte des flèches.

Aussi les Felatahs, remarquant leur immobilité, se retournèrent bientôt contre ceux qui les pour-

suivaient; à leur tour ils les attaquèrent, et alors ce fut une grêle de flèches si épaisse, que les Arabes ne purent s'empêcher de battre en retraite. En ce moment survint la cavalerie des Felatahs; et certes, si la petite troupe qui accompagnait Barca-Gana, si Boo-Khaloom avec quelques-uns des siens, n'eussent fait des prodiges de valeur, aucun d'entre nous n'aurait vu la journée du lendemain. Plusieurs ne la virent pas : de ce nombre furent le pauvre Boo-Khaloom, qu'atteignit une flèche empoisonnée, et deux de ses esclaves, qui tombèrent près de lui dans l'action. Barca-Gana eut trois chevaux tués sous lui; mon propre cheval fut mortellement blessé en deux endroits; moi-même, une flèche passa si près de ma figure que le sang coula, et j'en reçus deux dans mon manteau. Les Arabes souffrirent beaucoup : ils avaient tous deux ou trois blessures, et j'en remarquai même un qui à la tête seulement en avait cinq.

Dès que les troupes du Mandara et du Bornou s'aperçurent de la défaite des Arabes, elles prirent la fuite avec la plus ignominieuse lâcheté, sans s'être exposées une seule fois aux flèches de l'ennemi, et tout-à-fait à la débandade. Le sultan était à la tête des fuyards; car son intention n'avait eu d'autre but en entreprenant cette expédition, que de profiter du butin que la victoire des Arabes pourrait jeter sur son passage, et d'abandonner le champ

de bataille aussitôt qu'il aurait vu la fortune se déclarer contre eux.

Dans la confusion qui régnait sur tous les points, ce ne fut qu'au bout de quelque temps, et à la vue de Barca-Gana qui montait son quatrième cheval, que je compris toute l'étendue d'un péril auquel je m'étais en quelque sorte exposé volontairement. En effet, si l'une et l'autre des deux blessures de mon cheval provenaient de flèches empoisonnées, je pouvais dire adieu à la vie... Mais je n'eus pas le loisir de bien longues réflexions. Sans presque songer à rien, je suivis mes camarades en déroute, et nous nous enfonçâmes pêle-mêle dans ce bois que peu d'heures auparavant nous avions traversé en bon ordre et animés des plus belles espérances. Comme je m'étais un peu écarté de Barca-Gana, au milieu du désordre avec lequel nous avions franchi le ravin dont il a été question plus haut, et où plus de cent Bornowiens furent massacrés par les Felathas, je suivais alors au grand trot un des eunuques du sultan qui fuyait regardant sans cesse par-dessus son épaule, et la terreur peinte sur le visage. Bientôt les cris des cavaliers ennemis que nous entendîmes derrière nous à peu de distance, nous forcèrent de presser le pas de nos montures. Mais le galop que nous prîmes tous deux épuisa tellement ma bête, qui perdait son sang, que rencontrant une pierre, elle s'abattit. Avant que je me

fusse relevé, les Felatahs me joignirent. Je n'avais cependant pas lâché la bride, et saisissant un de mes pistolets d'arçon, je le présentai à deux de ces féroces sauvages qui dirigeaient déjà leurs lances contre moi. Ils reculèrent aussitôt; mais un autre d'entre eux qui m'approcha plus hardiment, comme je remontais à cheval, reçut la balle qui l'étendit mort, et je pus me remettre en selle. Dès que je fus remonté, je continuai ma retraite, comme bien on pense; mais je n'avais pas fait trois cents pas que mon pauvre animal tomba de nouveau et avec une telle violence, que je fus lancé fort loin contre un arbre; lui-même, effrayé par la cavalerie qui survenait, se releva promptement et prit la fuite, me laissant à pied et sans armes.

Là, à quelques verges de moi, l'eunuque et les quatre esclaves qui le suivaient furent dépouillés et inhumainement égorgés. Leurs cris étaient horribles, et aujourd'hui même il me semble que je les entends encore; puis leur sort ne devait-il pas être le mien? En effet, je fus bientôt entouré d'ennemis, et incapable de leur opposer la moindre résistance, puisque j'étais complétement désarmé. S'ils ne me percèrent pas tout d'abord de leurs lances, ce fut sans doute crainte d'endommager mes vêtemens qui leur parurent un riche butin. Ils commencèrent donc par me les arracher, et me laissèrent nu comme un ver... Mais au lieu de me

donner aussitôt le coup mortel, ils se querellèrent entre eux pour le partage de mes hardes. Ce répit était pour moi une chance de salut; on présume que je ne la laissai pas échapper. Sans hésiter ni réfléchir, tant l'instinct de la vie est fortement enraciné dans l'homme, je me glissai sous le ventre du cheval le plus proche de moi, et je détalai aussi vite que mes jambes me le permirent, vers la partie la plus touffue du bois. Malgré mon effroi, qui était excusable, j'eus encore assez de présence d'esprit pour diriger mes pas du côté de l'est, sachant que je pourrais rencontrer nos traîneurs dans cette direction. Cependant deux des Felatahs n'avaient pas tardé à me poursuivre; même ils me pressaient déjà d'une rude manière, car les broussailles qui étaient remplies d'épines, non-seulement retardaient ma fuite, mais aussi me déchiraient tout le corps, lorsque j'arrivai à un torrent qui coulait au fond d'un profond ravin. A cette vue, on ne saurait imaginer quelle fut ma joie. Comme mes forces étaient presque épuisées, et les bords du torrent fort rapides, plutôt que de perdre un temps précieux à les descendre, je saisis une branche d'arbre qui avançait au-dessus du ravin avec l'intention de me laisser choir dans l'eau. Mais au moment où la branche pliait sous le poids de mon corps, un énorme liffa, la pire espèce de serpens que produise le pays, éveillé par le bruit des feuilles,

s'élança sur moi comme pour me piquer. La frayeur me priva de l'usage de mes sens... Je lâchai la branche, et tombai la tête la première dans l'eau. Cette chute néanmoins me rappela à la vie; je gagnai en nageant la rive opposée, que j'eus beaucoup de peine à gravir, et je fus enfin hors de l'atteinte de mes ennemis.

Mais à peine me félicitais-je de mon heureuse évasion, que le misérable état dans lequel j'étais, sans même un haillon pour me couvrir, se présenta à mon esprit pour me replonger dans l'inquiétude. J'avais momentanément oublié que j'étais seul et nu au milieu d'une forêt; mais alors je sentis à combien de périls j'étais exposé. Je devais sans doute mourir de faim; je crus cependant qu'il me fallait éviter, si je le pouvais, d'être mangé par les bêtes féroces. Je grimpais donc à un arbre pour y passer la nuit et pour échapper aux panthères qui abondaient dans ces bois lorsque, venant à réfléchir que les liffas étaient presque aussi nombreux et non moins redoutables, je perdis la force de monter jusqu'en haut; mais de l'endroit que j'avais atteint, j'aperçus au loin des cavaliers dans la direction de l'est. Je descendis aussitôt, déterminé à les joindre, amis ou ennemis. Quelle fut donc mon ivresse quand je reconnus Barca-Gana et Boo-Khaloom avec cinq ou six Arabes à cheval! Ils étaient également poursuivis, et d'assez près, par une bande de Felatahs; mais les

fusils et les pistolets dont ils étaient armés tenaient leurs ennemis en respect, et même favorisaient la retraite des piétons. Je les appelai de toute ma force ; mais le bruit et la confusion qui régnaient de ce côté, les plaintes de ceux qui tombaient sous les coups des Felatahs, les cris de ralliement que poussaient les vaincus et les vainqueurs, eussent rendu inutiles tous mes efforts pour me faire entendre, si un nègre, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, Maramy, ne m'avait aperçu de loin. Ce fut à cet homme que je dus d'échapper une seconde fois à la mort dans cette affreuse journée. Accourant vers moi, il m'aida à monter en croupe derrière lui, tandis que les flèches sifflaient sur nos têtes ; puis nous rejoignîmes l'arrière de l'armée aussi vite que les blessures de son cheval nous le permirent. Après avoir parcouru de la sorte un mille ou deux, comme la poursuite se ralentissait, vu que tout le bagage avait été abandonné à l'ennemi, Boo-Khaloom, qui survivait, s'approcha de moi et commanda à un de ses gens de me donner un manteau ; j'en avais bien besoin, car le soleil brûlant commençait déjà à me couvrir le cou et le dos de pustules très douloureuses. Peu après m'avoir rendu ce dernier service, mon noble ami expira par suite de la flèche empoisonnée qu'il avait reçue dans le pied. « Voyez, voyez ! Boo-Khaloom se meurt, » s'écria Maramy. Je tournai la tête : c'était le plus grand effort que je

pusse faire, et je le vis en effet tomber de cheval dans les bras de son Arabe favori.

En ce moment Barca-Gana me conseilla de prendre le cheval de Boo-Khaloom, et j'allais profiter du conseil, quoique l'animal fût blessé. « Capitaine, n'en faites rien, car il va mourir, » me dit Maramy. En un instant, car on ne me laissa qu'un instant de réflexion, je me décidai à rester derrière mon sauveur. Deux Arabes haletant de fatigue s'emparèrent alors des rênes, et montèrent sur la bête par moi dédaignée; mais au bout d'une demi-heure à peine, elle tomba morte, et les deux Arabes reçurent eux-mêmes la mort avant d'avoir eu le temps de se relever. Si nous ne fussions arrivés à la rivière de Makkeray, je ne pense pas qu'il m'eût été possible de supporter davantage la soif qui me consumait. J'essayai plusieurs fois de répondre aux avertissemens que me donnait Maramy, de le tenir plus fermement lorsque nous avions à franchir des endroits de la route inégaux et tortueux; mais je n'y pus jamais parvenir : l'unique résultat de mes efforts était une douleur aiguë dans l'estomac et dans le gosier.

Quand nous atteignîmes la rivière, les chevaux, dont le sang coulait par les narines, se précipitèrent dans l'eau qui n'était pas très creuse, et, me laissant moi-même glisser de derrière Maramy, je m'y agenouillai au milieu d'eux. Il me sembla que le breu-

vage bourbeux que j'avalai alors me faisait renaître à la vie; je tombai dans un profond sommeil; et quand on me réveilla, bien que ce fût au bout d'un quart d'heure, j'avais recouvré une grande partie de mes forces. Il n'en était pas de même du cheval que je continuai de partager avec mon sauveur: ses jambes s'étaient raidies au point qu'il pouvait à peine marcher. Les autres chevaux avaient presque tous succombé après avoir bu. Nous ne pûmes donc continuer notre retraite qu'avec lenteur, et il était plus de minuit lorsque nous fîmes halte sur le territoire du sultan du Mandara.

Qu'on se figure les suites inévitables d'une course de quarante-cinq milles faite d'un seul trait sur le dos nu d'un cheval pitoyablement maigre! Je fus toute la nuit dans un état déplorable; et quoique l'irritation des ulcères nombreux dont je fus couvert fût encore augmentée par le manteau de laine plein de vermine que les Arabes m'avaient jeté sur les épaules, je ne pus avant le soir du lendemain me procurer une chemise. Un homme qui en avait deux, et qui les avait portées chacune pendant huit ou dix jours, m'en donna une, sur ma promesse de lui en rendre une neuve à Kouka. En outre, il me fallut reposer une partie de la nuit et tout le jour suivant, sans autre abri qu'un arbre sur ma tête, car Barca-Gana n'avait pas de tente à m'offrir; la seule qu'il possédât, il l'avait laissée à Mora pour ses

femmes; mais le 29 un des chefs de l'armée du sheik, nommé May-Meegamy, dont j'avais gagné, je ne sais pourquoi, les bonnes grâces, daigna me recevoir dans sa tente de cuir, et me donna même un habillement complet dont il dépouilla en ma faveur un de ses esclaves.

A Mora, nous fîmes le recensement des Arabes: de deux cents qu'ils étaient, quarante-cinq avaient péri sans compter leur chef; et les autres, sans exception, avaient été si grièvement blessés, qu'il en succomba encore un grand nombre après la retraite. Tous leurs chameaux et tous leurs bagages furent perdus, de sorte que ceux qui survécurent, pour ne pas mourir de faim, se virent obligés de recourir à la commisération de Barca-Gana. Le sultan du Mandara se prépara sans délai à retourner contre les Felatahs, dans la crainte qu'ils ne vinssent d'eux-mêmes lui rendre visite. Quant à nous, après lui avoir souhaité de mieux réussir dans la seconde que dans la première expédition, nous reprîmes le chemin de Kouka, dont nous étions encore séparés par une distance de cent quatre-vingts milles.

Nous y arrivâmes en six jours de marche. J'eus beaucoup à souffrir pendant la route, tant d'esprit que de corps, mais je ne me plaignis pas. A dire vrai, mes plaintes eussent été inopportunes et stériles, puisque tous mes compagnons ne souffraient pas moins que moi. Mes pertes étaient grandes

cependant, et pour la plupart irréparables : j'avais perdu mon pauvre cheval avec son harnachement, la mule que montait mon domestique, une malle qui contenait presque tout mon linge, ma boussole, ma boîte à dessin, et la plupart des vues que j'avais prises dans le cours de l'expédition. Mon nègre ne m'était plus d'aucun secours; forcé de voyager à pied, tandis que j'avais du moins obtenu une monture, grâce à Barca-Gana, il arrivait toujours aux lieux de repos quelques heures après moi, et alors je n'avais plus besoin de ses services. Pendant les haltes de la journée, je me réfugiais ordinairement sous la tente hospitalière de mon nouvel ami May-Meegamy; mais le soir je me couchais à terre près de celle du général, pour qu'il me donnât à souper, à moi aussi bien qu'à ma bête. Le plus souvent, à peine étais-je couché que je m'endormais d'un profond sommeil; mais toujours vers minuit un de ses esclaves me réveillait pour que je mangeasse un peu de gussub, de pâte et de graisse, mêlée avec une herbe verte qui s'appelle *maloheia* en arabe. Barca-Gana me jetait d'habitude cette nourriture par-dessus sa tente, et ce n'était que son reste. Mon orgueil lutta bien des fois contre ma faim, mais celle-ci finissait toutes les fois par être victorieuse; je mangeais ce que j'avais d'abord dédaigné, et je me sentais même de la reconnaissance pour celui qui me faisait faire un si

triste repas. C'était réellement une grande bonté de sa part, puisque personne, je crois, dans toute l'armée, sauf lui et moi, ne mangea autre chose pendant les six jours de route que du froment sec détrempé dans de l'eau froide.

A Kouka, où nous fûmes enfin de retour le 5 mai, le sheik me témoigna toute sorte d'égards, et répara autant que ses moyens le lui permettaient les différentes pertes que j'avais éprouvées. Il m'assura que la faute de la défaite devait être rejetée sur les troupes mandaraines, et ajouta que je verrais bientôt comment les siennes se battaient quand il était à leur tête, dans une expédition qu'il méditait contre Munga, contrée située à l'ouest. Je lui répondis que j'étais tout prêt à l'accompagner; et cette réponse parut lui causer une extrême satisfaction.

Qu'il me soit maintenant permis de dire quelques mots de la chaîne du Mandara. L'élévation de la contrée augmente peu à peu, à mesure qu'on avance vers l'équateur. Mais, à proprement parler, ce n'est qu'aux environs de Delow que commence le point le plus septentrional des montagnes. Leurs différentes ramifications s'étendent sur une longueur qui semble interminable à l'est-sud-est, au sud-ouest et à l'ouest; tandis que vers le sud plusieurs embranchemens se développent, si on peut s'exprimer ainsi, sous presque toutes les formes les

plus pittoresques, et dans toutes les directions imaginables. Les plus proches ne semblent pas excéder une hauteur de deux mille cinq cents pieds, mais les pics majestueux qui se montrent dans le lointain ont une élévation double. Quant à l'étendue véritable de cette chaîne, ou plutôt de ces groupes de montagnes, je ne puis qu'exposer ici les renseignemens que me donnèrent les habitans de la contrée.

L'un d'eux m'assura qu'il était allé, à vingt journées au sud du Mandara, dans un pays appelé *Adamowa*, situé suivant lui au centre d'une plaine entourée de montagnes dix fois plus hautes qu'aucune de celles que nous voyions. Il avait d'abord atteint Mona ou Monana, qui était à cinq journées de marche, puis Bogo distant de sept autres journées; et là, en échange d'une tunique de cachemire, le sultan lui avait donné quatre esclaves. Après avoir encore marché pendant huit jours, il avait enfin gagné Adamowa. Les naturels des pays qu'il avait parcourus, ou du moins les Kerdies qui habitent les montagnes, car l'Adamowa propre est occupé par des Felatahs, mangent, disait-il, la chair du cheval, du mulet, de l'âne, et de tous les animaux sauvages qu'ils tuent. Personne, à l'exception des sultans et de leurs fils, ne porte de vêtemens; les autres gens vont nus des pieds à la tête; seulement les hommes jettent quelquefois sur leurs

reins une peau de bête; mais les femmes jamais. L'individu auquel je suis redevable de ces détails me parla aussi de plusieurs vastes lacs qu'il avait vus dans son voyage, et décrivit même avec beaucoup de clarté une rivière qui coule entre deux chaînes de montagnes très hautes, et qu'il traversa avant de gagner l'Adamowa : cette rivière, prétendait-il, vient de l'ouest, et n'est autre que la Quolla ou Quana qui passe à Nyffe, à Kova et à Raka; elle n'a d'ailleurs aucun rapport avec la rivière qui baigne Kano, laquelle est tout-à-fait distincte du Shary, et se jette dans le Tchad; mais le cours d'eau en question arrose le sud du Begharmi, porte alors le nom de *D'Aga*, et se réunit vers l'est au Nil. Kaid-Moussa, mon voyageur, était un homme fort intelligent, qui avait visité Niffe, Raka, Waday et Darfour, ville au travers de laquelle passait aussi la rivière. Au sud de cette même rivière, la population se compose entièrement de Kerdies, jusqu'au Grand-Désert. Ce désert est traversé plusieurs fois l'an par des caravanes d'hommes dont la peau est blanche, mais qui ne sont cependant pas chrétiens, et qui portent leurs marchandises depuis la grande mer jusqu'à cette contrée d'Adamowa. Kaid-Moussa lui-même y vit des pains de sucre blanc, plusieurs fusils, des vases de métal et du rum.

Tous les habitans du Mandara s'accordaient à déclarer que leurs montagnes se prolongeaient à

deux mois de marche vers le sud. Le pic le plus méridional que je pus distinguer est celui qu'on nomme *Mendify;* il est situé, dit-on, à deux longues journées de marche, en d'autres termes à trente-cinq milles de Musfeia. Vu de cette distance, il ressemble à une des aiguilles de la mer de Glace.

Le fer se trouve en abondance, comme je crois l'avoir déjà remarqué, dans toutes les montagnes du Mandara; mais j'ignore si l'on y rencontre d'autre métal. Toutes les maisons ou huttes du pays ont, à l'enclos qui les entoure, une porte faite de morceaux de bois qui sont retenus ensemble au moyen de ferrures. Les habitans fabriquent en outre des gonds, des loquets, de petites barres, et une espèce de houe servant à sarcler le grain, qu'ils vont vendre dans les villes du Bornou. Le fer qu'ils emploient est principalement tiré de la partie occidentale du Karowa. J'allai rendre visite à un forgeron, afin de voir le métal dans son état naturel: la forge consiste en un trou creusé dans le sable; les soufflets étaient deux sacs de peau de chèvre, avec un tube de fer fixé dans chaque, lequel tube pénétrait sous le feu. Le vent était produit par un homme qui soufflait dans les sacs, au moyen d'une ouverture qu'on y avait laissée exprès. Les marteaux étaient simplement des morceaux de fer brut pesant à peu près deux livres, de même que l'enclume.

Quatre ouvriers, vu l'imperfection de leurs instrumens, travaillaient avec une certaine adresse.

L'extérieur des habitans du Mandara diffère de celui des Bornowiens, ou Kanoury, comme ils s'appellent; et la différence est tout-à-fait en faveur des premiers. Les hommes sont en général intelligens et affables; ils ont le front haut, quoique plat, de grands yeux brillans, des cheveux bouclés, le nez presque aquilin, au total la face moins aplatie que les naturels du Bornou. Les femmes sont remarquables pour leur bonne mine, mais je ne puis dire pour leur beauté; je dois convenir cependant qu'elles sont à juste titre célèbres pour l'élégance de leurs formes : on retrouve chez elles cette protubérance de certaines parties qui distingue les Hottentotes; leurs mains et leurs pieds sont singulièrement petits, et comme ces avantages passent aux yeux des Turcs pour les plus précieux qu'une femme puisse réunir, les esclaves mandaraines se vendront toujours à un prix fort élevé. Combien n'en ai-je pas vu, dans leur pays natal, jouer entre elles devant moi sans que seulement la feuille de figuier d'Ève ne cachât la moindre partie de leurs charmes! Un homme qui me prit pour un marchand maure m'emmena un jour dans sa maison, afin de me montrer, disait-il, les plus belles esclaves du Mandara. Il en avait trois, âgées de moins de seize ans, mais déjà tout-à-fait formées, car ce sont de précoces climats; et certai-

nement, pour des négresses, elles étaient les plus jolies et les mieux faites que j'eusse jamais vues. Elles n'avaient sur le dos qu'une simple pièce d'étoffe à raies bleues, et cependant ne paraissaient pas connaître leur nudité. On voit à Kouka et à Angornou un assez grand nombre de ces beautés; mais elles ne sont jamais vendues en place publique, on va les acheter dans les maisons des marchands. Il m'arriva d'être présent à un marché de ce genre, où l'acheteur avait à choisir entre trois esclaves : or, l'ampleur de ce que les dames de nos pays appellent des avantages est tellement requise dans ces provinces au nombre des appas, que sans pour ainsi dire prendre la peine de regarder leurs figures, il les fit aussitôt se retourner, les plaça en ligne comme des soldats, et les examinant par derrière vers le haut des cuisses, choisit celle qui avait la partie du corps à la chute des reins plus saillante que ses compagnes.

La veille du Rhamadan, qui commençait le 13 mai, j'eus une entrevue avec le sheik; il m'apprit l'époque à laquelle il comptait partir pour le Munga, et nous convînmes ensemble, après quelque débat, que je me rendrais d'abord à Birnie, ancienne capitale du Bornou; que j'explorerais le pays où elle est située, les ruines de la ville de Gambarou, et la rivière de même nom, qu'on dit venir du Soudan; que j'en suivrais ensuite le cours, et que je le rejoindrais

à un endroit appelé Kabshary, sur la même rivière, où il devait se rendre par une route différente. Toute la population de Kouka était en confusion par suite du départ de cette armée; car presque tous les hommes, à l'exception du gouverneur, avaient reçu ordre d'accompagner le sheik; toutefois, avant de se mettre en marche, il jugea convenable d'envoyer un courrier à Tripoli avec la nouvelle de la mort de Boo-Khaloom, et nous en profitâmes pour écrire en Angleterre. Le courrier partit le 17 mai, et le 18 le sheik alla bivouaquer à Dowergoo, lac situé à environ six milles de Kouka.

Excursion sur les bords du Gambarou et vers la contrée de Munga.

Nous quittâmes nous-mêmes Kouka le 22, avec un guide nommé Omar-Gana, cinq chameaux et quatre domestiques. Comme on le sait déjà, nous allions visiter Birnie. Pendant les deux premiers jours nous fîmes matin et soir de dix à quatorze milles, interrompant notre marche durant la grande chaleur. Toute la contrée qui environne la capitale actuelle du Bornou est plate et sans intérêt; le sol est formé d'alluvion; on n'y trouve aucune pierre, de quelque genre que ce soit; mais les arbres y abondent, surtout les acacias. Nous rencontrâmes un ou deux puits d'eau passable, et quelques huttes çà et là; si cependant nous n'avions pas fait provision

de vivres, nous aurions couru risque de mourir de faim.

Le 24, vers midi, nous parvînmes à la rivière qui porte les noms de *Gambarou* et d'*Yeou,* et nous campâmes près d'une réunion de huttes assez considérable appelée *Lada.* Nous étions alors à soixante milles de Kouka. En cet endroit la rivière forme une sinuosité qui ressemble à une S; l'eau y est toujours fort basse, quoique les rives soient hautes et qu'elles paraissent pouvoir contenir un courant considérable; à quelque distance même du lieu de notre campement il semblait qu'on pût passer à pied sec. Après m'être reposé quelques heures, je me promenai dans les environs, cherchant du gibier. Je suivis d'abord la direction orientale de la rivière; mais, jusqu'à plus de quatre cents verges des bords, le sol était tellement recouvert de grandes herbes et de broussailles épineuses, que je fus bientôt forcé de m'en éloigner davantage, et de cheminer à travers une bande de terrain qui au-delà avait été partiellement déblayée de manière à recevoir quelques chétives plantations de coton. Tandis que je poursuivais une troupe de pintades au milieu d'un champ, je fus assailli soudain par les cris d'une dizaine de femmes et d'enfans qui, à ma vue, jetant les vases pleins d'eau qu'ils portaient, s'enfuirent avec la plus terrible frayeur. Je continuai néanmoins ma route; mais je n'avais pas fait plus d'un quart de

mille, lorsque mon nègre me montra plusieurs hommes qui avançaient la tête derrière d'épais buissons, et qui évidemment épiaient nos mouvemens.

Je lui recommandai de se tenir sur ses gardes, puisqu'il portait une carabine chargée à balles; et nous les appelâmes à plusieurs reprises, mais en vain : ils avaient été alarmés par les femmes, qui prétendaient que nous étions des Tuaricks; or, ils les redoutent sans cesse, car leur pays n'est éloigné que de sept jours des lieux où l'on voit souvent ces maraudeurs qui visitent sans crainte les extrémités du royaume de Bornou. Les habitans de ces régions sauvages ne peuvent se résoudre à quitter leurs demeures actuelles; ils se résignent tranquillement à voir emmener leurs troupeaux et leurs enfans, à voir incendier leurs huttes, plutôt que de chercher dans les villes une résidence plus sûre. Ils ont cependant une manière de se défendre contre ces cruels envahisseurs, qui souvent les met à même de satisfaire leur vengeance : ils creusent dans la terre des trous ronds, de plusieurs pieds, au fond desquels ils piquent six ou huit bâtons pointus et durcis au feu; puis ils recouvrent si bien ces fosses au moyen des longues herbes environnantes, que l'œil ne saurait découvrir l'endroit où est dressé un semblable piége. Un animal passant avec son conducteur sur une de ces trappes y tombe inévi-

tablement, et il n'est pas rare que l'homme et la bête périssent de la chute.

Lorsque je regagnai ma tente avec les gens que j'avais d'abord alarmés, et qui m'empêchèrent de repasser dans la direction des trous, comme je l'avais fait une première fois, je tremblai au souvenir des dangers auxquels j'avais alors échappé comme par miracle, puisque certains de ces *blanquas,* comme disent les habitans, n'étaient pas à une verge de distance des marques de mes premiers pas.

Le pays avoisinant la rivière du côté de l'ouest est orné d'une multitude d'arbres magnifiques, parmi lesquels abondait le *googooroo* ou jujubier. Nous mangeâmes avec avidité des divers fruits sauvages que ces arbres nous offrirent; et s'ils n'avaient ni goût ni douceur, nous les trouvâmes du moins rafraîchissans : nous choisîmes d'ailleurs de préférence ceux dont se nourrissaient les singes ; en effet, *les hommes enchantés* (c'est le nom que leur donnent les Arabes) étaient si nombreux dans le pays, que nous en rencontrâmes le soir une bande de cent cinquante et plus qui faisaient un horrible vacarme; à notre approche, loin de quitter la place et de s'enfuir, ils nous jetèrent au contraire des pierres et des fruits. Mon nègre se fâcha et voulut tirer sur eux, mais je pensai que, vu leur nombre, ils n'étaient pas assez audacieux pour mériter un tel châtiment.

Le 25, à environ deux milles de Lada, nous quittâmes la rivière, et nous fîmes halte vers midi près d'un petit lac. Dans la seconde partie de la journée nous en aperçûmes un autre du même genre, et nous campâmes à neuf heures du soir sur les bords d'un troisième plus vaste que les précédens appelé *Engataranaram*. Nous avions cheminé tout le jour à travers une immense forêt, suivant des sentiers sinueux et étroits à peine battus par les voyageurs, et voyant presque à chaque pas des traces de lion, de chacal et d'hyène. La nuit les rugissemens de ces animaux nous convainquirent qu'ils n'étaient pas fort éloignés.

Le matin nous avions rencontré une caravane qui venait du Soudan, composée d'environ vingt personnes, et conduisant cent cinquante esclaves. Quelques heures après nous arrivâmes à l'endroit où ces gens avaient passé la nuit. Ils avaient allumé leurs feux au milieu même de la route, et s'étaient entourés d'une bonne clôture, construite selon l'usage avec de grosses branches d'arbres et du bois sec, de manière qu'elle pût s'enflammer aisément dans le cas où les bêtes féroces seraient nombreuses et s'approcheraient trop. D'ordinaire on place au centre de cette clôture les chameaux et les animaux de toute espèce; et il est rare que ceux qui en sortent pendant la nuit ne soient pas dévorés.

Le soir, avant de dresser nos tentes, notre guide Omar-Gana descendit de cheval, prêta un instant l'oreille avec attention, et déclara qu'il entendait le retentissement de pas humains. En effet nous tirâmes un coup de carabine auquel il fut peu de temps après répondu par un cri, et à une courte distance nous trouvâmes une douzaine de Kabshariens, se rendant à Kouka, près desquels nous dormîmes. Les caravanes du Soudan sont souvent volées dans ces bois : des nègres fugitifs, habiles archers pour la plupart, tirent les conducteurs de derrière les arbres, puis s'emparent du bagage.

Le 26, après une marche de huit milles à l'ouest, nous parvînmes à un lac nommé Gumzaigee dont la longueur est d'un mille. La route passe entre ce lac et un autre nommé Gumzaigee-Gana. Sept milles plus loin il y en a un troisième nommé Muggaby, ou lac du sultan de Bornou : celui-là est presque long de trois milles et large d'un mille et demi; ses rives sont couvertes d'une belle verdure et ses eaux très profondes; il renferme un grand nombre d'hippopotames, et de temps à autre leurs têtes noires apparaissaient à la surface. Après avoir dressé nos tentes pour la nuit suivante et pris quelque nourriture, comme nous avions encore quatre ou cinq heures de jour, nous remontâmes à cheval et nous allâmes visiter les restes du vieux Birnie, qui s'étendait presque jusqu'au lac.

Nous suivîmes la grande route qui mène au Soudan, et au bout d'environ deux milles nous arrivâmes au lieu où s'élevait jadis la capitale du Bornou. Les ruines de la cité, que nous vîmes alors, nous convainquirent mieux de la puissance des anciens sultans de cette province que tous les récits qui nous avaient été faits de leur magnificence... On nous avait montré les emplacemens d'une trentaine de larges villes rasées par les Felatahs à l'époque où ils détruisirent la capitale, et maintenant nous avions sous les yeux les restes de cette capitale même! Le vieux Birnie couvrait un espace de cinq ou six milles carrés, et n'avait pas, dit-on, moins de deux cent mille habitans. Plusieurs parties des murs subsistaient encore : ils étaient épais de trois ou quatre pieds, haut de seize à dix-huit, et bâtis en briques rouges fort dures. Du sommet d'une de ces ruines nous aperçûmes la rivière de Gambarou, coulant presque à l'est, malgré ses détours nombreux, et seulement distante de quelques milles. Au coucher du soleil nous regagnâmes nos tentes.

Le lendemain, traversant la tête du lac Muggaby, nous dirigeâmes notre route au nord-ouest. Après avoir quelque temps cheminé dans des terrains bas, inondés en certains endroits, nous atteignîmes la rivière qui prend le nom du district tant qu'elle y coule. A l'endroit où nous la rencontrâmes,

elle est large d'environ un quart de mille et contenue dans un lit profond; les rives sont couvertes d'herbes épaisses, de broussailles et de bambous; l'eau est douce et agréable à boire : elle nous sembla d'autant plus délicieuse que les jours précédens nous n'avions bu que l'eau du lac, qui pourtant était un véritable nectar, comparée à celle des puits aux environs de Kouka. Près du bord, et dans le creux d'une légère courbure que fait la rivière, florissait il y a quatorze ans la ville de Gambarou, qui a donné son nom au district, et qui était la résidence favorite des souverains de Bornou. Les ruines que le temps n'a pas encore détruites prouvent au voyageur que cette ville était digne de la préférence dont elle jouissait. Parmi les restes d'édifices qu'on aperçoit de toutes parts, nous remarquâmes les murs d'une mosquée qui était longue et large de plus de vingt verges, et ceux du palais des sultans auquel paraît aussi avoir été attachée une mosquée particulière. Toute la ville était bâtie en briques, et devait avoir plus belle apparence qu'aucune des villes actuelles. La position était superbe; et quoique les campagnes environnantes soient aujourd'hui pleines de ronces et de plantes inutiles, notre guide nous assura qu'elles étaient autrefois cultivées avec beaucoup de soin. Alors la rivière était animée par un grand nombre de barques, qui se rendaient à Kabshary et

aux autres cités de l'ouest ou qui en revenaient. Mais dans ce temps Kouka n'existait pas encore, et Angornou n'était qu'une petite réunion de huttes.

Le 28 nous suivîmes le cours de la rivière à l'est pendant trois milles, jusqu'au lieu où elle reprend le nom d'Yeou. Lorsque nous regagnâmes nos tentes, au bout de quelques heures, nous apprîmes des nouvelles qui rendirent notre situation tout-à-fait critique. Kabshary, la ville même vers laquelle nous devions continuer notre route pour y attendre l'arrivée du sheik, avait été, depuis notre départ de Kouka, attaquée par les guerriers du Munga, brûlée en partie, et abandonnée par les habitans. Comme nous délibérions sur un parti à prendre, deux lanciers kanembous vinrent nous annoncer que la cavalerie battait toute la contrée environnante, qu'elle avait même visité la partie de la rivière que nous avions explorée le matin, et qu'après avoir forcé à la retraite tous les Shouaas qui allaient rejoindre l'armée du sheik, ils avaient emmené tous les bestiaux qui se trouvaient sur leur passage. Dans ces conjonctures nous résolûmes de regagner la route de Kouka; mais la chose n'était pas sans difficulté : la prudence nous suggéra enfin de suivre les bords de la rivière d'aussi près que possible, et de nous glisser à travers les bois, en évitant tous les chemins battus. Nous commençâmes notre retraite à trois heures après midi par la rive méridionale, n'avançant

qu'avec beaucoup de lenteur, car notre route était encombrée d'arbres et de broussailles qui la rendaient extrêmement difficile. Au bout de deux milles nous passâmes sur la rive méridionale, et nous rencontrâmes, un peu avant le coucher du soleil, une troupe de quatorze ou quinze éléphans que les nègres firent danser et cabrioler comme des chèvres en frappant violemment un bassin de cuivre avec un bâton. Lorsque la nuit devint plus sombre nous jugeâmes convenable de camper jusqu'au matin dans une petite clairière, où un gros arbre, détruit par les attaques de la fourmi blanche, était tombé, et nous offrait du bois pour préparer notre repas. Il n'eût pas été sans péril d'en aller chercher si tard à quelque distance, à cause des lions; et le peu d'herbe que nous recueillîmes pour nos chevaux croissait en vue de nos tentes. Nous tînmes nos animaux le plus près possible de nous, et nos feux restèrent allumés la plus grande partie de la nuit : nous ne fûmes troublés que par quelques rugissemens, plutôt par ceux de l'éléphant et du chacal.

Le lendemain nous continuâmes notre route suivant les sinuosités de la rivière; en plusieurs endroits elle était presque aussi large que la Tamise à Richmond, et la rive, complétement débarrassée d'arbres sur un espace de quelques cents verges, offrait une belle verdure; à midi, au contraire, le bois devint beaucoup plus épais qu'il n'avait encore

été : nous n'aperçûmes plus le moindre sentier, et notre guide déclara qu'il ignorait en quel endroit nous étions. Un peu plus loin, il nous fut tout-à-fait impossible de passer outre : les ronces, s'élançant d'un tronc d'arbre à un autre, formaient une barrière impénétrable ; et quand nous fûmes parvenus, non sans peine, à en arracher quelques-unes, nous trouvâmes que l'herbe perfide de dessous cachait simplement de larges et profonds blanquas, bien munis de pieux, capables enfin d'engloutir un Tuarick avec sa monture, et de causer leur mort. En s'efforçant de trouver un passage à quelque distance, M. Oudney faillit tomber dans une de ces fosses. Nous n'osions donc plus bouger ; mais Omar-Gana prétendit que ces fortifications indiquaient le voisinage de quelque ville qui s'était ainsi préparée contre les Mangowiens, et il m'engagea à tirer un coup de fusil, afin d'attirer des habitans qui nous serviraient de guide. En effet, deux vigoureux nègres vinrent bientôt à notre secours ; et, après nous avoir examinés à travers les arbres pour reconnaître qui nous étions, ils nous conduisirent à leur village que nous n'aurions jamais réussi à trouver seuls, quoiqu'il fût peu éloigné. Les avenues étaient complétement barricadées de toutes parts, et les sentiers de chaque direction coupés par tant de ces blanquas que, même avec un guide et marchant un à un, nous avions la plus grande peine à les éviter.

Arrivés au village qui s'appelait *Wallad* et qui était si pauvre que nous ne pûmes y trouver une jatte de lait, malgré que nous offrions en retour des aiguilles et des grains de verre, ce fut cependant une consolation pour nous d'apprendre que nous n'étions plus qu'à quelques heures de marche du sheik qui bivouaquait du côté septentrional de la rivière, et dans la soirée nous résolûmes de le joindre. Repassant donc l'Yeou à un endroit où il était à sec, nous trouvâmes le camp bornowien sur les bords d'un vaste marais nommé *Dummasak*, à environ cinq milles du gué : nous n'y parvînmes qu'après le coucher du soleil, et traversant des groupes nombreux de lanciers kanembous qui étaient couchés en plein air, nous gagnâmes la place où s'élevaient les tentes du sheik et de ses principaux officiers. Quand il sut que nous étions de retour, il fit dresser la nôtre près celle de Mady-Gana, chef de sa maison, qui peu après nous apporta les complimens de son maître et un excellent souper.

On nous apprit bientôt qu'un paquet, arrivé pour nous d'Angleterre, nous attendait à Kouka, où l'avait apporté une caravane du Fezzan. En conséquence, désireux de savoir quelles nouvelles on nous mandait de notre pays, et manquant d'ailleurs de toute espèce de provisions, nous décidâmes de retourner le matin suivant à la capitale du Bornou;

mais cette détermination, que nous jugeâmes convenable de transmettre au sheik, ne lui fut pas communiquée, j'ignore pour quel motif, et il partit au point du jour, nous laissant seuls, sans guide, sans que nous sussions s'il approuvait notre dessein, sans aucune connaissance de la route, enfin à la queue d'une armée indisciplinée. Après trois heures de délibération, comme nous ne recevions toujours aucun ordre du sheik, nous prîmes le parti de regagner seuls Kouka; cependant nous avions à peine fait un quart de mille sur la route qui devait nous y conduire, que nous vîmes Omar-Gana accourir vers nous; il nous dit que son maître était fort mécontent de ce que nous ne l'avions pas suivi, et nous enjoignit de revenir sur nos pas. Il nous fallut obéir. Faisant donc volte-face, nous marchâmes quatre heures à la chaleur du jour, et nous arrivâmes pour la seconde fois au lac Muggaby que nous avions quitté trois jours auparavant. Quelques endroits de la route étaient extrêmement pittoresques; et cette beauté naturelle des sites fut bientôt accrue par des groupes de guerriers nus qui, avec leurs boucliers, se reposaient en différens endroits sur les bords du lac, tandis que des centaines d'autres étaient dans l'eau, chassant le poisson qu'ils piquaient de leurs lances, et qu'ils apportaient sur la côte avec une surprenante dextérité. Des feux étaient allumés par leurs compagnons qui faisaient

rôtir les produits de leur chasse de la manière que j'ai indiquée plus haut.

Le Muggaby, avec sa surface tranquille et bleue d'azur, présentait, au moment de notre arrivée, un spectacle tout-à-fait curieux. Les rives, ainsi que les basses eaux, étaient couvertes de chevaux qui paissaient et d'hommes qui se baignaient : au centre, les hippopotames montraient sans cesse leurs museaux noirs ; enfin le bois qui à l'extrémité sud-ouest du lac avait pris feu, jetant des flammes jusqu'aux nuages, répandait à l'entour une lueur lugubre qui involontairement vous faisait frissonner.

Le lendemain, nous cheminâmes avec l'armée. Il y a peu d'ordre dans ces sortes de marche, jusqu'à ce qu'on approche de l'ennemi. Chacun paraît savoir qu'il doit à tel jour se trouver en tel endroit, et pourvu qu'il atteigne au jour dit l'endroit désigné, tout est bien. Le sheik marche en tête, et immédiatement après lui vient le sultan de Bornou, qui l'accompagne toujours en pareille circonstance, quoiqu'il ne se batte jamais. Le premier est lui-même précédé de cinq drapeaux, deux verts, deux rayés, et un rouge, sur lesquels sont écrites en lettres d'or des phrases du Koran, et environné d'une centaine d'officiers et d'esclaves favoris. Un nègre jouissant de toute sa confiance le suit de près à cheval, et porte son bouclier, sa cotte de mailles, son casque d'acier, toutes ses armes enfin : un

autre, monté sur un coursier rapide et bizarrement habillé avec un chapeau de paille et des plumes d'autruche, tient son tambour. La perte de ce tambour dans l'action est toujours regardée comme malheureuse et déshonorante; à la suite des officiers marchent les eunuques et le harem : le sheik n'emmène avec lui que trois femmes qui montent les jambes écartées sur de petits chevaux dressés avec soin, et que conduit par la bride un jeune esclave ou un eunuque. Leur tête et leur figure sont complétement cachées par un voile de soie brune.

Le sultan de Bornou a cinq fois autant de suite, et son harem est trois fois plus nombreux; il est aussi accompagné par des hommes portant des trompettes de bois creux, longues de dix à douze pieds, et ne cessant jamais d'en tirer quelques sons. Le sheik n'a point de trompettes, attendu que ces instrumens sont réservés par privilége à la royauté seule. Devant le sultan s'avance le porte-enseigne, et cette enseigne consiste en un très long bâton, au bout duquel sont attachées des lanières de cuir et des soies de différentes couleurs, en imitation sans doute des queues du pacha; à sa droite et à sa gauche se tiennent deux guerriers armés de lances énormes, avec lesquelles ils sont censés défendre leur maître dans l'action, car celui-ci manquerait à sa dignité s'il se défendait lui-même. Mais ces lances sont tellement surchargées d'amulettes, et ceux qui

les portent si abominablement appesantis par leur embonpoint, qu'on ne saurait concevoir que ces armes puissent être dans leurs mains de la moindre utilité : au reste, toutes les autres personnes qui composent la suite des princes, avec leurs têtes grosses comme des barriques, leurs ventres protubérans, et leurs habits bien rembourrés, présentent le plus ridicule des spectacles.

La ville de Kabshari, où nous fîmes halte, avait été presque détruite par les Mungowiens. Quand on attaque une place, c'est la coutume du pays d'y mettre aussitôt le feu; ce sont en effet de simples huttes en paille qui deviennent en un instant la proie des flammes. Les malheureux habitans sont donc obligés de fuir en toute hâte l'élément destructeur; mais ils tombent alors entre les mains de leurs non moins impitoyables ennemis qui les entourent; en un clin d'œil, les hommes sont massacrés, les femmes et les enfans accouplés ensemble et faits esclaves. Rhamadan, un des officiers du sheik, s'était rendu depuis quelques jours à Kabshari avec un détachement de troupes, et sous sa protection ceux qui avaient survécu au carnage, étaient revenus dans leurs foyers, où ils commençaient déjà à reconstruire leurs demeures. Les huttes sont commodes, mieux bâties, vu l'abondance de la longue paille que leur fournissent les bords de la rivière, et surtout repoussent mieux la pluie que celles de

Kouka; elles sont divisées intérieurement par des nattes que les femmes fabriquent avec une grande habileté. Toutes ont une porte de paille entrelacée dans un châssis de bois; et quelques habitations des principaux sont entourées d'un mur de nattes qui forme un enclos où se trouve souvent une seconde hutte pour les femmes esclaves. Dans cet enclos, sont aussi la vache et les chèvres qui les approvisionnent de lait; ces malheureuses gens ne défendent que rarement leurs demeures, mais les abandonnent plutôt, et par ce moyen parviennent à s'échapper, si l'attaque n'est pas faite de nuit, ou que l'incendie ne devienne pas général avant qu'ils aient le temps de fuir. Les Kabshariens redoutaient depuis plusieurs semaines une visite de Mungowiens, et à leur approche la plus grande partie d'entre eux s'était retirée vers les bords de la rivière, qui sont extrêmement hauts au nord-ouest de la ville; là, ils s'étaient fortifiés en creusant des blaquas dans toutes les directions.

Le 1er juin, au lever du soleil, le sheik était à cheval, passant la revue de ses troupes : il avait choisi à ce dessein une endroit creux au bas de quelques collines, nommé *Cornamoree*, et situé à environ un quart de mille du camp, où toute l'armée avait été conduite en bon ordre. Il s'était fait accompagner sur le terrain par les quatre sultans qui suivaient l'expédition; et en différens endroits du

cercle que formaient l'infanterie arabe et la cavalerie bornowienne, on voyait ses principaux esclaves et ses officiers, revêtus de leurs tuniques écarlates brodées d'or, et entourés des gens de leur suite: quant à lui, son costume était, comme à l'ordinaire, propre et simple : deux chemises de mousseline blanche très larges, avec une écharpe de même couleur, et un turban de cachemire, composaient son habillement. A son côté était suspendu le sabre que, disait-il sans cesse, le sultan des Anglais lui avait envoyé; enfin, il était monté sur un magnifique cheval bai du Mandara. Il se plaça du côté septentrional du cercle, tandis que les Kanembous, ses soldats favoris, étaient rangés, à l'extrémité opposée, en colonnes serrées et au nombre de neuf mille. A un signal qui leur fut fait d'avancer, ils poussèrent un cri, le plus perçant qui ait jamais retenti à mes oreilles; puis défilèrent par tribus de huit cents à un mille. Ces guerriers sont entièrement nus, à l'exception d'une ceinture en peau de chèvre ou de mouton qu'ils attachent au-dessus des hanches, avec le côté velu en dehors, et de quelques bandes d'étoffe très étroites dont ils s'entourent la tête et qui leur traversent la figure sous le nez. Leurs armes sont une lance et un bouclier, avec un poignard placé pointe en haut et manche en bas sur la partie intérieure de leur bras gauche, où il est retenu au moyen d'un anneau qui leur

serre le poignet. Leurs boucliers sont faits du bois d'un arbre appelé *fogo*, qui pousse dans les endroits bas du lac Tchad, et malgré leur grandeur ne pèsent que peu de livres. Les diverses pièces de bois dont ils sont formés tiennent entre elles au moyen de lanières de cuir de bœuf recouvertes du poil, et des lanières pareilles sont disposées en zigzag sur le côté extérieur pour l'embellissement; ils ressemblent assez pour la forme à une fenêtre gothique, et sont presque tous légèrement convexe. A l'abri de cette arme défensive, les Kanembous attaquent les archers en bon ordre et à pas lents. Leurs chefs sont à cheval, portant pour seules marques distinctives une tunique bleue, et un turban de la même couleur.

Lorsqu'ils approchaient de l'endroit où se tenait le sheik ils ralentissaient leur marche, et après avoir frappé leurs lances contre leurs boucliers, ce qui produisait un très grand et très bel effet, ils sortaient du cercle, s'arrêtaient de nouveau, et attendaient leurs compagnons qui défilaient après eux de la même manière. Il semblait y avoir beaucoup d'affection entre ces guerriers et le sheik; il piqua son cheval, et s'élança au milieu de quelques-unes de leurs tribus lorsqu'elles arrivèrent, leur adressa un discours, et tandis que tous l'entouraient ce fut à qui baiserait ses pieds et les étriers de sa selle. C'était un touchant spectacle : le chef

paraissait sentir combien il était redevable de son élévation aux efforts de ses soldats, tandis que les soldats témoignaient à leur chef un dévouement bien mérité de sa part : j'avoue que je regrette de n'avoir pas vu ces troupes en venir aux mains; mais c'est un regret qui s'efface bien vite quand je réfléchis que du moins le sang ne fut pas répandu.

Lorsque je vis le sheik après cette revue, il me demanda ce que je pensais de ses Kanembous. Je ne pus m'empêcher de lui exprimer tout le plaisir que m'avaient causé leur bonne discipline et leurs savantes manœuvres, et il sourit de satisfaction lorsque je lui assurai que, suivant moi, il ne devait craindre avec une pareille armée ni les Arabes ni les Fezzanais. Rhamadan, qui avait résidé à Kabshary depuis l'incendie de la ville, me raconta une seconde attaque faite par les Mungowiens après son arrivée. Il avait environ deux cent cinquante hommes avec lui, parmi lesquels était une douzaine d'Arabes au service du sheik, qui avaient des fusils. Huit ou neuf cents naturels de Munga se montrèrent un matin, au point du jour, principalement pour éprouver la force de leurs ennemis. Or, Rhamadan devait tâcher qu'ils ne parvinssent pas à la connaître; il réussit à les repousser, non sans quelques pertes, jusque dans les bois voisins; mais là ils eurent beaucoup d'avantage, et lui tuèrent une trentaine de ses gens à coups de flèches. Alors il recourut à une ruse

de guerre : il feignit d'abandonner la poursuite et se retira avec sa troupe; vers le soir cependant il alla se poster à un endroit de la rivière où il s'attendait bien que les Mungowiens viendraient boire et se rafraîchir, et se précipitant sur eux à l'improviste il en tua plus de quatre cents.

Le 3 un détachement de cavaliers fut envoyé en reconnaissance avec le même Rhamadan à leur tête ; vers trois heures de l'après-midi ils commencèrent à revenir, ramenant avec eux des femmes et des enfans des deux sexes, au nombre de huit cents, qu'ils avaient enlevés à l'ennemi. Un Shouaa de mes amis ramena pour sa part une pauvre mère avec quatre enfans, deux dans ses bras, les deux autres sur le cheval de leur père, qui avait été poignardé parce qu'il défendait sa famille chérie. Ils ramenèrent aussi une multitude de très beaux chevaux, et plusieurs centaines de bœufs et de moutons. Les malheureuses captives, tandis qu'on les conduisait aux tentes du sheik, poussaient des cris lamentables ; mais celui-ci, dès qu'il les aperçut, ordonna qu'elles fussent toutes relâchées. « Retirez-vous, s'écria-t-il, car Dieu me garde de réduire jamais en esclavage les femmes et les enfans d'un musulman ! Retirez-vous; allez dire aux chefs pervers et puissans qui poussent vos maris à la révolte que je leur rendrai bientôt visite; et ce sont eux que je punirai, non les faibles et les innocens. »

Le 4 nous rencontrâmes au sud un très joli lac entouré d'un bois épais, et la ville de Bassecour, qui renferme de quinze cents à deux mille âmes. Après l'avoir traversée nous vîmes deux autres villes populeuses nommées *Carsour* et *Batily*. Il y en avait encore plusieurs plus près de la rivière qui coulait à quatre milles de Bassecour. Au coucher du soleil, lorsque les Kanembous prirent leurs positions pour la nuit, et toujours ils les prennent sur les points les plus rapprochés de l'ennemi, un spectacle assez pittoresque s'offrit à nos yeux. Ces guerriers, en effet, établissent chaque soir une ligne régulière de postes, ou plutôt de piquets forts de cinq ou six hommes, qui s'étend de leur corps principal à quelqu'une de leurs tribus stationnée à deux milles en avant et couvrant tout le front de l'armée. Ils se couchent d'ordinaire à l'abri de leurs boucliers, qui les protégent et de la pluie et du vent, aussi bien que des flèches ennemies. Un ou deux hommes de chaque piquet restent toujours éveillés; et à chaque demi-heure, ou plus souvent, pendant toute la nuit, on entend leurs sentinelles se renvoyer de l'une à l'autre un cri convenu. Lorsque le moindre bruit vient à retentir dans le camp, ou que les chevaux brisent leurs liens après une tempête soudaine, tous frappent sur leurs boucliers et poussent un hurlement pour montrer qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

Le 5 des centaines de Mungowiens arrivèrent au milieu de nos tentes, se prosternant jusqu'à terre et jetant du sable sur leurs têtes, en signe de soumission. Le soir tout fut prêt pour que nous marchassions le lendemain contre la capitale, laissant les femmes, les chameaux et le bagage à l'endroit où nous étions campés; mais un ambassadeur vint, au nom des peuples du Munga, dire au sheik que, s'il consentait à ne pas avancer plus loin, ils viendraient tous se rendre à lui.

En effet, le 6 plusieurs villes envoyèrent leurs chefs et se soumirent au sheik, qui, en retour, jura solennellement de ne pas les molester davantage. Il n'y eut que l'auteur de la rébellion, Malem-Fanaamy, qui refusa de venir, parce qu'il craignait de perdre la tête. Il offrait cependant deux mille esclaves, mille bœufs et trois cents chevaux pour prix de la paix. Comme le but du sheik était de ramener au devoir ce chef rebelle, et non de le mettre à mort, ni même de le dépouiller de ses biens, il refusa toute transaction. Enfin, au bout de quelques jours, Malem-Fanaamy, contraint par ses sujets qui ne voulaient pas être victimes de son entêtement, suivit l'exemple des autres; il vint au camp, monté sur un cheval d'une blancheur éblouissante, avec une suite de mille personnes, et descendant à la porte de la tente du sheik, il se coucha dans la poussière; il eût même jeté du sable sur sa tête,

s'il n'en eût été empêché par ordre de ce dernier, qui le fit comparaître devant lui. Comme c'est l'usage en pareille occasion, le coupable était pauvrement habillé et avait la tête découverte. Il s'attendait réellement qu'on lui couperait la gorge; mais quelles ne furent pas sa surprise, sa joie, lorsque le sheik, après avoir reçu sa soumission, le fit simplement vêtir de huit belles chemises, et le renvoya avec une tête grosse comme six, à cause des pièces d'étoffe dont il la lui entoura.

Le 15, pour éviter l'excessive chaleur des tentes, attendu que l'armée ne rétrogradait pas encore vers Kouka, je montai à cheval et me rendis à la ville de Goonsee. C'est presque la dernière des villes du Bornou à l'ouest; j'y passai toute l'après-midi dans la hutte d'une femme qui la veille était venue nous demander un remède contre ses dartres qui l'incommodaient depuis dix ans. Elle me reconnut lorsque j'entrai dans la ville, que mon intention était simplement de traverser afin de gagner l'ombrage de quelques grands arbres, et me pria avec tant d'instance de venir à sa demeure que je ne pus refuser. Son mari était un des principaux personnages de l'endroit, et leurs huttes avaient meilleure apparence que toutes celles à l'entour. Ils en possédaient trois entourées d'un enclos; le mari en occupait une, sa femme et ses esclaves occupaient les deux autres. Je m'emparai de la première, et,

après un repas qui consistait en lait et en une espèce de boisson très épaisse faite avec de la farine de gussub, du miel et du poivre, je fus visité par une centaine d'habitans des deux sexes. Quoique les hommes du Bornou ne soient pas guerriers, ni les femmes avantageusement favorisées de la nature, ce sont de bonnes et braves gens. Au bout d'une heure, ls furent aussi intimes avec moi que si j'avais vécu des années parmi eux. Il était écrit cependant que nous ne devions pas nous quitter très bons amis, et peut-être en devine-t-on la cause. Vers midi mon hôte apporta une très belle peau de taureau sauvage qu'il étendit à terre, m'invitant à y prier. Sur mon refus, il alla suivant l'usage aux renseignemens, et finit par apprendre des nègres qui m'accompagnaient que je n'étais pas sectateur du prophète; dès lors je n'entendis plus murmurer autour de moi que les mots : « Kerdie! Kerdie! » Les femmes levaient les mains au ciel, les hommes s'éloignaient peu à peu, et bientôt toute ma popularité se fut envolée.

Aucune caravane ne peut entrer à Kouka durant l'absence du sheik, et les marchands ne vendent jamais rien avant qu'il ne leur accorde la permission de le faire. Pendant que nous demeurions toujours au même endroit, il en arriva une du soudan composée de dix marchands qui reçurent ordre de camper à une courte distance de nous, et d'attendre

que l'armée se mît en marche. Ils avaient une centaine d'esclaves, et dans ce nombre les femmes dominaient; c'étaient de jeunes filles âgées de douze ou seize ans, venant quelques-unes du Nyffee et des pays encore plus à l'ouest, toutes d'une couleur de cuivre très foncée, et fort bien faites; mais parmi elles peu étaient enchaînées. Les hommes, la plupart de la première jeunesse, étaient accouplés au moyen d'anneaux en fer attachés à leurs jambes; ils riaient cependant, et paraissaient jouir d'une bonne santé. Les marchands ont coutume d'engager un esclave à persuader à ses compagnons qu'en arrivant à Tripoli ils redeviendront libres et seront habillés de rouge, couleur que tous les nègres aiment avec passion. Par de telles promesses on obtient d'eux qu'ils se soumettent tranquillement à leur sort, jusqu'à ce qu'ils soient trop éloignés de leur patrie pour que leur évasion soit autrement possible qu'au risque de mourir de faim. Si les centaines, et même les milliers de squelettes qui blanchissent au vent du désert entre Kouka et Mourzouk ne révélaient assez haut l'affreuse vérité, la différence de la bonne mine qu'ont encore les esclaves dans le Bornou, où ils sont passablement nourris, et de l'état pitoyable dans lequel ils arrivent d'ordinaire au Fezzan, prouverait d'une façon trop claire la vivacité des souffrances qui commencent pour eux à leur sortie de la contrée nègre.

Le 18 juin nous commençâmes notre marche rétrograde. En effet, la politique habile du sheik avait obtenu un résultat qui le dispensait de continuer son expédition; et d'ailleurs il n'ignorait pas lui-même que la voie des armes devait lui être fort chanceuse. La nation contre laquelle il avait été sur le point de se mesurer était fort puissante; les Mangowiens pouvaient mener au combat douze mille archers; leurs flèches sont beaucoup plus longues que celles des Felatahs, et ils ont une manière de les empoisonner qui les rend infailliblement mortelles. On conçoit donc aisément que le sheik dut ne pas manquer, lorsqu'elle se présenta, l'occasion de se concilier par des moyens de douceur un peuple qui, mêlé à celui de ses États, possédait une force si importante, et qui, habitant la frontière où il était continuellement exposé aux attaques des Felatahs et des Tuaricks, devait en conséquence former de meilleures troupes que toutes les autres tribus du Bornou. De plus, les Mangowiens combattent généralement à pied, tandis que la plupart des Bornowiens paraissent à cheval sur le champ de bataille. Or, dans ces contrées, de même que dans d'autres parties du globe, c'est l'infanterie qui décide ordinairement la fortune de la guerre, et nous avons vu quel grand cas le sheik faisait de ces fantassins kanembous qui marchaient toujours à l'ennemi en avant de sa cavalerie bornowienne. Il lui importait

donc beaucoup d'incorporer dans son armée les peuples du Munga ; l'expédition qu'il venait d'entreprendre n'avait pas d'autre but, et il y avait réussi presque sans coup férir. Quelques Mangowiens me furent amenés ; ils ressemblaient complétement aux autres naturels du Bornou, et avaient tous la simplicité, le bon naturel et la laideur, qui sont les traits caractéristiques de ces derniers.

Le 19 nous regagnâmes Kabshary, et nous trouvâmes que la reconstruction de la ville faisait de rapides progrès. Le sheik donna une forte somme d'argent pour achever les travaux, outre qu'il exempta les habitans d'impôts pendant une année; aussi tous célébrèrent-ils de grandes réjouissances. Les Shouaas-Alowany sont très nombreux dans la ville. Le soir nous fûmes visités par quelques femmes qui étaient réellement belles; mais, quoique d'une couleur de cuivre assez foncée, elles passent pour blanches dans le pays, et par conséquent y sont dédaignées : les négresses, et les négresses seules, semblent aux hommes être dignes de courtoisie. Pendant le séjour que nous fîmes en ce lieu nous essuyâmes une violente tempête, et les précautions que les Shouaas prirent lorsqu'elle approcha m'amusèrent beaucoup. Ils se mirent tous avec une ardeur incroyable à creuser des trous dans le sable avec leurs lances; ces trous, au cas où ils dussent s'y réfugier, me semblaient évi-

demment trop petits; mais quelle ne fut pas ma surprise quand je m'aperçus que leur dessein était simplement d'enfouir leurs chemises et leurs culottes à deux ou trois pieds de profondeur! Lorsque la pluie a cessé, ils les déterrent, et s'en vêtissent de nouveau d'un air heureux et satisfait, sans qu'une seule goutte d'eau les ait mouillés. Ces gens ne se trouvent jamais mal d'exposer ainsi leur corps nu à la furie de l'ouragan, tandis que nous, qui toujours étions couverts, nous attrapions des rhumes, des fièvres, et des douleurs dont ils ne se doutaient même pas.

Le 23, poursuivant notre route vers Kouka, nous établîmes encore une fois nos tentes sur les bords du lac Muggaby. Dans tous les bois environnans on rencontre des troupes d'animaux sauvages que les Arabes nomment *taureaux rouges*. Chemin faisant, nous en troublâmes quelques-uns qui paissaient, et l'un d'eux s'élança au milieu de nos cavaliers. Il avait d'immenses cornes, et ressemblait en même temps au bœuf et à la gazelle. On le perça d'un grand nombre de lances, mais il parvint cependant à s'échapper, les emportant piquées dans sa chair. A sa vue les chevaux furent saisis d'une frayeur extraordinaire, et beaucoup de ceux qui les montaient furent jetés sur le sable. Vers le soir, la caravane du Soudan, dont il a été question plus haut, nous dépassa. Nous étions déjà

campés pour la nuit : la plupart des guerriers coururent à l'extrémité du camp pour voir défiler les esclaves, car l'usage en de telles occasions est d'habiller ces pauvres victimes de la plus cruelle cupidité qui entrât jamais dans un cœur d'homme, avec des haillons de différentes couleurs, dont elles doivent être dépouillées à quelques centaines de pas plus loin. Les marchands qui cherchent à satisfaire ainsi de temps à autre la vanité des esclaves, en perdent, dit-on, un moins grand nombre pendant la route. Je remarquai néanmoins que plusieurs de ceux qui ce jour-là passèrent ainsi parés devant moi versaient, malgré leur parure, d'amères et abondantes larmes.

Le lendemain nous pûmes nous convaincre combien les hippopotames, ces sauvages et monstrueux animaux, sont sensibles aux charmes de la musique, lors même qu'elle n'est pas fort mélodieuse. En effet, tandis que nous longions les bords du lac Muggaby au lever du soleil, ils suivirent les tambours des différens chefs sur toute l'étendue de leur humide empire, s'avançant si près de la côte que l'eau qu'ils lançaient de leurs bouches atteignait les personnes qui marchaient sur la rive. J'en comptai cinquante à la fois qui jouaient à la surface; mais mon domestique envoya une balle dans la tête d'un, et celui-ci poussa un si affreux rugissement, tandis qu'il s'enfonçait dans le lac,

que tous les autres disparurent en un instant.

Nous parvînmes le même jour à Dummasak, où nous séjournâmes jusqu'à l'après-midi du jour suivant. Là, l'armée se dispersa : les Shouaas et les Kanembous retournèrent à leurs demeures respectives.

Le 26 on se remit en marche, et au bout de quelques heures on aperçut la ville de Kouka. Le sheik nous fit alors prier de nous placer à ses côtés; et, au milieu d'un immense concours d'habitans de tout âge et de tout sexe qui venaient saluer l'heureux retour de leur prince, nous rentrâmes dans la capitale pour y reprendre possession de nos modestes huttes.

Nouveau séjour à Kouka pendant la saison pluvieuse.

Comme je viens de le dire, nous revînmes à Kouka dans les derniers jours du mois de juin, et nous y séjournâmes jusque vers la fin de l'année 1823. Tout ce temps, nous fûmes plus ou moins dangereusement malades, mes compagnons et moi; par conséquent il nous fut impossible d'explorer au gré de nos désirs les pays presque inconnus au milieu desquels nous avions pénétré. Nous recueillîmes du moins, pendant ce long intervalle de repos forcé, des détails de mœurs qui ne sont pas sans intérêt, et que je crois pour cette raison devoir consigner ici.

Quelque temps après notre retour dans la capitale du Bornou, les dames du lieu, par suite sans doute des rapports défavorables qui furent faits au sheik sur la conduite de la plupart d'entre elles durant l'absence de leurs maris, reçurent l'ordre de s'assembler toutes devant son palais : il faut savoir que ce prince était fort sévère envers le beau sexe, punissait avec une extrême rigueur et quelquefois même de mort les plus légères fautes que commettaient les femmes, enfin se vantait d'avoir introduit une notable amélioration dans toutes leurs manières depuis qu'il résidait parmi elles. On ne peut nier en effet que depuis cette époque les maris d'Angornou et de Birme ne les proposent sans cesse à leurs épouses comme des modèles à suivre. La somme de leurs offenses, en cette occasion, paraissait se réduire à ce qu'elles s'étaient montrées trop souvent dans les rues, et la figure non voilée, tandis que leurs seigneurs et maîtres avaient suivi l'expédition. Ces derniers se plaignaient aussi généralement de ce qu'elles avaient pris la mauvaise habitude de parler haut, arguant de là qu'elles devaient avoir beaucoup parlé pendant leur absence. Le sheik, après les avoir rudement sermonées, les congédia, et fit défendre qu'aucune femme mariée qui avait des esclaves sortît à l'avenir de sa maison ou y reçût des visiteurs : celles sans mari, et à cause de la fréquence des divorces elles sont nombreuses,

réclamèrent contre une pareille défense, disant que pour trouver à se marier il fallait bien qu'elles reçussent des hommes chez elles; mais le kadi leur répliqua très sensément « que comme une femme ne pouvait épouser qu'un homme, elles n'avaient pas besoin d'en recevoir plusieurs dans sa maison, et qu'en conséquence elles n'en recevraient qu'un à la fois, pas davantage. » Le kadi fut cependant interrompu par le sheik qui, dans sa plus grande sagacité, comprit que des inconvéniens encore plus graves pourraient résulter de semblables tête-à-tête, quand il serait impossible que rien les troublât. « Non, non! dit-il, je ne veux pas d'une telle prohibition. S'opposer à ce qu'une femme ouvre sa porte aux gens qui viennent lui faire la cour, c'est entraver le mariage, chose contraire à la loi du prophète; mais il ne faut pas que ces visites aient lieu à des heures indues de la nuit, il ne faut pas non plus qu'il y ait de préférence, et qu'une personne soit admise au préjudice d'une autre; car si on trouve une fois la porte d'une femme fermée à l'intérieur, soyez sûrs que Satan est en train de lui arracher un cheveu; or, quand Satan nous a pris un cheveu, il faut bientôt lui abandonner toute la tête. »

Le 1er août, dans l'après-midi, le sheik nous reçut dans son jardin : les citronniers et les figuiers portaient quelques fruits dont l'aspect nous fut agréable.

Sachant que nous avions des nouvelles d'Angleterre, il nous adressa plusieurs questions sur la Morée, où les Grecs et les Turcs se battaient; il avait appris dans quelque livre l'ancienne splendeur de ce pays, et quand nous la lui confirmâmes de vive voix, il parut fort satisfait : ensuite, il nous questionna beaucoup sur la forme du globe, et se fit expliquer comment on était parvenu à reconnaître qu'il était rond; ses livres, disait-il, le faisaient carré. Un briquet phosphorique, qu'on lui avait apporté de Tripoli, et dont il ne savait pas se servir, fut enfin produit, et quand une allumette plongée par un de nous dans la fiole en ressortit enflammée, il fut ainsi que tous les spectateurs ravi outre mesure.

Quelques jours après, le sheik rendit un arrêt qui causa parmi le peuple une vive émotion. L'esclave d'un homme libre avait été surpris avec la femme d'un autre, et le mari offensé demandait justice; le sheik condamna les deux coupables à être pendus l'un à côté de l'autre : cependant le propriétaire de l'esclave réclama, et dit que la condamnation en ce qui regardait la femme était juste, car elle venait à chaque instant du jour détourner son esclave du travail; mais que si on condamnait aussi son esclave à mort, l'homme dont la femme était la seule cause de tout le mal devait lui payer la valeur du bien qu'il lui faisait perdre, attendu qu'il était pauvre. Le mari s'y re-

fusait. « Ah ! s'écria le sheik, combien de fois l'homme n'est-il pas entraîné à sa ruine par la femme; pourtant de tout son bonheur elle est la racine ou la branche ! »[1] Il paya lui-même la valeur de l'esclave au propriétaire; et le lendemain le couple adultère fut pendu aux murs de la ville.

Le 8 un habitant m'apporta un grand oiseau, appelé *oubara*, ou bien *outarde africaine*, dont les fils du pacha chassent tous les jours une espèce plus petite avec leurs faucons dans le voisinage de Tripoli; il pesait au moins douze livres. La chair de ces oiseaux a tout-à-fait le goût de nos faisans; ils sont surtout remarquables par l'éclat extraordinaire de leurs larges yeux, plus brillans que ceux de la gazelle. Les naturels de l'Afrique font souvent allusion à cet éclat dans leurs chansons, comme on peut s'en convaincre par ce fragment qui est une traduction littérale : « En me frappant avec une rose épanouie, elle réprima l'ardeur de mon amour. Les yeux de l'oubara sont moins étincelans que les siens... ils m'ont ensorcelé, et quoique brunette je l'adore. » A Tripoli, il y avait une juive célèbre par sa beauté, qui se nommait *Mesroudayeum*, c'est-à-dire *Mesrouda à l'œil d'oubara.*

Le même jour je montai à cheval de grand matin pour assister aux différentes cérémonies d'un mariage, car dans ces climats méridionaux toutes les

[1] Yet of all his happiness, she is the root or the branch.

sortes d'affaires se traitent avant que la pluralité des habitans de l'Angleterre, par exemple, ait terminé son repos de la nuit. La future était d'Angornou; comme elle arrivait à Kouka, les amis du jeune homme, au nombre de vingt ou trente, parmi lesquels je me mêlai, tous à cheval et vêtus de leurs plus beaux habits, allèrent au-devant d'elle pour lui offrir leurs salutations. Elle était montée sur un taureau, dont le dos était couvert d'étoffes bleues et blanches, et suivie par quatre femmes esclaves, chargées de corbeilles en paille, de vases en bois et de pots en terre; tandis que deux autres taureaux portaient le reste de la dot, qui consistait en un certain nombre de chemises et de tuniques. Elle était accompagnée par sa mère, et par cinq ou six jeunes filles qui remplissaient le rôle des demoiselles de la noce. Suivant l'usage, nous galopâmes jusqu'à elles, puis nous fîmes soudain volte-face, et nous répétâmes plusieurs fois ce manége. Lorsque les deux troupes s'approchent, les femmes se cachent la figure et remercient en criant d'une voix perçante; les hommes, qui pendant ce temps-là se sont éloignés, reviennent les yeux fixés à terre, car ils commettraient une extrême indélicatesse s'ils se permettaient de regarder la fiancée. Celle-ci se rend ensuite avec sa mère à la demeure du futur, et y reste enfermée jusqu'au soir, où elle est enfin livrée à la juste impatience de son seigneur et maître : en

effet, tout le jour, il est obligé de courir les rues avec toute la populace à ses talons, ou de rester chez lui, paré des plus splendides vêtemens qu'il puisse emprunter ou acheter, assis sur une espèce de trône à la sultan, environné d'une foule de gens qui battent du tambour, qui donnent du cor, qui crient : « Puissiez-vous vivre à jamais ! Dieu vous protége et vous accorde des cheveux gris ! » A tout cela il ne répond rien, mais demeure immobile, l'air plus niais qu'il n'est permis même à un marié de l'avoir le premier jour de ses noces...

Pendant toute la durée du mois d'août, nous eûmes des pluies fréquentes et considérables, accompagnées d'un tonnerre bruyant et de vifs éclairs; les eaux couvraient la campagne en lacs immenses, et nos excursions à la recherche du gibier étaient limitées alors au voisinage immédiat de notre résidence. Le gussub avait beaucoup augmenté en hauteur; et, à cette saison de l'année, il y a d'autres raisons outre les chutes de pluie qui disposent les naturels à rester dans leurs habitations... Quand le grand lac inonde le vaste district qui dans la saison sèche offre par ses grosses et longues herbes abri et nourriture aux nombreux animaux sauvages dont abonde le Bornou, ils sont chassés de ces solitudes, et se réfugient au milieu des champs de grains, quelquefois autour des villes. Des éléphans avaient été déjà vus à Dowergon, à

six milles au plus de Kouka; et une esclave qui s'en revenait à la ville, après avoir ensemencé un champ à Kowa, qui n'est qu'à dix milles de distance, avait été emportée par une lionne. Les hyènes aussi, qu'on rencontre de tous côtés par légions, deviennent alors si rapaces, qu'un fort village où j'allais quelquefois boire du lait dans mes promenades avait été pendant la nuit, la veille d'une de mes visites, véritablement pris d'assaut par ces bêtes féroces, malgré des défenses de branches épineuses hautes d'environ six pieds, et que deux chèvres, de la chair desquelles on les dit être fort friandes, avaient été emportées en dépit de tous les efforts des habitans. La nuit nous les entendions continuellement rugir autour des murailles de notre ville même, et quand une porte était par hasard laissée entr'ouverte, elles ne craignaient pas d'entrer, et se saisissaient du premier animal qu'elles rencontraient dans les rues.

Il y a ici une classe particulière de femmes esclaves auxquelles est exclusivement dévolu le soin de cultiver et de garder les champs de grains. J'ai déjà dit que dans cette contrée tout travail fatigant est exécuté par le sexe que nous regardons comme le plus faible, et que nous employons seulement aux ouvrages les plus domestiques. Ici donc, la garde si périlleuse des moissons est donnée à des femmes. Les esclaves venues du Musgow, que

je me rappelle avoir décrites ailleurs, ne sont jamais achetées par les marchands du Fezzan ni du Tripoli : leurs visages, naturellement ignobles et laids, sont tellement défigurés par le clou d'argent qu'elles portent dans la lèvre inférieure, qu'elles ne trouveraient pas de chalands. En effet, outre la perte des deux dents de devant, qui sont arrachées pour faire place au clou, lequel pénètre jusque dans la bouche, le poids du métal après une ou deux années affaisse à tel point la lèvre, qu'elle recouvre tout-à-fait le menton, ce qui donne à la figure un aspect vraiment hideux. En conséquence, ces pauvres créatures, qui sont généralement d'une constitution robuste et patientes dans leurs souffrances, veillent à ce que les plantations ne soient pas pillées et recueillent les moissons. Mais il s'écoule rarement d'année sans que plusieurs d'entre elles soient emportées par les lions qui, se tapissant au milieu des récoltes mûres, s'élancent sur leur proie et l'entraînent.

La continuité du mauvais temps ne tarda guère à nous ôter tout appétit, à nous rendre tous malades. Messieurs Oudney et Clapperton passaient la plus grande partie du temps couchés; moi-même j'éprouvais sur toutes les parties du corps des démangeaisons telles, que le jour elles étaient presque intolérables, et que la nuit elles m'empêchaient de dormir. Les différens animaux que nous avions

amenés des pays qui avoisinent le grand Océan ne paraisssaient pas moins souffrir, et nous en perdîmes le plus grand nombre. Bientôt à nos douleurs physiques se joignirent des peines d'une nature encore plus alarmante, l'ennui et le découragement : il était si triste de ne pouvoir mettre le nez hors de nos misérables huttes qui ne nous garantissaient seulement pas de la pluie! La seule récréation que que je pusse me procurer, c'était d'aller de temps à autre rendre visite au sheik dans son jardin, lorsqu'un rayon de soleil me le permettait. Peu à peu, en effet, nous étions devenus assez intimes; je lui apprenais à faire du thé, liqueur qu'il commençait à aimer avec passion; puis nous causions sur différens sujets, surtout de religion, avec une entière liberté. « Votre foi, me dit-il un jour, est meilleure qu'aucune de celles des malheureux qui sont dans la mauvaise route; votre livre a été presque tout entier écrit par ordre du Très-Haut, mais les paroles qu'il renferme ne sont pas ses propres paroles, comme celles du Koran... A dire vrai, le Sauveur, le premier des prophètes, hormis un seul, eut aussi communication des lois divines, mais elles furent toutes brûlées par les Juifs; honte à leur postérité! — Mais, répliquai-je, nous croyons que le Nouveau-Testament est la dernière communication que le Tout-Puissant nous a faite par l'intermédiaire de son fils Jésus. — Hé! oui, s'écria-t-il

d'un ton triomphant, cela prouve les erreurs de votre foi... Que pensez-vous donc du Koran? — Nous n'y croyons pas. — Ni à sa divinité? ni à celle du prophète? Béni soit son nom! — Notre foi ne nous enseigne à croire aucune de ces choses. — Que le Seigneur ait donc pitié de vous, et vous ouvre les yeux avant que vous mouriez! reprit-il. — Amen! dis-je; mais rappelez-vous que nous ne méprisons la religion de personne, et que nous proclamons hardiment la nôtre. — En cela vous avez raison, repartit le sheik, car il n'est rien qui ne vaille mieux que le mensonge... »

Un autre jour nous reprîmes tous deux une conversation qu'il avait déjà entamée devant mes compagnons de voyage et moi, relativement à la forme de la terre; et il me demanda surtout si le soleil était immobile. Comme je lui avais répondu par l'affirmative, et qu'il paraisssait fort incrédule, je dessinai le mieux que je pus sur le sable d'une de ses allées une section de cône; il prêta la plus grande attention, et affecta de parfaitement comprendre ce que j'essayais de lui montrer, savoir comment un corps accomplit une révolution elliptique autour du soleil. « Mais, ajouta-t-il ensuite, si on suppose que la terre soit ronde, comment les hommes qui habitent le côté de la sphère opposé à celui que nous habitons nous-mêmes peuvent-ils marcher et se mouvoir de même que nous? » Je ne

pus lui expliquer ce phénomène qu'en le renvoyant à celui de la pierre d'aimant avec laquelle je l'avais naguère vu s'amuser; par ce moyen je lui donnai une idée de la gravitation et de l'attraction. « C'est cette force de gravitation, ajoutai-je, qui oblige tous les corps recouvrant la surface de la terre à s'y maintenir perpendiculairement au centre. — Je conçois, je conçois! s'écria le sheik, oh! c'est merveilleux. » Ensuite se tournant vers les assistans : « Vous, dit-il, vous n'entendez rien de tout cela. — Non, seigneur », répondirent-ils en inclinant la tête. Puis avec un air de la plus parfaite satisfaction, il poursuivit encore : « Ces Anglais savent tout! je viens de m'en assurer », feignant d'avoir fait ces questions pour vérifier nos connaissances plutôt que pour accroître les siennes.

Je désirais vivement aller à la chasse des buffles sur le bord du Tchad; plusieurs fois même des Shouaas vinrent me chercher pour m'y conduire, mais toujours le mauvais temps m'empêcha de les accompagner. Ils y allaient donc seuls, et quoiqu'ils tuassent ordinairement un de ces animaux chaque fois, je ne pus jamais obtenir d'eux qu'ils m'en rapportassent la tête. Un morceau de la chair et de la peau était tout ce dont ils voulaient charger leurs montures, lorsqu'ils avaient tant de milles à parcourir. Leur manière de tuer les buffles est assez curieuse, et est exempte de tout danger. Ils les chas-

sent de préférence dans les marais où ils paissent à cette saison de l'année, plutôt que dans le lac; et comme leurs chevaux sont dressés à marcher pour ainsi dire de front avec eux tandis qu'ils s'enfuient, le cavalier peut placer assez solidement le pied sur le dos du buffle : alors, avec une adresse singulière, il lui enfonce dans l'épaule une ou deux lances. Ainsi blessé, l'animal n'a plus la force de courir qu'à une courte distance. Lorsqu'il tombe, le chasseur descend, et avec le secours de son camarade, mais souvent seul, il l'achève. En de certaines occasions, cependant, le buffle, retournant soudain la tête avant d'être frappé, culbute cheval et cavalier avec sa corne pointue. Je m'applaudis un jour, quoique je fusse bien tenté malgré la pluie d'assister en personne à un de ces exploits, d'avoir su résister à la tentation. En effet les Shouaas partirent suivant leur habitude, mais revinrent bientôt l'effroi peint sur leur visage. Deux cents barques, portant chacune de dix à quinze Biddomahs, s'étaient montrées en différens endroits sur les bords du Tchad, et les chasseurs avaient failli être pris par les équipages de deux de ces barques qui s'étaient approchées de la ville de Koua. Le lendemain on reçut la nouvelle que les Biddomahs avaient enlevé plus de trente personnes dans les environs de Woodie, et entre autres le neveu du gouverneur de la ville. En pareille circonstance, quand une personne

de rang tombe dans leurs mains, ils demandent une rançon de deux à trois mille taureaux, ou un nombre équivalent d'esclaves. Aucun sultan n'a de pouvoir sur ces insulaires; ils ne veulent payer tribut à personne, ni se soumettre à aucune sorte de gouvernement. Quelques-uns d'entre eux vinrent pendant notre séjour à Kouka rendre visite au sheik, et quoiqu'ils ne lui amenassent qu'une dizaine d'esclaves qu'ils avaient volés du côté Begharmi du lac, néanmoins il les accueillit avec bonté et leur donna de belles tuniques avec des bonnets rouges. Leur visite avait principalement pour but de voir si les rapports qu'on leur faisait de la puissance du sheik étaient fondés; mais malgré le bon accueil qu'ils reçurent, en s'en allant ils enlevèrent trois jeunes filles à dix milles du Kouka. Les îles qui leur servent de retraite sont situées dans la partie orientale du Tchad; et quand on s'embarque à l'ouest, il faut naviguer, disent-ils, cinq jours en pleine eau avant d'atteindre leurs îles, qui sont nombreuses. Les deux plus grandes se nomment Koorie et Sayah. Ils ont une langue à eux propre, quoiqu'elle ne diffère pas essentiellement de celle des Kanembous; leurs armes sont la lance et le bouclier, dont ils se servent pour combattre tous les peuples qui les environnent, ceux de Waday, du Begharmi et du Bornou. Ils croient à un pouvoir divin qui règle toute chose, mais ne sont pas musulmans. « Nous avons un bras fort, disent-

ils, et une tête fertile en expédiens, au lieu d'avoir un vaste pays et beaucoup de troupeaux; il faut donc que nous volions ceux qui sont plus riches que nous. » A cela les Bornoviens répliquent : « Les eaux leur appartiennent; que pouvons-nous faire? » On assure qu'ils possèdent environ mille larges canots. Ils ne sont d'ailleurs ni sanguinaires ni cruels; et lorsqu'ils font dans les batailles des prisonniers qui sont blessés, ils ne les tuent pas, mais les soignent; et si on ne leur offre pas de rançon, ils leur donnent des femmes et les rendent aussi libres qu'eux-mêmes.

Souvent, dans la soirée, une assemblée nombreuse se réunissait devant la porte du sheik, et alors de vigoureux esclaves venaient lutter en présence de leurs maîtres et du sheik lui-même, qui se postait ordinairement à une petite fenêtre au-dessus de la principale porte du palais. Barca-Gana, Ali-Gana, et tous les principaux chefs, s'asseyaient d'habitude sur des nattes au premier rang des spectateurs, et généralement je prenais place parmi eux. Souplesse et force étaient les qualités qui assuraient la victoire aux combattans; ils luttaient avec un acharnement qui peut à peine avoir été surpassé dans les combats avec armes des gladiateurs romains, et qui était vivement soutenu par les voix de leurs maîtres qui les exhortaient à déployer toutes les ressources dont ils étaient capables. Une

rauque trompette, qui n'était autre qu'une corne de buffle, sonnait l'attaque; les combattans entraient nus dans l'arène, à l'exception d'une ceinture de cuir qu'ils portaient autour des reins; et ceux qui en de précédentes occasions avaient été victorieux étaient reçus avec de bruyantes acclamations par les spectateurs. Des esclaves de toutes nations étaient d'abord opposés les uns aux autres: dans le nombre, les naturels du Soudan étaient les moins robustes, et rarement vainqueurs. Les luttes les plus chaudes avaient lieu entre les Mangowiens et les nègres du Begharmi : quelques-uns de ces esclaves, et particulièrement les derniers, se faisaient remarquer par leurs belles formes et leur stature gigantesque; mais les exploits du jour se terminaient habituellement par le combat de deux Begharmis l'un contre l'autre; et souvent, de ces engagemens entre compatriotes résulte une fracture de quelques membres, ou même la mort. Ils commencent par poser leurs mains sur les épaules l'un de l'autre; ils ne font aucun usage de leurs pieds, mais ils se baissent fréquemment, et recourent à mille artifices pour mettre l'adversaire hors de ses gardes. Celui qui peut y parvenir l'empoigne par les hanches, et, après l'avoir élevé très haut en l'air, le précipite contre terre avec une telle violence, qu'il demeure sur la place baigné de sang et incapable de continuer la lutte. Un vainqueur de ce genre est salué

par de longs cris de joie; des vêtemens lui sont jetés de toutes parts par les spectateurs; et quand il va s'agenouiller aux pieds de son maître, ce qui termine toujours le triomphe, il est souvent revêtu par les esclaves qui entourent celui-ci d'une tunique valant trente ou quarante dollars; ou ce qui est regardé comme une marque de faveur encore plus grande, le possesseur de l'esclave victorieux se dépouille de la tunique qu'il porte, et la lui met sur le dos. J'ai vu de ces combattans à qui la rage et l'intensité de leurs efforts faisaient sortir du sang et de l'écume par la bouche et par le nez; et j'ai alors entendu leurs maîtres leur adresser les exhortations les plus propres à exciter davantage leur furie. Un chef tirera un pistolet, jurera par le Koran que son esclave ne survivra pas un instant à sa défaite, et en même temps lui promettra une vaste récompense s'il triomphe; or, ces promesses, ces menaces, sont quelquefois trop fidèlement exécutées. Un jour un pauvre malheureux qui avait soutenu pendant plus de cinquante minutes les attaques d'un nègre colossal de quelque contrée au sud du Mandara, et deux fois plus fort que lui, s'aventura un instant à implorer du regard la pitié de son maître qui ne cessait de le menacer : cet instant si court où il s'était pour ainsi dire oublié causa sa ruine. Son adversaire en profita pour le lâcher des épaules et l'empoigner à hauteur des hanches, lui appuya le

genou contre la poitrine, et tomba de tout son poids sur l'esclave qui eut les reins cassés. Une seule défaite détruit tout le mérite de nombreuses victoires précédemment remportées; ainsi un esclave que son maître refuserait aujourd'hui de vendre au prix de cent dollars, sera demain, s'il se laisse vaincre, vendu presque pour rien sur la place du marché, tout estropié qu'il est, à qui voudra l'acheter.

Pendant notre séjour, le sheik me fit différens cadeaux; entre autres, il m'envoya la peau d'un noble lion qu'on avait pris aux environs de Kabshary, laquelle avait quatorze pieds deux pouces de la queue au museau. Il avait dévoré quatre esclaves, et fut enfin attrapé par le stratagème suivant : les naturels se réunirent, et par leurs cris, par le vacarme qu'ils firent, le chassèrent de l'endroit où il s'était régalé de sa dernière victime; ils y creusèrent alors un blanqua très profond qu'ils garnirent de pieux très pointus, et recouvrirent très habilement le trou avec des tiges de gussub; puis ils posèrent sur la trappe même une botte de paille enveloppée d'une tunique, auquel un léger mouvement, semblable à celui d'un homme qui remue pendant qu'il est endormi, était de temps à autre donné au moyen d'une corde qui se prolongeait à quelque distance. Quand ils eurent quitté la place et que le bruit eut cessé, le lion revint, et on le

vit sept ou huit heures de suite examiner le mannequin... avancer pas à pas... peu à peu s'approcher davantage. Enfin il s'élança d'un bond immense sur sa proie supposée, et ne s'enfonça que de plus belle dans la fosse; alors les Kabshariens accoururent, et, avant qu'il se fût relevé de sa chute, le dépêchèrent avec leurs lances.

Vers le milieu du mois de septembre les pluies commencèrent à diminuer, le thermomètre s'éleva de 89 degrés à l'ombre dans le milieu de la journée, et nous espérâmes que l'été ne tarderait pas à revenir. Il peut paraître surprenant qu'avec une pareille température nous désirassions encore une augmentation de chaleur; mais l'humidité de l'atmosphère, mais les millions de mouches et de mosquites qui en résultaient nous mettaient dans l'impossibilité la plus complète de goûter, le jour ou la nuit, le moindre instant de repos. A Lisbonne, à Naples, dans les autres parties de la Sicile et de l'Italie, j'avais déjà éprouvé combien les insectes étaient incommodes; mais en nombre et en acharnement, ils ne sauraient être comparés à ceux de ce pays. Vers le soir, un feu que j'allumais dans ma hutte avec des herbes fraîches ou de la paille mouillée était quelquefois le moyen d'obtenir quelques heures de tranquillité. Les vapeurs épaisses et suffocantes qui étaient ainsi produites manquaient rarement de chasser les importuns visiteurs; mais ce

remède était lui-même si désagréable, que je n'y recourais qu'en désespoir de cause. Les chevaux aussi souffraient horriblement du même fléau; et pour empêcher qu'ils ne se blessent eux-mêmes aux endroits de leur corps qu'ils peuvent atteindre avec leurs dents, les nègres sont obligés de tenir la plus grande partie du jour, et particulièrement aux heures de repas, un tison enflammé près de leur tête; et malgré l'aversion naturelle qu'ont ces animaux pour les flammes et la fumée, ils se penchent vers le feu au point de se brûler la peau pour obtenir quelque relâche de leurs persécuteurs. Nous n'avions que peu de scorpions, mais les fourmis blanches et noires étaient aussi nombreuses que les grains de sable du désert; les blanches s'ouvraient un passage dans tous les coffres, de quelque bois qu'ils fussent faits, comme si c'eût été du simple papier. Dans ma dernière expédition, pendant une halte de trois jours dans un lieu où elles abondaient encore plus que partout ailleurs, elles me détruisirent complétement une natte et un tapis sur lesquels je couchais. Les gens du pays racontent qu'un Arabe qui s'endormit un soir près du vieux Birnie sur un nid de ces insectes destructeurs, enveloppé d'un manteau, se réveilla le lendemain tout-à-fait nu : son vêtement avait été mangé jusqu'au dernier fil. Les supports en bois d'une espèce de hangar que j'avais élevé en face de ma hutte furent en moins

de trois mois percés de tant de millions de trous, qu'ils s'en allèrent en poussière, et qu'il me fallut les remplacer. La fourmi noire n'était pas moins persévérante dans ses attaques contre nos personnes; sa morsure était presque aussi mauvaise que celle du scorpion, et si douloureuse, qu'elle nous arrachait toujours une exclamation involontaire. Je fus tellement et si souvent piqué par ce seul animal que pendant plusieurs semaines, à voir mon corps, vous eussiez dit que j'étais attaqué de la rougeole. Malheureusement nous n'avions pas d'huile, qui en pareille circonstance est un préservatif et un remède. Je ne pus y suppléer qu'en me frottant avec un peu de graisse, mais je manquai rarement de m'en trouver bien.

Le 25, après une nuit que je passai tout entière sans pouvoir fermer l'œil, je me levai au point du jour, et j'allai avec mon vieux nègre Barca me promener à cheval dans la direction de Dowergoo. La moisson était superbe, et on avait déjà commencé à couper les têtes du long gussub. Les tamariniers, qui perdent toutes leurs feuilles au commencement des pluies, se couvraient de bourgeons d'une grande beauté, couleur de chair. Les eaux avaient déjà décru considérablement, et le moment paraissait aussi favorable que possible pour entreprendre une expédition dans les endroits que nous n'avions pas encore explorés; mais de nous trois j'étais seul capa-

ble de me tenir en selle. Je revins donc au bout de quelques heures à Kouka : j'y étais d'ailleurs rappelé par le désir d'être utile au grand nombre de malades qui s'y trouvaient, et que je m'étais mis à soigner en prenant les avis du docteur Oudney, qui ne pouvait lui-même sortir de sa hutte; en effet, outre les fièvres propres à la saison, la petite vérole s'était déclarée parmi les esclaves... Ces peuples, chez qui l'apparition de ce fléau est assez fréquente, n'ignorent point l'art de l'inoculation, et la pratiquent à peu près de la même manière que nous, en insérant dans la chair l'extrémité de la pointe d'un poignard chargée de virus. Toutefois ils n'administrent ensuite aucun médicament au patient, mais le roulent dans un manteau et le laissent couché dans un coin de la hutte jusqu'à ce que la maladie ait suivi son cours.

Dans les autres cas, fort rares du reste, où leur santé se trouve compromise, leurs principales médecines sont le tamarin et le carbonate de soude. Il y a aussi un arbre dont la fleur, mâchée ou infusée dans l'eau, produit l'effet d'un puissant émétique. Mais bien plus souvent les malades recourent à ce qu'on appelle les compositeurs de charmes : ces doctes personnages possèdent des secrets qui non-seulement guérissent des blessures, donnent l'éloquence et le talent de la persuasion, mais qui encore calment toutes les agitations, toutes les souf-

frances d'esprit. Un compositeur de charmes, avec un esprit délié et un extérieur imposant, ne manque jamais de besogne. Quelques plantes, une gourde pour écritoire et un roseau pour plume, voilà tout leur attirail, en quelque sorte toute leur boîte à médicamens. Point de drogues, point de potions nauséabondes; et cependant les naturels sont généralement beaux, grands, rayonnans de santé. Parmi eux, nul de ces terribles maux héréditaires qui en Europe se perpétuent dans une famille, nulle douleur chronique, nulle sorte de consomption. Puis les consultations sont à bon marché; et comme le remède, au lieu d'être introduit dans l'estomac du patient, ne lui est d'ordinaire appliqué qu'à l'extérieur, il ne peut avoir de funestes effets. L'imagination, de son côté, ne reste pas inactive; elle fait une moitié de la cure, qu'achèvent et l'extrême tempérance et la foi du malade. Là ne s'arrête pas le savoir-faire de ces magiciens : ils peuvent rendre les femmes stériles ou fécondes, à leur gré; ils peuvent, à leur gré, rendre un homme robuste ou débile par la puissance de leurs plumes; et quand on soupçonne la fidélité de sa femme ou de sa maîtresse, ils ont une herbe qui, placée sous l'oreiller de la personne endormie, à certaines périodes de la lune, lui font révéler non-seulement ses infidélités, mais aussi ses plus tendres prédilections et ses plus chers désirs... Si le changement de climat n'al-

tère point les vertus de cette plante, nous essaierons de ses effets en Angleterre.

Le 25 septembre, des Shouaas m'apportèrent un gros guana et un jeune crocodile qu'ils avaient tués sur les bords du Shary, à cinq jours de marche de Kouka. Ces animaux étaient en assez bon état de conservation pour que je pusse les empailler et les joindre à ma collection, qui s'enrichissait sans cesse de quelque nouveau trésor. C'est ainsi que, peu après, le sheik nous envoya trois oiseaux qui avaient été pris dans leur nid à Loggun, d'une espèce fort rare, à ce qu'il paraît, et fort recherchée dans le pays; en effet, leur chair, qu'on place chaude sur la partie malade, a la réputation de guérir beaucoup de douleurs et surtout le gonflement de la rate. Ils vivent d'insectes, de poissons et de serpens, car on dit qu'ils ont un instinct particulier pour découvrir les reptiles; ils reconnaissent leur voisinage lorsqu'ils sont encore à plusieurs pieds sous terre, creusent à l'endroit qu'ils ont reconnu, détruisent le nid, et mangent non-seulement l'habitant venimeux qu'ils y ont trouvé, mais encore ses œufs. Quoique plus gros qu'un coq-d'Inde, ceux qu'on nous apporta étaient encore si jeunes qu'ils ne pouvaient marcher ; leurs plumes même n'étaient pas tout-à-fait poussées; en conséquence je résolus de chercher à en élever un, afin de pouvoir, dans un âge plus mûr, juger mieux de sa beauté. J'avais

déjà une petite ménagerie, que le sheik, si je l'avais voulu, aurait augmentée tous les jours, et qui me procurait beaucoup d'amusement... je dirai presque qu'elle me faisait une petite société. Ma collection d'animaux vivans se composait, outre mon oiseau de Loggun, de deux singes, de cinq perroquets, d'une civette, d'un jeune ichneumon et d'une hyène plus jeune encore. Ils étaient devenus tous familiers entre eux et avec moi; chacun avait son coin séparé dans l'enclos qui environnait ma hutte, excepté les perroquets et les singes, qui jouissaient d'une entière liberté; et combien de fois, le matin, assis au milieu d'eux avec une jatte de riz et de lait devant moi, n'ai-je pas tourné mes pensées vers l'Angleterre, n'ai-je pas réfléchi avec un vif intérêt aux singuliers hasards de ma vie, qui me mettaient dans une position à peu près semblable à celle du héros aventureux de mes jeunes sympathies, *Robinson Crusoé!...*

Arriva bientôt le mois de novembre, qui est la saison de l'année où les souverains de ce pays entreprennent ordinairement leurs expéditions guerrières. La crainte d'être pendant ce temps-là attaqué lui-même par le pacha de Tripoli qui, au dire de quelques caravanes, était déjà en marche, avait seule empêché le sheik de Kouka de faire une invasion dans la contrée des Begharmis; en conséquence, ceux-ci profitèrent de sa position fâcheuse

pour venir encore ravager ses États, quoiqu'ils eussent été complétement battus dans cinq tentatives précédentes, où vingt mille pauvres créatures au moins avaient été massacrées, et un pareil nombre réduit à l'esclavage. Les Begharmis s'étaient donc avancés de nouveau jusqu'à la rive méridionale du Shary, et avaient déterminé les habitans de Loggun à se déclarer pour eux; ils devaient passer la rivière avec leurs barques, puis se répandre dans le Bornou. A ces nouvelles, la consternation se répandit dans Kouka, et le sheik, persuadé qu'il fallait plutôt repousser un danger présent que s'inquiéter d'un danger futur, rassembla ses forces en toute hâte. Il n'y avait pas, en effet, le moindre temps à perdre pour s'opposer aux progrès de l'ennemi: une guerre d'extermination subsistait depuis de longues années entre les habitans du Bornou et ceux du Begharmi, et toujours elle continuait avec une furie que rien ne semblait devoir éteindre. Les hommes n'étaient jamais épargnés ni d'un côté ni de l'autre, excepté à des conditions pires peut-être que la mort. Le sultan du Bornou avait comme eunuques dans son sérail plus de deux cents jeunes Begharmis à peine âgés de vingt ans; et celui du Begharmi, dont le nombre des femmes s'élevait, disait-on, à près d'un millier, avait plus de trois cents de ces infortunés eunuques Bornowiens et Kanembous, choisis entre les plus vigoureux jeunes

gens qui étaient tombés dans ses mains comme prisonniers, et qu'on n'avait laissés survivre au massacre général que pour les soumettre à la plus affreuse des mutilations. Le sheik de Kouka lui-même, si moral, si bon sous tant de rapports, avait une trentaine de Begharmis qui, grâce à cet expédient horrible, pouvaient entrer sans exciter sa jalousie dans les appartemens de ses épouses et de ses favorites. Un jour que je m'étais réfugié dans le portique de son jardin pour éviter une averse subite, le chef de ce corps privilégié me montra une douzaine de jeunes esclaves qui venaient de recevoir leur cruelle ordination et qui en étaient à peine remis. Maigres et décharnés, quoique bien nourris et soignés avec les plus grandes précautions, car ils deviennent alors extrêmement précieux et se vendent à des marchands turcs au prix de deux cent cinquante et trois cents dollars, lorsque ces pauvres restes d'hommes, jadis pleins de force et de santé, passèrent près de moi, je ne pus cacher mon émotion; ma peine se laissa lire sur mon visage; et remarquant la nature des sentimens dont j'étais agité, le vieux chef du sérail, qui, endurci dans son ignoble métier, paraissait heureux que tant de ses semblables fussent enrôlés sous la même bannière que lui, s'écria : « Eh bien! chrétien, que signifie une pareille douleur? ce ne sont que des Begharmis!... des chiens! des brigands! des enne-

mis !... Ils auraient mérité d'être coupés vivans en quatre morceaux ; et maintenant ils boivent du café, ils mangent du sucre, ils demeureront dans un palais jusqu'à leur mort. »

Mais tandis que le sheik se préparait à entrer en campagne, survint un événement qui l'en dispensa. Les gens de Gulphi, qui habitaient une ville sur les bords du Shary, n'avaient d'autre moyen pour se procurer du gussub, attendu que la campagne qui environnait leurs murs était tributaire du sheik, que d'en planter sur la rive méridionale de la rivière. Quand il était mûr, ils en venaient faire la récolte et l'emportaient dans leurs foyers avec leurs bateaux plats. Ils avaient depuis long-temps été si peu interrompus dans leurs travaux d'agriculture par les bateaux des villes voisines, qu'un village de huttes s'était formé sur la portion de terre qu'ils cultivaient ; et des laboureurs ; au nombre de trois ou quatre cents, y résidaient constamment. Les mouvemens hostiles des Begharmis, d'autre part, avaient forcé les sujets du sheik à se mieux tenir sur leurs gardes que de coutume ; et passant la rivière dans leurs canots, accompagnés par plusieurs déserteurs du Gulphi, traîtres qui consentaient à porter les armes contre la terre où ils avaient reçu le jour et à conduire les ennemis au pillage de leurs frères, les naturels de Maffatay et de Kussery, au commencement du mois de janvier 1824, firent de nuit une attaque

contre le village des Gulphiens; mirent à mort tous les hommes d'un âge mûr, même ceux qui dormaient; et, entraînant suivant l'usage les femmes et les enfans dans leurs canots, revinrent chez eux sans avoir perdu un seul homme, mais après avoir mis le feu à toutes les huttes et à plus de quatre cents tas de blé et de gussub. Les effets produits par cette expédition nocturne, qui fut célébrée à Kouka par des chants et des réjouissances, furent d'une nature tout-à-fait favorable à mes projets : les Begharmis qui avaient occupé les rives méridionales du Shary pendant plusieurs mois, obligeant les habitans de Loggun à leur fournir des vivres, furent tellement effrayés de cette attaque des sujets du sheik, qu'ils plièrent leur camp et prirent la fuite lorsque la nouvelle en parvint jusqu'à eux.

En conséquence, je crus que c'était une occasion favorable de visiter le pays qu'ils avaient évacué; pays si plein d'intérêt à cause de sa situation et des courans d'eau par lesquels j'entendais dire qu'il était borné. Je n'avais pas de temps à perdre, car le retour de l'ennemi pouvait être aussi prompt que sa fuite avait été soudaine, et mes désirs seraient encore frustrés. Or, il y avait onze mois que j'attendais vainement le moyen d'explorer la contrée en question. Mais pour gravir une haute montagne, il faut d'abord marcher au pas... Le sheik, dont il me fallut toutefois obtenir l'autorisation, non-seule-

ment me l'accorda sans délai, mais encore ordonna à un de ses nègres favoris, nommé Bellal, de m'accompagner. « Bellal, me dit-il, vous suivra en quelque lieu que vous alliez; il a toute ma confiance depuis seize ans, et je lui confierais ma propre vie ou celle de mes enfans, qui me sont même plus chers que la vie. »

Je partis pour Loggun le 23 janvier, n'ayant pour compagnon de route qu'un jeune Anglais, M. Toole, enseigne au 80e régiment, qui nous avait rejoints en Afrique depuis quelques semaines : deux chameaux portaient nos vivres et nos bagages. Notre escorte se composait de Bellal, un des plus beaux nègres que j'eusse jamais vus, et de six esclaves, dont deux avaient des chevaux. Quant à mes amis, Oudney et Clapperton, ils avaient quitté Kouka le 15 décembre 1823, pour se rendre à Kano, profitant d'une caravane de trente marchands qui se dirigeait vers cette ville. Leur santé n'était cependant pas rétablie; loin de là! Celle de M. Oudney surtout nous donnait de vives inquiétudes. Mais comme nous lui représentions qu'il n'était peut-être pas assez bien portant pour risquer un pareil voyage : « Laissez-moi partir, me répondit-il simplement; car si je reste ici je mourrai, et même plus tôt que je ne dois sans doute mourir si je pars. En voyageant je me porte toujours mieux. » Hélas! on verra cependant combien lui fut fatale cette ex-

pédition dont il sera rendu compte dans la suite de ce livre.

Excursion à Loggun et mort de M. Toole.

Nous passâmes la nuit du 24 janvier à Angornou, et après avoir pendant les deux jours suivans cheminé à peu de distance du lac, nous atteignîmes Angala, capitale d'un des anciens gouvernemens tributaires du Bornou. Le sultan actuel avait été autrefois l'ami et le protecteur d'El Kanemy, le sheik de Kouka; et, il y avait vingt ans, lorsque ce dernier n'était encore que simple marchand, il lui avait donné sa fille Mirame en mariage, avec une dot considérable en esclaves et en bestiaux. Le sultan, vieux nègre plein de bienveillance, nous reçut d'une façon cordiale et hospitalière; et aussitôt que nous fûmes logés dans la maison de son premier ministre, il nous envoya des jattes de lait, de riz, de farine et de miel. Le soir on nous apporta encore de sa part une grande quantité de vivres, et le lendemain un fort beau mouton gras.

Mirame, mot qui dans la langue bornowienne signifie *princesse,* alors femme divorcée d'El Kanemy, résidait à Angala, et je demandai la permission de lui rendre visite. Son père lui avait construit une maison qu'elle habitait toujours, et ses gens étaient au nombre d'une soixantaine: c'était une négresse très belle et très bien faite, d'environ trente-

cinq ans, qui avait pris beaucoup de cette douceur de manières si prévenante dans le sheik. Assise sur un trône de terre, que recouvrait un tapis de Turquie, et entourée par vingt de ses esclaves favorites, toutes habillées pareillement de magnifiques chemises blanches qui leur tombaient jusqu'aux pieds, avec le nez, le cou et les oreilles surchargés d'ornemens de corail, elle mit dans son accueil une grâce infinie. Quatre eunuques gardaient l'entrée de l'appartement; et un nain noir, qui avait trois pieds moins un pouce de haut, son porte-clefs, se tenait devant elle, portant sur son épaule les insignes de sa charge, et richement vêtu de tuniques du Soudan. Ce petit personnage nous fournit un sujet de conversation, et nous donna beaucoup à rire. Mirame nous demanda si nous avions de ces diminutifs de l'espèce humaine dans notre pays, et quand je lui répliquai affirmativement : « A quoi sont-ils bons? ajouta-t-elle; est-ce qu'ils peuvent jamais avoir des enfans? — Oui, sans doute, repartis-je; et nous en avons vu qui étaient pères d'hommes plus grands et mieux constitués qu'eux, d'hommes ordinaires. — A la bonne heure! reprit-elle, à la bonne heure!... je savais bien qu'il en devait être ainsi. Mais il faut alors que vos nains soient d'une race meilleure que le mien, ce chien que voilà; car je lui ai donné huit de mes plus jolies et plus jeunes esclaves, sans qu'il soit jamais

parvenu à les rendre mères... Je ferais cependant cadeau de cent taureaux et de vingt esclaves à la femme qui aurait un enfant de ce vilain drôle. » A cette preuve flatteuse de l'intérêt que lui portait sa maîtresse, le drôle, et c'était réellement un vilain drôle, remua son énorme tête, ricana et laissa couler de sa vaste bouche une abondante bave.

Nous quittâmes Angala le jour suivant, au grand chagrin de notre hôte, le ministre, qui aurait voulu nous retenir une semaine; et le 28 nous atteignîmes Showy sur les bords de la rivière Shary, dont la largeur en cet endroit nous arracha un cri involontaire de surprise. Elle était, en effet, de six cent cinquante verges; et le courant, qui se dirigeait presque vers le nord, parcourait deux ou trois milles à l'heure. Au centre de la rivière et en face de la ville, repose une île superbe qui a un mille environ de longueur. Showy forme une partie du district de Maffatay, et est gouvernée par un kaid. Le magistrat nous témoigna les plus grands égards, et nous proposa de descendre le Shary jusqu'au Tchad. Je laisse à penser si nous acceptâmes.

En conséquence, nous nous embarquâmes le 2 février, accompagnés du kaid et de huit canots, portant dix à onze hommes chacun. Après avoir manié leurs pagaies pendant huit heures environ, ils nous amenèrent, vers le coucher du soleil, à un endroit appelé *Joggabah*, ou *île* dans le langage du

Mekkari, et distant de Showy d'à peu près trente-cinq milles. La rivière, grosse comme elle l'est toujours en cette saison, offrait de toutes parts un spectacle pittoresque. De nombreuses sinuosités, quelquefois longues de trois ou quatre milles, variaient agréablement les points de vue. Les rives étaient plantées d'une multitude d'arbres riches en feuillage, et couvertes de plantes grimpantes dont les fleurs embaumaient l'air. Des crocodiles, d'une longueur de huit à quinze pieds, qui dormaient près du bord, se précipitaient dans le courant à mesure que nous avancions, et disparaissaient en un instant. Les naturels paraissaient peu les craindre, et plongeaient avec beaucoup de hardiesse pour ramasser dans l'eau les canards que nous tirions. Joggabah, qu'on aperçoit encore à six milles au-delà, contribue beaucoup à embellir le spectacle qui se présente aux yeux du voyageur. La rivière, près de cette île, n'est pas moins large que devant Showy. L'île elle-même est haute, avec des bords presque perpendiculaires, et une profondeur de dix pieds d'eau autour de ses rivages. Elle s'étend vers le Tchad dans une direction septentrionale, et sur une longueur de douze à quinze milles, resserrée entre deux beaux courans qui coulent, l'un au nord-est, l'autre au nord-ouest, et par lesquels le Shary se décharge dans ce lac immense. Enfin, elle abonde en gibier; et nous soupâmes copieuse-

ment avec des poissons, de la chair de buffle et des canards sauvages, le tout rôti au moyen de broches en bois.

Nous dressâmes nos tentes sur la pointe de l'île, où s'élevait encore il y a peu d'années une ville nègre dont le sheik a fait exterminer les habitans, parce qu'ils étaient insoumis et qu'ils commettaient sans cesse des pirateries sur les Showiens. Ils avaient en outre formé une ligue avec les Biddoumahs, qui présentement n'habitent plus que leurs propres îles dans le lac. Nous trouvâmes Joggabah tout-à-fait inhabité, et couvert de broussailles épineuses dans la partie où nous passâmes la nuit: nous y vîmes trente porte-épics, et nous tuâmes sous nos nattes un centipède et deux scorpions. Nous eûmes toute la nuit deux canots qui firent la garde, dans la crainte des Biddoumahs. Au point du jour nous nous rembarquâmes, et nous suivîmes la branche nord-ouest pendant plus de deux heures sans presque nous écarter de cette direction. Nous passâmes alors entre plusieurs îles marécageuses, couvertes de joncs, de hautes herbes et de papyrus, qui paraissent diviser la rivière en plusieurs courans, et nous pénétrâmes dans cette mer d'eau douce, le Tchad, que nous nommâmes *lac Waterloo*. J'avais l'intention de doubler l'île vers l'est, et de revenir par l'autre branche; mais, après que nous eûmes parcouru environ deux milles en plein

lac, une violente houle du nord-est fit entrer tant d'eau dans les canots et fatigua tellement nos rameurs, que nous renonçâmes à ce projet. Après notre retour à la rive méridionale de l'île, nous suivîmes la branche nord-est que nous trouvâmes partout la même. Chemin faisant nous rencontrâmes beaucoup de petites îles, qui toutes, près de l'embouchure, étaient dépourvues d'arbres, mais garnies de joncs, de bambous et d'herbes fort hautes. Les oiseaux aquatiques étaient en grand nombre, d'une grande diversité, et d'un beau plumage. L'île la plus proche qui appartienne aux Biddoumahs est, dit-on, à trois jours de navigation de l'embouchure de la rivière, dans une direction nord-est, c'est-à-dire à quatre-vingt-dix milles, et pendant deux jours les canots perdent la terre de vue. Avec un excellent télescope je ne pus distinguer au nord et à l'est qu'une nappe d'eau non interrompue.

Nous commençâmes alors notre retour, et ce ne fut pas chose fort aisée que de remonter la rivière. De plus, les hommes de Showy étaient si prudens, que nous ne débarquâmes guère avant minuit à un endroit nommé *le bord du Buffle*. Nous avions éprouvé pendant deux jours une brûlante chaleur, exposés au soleil; nous avions été toute une nuit sur le qui-vive, et torturés par les insectes; nous n'avions absolument vécu qu'avec du blé que nous faisions bouillir; enfin nous avions toujours eu de l'eau jus-

qu'aux chevilles, tant les canots étaient mal joints: il était donc indispensable que nous prissions du repos. A l'endroit où nous campâmes étaient, sur une largeur de plusieurs milles, les rives couvertes de beaux arbres qui surgissaient au milieu de buissons fleuris, tandis que de grandes gazelles et des buffles s'enfuyaient des taillis qu'ils avaient choisis pour retraite. Lorsque nous approchâmes du rivage, les hippopotames étaient si nombreux que plusieurs reçurent des coups de pagaie. C'est là, et au confluent des deux branches, que nous trouvâmes la plus grande profondeur d'eau. La route, pour nous la plus désirable à suivre, eût été sans doute de gagner alors le Loggun avec nos barques; mais comme Gulphi était sur notre chemin, nous n'en pûmes rien faire. Nous ne songeâmes donc plus qu'à suivre autant que possible la direction de la rivière.

Auparavant, toutefois, nous remontâmes dans nos chaloupes, et nous visitâmes un endroit nommé *Dugheia*, et situé plus haut sur le Shary, à un mille environ de Gulphi. A Dugheia il y a un bac et un gué au moyen desquels le sheik, avec tout son monde, passe la rivière lorsqu'il s'en va en expédition contre les Begharmis. Le gué est dans une direction oblique, et entre deux sinuosités. Quand la rivière atteint sa plus grande élévation, l'eau vient jusqu'au cou d'un homme : elle n'avait guère

qu'un pied et demi lors de notre visite. Les fantassins, plaçant leurs lances et leurs sacs de grain sur leur tête dans leur bouclier, passent aisément; les cavaliers traversent dans des barques, et les chevaux nagent attachés à l'arrière. L'aspect de la rivière, au-dessus et au-dessous de Showy, est parfaitement semblable, excepté qu'il y a au-dessus un plus grand nombre d'îles pittoresques; nous passâmes la nuit sur une de ces îles, et nous la nommâmes *île du Héron-Rouge*, parce que mon malheureux compagnon y tua un oiseau de cette espèce.

Le 8 février nous revînmes à Showy, et le jour suivant nous continuâmes notre route par Willighi et Affaday. Willighi est une ville entourée de murs et très forte. Les Begharmis eux-mêmes, dans leurs excursions qui n'ont d'autre but que le pillage, passent toujours sans l'attaquer. Les murailles ont presque cinquante pieds de hauteur, avec des tours d'observation aux angles saillans, sur lesquelles sont toujours postées des sentinelles. En outre, le sultan demeure dans une espèce de forteresse qu'environnent deux murailles, fermées chacune par trois portes garnies de fer. Avant d'arriver à Willighi, qui n'est qu'à une journée de Gulphi, nous repassâmes la *Gurdeia*, nom que porte une des branches les plus considérables par lesquelles le Shary se jette dans le grand lac.

Le 10, après avoir offert au sultan deux couteaux,

deux paires de ciseaux, un turban et un bonnet rouge, nous quittâmes Willighi, et en deux heures de marche nous gagnâmes Maffatay, où se trouve un autre gué. Ces gués ne sont connus que des habitans des villes voisines, qu'il faut toujours prendre pour guides. A Maffatay, nos chevaux eurent de l'eau jusqu'au ventre. Le même jour nous traversâmes, outre la rivière, trois marais qui s'y joignent, au dire de notre guide de Willighi; et devant un des trois, nous fûmes arrêtés pendant presque une heure avant de nous décider à passer, car près du bord même l'eau mouillait nos selles. Après la saison pluvieuse, des canots viennent en grand nombre de Showy aux environs de Willighi, pour recueillir deux espèces de bois qu'on y trouve en abondance, appelées l'une *kagam*, et l'autre *korna* par les naturels, dont ils construisent leurs barques et fabriquent leurs pagaies. Ils recueillent aussi dans cet endroit le fruit d'un arbre qu'ils nomment *kadellaboo*. Nous fîmes halte à l'ombre d'un magnifique arbre de ce genre, qui portait une fleur d'une couleur cramoisie très foncée; un jasmin jaune répandant une délicieuse odeur grimpait aux branches, tandis que d'autres plantes aromatiques poussaient à l'entour avec une incroyable profusion. Néanmoins, les sentiers à travers ces bois, quoique littéralement jonchés de fleurs, étaient presque inaccessibles à cause des rameaux de buissons épi-

neux qui obstruaient la route, et non-seulement déchiraient nos chemises et nos manteaux, mais encore étaient assez forts pour arracher leur chargement du dos des chameaux. Nous employâmes presque douze heures à parcourir vingt-deux milles. Quand nous arrivâmes à la ville d'Affaday, nos gens étaient trop las pour faire cuire le riz que nous avions avec nous, et le kaid nous envoya simplement de la farine avec du lait aigre, promettant toutefois de tuer le lendemain un mouton en notre honneur si nous voulions séjourner dans sa ville. Mais malgré cette promesse nous repartîmes le jour suivant de bonne heure, et nous atteignîmes vers le soir un lieu appelé *Kala*, misérable réunion de huttes, quoique entourées par un mur qui a de solides portes.

Le 12 nous poursuivîmes notre chemin, et après avoir franchi un long et profond marais, nous fîmes halte vers midi, pour une heure ou deux, dans une ville nommée *Alph*, qui s'élevait sur une fondation de terre artificiellement amoncelée au milieu d'un autre marais s'étendant à quelques milles dans toutes les directions. Nous tuâmes plusieurs grues, dont une avait le corps d'une éblouissante blancheur, le bec jaune et les yeux presque noirs, bordés de jaune. Nous commençâmes alors à approcher de Kussery, et nous suivîmes de nouveau les bords de la rivière Shary, laissant Gulphi à l'est. Cette

route n'est que rarement traversée : c'est une suite non interrompue de petits lacs, de marais et d'eaux stagnantes qui abondent en une inutile végétation ; et les mouches, les abeilles, les mousquites[1], avec d'énormes crapauds noirs, semblent rivaliser à qui importunera davantage les voyageurs.

Depuis quelques jours j'avais observé avec chagrin dans mon jeune compagnon des symptômes de maladie qui me causaient la plus grande inquiétude ; son estomac refusait toujours notre grossière nourriture de poisson et de pâte ; mais comme il se plaignait peu, j'espérais qu'un jour ou deux de repos à Kussery lui rendraient la santé ainsi que son enjouement habituel ; mais Kussery, malheureusement, était le dernier des endroits à choisir pour quiconque désirait se reposer à son aise, car les habitans eux-mêmes n'osent bouger à cause des mouches et des abeilles. La structure des maisons, qui consistent en cinq ou six huttes bâties les unes dans les autres, excita vivement ma surprise, qui augmenta encore quand j'appris qu'elles étaient construites de la sorte pour que les habitans y fussent à l'abri des attaques de ces insectes. Je demeurais toujours incrédule ; mais je fus bientôt forcé de reconnaître l'affreuse réalité : un homme de notre escorte, qui était imprudemment sorti, revint avec les yeux et la tête dans un

[1] *Mosquitos*, dit le texte.

tel état, qu'il fut très malade pendant trois jours. Kussery est une place forte, ceinte de murs, et gouvernée par un sultan indépendant, nommé *Zarmawha*, qui s'est deux fois révolté contre le sheik. Bellal fut obligé d'ôter son bonnet rouge et son turban, même de paraître la tête et les pieds nus devant ce personnage, étiquette qui n'avait encore été exigée nulle part depuis le commencement de notre voyage. Le sultan ne daigna nous regarder que de loin à travers un treillage de bambou, mais s'informa pourquoi je ne lui tournais pas le dos lorsque j'étais assis en sa présence. Je répondis naturellement que ne pas tourner ma figure de son côté serait, dans mon pays, regardé comme une injure grossière : cette réponse le fit pouffer de rire. Nous apportions à ce prince une lettre du sheik; mais il ne parut faire grande attention ni à la lettre ni au porteur Bellal, tandis qu'il me témoigna beaucoup d'égards. Il m'envoya dix plats de poisson et de pâte, dont se régalèrent somptueusement les gens de mon escorte; et un officier de sa maison particulière vint s'établir dans nos huttes. Le poisson était vieux et non moins désagréable au goût qu'à l'odorat; mais les naturels le préfèrent ainsi, comme nous préférons le gibier qui a plusieurs jours de crochet. Du reste, l'officier du sultan, voyant que je ne pouvais toucher à ces friandises kusseriennes, se hâta de m'aller chercher un plat

de poisson frais qui, quoiqu'un peu huileux, n'était pas à dédaigner, avec une jatte immense de lait de chameau. Le sel est à peine connu dans cette ville, et jamais les habitans n'en assaisonnent leurs mets. Lorsqu'ils apprirent que j'en avais une petite provision, ils venaient sans cesse m'en demander quelques grains; et quand je leur en distribuais, ils le mettaient dans leur bouche, le suçant avec autant de plaisir que si c'eût été du sucre d'orge.

A Kussery la rivière est large et belle, présentant le même caractère que plus près de son embouchure. Les murailles de la ville s'étendent jusqu'aux bords, et sont dans cette partie percées de deux portes. Le lendemain de notre arrivée je sortis au lever du soleil par une de ces portes, et j'admirai long-temps le beau coup d'œil que formaient les nombreux canots de pêcheurs qui s'en retournaient vers le Loggun. En cet endroit le courant se dirige au sud-sud-ouest, puis au sud. On m'assura que le Loggun était éloigné de trente milles par la rivière.

Mon pauvre ami déclara bientôt qu'il lui était impossible de rester davantage à Kussery, et en conséquence nous partîmes pour le Loggun le matin suivant; mais au bout de quelques milles les souffrances de M. Toole devinrent encore plus aiguës : il s'évanouit deux fois, et nous le descendîmes de son cheval; nous l'y replaçâmes comme un enfant privé

de toute force; ce qui ajouta aussi à notre détresse fut que, depuis ce jour jusqu'à la soirée du 16, les Arabes-Shouaas, qui occupent la frontière de la contrée du Loggun, refusèrent de nous laisser passer avant qu'ils n'eussent consulté le sultan et que nous n'eussions répondu aux nombreuses questions de celui-ci relativement au but de notre visite. Dès lors nous cheminâmes près de la rivière; et malgré la chaleur, le seul moyen que nous avions de nous défendre, nous et nos animaux, contre les morsures des millions d'insectes qui nous assiégeaient, était d'allumer des feux à l'entrée de notre tente. Dans cette direction le Shary coule avec une majestueuse beauté jusqu'au-delà des murs de la capitale du Loggun; il vient en ligne directe du sud-ouest, avec un rapide courant. Nous entrâmes dans la ville par la porte occidentale qui mène à la principale rue : cette rue est fort large, et bordée à droite et à gauche de grandes maisons qui, bâties avec beaucoup d'uniformité, ont toutes sur le devant une cour fermée de murs avec une belle entrée et une forte porte munie de crochets en fer. Un grand nombre d'habitans étaient assis dans la rue pour nous voir passer, avec leurs esclaves rangés derrière eux; néanmoins on ne nous honora point d'abord de beaucoup d'attention : à dire vrai, nous n'avions pas l'air bien imposant; moi, j'étais couché sur un chameau, et mon camarade était soutenu sur

son cheval par deux nègres qui marchaient à ses côtés, tandis que la violence de la fièvre dont il était consumé lui faisait débiter mille extravagances. Enfin, cependant, un personnage d'importance, à ce qu'il semblait, s'avança vers moi, se pliant presque en deux, joignant les mains, première salutation de ce genre que j'eusse jamais vue, et suivi de ses esclaves qui se baissaient encore plus que lui-même. Après avoir expliqué que le sultan son maître l'envoyait souhaiter la bienvenue à l'homme blanc, et mille fois répété qu'il était mon ami, il se plaça à la tête de notre petite troupe; et alors, à mesure que nous avançâmes, les groupes de citoyens devant lesquels nous passions, et qui étaient assis à leurs portes, se levèrent et vinrent nous saluer de la façon que j'ai déjà décrite. Nous fûmes enfin conduits à notre habitation qui se composait de quatre huttes séparées, bien bâties et ceintes d'un mur, avec une vaste salle d'entrée pour nos domestiques. Mon premier soin fut d'établir dans l'endroit de notre logement le plus retiré et le plus tranquille le lit de mon malade qui était dans un triste état d'épuisement et d'irritation.

Le matin suivant je reçus l'ordre de paraître devant le sultan. Dix nègres énormes, de haute naissance et la plupart à barbe grise, tête nue, et portant de gros gourdins, me précédèrent à travers les rues, et ma réception fut des plus cérémonieuses.

Après avoir traversé plusieurs chambres obscures, je fus introduit dans une large cour carrée, où plusieurs centaines de personnes étaient réunies et toutes assises à terre. Au milieu était un espace vide où je fus mené, et on m'engagea à m'y asseoir aussi. Deux esclaves en tuniques de calicot rayé, qui agitaient de grands éventails devant une jalousie de bambous, indiquaient que le sultan se tenait par derrière. A un signal, la jalousie disparut, et il me sembla que je distinguais sur un tapis une créature humaine, le corps perdu dans des tuniques de soie, la tête enveloppée dans plusieurs châles, et dont les yeux seuls étaient visibles. Tous les assistans se prosternèrent aussitôt et se couvrirent de poussière, tandis que huit tambours et autant de cors firent retentir les airs d'une discordante musique.

Mon présent, qui consistait en une écharpe rouge, un caffetan de coton à raies, un turban, deux couteaux, deux paires de ciseaux et un pantalon rouge, fut alors déposé devant lui; et il me répéta, mais à voix basse, que j'étais le bienvenu dans ses États, car parmi les gentilshommes du Loggun on passe pour si mal élevé lorsqu'on parle haut, qu'il est fort difficile d'entendre le son de leurs voix.

Le sultan m'examina avec beaucoup d'attention lorsque la jalousie eut été de nouveau baissée. Je lui demandai la permission de m'embarquer sur le Shary, et j'obtins pour réponse à cette question qu'il

considèrerait ma requête plus à loisir; ensuite il me demanda lui-même si je désirais acheter de belles esclaves; « parce que, disait-il, si vous le désirez, il est inutile que vous alliez plus loin : j'en ai des centaines, et je vous en vendrai à aussi bon marché que personne. » Je l'assurai que je n'avais aucun besoin d'une pareille marchandise.

Le Loggun, dont la capitale se nomme *Kernuk*, et repose sur le Shary par 11 degrés 7 minutes de latitude nord, est une contrée fort populeuse. Kernuk renferme au moins quinze mille âmes. Les habitans parlent à peu près la même langue que les Begharmis; les Shouaas les entourent de toutes parts, et c'est à eux qu'ils sont redevables de la grande quantité de taureaux, de lait et de graisse dont abonde le marché. Ces objets de nécessité première se paient avec des tuniques et des bandes de calicot bleu que les naturels du Loggun fabriquent et teignent d'une fort belle couleur. Il y a en outre dans cette contrée une monnaie de métal, la première que j'aie vue en Nigritie : ce sont des plaques de fer très minces et ressemblant assez, pour la forme, à celles dont l'usage est de garnir le pied des chevaux; on les attache en paquet de dix ou douze, suivant le poids, et trente de ces paquets valent dix rottola ou un dollar; ou plutôt ce numéraire n'a pour ainsi dire pas de valeur fixe : le mercredi de chaque semaine, jour du marché, le cours en

est établi par une proclamation du sultan, et les agioteurs du lieu entreprennent de vastes spéculations sur les chances de hausse et de baisse; mais, comme on s'en doute bien, lorsque le sultan n'a rien à acheter, parce qu'il a reçu de ses sujets en tribut ou en hommage la quantité de taureaux et d'indigo dont il a besoin, il fait généralement proclamer que le cours est au-dessous du pair, tandis que, s'il faut au contraire qu'il approvisionne sa maison la veille de quelque fête, il ne manque jamais d'augmenter la valeur de la monnaie.

Les naturels du Loggun forment une race beaucoup plus belle que les Bornowiens, et sont beaucoup plus intelligens. Il y a dans leur extérieur et dans toutes leurs manières une élégance que je n'ai retrouvée chez aucune autre nation nègre. Ces éloges s'appliquent particulièrement aux femmes. Les épouses des principaux personnages du pays me visitèrent, accompagnées d'une ou plusieurs esclaves. Dans ces visites, elles examinaient tout ce qui me concernait, jusqu'aux poches de mon pantalon, et je n'ai jamais eu affaire à des dames plus solliciteuses : tous les objets qui attiraient leurs regards, elles me les demandaient, et presque en même temps tâchaient de me les dérober. Quand je découvrais leurs vols, elles se mettaient à rire de bon cœur, frappaient dans leurs mains, et s'écriaient : « Oh! comme il est fin! Dès qu'on commence à

penser à quelque chose, il vous devine.» Mais si ces naturels l'emportent sur mes amis les Bornowiens par quelques qualités de corps et d'esprit, ils ne peuvent leur être comparés pour celles du cœur. Pour les traiter selon leur mérite, c'est à la fois le peuple le plus spirituel et le plus immoral que j'aie rencontré dans la Nigritie. Ils aiment passionnément les clous de girofle, qu'ils broient et mêlent à de la graisse, pour s'en frotter les cheveux et la peau.

Je ne fus pas peu surpris d'apprendre le lendemain qu'il y avait deux sultans, le père et le fils, l'un et l'autre à la tête de partis puissans, se craignant et se haïssant l'un l'autre; que j'avais vu le fils, mais qu'il était absolument nécessaire que je donnasse au plus âgé autant pour le moins qu'au plus jeune. Je fis des objections; mais Bellal m'assura que ses esclaves étaient les plus adroits voleurs du royaume, et qu'aucune muraille ne pouvait les arrêter dès que le sultan prononçait le mot : «Pillez!» Il n'y avait pas d'alternative : mettant donc dix dollars dans un bas, et nouant dans un foulard français deux colliers de corail avec quelques clous de girofle et six boutons dorés, je les offris au sultan père, qui fut charmé de mon présent. Veut-on d'ailleurs une preuve incontestable de la profonde inimitié qui régnait entre les deux sultans rivaux malgré leur proche parenté? Eh bien! qu'on sache

que tous deux me firent demander en secret un poison « qui dût ne pas mentir », pour citer leurs propres expressions. Le jeune sultan (ainsi s'appelait le fils) m'envoya trois jolies esclaves, à peine âgées de quinze ans, pour me séduire. Je les lui renvoyai, en protestant avec force combien nous avions horreur de procédés pareils, et en récompense de ma conduite j'eus la satisfaction de nous entendre cent fois traiter d'imbéciles, mes compatriotes et moi.

Le 19 mon pauvre compagnon parut être un peu mieux; il avait dormi, et par suite était plus calme et moins souffrant. Je le quittai le matin pour remonter la rivière à quelque distance, me proposant de revenir le lendemain ou le jour d'après. Le Shary, après avoir quitté Kussery, se dirige presque tout-à-fait au sud, puis tourne au sud-ouest; et c'est à l'angle de la sinuosité, si on peut s'exprimer ainsi, que s'élève la capitale du Loggun. La rivière n'a guère en cet endroit que quatre cents verges de largeur. Les canots des naturels diffèrent de ceux des Showiens; ils ont à peu près cinquante pieds de long, et peuvent porter de vingt à trente-cinq personnes. Les deux espèces de bois dont ils sont construits, appelées *kagam* et *birgam*, poussent en abondance le long des bords, depuis Willighi jusqu'au Loggun : les planches sont souvent larges de deux à trois pieds.

Il était presque midi, et nous n'avions encore remonté que cinq ou six milles, quand nous remarquâmes qu'un canot suivait nos traces avec une vitesse indiquant qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'il nous eut rejoints, et que les gens qui le montaient eurent expliqué le motif de leur précipitation, ceux qui m'accompagnaient parurent décontenancés. Des sept canots qu'ils remplissaient pas un ne demeura, tous gagnèrent à la hâte le rivage, et ce fut même avec beaucoup de peine que j'obtins de ceux qui étaient dans le mien qu'ils revinssent avec moi à Kernuk. De retour, nous y apprîmes que les Begharmis étaient de nouveau sur la Medba, et s'avançaient vers le Loggun. Peu après notre arrivée, le sultan nous manda près de lui, et déclara que les gens du sheik eussent à sortir sur-le-champ de ses domaines. Je lui répliquai que j'étais expressément venu pour y séjourner quelque temps, que Bellal pouvait s'en aller, mais que quant à moi j'étais son sujet et je devais rester sous sa protection; qu'en outre j'avais un ami et un domestique malades qui m'empêchaient de partir. J'eus beau parler ainsi, aucune de mes raisons ne fut admise; Bellal reçut ordre de quitter le Loggun et de nous emmener tous avec lui. « Plus de la moitié de mes sujets sont Begharmis, disait le sultan; je ne pourrais vous protéger. Partez, partez donc, tandis que vous le

pouvez encore. » Obligé d'obéir, j'enlevai mon pauvre compagnon, qui ne pouvait s'aider en aucune manière; nous le mîmes sur un cheval, et sans autres provisions de bouche qu'un petit sac de grain que nous donna le sultan, à quatre heures le même jour nous sortîmes des murs. Les trois portes furent immédiatement fermées sur nous, l'une après l'autre, et avec une grande satisfaction, par une immense multitude de peuple.

Ce fut tard dans la nuit que nous fîmes halte près de quelques hangars construits pour des bestiaux, mais alors déserts, que les Arabes Shouaas avaient abandonnés pour prendre la fuite, et sous un desquels nous déposâmes mon infortuné compagnon, tandis que je veillai en dehors. Depuis ce moment, jusqu'au soir du 21 que nous parvînmes à un petit village nommé Tilley, sur les bords du Gambalarùm, nous ne prîmes presque ni repos ni nourriture. Bellal et ses esclaves s'impatientant de la lenteur de notre retraite, j'avais marché en avant, avec le premier pour ne pas le perdre de vue, et laissé M. Toole à la charge de mon domestique, qui était suffisamment remis pour lui donner ses soins : de temps à autre, néanmoins, je retournais moi-même sur mes pas, et je les pressais de se hâter le plus possible. Lorsque nous arrivâmes à Tilley, Bellal et moi, la nuit durait déjà depuis quatre heures, et comme la route que nous venions de

parcourir ensemble était sinueuse, obstruée d'arbres et compliquée, nos camarades étaient à une assez grande distance derrière nous. Cependant Bellal se mettait en devoir de chercher un gué, afin que nous passassions le Gambalarum : mais je m'y opposai fermement jusqu'à ce que les autres nous eussent rejoints, car pour me décider à continuer ma route, il fallait que je connusse l'état de mon malade. Le nègre fit diverses objections ; mais lorsque je descendis de cheval, et que je commençai à ramasser du bois pour allumer du feu afin d'indiquer où nous étions, il se rendit à mes désirs. A peine la flamme brilla-t-elle, surmontée par une colonne de fumée, que mon domestique répondit à ce signal par un coup de fusil; et je m'avançai dans la direction du sud à sa rencontre : un second et un troisième coup, cependant, furent encore nécessaires avant que je pusse le retrouver, tant la route était difficile. M. Toole était tout-à-fait privé de sentiment; nous le couchâmes sur un lit d'indigo vert, près de notre feu, bien enveloppé d'une couverture, tandis qu'on lui faisait chauffer un peu de thé, et quand il eut bu il ne tarda guère à tomber dans un profond sommeil. Alors Bellal s'en alla de nouveau à la recherche du gué, sans que je m'y opposasse, mais j'étais bien résolu à ne pas réveiller mon camarade avant le matin, à moins que le danger de notre situation n'augmentât. Il revint un peu

après minuit, et déclara que la rivière n'était guéable ni au-dessus ni au-dessous de la ville. Nous fûmes obligés de repartir sur-le-champ et de prendre une route plus septentrionale, où notre péril était plus grand. Mon pauvre camarade se laissa emmener avec une résignation admirable; et Bellal, dont j'eus plusieurs fois occasion de remarquer la bravoure et la sensibilité, versa des pleurs en voyant quel triste changement la maladie avait opéré dans ce jeune homme naguère si plein de vie et d'ardeur. Il protesta que son inquiétude était encore plus pour nous que pour lui-même, attendu qu'il n'oserait reparaître ni devant le sheik ni à Kouka s'il nous arrivait quelque chose...

Nous dépassâmes, peu après le lever du soleil, les murs d'Affaday, d'où les habitans fuyaient dans toutes les directions, et nous campâmes pour la nuit à Yrun après avoir passé la rivière au gué de Solon. Les naturels avaient résolu de se défendre dans Yrun : en conséquence ils avaient muré trois des quatre portes, tandis que la quatrième avait été tellement rétrécie, qu'un homme n'y pouvait passer qu'avec peine. Le gouverneur nous fit inviter à y séjourner, et nous envoya du lait, de la viande fraîche et du grain pour nos bêtes à demi mortes de faim. Nous dressâmes une tente au-dessus de M. Toole, qui était couché à terre; et deux fois, pendant la nuit, nous lui donnâmes de l'eau de riz et du thé,

après quoi j'eus le bonheur de le voir s'endormir. Le jour suivant, nous atteignîmes Angala, lieu où nous étions sûrs de trouver protection. En traversant la plaine qui mène à cette ville, je tuai un korrigum, espèce de gazelle presque aussi grosse qu'un daim, et remarquable par la longueur de ses cornes. A Angala, nous reprîmes notre ancien logement chez le ministre du sultan; et quand M. Toole sut où il était : « Dieu soit loué ! s'écria-t-il, je ne mourrai donc pas ! » Sa santé s'améliora tellement les deux jours qui suivirent, que je conçus une vive espérance de son complet rétablissement. Le 26 février cependant, vers quatre heures du matin, je compris qu'il n'y avait plus rien à espérer. Un affreux frisson l'avait saisi, et ses extrémités étaient froides comme glace. Il survécut encore quelque temps; mais enfin, vers midi, il expira sans plainte, sans douleur. M. Toole n'avait que vingt-deux ans !!!

Dans la soirée, au moment où le soleil descendait sous l'horizon, je suivis les restes mortels de mon si jeune ami au champ du repos, jusque sur le bord d'une fosse profonde que six esclaves du sultan d'Angala avaient préparée suivant mes instructions, au nord-ouest de la ville, sous un bouquet d'arbres en fleur. Le premier ministre accompagna le convoi avec son bâton d'office, et une silencieuse prière récitée sur tout ce qui restait de mon malheureux compagnon fut le meilleur service funèbre

que les circonstances me permissent de célébrer en son honneur. Sur sa tombe, au lieu de monument, j'entassai à hauteur de plusieurs pieds des branches garnies d'épines, pour protéger son cadavre contre la voracité des hyènes qui la nuit infestent par bandes les cimetières de cette contrée.

Après cette mort, qui me fut si cruelle, mon plus vif désir fut de regagner Kouka. En conséquence, je quittai Angala dans la soirée du lendemain, accompagné de Bellal et de ses gens. Les Begharmis battaient alors la contrée dans tous les sens; néanmoins nous atteignîmes Angornou le 1er mars, avec seulement deux chameaux de perte. Là, je rencontrai le sheik avec une armée formidable qu'il avait rassemblée en toute hâte pour attaquer ces envahisseurs. Il fut comme d'ordinaire plein de bonté pour moi, et envoya l'ordre à la personne qui devait en son absence commander la capitale, de satisfaire à toutes mes demandes. Son peuple était en grande alarme et semblait douter beaucoup de l'issue favorable de la guerre qui allait s'engager. Le 2 mars je rentrai dans Kouka, et le jour suivant j'eus moi-même une attaque de fièvre qui, quoique légère, me retint plus d'une semaine sur ma natte.

Si un plein succès n'a point couronné nos efforts en cette circonstance, notre excursion n'a cependant point été sans résultat : notre connaissance du

pays et des peuples qui l'habitent s'en est beaucoup accrue. Le district surtout dans lequel nous avons pénétré est un de ceux où ne vont jamais les caravanes, où les marchands maures eux-mêmes craignent de se montrer; or, il faut que les naturels soient bien redoutables, en effet, pour que l'amour du gain ne persuade pas aux Maures, si cupides et si persévérans, de chercher à trafiquer parmi eux. Je regrette vivement de n'avoir pu exécuter mon projet de remonter le cours de la rivière depuis le Loggun; mais la confirmation que l'on m'y a donnée de l'existence, dont j'avais déjà ouï parler, d'une branche plus méridionale du Shary, coulant à travers une contrée montagneuse à l'est, ne m'a point laissé lieu de douter que telle ne soit la vérité. Je suis même porté à croire que si des événemens, qu'aucune puissance humaine ne pouvait empêcher, m'eussent permis de faire un plus long séjour dans le Loggun, j'aurais découvert que le cours d'eau en question se prolongeait jusqu'à l'Adamowa, et de là jusqu'au lac Fittre.

Le district du Loggun est plus salubre et plus fertile qu'aucune autre partie des bords du Shary. Le gussub, le gafooly, les noix de terre, les mangous et les ognons n'y abondent pas moins que le miel, le beurre, le lait, la viande de bœuf et le poisson. Les arbres, nombreux et beaucoup plus gros que ceux du Bornou, sont des acacias pour la plupart; mais dans

le nombre on distingue le locuste avec ses fleurs rouges de sang, et le kuka ou kukawha, quoique je n'aie jamais vu ce dernier fleuri. Les habitans des deux sexes sont industrieux et travaillent au métier de tisserand avec plus d'ardeur que dans aucune partie des domaines du sheik. Presque toutes les maisons possèdent une grossière machine à tisser, et c'est là que se fabrique l'étoffe la plus belle et la plus serrée; la largeur néanmoins en est invariablement fixée, comme pour celle du Bornou, à six ou sept pouces. J'ai vu dans une seule maison cinq métiers en activité : ce sont d'ordinaire les gens libres qui les font mouvoir, tandis que les femmes esclaves préparent le coton, et lui donnent la belle teinte bleu foncé si estimée parmi eux, au moyen de leur incomparable indigo. Le lustrage est aussi une autre et une très importante partie de leur fabrication : l'étoffe, avant d'être teinte, est généralement mise en tuniques, en larges chemises, ou en pièces d'une longueur de quinze ou seize verges; puis, après avoir été trois fois mouillée et trois fois exposée au soleil, on l'étend humide encore sur de vastes troncs d'arbres aplatis exprès, et on la bat avec un maillet de bois, ayant soin d'y répandre de temps à autre de l'eau froide et de l'antimoine en poudre : par ce moyen la surface de l'étoffe devient fort brillante, et le retentissement continuel, pendant le jour, des maillets

ainsi occupés dénote partout le travail et l'industrie.

La contrée environnante abonde en bétail et en animaux sauvages de toutes les espèces qu'on trouve dans l'Afrique. Les naturels sont extrêmement beaux, bien portans et de bonne mine. Dans le voisinage immédiat de la grande rivière quelques villes sont fort salubres, Showy en particulier; et de là jusqu'à l'embouchure les bords sont hauts et rarement inondés. Le courant est fort rapide le long des rives perpendiculaires de la partie que j'ai nommée *côte du Buffle,* où il y a une grande profondeur d'eau et un beau lit de sable. Mais les bords, vers Kussery, deviennent malsains, dit-on, à cause peut-être de la nature marécageuse du pays qui les avoisine, et des nombreuses sinuosités de la rivière qui la rendent en cet endroit plus basse et moins courante. Le débordement aussi d'une multitude de petits ruisseaux laisse de ce côté des lacs stagnans, d'une étendue de plusieurs milles, qui sont remplis d'arbrisseaux inutiles et désagréables à l'œil; les bois ne sont pas déblayés, et le vent n'a par conséquent que peu d'action pour disperser les exhalaisons qui émanent de ces mares fétides. Les habitans des bords de cette rivière paraissent avoir encore plus à se plaindre des innombrables armées de mouches et d'insectes que de la chaleur ou du climat; elles font souvent périr de jeunes volailles:

un chef près de Kussery m'a même assuré que, pendant les deux dernières années, deux de ses enfans étaient morts de leurs piqûres; or, d'après ce que nous avons nous-mêmes souffert, il ne faut voir là aucune exagération.

Voyage aux côtes orientales du lac Tchad.

Le 7 mars, un courrier, qu'avant mon départ pour le Loggun j'avais envoyé à Kano porter un supplément de provisions à mes compatriotes, revint à Kouka et me confirma le bruit, déjà parvenu à mes oreilles, de la mort de M. Oudeney, qui avait rendu le dernier soupir à Murmur, près Katagum, le 12 janvier.

Lors de mon retour j'avais, chemin faisant, laissé le sheik en pleine marche pour repousser les Begharmis; il ne tarda guère à prendre position près d'Angala, à moins de cinq milles des ennemis qui déjà commençaient à piller sur ses derrières, et qui emportaient tout ce qu'ils pouvaient prendre sur le bord méridional de la rivière. Leur armée aussi, disait-on, grossissait chaque jour, et la crainte qu'ils ne fussent victorieux était excessive tant à Angornou qu'à Kouka. Un soir, un habitant de cette ville, qui n'était pas revenu de la dernière expédition contre Musgow, et que depuis ce temps on avait cru mort, reparut soudain et causa une épouvantable frayeur parmi ses femmes et ses esclaves, qui

se mirent à jeter les hauts cris et à tomber en syncope. Toute la ville fut bientôt en commotion, et des milliers de voix répétaient à qui mieux mieux : « Les ennemis ! les ennemis ! » Cet incident arriva à la chute du jour : mon nègre Barca, qui versait alors dans un plat le riz et la graisse qui composaient notre souper, quitta tout pour accourir avec son fusil à la main, et sa mine bouleversée nous remplit d'abord d'épouvante.

Quand nous connûmes cependant la cause de cette terreur panique, et que nous fûmes un peu plus tranquilles, nous songeâmes à notre riz. Hélas ! les singes, les chiens et les perroquets s'en étaient régalés à leur aise à la faveur de la confusion générale, et il nous fallut aller au lit sans souper. Nous étions parvenus à rassembler environ sept fusils et trois paires de pistolets; nous avions quantité de poudre et de balles; et comme nos huttes étaient entourées d'un mur, nous avions résolu de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. Notre héroïque résolution ne fut pas plus tôt connue par la ville, que les femmes de tous les officiers du sheik qui étaient mes amis m'envoyèrent dire qu'elles s'empresseraient de venir se mettre sous ma protection si les Begharmis arrivaient; de sorte que j'aurais pu avoir une armée aussi nombreuse et presque aussi formidable que le sheik lui-même, car d'après ce que j'ai vu des deux sexes dans le Bornou, je crois

véritablement que les femmes se battraient tout aussi bien que leurs maris.

Pendant plusieurs des jours qui suivirent, l'ennemi se porta différentes fois en avant et offrit la bataille au sheik ; mais ce dernier refusait toujours, ne trouvant pas encore sa position assez avantageuse. Enfin, cependant, le 28 la lutte s'engagea. Les Begharmis, enhardis par la répugnance manifeste de leur adversaire à combattre, s'aventurèrent à l'attaquer dans la plaine au sud-est d'Angala, sur le bord de laquelle il avait fait halte. Ceux-ci ne furent pas plus tôt sortis du bois qui entourait la plaine, que le sheik, faisant déployer au centre son étendard vert, marcha rapidement à leur rencontre, au milieu de ses lanciers kanembous, qui, précédés de deux petites pièces d'artillerie, étaient flanqués de droite et de gauche tant par les Arabes que par des esclaves du Musgow munis d'armes à feu. De leur côté, les Begharmis s'avancèrent avec beaucoup de sang-froid en une seule colonne compacte et forte de cinq mille hommes, avec deux cents chefs à leur tête. Ils vinrent droit au centre où flottait l'étendard du prophète, mais furent repoussés par une décharge d'artillerie. Ils tombèrent alors avec une valeur si déterminée sur le flanc que commandait Barca-Gana, que tous ses soldats plièrent, excepté lui-même et un petit corps d'élite. Dans cette action succomba mon ami et sauveur Maramy.

qui eut le corps traversé d'une lance, tandis qu'il cherchait à dégager la sienne de celui d'un antagoniste dont il avait triomphé. Cependant les troupes du sheik ne tardèrent pas à reprendre et à garder l'avantage; et bientôt les cavaliers bornowiens, qui dans les occasions de ce genre, lorsque la route est ouverte devant eux, sont remplis d'ardeur, s'élancèrent à la poursuite des Begharmis en déroute. Leur déconfiture fut complète. Sept fils de leur sultan furent trouvés parmi les morts, dont le nombre s'éleva à dix-sept cents. Un grand nombre d'entre eux fut aussi massacré par les habitans des villes où ils se réfugièrent, et qui toutes alors, comme par magie, se déclarèrent pour le sheik. Le Gambalarum, petit ruisseau près duquel se livra la bataille, contribua encore à la destruction de ces envahisseurs : plus d'un s'y noya en s'efforçant de le traverser. Les chefs quittèrent leurs chevaux et leur pesante armure lorsqu'ils arrivèrent sur le bord, et se précipitant dans l'eau continuèrent leur retraite; mais ils furent bientôt rejoints par les lanciers kanembous qui, trouvant des hommes nus au lieu d'adversaires armés, en firent un affreux massacre. On ne manqua point de dire que les flots du Gambalarum avaient été rougis de sang.

Le lendemain de cette victoire, lorsqu'elle fut annoncée dans Kouka par les guerriers qui rentrèrent dans leurs foyers, grande fut la joie des

habitans. Les hommes se promenèrent tout le jour par les rues avec leurs tuniques neuves, et les femmes dansèrent, chantèrent, battirent du tambour toute la nuit. Ma hutte fut encombrée de visiteurs, racontant leurs exploits, pleurant les amis qu'ils avaient perdus, envoyant les Begharmis au diable, et me demandant des cadeaux, tout cela presque en même temps. Le butin se monta, dit-on, à quatre cent quatre-vingts chevaux et à environ deux cents femmes, avec deux eunuques et tout le bagage des princes, qui étaient portés sur des taureaux et des ânes. Cinquante des femmes prises étaient des *Sirias*[1] d'une grande beauté, appartenant aux fils du sultan, et furent toutes données au sheik. Pendant quelque temps la place du marché fut remplie d'esclaves enlevés aux Begharmis qui, à cause de leur grand nombre, se vendaient à vil prix. Je vis vendre plusieurs jeunes gens et jeunes filles pour deux ou trois taureaux, c'est-à-dire pour dix dollars; et un Shouaa m'offrit en échange d'une culotte rouge et d'un vieux turban que je portais une très jolie fille à peine âgée de quatorze ans.

Le 15 avril je me rendis auprès du sheik pour l'entretenir du projet que j'avais formé de tenter une excursion vers l'est. « Si vous entrepreniez un voyage de ce côté, me répondit-il, toute ma puissance ne servirait à rien pour vous protéger. Vous

[1] Esclaves dignes d'être admises au sérail.

avez vous-même assez vu quelles sont envers moi les dispositions des habitans des contrées environnantes, et combien leurs forces sont redoutables pour savoir que telle est la vérité. Il a cependant plu à Dieu de m'accorder ces jours passés une victoire qui semble le gage d'un avenir plus tranquille... Dieu soit loué! car les pèlerins mêmes n'ont pu, depuis des années, gagner Hadge par le lac Fittre. Je désire autant que vous et avec plus de raison ouvrir une route d'ici en Égypte; car nous ne pouvons aujourd'hui, ni moi ni mon peuple, aller à la Mecque sans passer à travers les domaines du pacha de Tripoli, et pour certaines raisons ce passage nous est gênant. Pourquoi n'essaieriez-vous pas plutôt de venir une autrefois ici par l'Égypte, où vous avez beaucoup d'amis, vous en allant cette fois par le Fezzan?... Ce serait plus facile.— Je répondis que, si je ne pouvais suivre la route que je désirais, je reviendrais sur mes pas, et me conformerais au conseil de prendre l'Égypte pour point de départ, ou que j'attendrais des temps meilleurs. J'ajoutai que le roi d'Angleterre, apprenant de moi avec quelle bienveillance le sheik de Bornou s'était toujours montré notre protecteur, enverrait d'autres Anglais réclamer encore sa protection pour gagner Sennaar.— Dieu vous garde de tout mal! s'écria-t-il, lorsqu'il eut entendu mes derniers mots; mais dites à votre roi de vous envoyer vous-même de nouveau : ici vous êtes connu

et chéri de tout le monde; vous nous connaissez tous, et vous savez notre langue : tous, nous souhaiterons de vous revoir... mais que ferons-nous d'un étranger? »

Le même jour il envoya chercher mon domestique, et, après quelque préambule : « Avouez-moi la vérité, lui dit-il; pour quel motif est-ce que votre maître désire tant aller en Égypte? Je pense qu'il est mon ami, je pense que tous les Anglais sont mes amis; mais la tête d'un homme est toujours son meilleur ami. J'ai peur que les Anglais ne veuillent détruire de fond en comble la puissance musulmane. — Ils n'ont jamais songé à rien de semblable que je sache, répondit mon domestique. Ils désirent simplement voir et décrire la contrée et ses habitans; et si les Anglais sont les premiers à le faire, ils s'en vanteront avec un juste orgueil. — Est-ce là tout? se récria le sheik; oh! merveilleux!... Personne ici ne le croirait, non! personne, excepté moi; mais je le crois, parce qu'ils le disent, et qu'ils ne sont pas menteurs. »

Un incident, qui arriva la même semaine, m'amusa beaucoup et me prouva combien nous étions redevables à la chaude amitié du sheik des égards avec lesquels nous étions traités par les autres Africains. J'étais assis un soir à la porte de mon enclos suivant ma coutume, pour respirer le frais, lorsque trois femmes, mariées à des chefs Shouaas, passèrent

à quelque distance de moi : elles revenaient de quelque noce ou de rendre les derniers devoirs à un mort, car, à moins d'occasions pareilles, elles sortent rarement. Après s'être consultées plusieurs minutes, elles se décidèrent à s'approcher de moi. « Que faites-vous ici? dit la plus âgée; n'avez-vous donc rien à vendre, rien à acheter? Est-il vrai que vous n'avez pas de femmes esclaves?... pas même une qui vous frictionne après que vous avez souffert le vent du nord? — C'est la pure vérité, répondis-je, car je suis étranger, loin de mon pays, et seul. — Vous êtes un mécréant, reprit-elle; et ce sont vous autres chrétiens aux yeux bleus comme ceux de l'hyène, qui mangez les nègres toutes les fois que vous pouvez les attirer hors de leur patrie. — Que Dieu ne lance pas sur moi un regard de courroux! interrompit une jeune fille qui venait de les rejoindre; mais dites-vous donc vrai, ma mère?... Voici quelque temps déjà qu'il demeure parmi nous; eh bien! il ne paraît pas très féroce. Ne vaudrait-il pas mieux lui donner une ou deux femmes, lui apprendre à prier comme un bon musulman, et ne jamais le laisser retourner au milieu de sa race impure! — Dieu nous en garde! s'écria la vieille; Dieu nous en garde! » Et les commères échangèrent entre elles quelques mots dont je ne pus parfaitement saisir le sens; néanmoins ma jeune amie ne fut pas encore convaincue de mon indi-

gnité; et comme elle persistait à me défendre courageusement, la vieille perdit enfin toute patience. « Qu'est-ce que cette obstination? hurla-t-elle; mais je vous le dis et vous le répète : c'est un incirconcis qui ne se lave pas, qui ne prie pas, qui mange du porc et qui ira en enfer! — Oh, oh! en enfer! reprirent les autres; que le Seigneur nous préserve du diable! » Et, poussant des cris aigus, elles prirent toutes la fuite épouvantées.

Vers la fin du mois d'avril de grands préparatifs furent faits à Kouka pour l'entrée d'une forte armée en campagne; mais le but de l'expédition n'était connu de personne. Le 30 j'allai m'en informer auprès du sheik, et lui demander qu'il nous permît de le suivre. Non-seulement il accéda sans peine à ma demande, mais encore le soir il m'envoya dire qu'il passerait la rivière à Showy et se dirigerait au nord-est vers Fittre, afin d'anéantir, s'il était possible, les Shouaas-la-Sala d'Amanook qui campaient dans cette direction et étaient alliés du sultan des Begharmis. Amanook, leur chef, était un guerrier résolu, aussi bien qu'un terrible compositeur de charmes. Dans la déroute qui avait suivi la dernière bataille, comme il fuyait avec les autres, son cheval s'était abattu, et il avait été bientôt environné par des soldats du sultan de Maffetay. Au moment où ceux-ci allaient lui donner la mort, il s'était fait connaître et avait obtenu la vie en leur

promettant mille taureaux. Plus tard cette histoire vint aux oreilles du sheik qui les fit tous prendre, et qui résolut de déclarer la guerre à un ennemi lâchement épargné.

En conséquence, nous quittâmes Kouka le 4 mai pour nous rendre à Angornou avec les troupes de l'expédition; mais le Rhamadan avait alors commencé depuis deux jours, et par suite les Kanembous et les Shouaas refusaient presque de marcher: ils avaient déjà fait deux mois de campagne dans l'année, et désiraient se préparer pour la saison des semailles qui approchait; ils se contentèrent cependant d'objecter combien il était difficile de jeûner depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, quand on avait à s'acquitter d'un service militaire par un temps aussi chaud, car le thermomètre s'élevait chaque jour à 102 et à 104 degrés[1], et combien d'autre part c'était un grand péché de rompre le jeûne du Rhamadan. Ces objections, déduites d'un motif religieux, durent être admises par le sheik: aussi nous revînmes tous le 8, et l'expédition fut remise à un mois.

Du 8 au 19 il ne se passa rien de remarquable. Le 19 au soir, j'appris qu'un Anglais nommé Tyrwhitt, qui venait nous rejoindre par ordre du gouvernement de S. M. britannique, était arrivé à la rivière Yeou, et le 20 j'allai au-devant de lui jus-

[1] 31 et 32 degrés Réaumur.

qu'à Dowergoo. Il était porteur de présens destinés au sheik, en reconnaissance du bon accueil que nous avions trouvé près de ce prince. Le 22 nous portâmes à leur destination, avec toute l'étiquette d'usage, les cadeaux de S. M., qui consistaient en deux sabres d'un très beau travail, deux paires de pistolets, un poignard et deux montres d'or. Le plaisir, le ravissement avec lesquels ces échantillons bien choisis du savoir-faire des Européens furent reçus par El-Kanemy, brillèrent dans chaque trait de son intelligente figure et dans les regards animés de ses yeux noirs. Puis, quand je mentionnai que, conformément à ses désirs, un paquet de fusées lui avait été aussi envoyé : « Quoi ! quoi ! s'écria-t-il, outre toutes ces richesses ?... Il n'y a point au monde d'amis pareils ! Tous tiennent parole ; et je vois, par le Koran !... que si le prophète avait seulement vécu un peu plus long-temps, ils seraient tous devenus mahométans. »

Vers le 1er juin, lorsque le Rhamadan fut fini, nous eûmes, en place de jeûnes et de plaintes, des fêtes et des réjouissances ; alors, plus souvent un homme pouvait manger dans l'espace de vingt-quatre heures, plus il était regardé comme un grand personnage. Pendant les jours d'abstinence ordonnés par la loi, la chaleur avait été accablante, et le peuple s'était beaucoup plaint, car le sheik n'admettait aucune excuse à la violation du Rhamadan.

Tout individu qui était suffisamment convaincu d'avoir ou satisfait sa soif ou visité ses femmes entre le lever et le coucher du soleil, était condamné à recevoir quatre cents coups d'un fouet fait avec des lanières de peau d'hippopotame... punition terrible! Une heure ou deux avant que le soleil se couchât, plus d'une douzaine quelquefois de gens à qui un travail obligé rendait encore plus insupportable qu'aux autres cette privation absolue de toute boisson, se couchaient près d'un puits et se faisaient jeter des seaux d'eau sur le corps : triste remède à leur souffrance, mais le seul qui leur fût permis, alors même qu'ils se mouraient de soif.

Le 4, dans l'après-midi, je fus prié de me rendre au palais en toute hâte : un des fils du sheik avait avalé une arête de poisson et un morceau de bois, et il étouffait. Je m'empressai de mettre ma tunique, et je déployai le plus de vitesse que je pus; mais quoique la distance que j'avais à parcourir ne fût guère que de cinq cents verges, le sable, qui dans les rues est presque toujours aussi haut que les chevilles, m'empêchait de marcher aussi rapidement que j'eusse voulu le faire; bientôt Aga-Gana et Mady-Sala, deux chambellans nègres qui étaient venus me prévenir, gagnèrent de l'avance sur moi, et alors ils me firent des signes, et me crièrent d'une voix lamentable que j'eusse à presser davantage. « Doucement! doucement! » leur répliquai-je,

car la sueur découlait le long de mes joues; mais cette réponse, à ce qu'il paraît, ne satisfit pas leur impatience, qui était en proportion de celle qu'avait leur maître en les envoyant vers moi : donc, sans dire un seul mot, ils revinrent sur leurs pas en courant, me prirent dans leurs bras, et en trois minutes me déposèrent sur les marches de l'escalier qui conduisait à la terrasse du sheik. S'ils avaient commandé à quelqu'un des quatre esclaves dont ils étaient l'un et l'autre suivis d'user envers moi d'une pareille violence, j'aurais pu songer à me révolter; mais comme ces dignes personnages eux-mêmes s'abaissèrent à m'emporter, et qu'ils m'emportèrent d'une façon que je trouvai commode, ne considérant plus que leur bonne intention, je les laissai faire.

Le jeune prince avait dans le gosier quelque chose qui ne voulait ni entrer ni sortir; je songeai d'abord à couvrir de mauvais linge une baguette de pistolet, et de l'introduire; mais ensuite je me décidai à recourir à de grosses boules de cire, dont il me fallut préalablement avaler trois moi-même, pour montrer au jeune malade comment il devait faire. En les trempant dans le miel, je parvins à lui en faire prendre une couple, qui bientôt, à mon extrême contentement, forcèrent l'obstacle à disparaître. Cette opération augmenta beaucoup ma réputation de médecin.

Tandis que j'étais encore au palais par suite de cet accident, on infligea en ma présence l'affreuse punition dont j'ai parlé, qui n'a sans doute d'égale pour la sévérité que celle du knout en Russie, et qui, comme il arrive souvent, causa la mort du coupable avant le matin. En cette occasion, un malheureux homme avait été surpris par les espions du kadi, lesquels sont toujours en alerte, tandis qu'il dormait dans sa hutte au milieu de la journée, pendant le Rhamadan, avec la femme d'un marchand qui voyageait alors, couchée à ses côtés; ils allaient donc recevoir la peine de leur crime, car on les avait sans la moindre hésitation présumés coupables d'avoir violé ensemble le commandement d'abstinence. L'homme devait recevoir quatre cents coups de fouet, la femme la moitié seulement de ce nombre. Elle eut d'abord la tête rasée; puis ses vêtemens, ses boucles d'oreilles, bracelets, colliers, furent donnés au délateur. Alors elle fut saisie par quatre hommes qui la suspendirent en l'air au moyen d'une ceinture, et la retinrent dans une position horizontale; tandis qu'un vigoureux nègre lui infligea le nombre exact de coups auquel elle était condamnée. Elle fut ensuite portée à sa demeure sans connaissance. Ce châtiment eut lieu dans la cour intérieure du palais; l'homme subit le sien au milieu de la place publique. Il fut pareillement suspendu, mais tenu par huit hommes au lieu de

quatre : un immense fouet, fait d'une grosse lanière de cuir, lui fut d'abord montré ; il fut obligé de le baiser, et de reconnaître que sa sentence était juste. On lui lut ensuite à haute voix un passage du Koran, et deux robustes esclaves du sheik le flagellèrent, se relayant l'un l'autre à chaque trente ou quarante coups. On frappe sur le dos, tandis que l'extrémité du fouet qui est garnie d'un nœud ou d'une tête se retourne et tombe sur la poitrine ou sur le haut de l'estomac : c'est ce qui rend ces châtimens mortels. Toutes les autorités de l'endroit doivent assister à ces supplices. Le malheureux que je vis exécuter ne proféra pas la moindre plainte : après les deux cents premiers coups, le sang ruisselait de toutes les parties de son corps ; et quand il eut reçu les quatre cents, il ne survécut que quelques heures. La punition d'un autre coupable succéda à celle-ci ; mais comme son crime était moindre, qu'il n'avait que volé et vendu dix chameaux, elle fut moins rigoureuse : on ne lui donna que cent coups, et avec un instrument beaucoup moins terrible.

Le 16, tout fut prêt pour l'expédition vers la rive orientale du Tchad ; je quittai donc Kouka, accompagné de M. Tyrwhitt. Le 17 nous atteignîmes Angornou ; et là le sheik nous dit adieu, laissant l'armée sous les ordres de Barca-Gana, d'Ali-Gana et de Tirab. Le matin il nous avait mandé devant lui avec ces chefs, et leur avait dit : « C'est votre

devoir à tous, prenez soin de ces étrangers. Ils veulent faire le tour du grand lac par le Kanem : que leur volonté s'accomplisse, s'il est possible; et qu'ils aient toujours vingt cavaliers ou plus d'escorte, s'il est nécessaire. »

Le 19, comme nous approchions de la ville d'Angala, de cruels souvenirs se réveillèrent dans ma mémoire à la vue de l'endroit où j'avais déposé les restes de M. Toole!... Le 20 nous gagnâmes Maffatay, et nous logeâmes dans la demeure d'un nommé *Birmah*, où j'avais déjà logé lors de ma précédente excursion. L'hôte cependant n'était pas chez lui : il était allé semer son gussub; mais la plus âgée de ses femmes nous fit les honneurs. Elle me tint aussi un peu plus compagnie que la première fois, et me dit, avec une délicieuse franchise, qu'elle pouvait alors faire beaucoup de choses qui lui étaient défendues lorsque son seigneur et maître était à la maison. Rien, vraiment, ne saurait surpasser la bonté avec laquelle mon hôtesse, qui s'appelait *Ittha*, faisait tout ce qu'elle pouvait pour montrer que j'étais un visiteur bienvenu. « Birmah, répétait-elle souvent, est contraint de s'absenter : il faut qu'il plante le grain; mais j'espère que vous ne l'oublierez pas. » Le premier jour elle ne me quitta presque pas, non plus que sa sœur Funha, négresse d'une expression de physionomie fort agréable, et d'environ dix-huit ans, qui, me disait Ittha, dési-

rait beaucoup me voir d'après ce qu'elle lui avait raconté sur mon compte. « Heureusement, ajoutait-elle, ma sœur a divorcé avec son mari, il n'y a que deux jours, sans quoi elle n'aurait pu se procurer ce plaisir. » Ittha, avec toute la familiarité d'une ancienne connaissance, découvrait mes mains, mes bras, ma poitrine, pour montrer à sa sœur ma blancheur extraordinaire. Celle-ci en paraissait vivement surprise; je remarquai cependant avec satisfaction que l'une et l'autre ne semblaient éprouver à ma vue ni crainte ni dégoût. Mais ce qui sembla leur causer à toutes deux le plus d'étonnement, fut de voir et de toucher ma tête que j'avais récemment fait raser. A la lettre, elles se la passèrent tour à tour, avec tant de remarques, que je restai plusieurs minutes sans pouvoir remettre mon turban. Lorsqu'elles me lâchèrent enfin, Ittha pressant ma main entre les deux siennes, s'écria que j'étais digne d'être sultan, et que Funha me frotterait pour tâcher de m'endormir, parce que je devais être las, et avoir souffert de la chaleur du soleil. Ce ne fut pas encore tout : dans la soirée, plus d'une douzaine d'amies d'Ittha, les principales dames de la ville, vinrent, par suite de la liberté dont elle jouissait en l'absence de son mari, jeter un coup d'œil à l'homme blanc, et m'apportèrent chacune un petit cadeau, quelques ognons, un peu de riz, ou un vase de lait. Funha s'acquitta ensuite.

dans toute la perfection, de la tâche qui lui avait été imposée. J'eus à souper du riz pilé, du lait, du miel, et des gâteaux qui ne ressemblaient pas mal à du pain... enfin je commençai vraiment à croire, comme Ittha elle-même, que j'avais non-seulement mérité d'être sultan, mais encore que je régnais déjà

Le 23 nous partîmes pour Showy, et traversant la Gurdya au moyen d'un gué oblique, nous cheminâmes plus à l'est et par une route plus courte que la première fois. A Showy je m'amusai beaucoup de voir une troupe de jeunes filles sauter à la corde longue, comme font les enfans d'Europe, comme je l'avais moi-même fait en Angleterre, et la crainte seule de compromettre ma dignité m'empêcha de suivre leur exemple. Elles sautaient vraiment fort bien; mais il ne faut pas oublier qu'elles n'avaient ni vêtemens ni draperies d'aucun genre qui les gênassent, quoiqu'elles fussent toutes âgées de douze ou treize ans. Les habitans de cette ville sont bien les gens du monde les plus indolens et les plus heureux. Ils consacrent la moitié de la nuit à la pêche, qui est leur seule ressource pour vivre; et chaque jour, vers le soir, le son du tambour les appelle à une esplanade qui est ménagée au centre de leurs huttes, et où les hommes se formant en cercles dansent d'une manière très grotesque quoique très joyeuse. Toutes les femmes se rassemblent d'un côté du cercle, mais restent assises à terre, la

figure couverte, et saluent par de longs cris d'approbation les plus habiles danseurs.

Le 24 nous traversâmes le Shary avec un peu moins d'eau que nous n'en avions eu six mois avant, et passant la journée sur la rive orientale, nous continuâmes notre route vers le soir : nous vîmes, chemin faisant, douze crocodiles qui jouaient sur le sable, et une troupe nombreuse de Shouaas qui franchissaient la rivière sur des radeaux, tandis que leurs troupeaux de taureaux et de moutons les suivaient à la nage. Pour contraindre ces animaux à les suivre ainsi, ils recourent au moyen bien connu, qui consiste à faire entrer le premier de force dans l'eau, grâce à une corde qu'ils lui insèrent dans le cartilage du nez : alors tous les autres se précipitent à qui mieux mieux après lui. Nous parcourûmes neuf milles, et le lendemain vers midi nous arrivâmes au lac Hamese, qui est une partie du Tchad. Nous fîmes halte près de quelques huttes de Shouaas de la tribu de Beni-Hassan, à un endroit nommé *Zéabra;* et nous remettant en marche, nous allâmes camper pour la nuit à Berbita, où nous essuyâmes un affreux ouragan et fûmes horriblement incommodés des moustiques.

Un peu au nord de la route, et à la tête du lac Hamese, sont des rochers très curieux de granit rouge qui s'élèvent dans une plaine immense, à une grande distance d'aucune montagne de formation

pareille. Il y en a un de forme conique, et séparé d'environ trois cents verges des autres qui se tiennent. L'espace entre *Kou-Abdallah,* qui est le nom du premier, et les trois autres; est couvert par des fragmens épars de pierres de diverses grandeurs, et il est naturel de supposer qu'ils étaient tous autrefois réunis. Les trois derniers sont appelés *Hager-Toul* par les Bornowiens, et *Bete-Nibbe-Mohammed* par les Shouaas. Pour la première fois depuis mon arrivée dans le pays, et à propos de ces rochers, on me dit que le Bornou [1] devait ce nom à la circonstance que Noé sortant de l'arche, avait mis pied à terre dans cette partie de l'Afrique et précisément sur le plus haut des rochers en question. J'étais descendu de cheval pour approcher davantage de la base de celui-ci, à travers les fragmens dont il était entouré, désirant ramasser quelques échantillons de pierre, lorsque mes compagnons, qui s'étaient arrêtés dans la plaine pour m'attendre, s'écrièrent soudain : « Un lion ! un lion ! » Je regardai autour de moi avec une vive inquiétude, et bientôt je vis une énorme panthère, qui paraissait pleine, sortir de derrière un bloc de granit à quelques pas de moi. Effrayé par les cris des nègres, je pris la fuite. C'est l'animal le plus dangereux qu'on puisse rencontrer dans ces lieux, quoiqu'il n'attaque jamais plusieurs personnes ensemble. Les gens de

[1] Bornou, Bur-Noah, la terre de Noé.

mon escorte avaient pris l'alarme, parce que j'étais seul en avant. La panthère, d'ailleurs, poursuivit tranquillement son chemin.

Le 26 nous cheminâmes encore à peu de distance des marais qui entourent le Tchad; et après dix-neuf milles de marche, nous atteignîmes, au coucher du soleil, les huttes des Shouaas-Biddomassys, près desquelles Barca-Gana était campé. Le 27 nous avançâmes de quinze milles; et quand nous fîmes halte, nous apprîmes que les Shouaas-Dugganahs étaient à environ trois milles devant nous, avec Malem-Chadely, leur chef, et un petit détachement des troupes du sheik, qui nous avait précédés. Nous traversâmes ce jour-là huit marais communiquant avec le lac, dans plusieurs desquels nos chevaux eurent de l'eau jusqu'au ventre; les chameaux, qui firent un circuit, ne se mouillèrent pas le bout des pieds. Nous apprîmes aussi que les gens d'Amanook s'étaient enfuis. Au reste, ce n'était pas précisément contre ce chef que marchait l'armée du sheik; et le but véritable de l'expédition ne fut guère connu que dans la matinée du 28, lorsque les troupes reçurent, en général, ordre de se diriger vers Mendoo, ville du Kanem, située à un jour de Maou, qui en est la capitale. Cette ville avait secoué le joug du sheik; et Edirshe-Gebere, neveu de Fugboo, qui avait été mis à mort par ordre de Mustapha-l'Achmar, sultan du Fezzan, y commandait alors en qualité

de calife. L'objet du sheik avait donc été de l'attaquer à l'improviste, et par cette raison ses troupes étaient censées n'aller qu'à la rencontre des Shouaas. La Sala-Mendoo se trouvait presque sur ma route : il fallait donc, pour que je pusse la continuer en sûreté, que les rebelles eussent d'abord été punis. Barca-Gana, dans la nuit, envoya chercher Bellal; il le pria de me communiquer ses intentions pour le jour suivant, et d'ajouter que, comme il ne s'arrêterait que pour prier et pour faire désaltérer les chevaux de ses troupes, depuis l'instant de son départ jusqu'à ce que le soleil fût le lendemain haut de trois brasses, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût cerné Mendoo, le sheik désirait que j'attendisse, dans le lieu où j'étais alors, son retour qui aurait lieu dans quatre jours, époque à laquelle il espérait que je pourrais cheminer sans péril. J'eusse préféré partir avec le général; et le laissant se diriger vers Mendoo, suivre moi-même les bords du Tchad; mais il ne voulut pas entendre parler d'un arrangement semblable, et comme je ne connus son plan que lorsque toute l'armée fut en pleine marche, il me fallut faire de nécessité vertu. Pas un chameau n'accompagna les troupes; et tout le bagage, toutes les sirias restèrent dans le camp, dont la garde fut laissée à Bellal. Celui-ci, avec l'aide des Arabes et des Shouaas, le fit retrancher aussi bien que possible; des arbres furent abattus, et une espèce de barri-

cade fut construite pour notre défense. Cependant notre position n'était ni rassurante ni agréable : d'une part, en effet, l'ignorance seule de nos mouvemens pouvait nous préserver d'une attaque des gens d'Amanook qui nous eussent aisément taillés en pièces; et de l'autre, vu le voisinage du Tchad, les essaims de mouches le jour et de mosquites la nuit étaient si nombreux, que nous étions obligés de recourir à notre vieux remède, d'allumer des feux et de vivre dans la fumée, pour obtenir un peu de repos.

Le 29, le chef des Dugganahs, Tahr, vint me rendre visite, accompagné d'une vingtaine de ses gens, qui tous s'assirent derrière lui, tête nue, tandis qu'il garda son bonnet de coton bleu. Il avait la physionomie belle, sérieuse, expressive, les traits larges, la barbe épaisse et longue : telles sont les marques distinctives de ces Shouaas. Ils diffèrent essentiellement de ceux de l'ouest, qui se sont davantage mêlés avec les naturels. Tahr aurait pu poser pour le portrait d'un patriarche; un peintre habile en eût fait une magnifique tête d'étude. Leur mode de salutation consiste à rapprocher plusieurs fois de suite les mains, comme lorsque nous applaudissons, mais sans bruit, et à en tourner ensuite l'intérieur vers la personne qu'ils saluent, en lui criant : « Vous portez-vous bien ? êtes-vous heureux ? » Tahr, avec les hommes de sa suite, me considéra

d'abord, long-temps et fixement, sans dire un mot. Je commençais à perdre patience, lorsqu'il s'enhardit enfin à m'adresser quelques questions; la première fut, suivant l'usage : « On dit que votre pays est à une lune de Tripoli; que venez-vous faire dans le nôtre? — Voir, répondis-je, s'il a pareillement des lacs, des rivières, des montagnes. — Mais y a-t-il, en effet, trois ans que vous avez quitté votre demeure? Vos yeux ne se tournent-ils pas sans cesse, baignés de pleurs, vers le nord, où toutes vos pensées doivent être? Oh! vous êtes des hommes, de véritables hommes, vous! Moi, mes yeux, s'ils n'ont pas depuis dix jours vu la femme et les enfans de mon cœur, alors même que le sommeil les ferme, sont inondés de pleurs. »

J'avais acheté un mouton pour un dollar, espèce de monnaie avec laquelle il n'était pas très familier: il me demanda si la matière dont elle était faite ne venait pas des entrailles de la terre; je lui répondis qu'il ne se trompait pas, et il parut enchanté. « N'êtes-vous pas Juifs », dit-il ensuite. « Non », répliquai-je. « Chrétiens donc? — Oui. — J'ai lu des livres qui parlent de vous : vous valez mieux que des Juifs. Les Juifs sont-ils blancs comme vous? — Non, répondis-je : très noirs, et vous ressemblant plutôt. — En vérité! s'écria-t-il; je croyais que leur peau devait être blanche : c'est un si méchant peuple! » Après être resté une heure entière, il me prit

la main et dit : « Je vois que vous êtes un sultan, car je n'ai jamais vu personne qui fût pareil à vous. Votre vue est aussi agréable à mes yeux que le sont vos paroles à mes oreilles. Mon cœur me dit que vous êtes mon ami ! Puissiez-vous mourir dans votre propre tente, dans les bras de vos femmes, au milieu de votre famille ! — Ainsi soit-il, » murmurai-je ; et ils prirent tous congé de moi.

Le lendemain 30, Tahr me fit une seconde visite. Les Dugganahs étaient primitivement Wadays, et assez puissans pour exercer une grande influence sur leur sultan ; mais peu à peu ils ont par des querelles intestines perdu toute leur puissance, et maintenant ils n'inspirent plus aucune crainte au souverain du pays. Autrefois ils passaient généralement une partie de l'année sur les bords du Bahr-El-Ghazal, et l'autre sur ceux du lac Fittre : leurs camps avaient été établis d'une façon régulière dans ces deux endroits pendant plusieurs générations. Mais Hamed, père du chef actuel, qui avait plus de cent enfans, découvrit qu'une autre tribu de Dugganahs avait intrigué contre lui près du sultan Waday, qu'il devait être pillé, et que ses frères partageraient son butin ; en conséquence, prenant la fuite avec ses hommes les plus fidèles, ses troupeaux et ses femmes, il s'était livré au sheik El-Kanemy, et avait depuis ce temps vécu dans ses domaines. Voici quelques détails que Tahr me donna

sur le Tchad : ce lac se vidait jadis dans le Bahr-El-Ghazal par un courant, dont le lit desséché existe encore, rempli maintenant de hauts arbres et de fertiles pâturages, et qui est situé entre N'Gussum et Gangarah, villes toutes deux habitées par des Wadays-Kanembous. « Je pourrais, ajouta-t-il, vous y conduire en un jour, mais pas à présent... les lances brillent à présent dans les mains des fils d'Adam, et chaque homme craint son voisin. » Il avait entendu, lorsqu'il était enfant, son grand-père raconter que le Bahr-El-Ghazal était devenu peu à peu un immense marais, aujourd'hui à sec dans toute son étendue. « Nous pensons tous, dit-il encore, que les inondations du Tchad décroissent, quoique ce soit presque imperceptiblement. Il y a d'ici au Fittre quatre jours de marche, mais point d'eau sur la route, seulement deux puits. Moins vaste que le Tchad, le Fittre est vaste cependant. J'ai passé mon enfance sur ses rives, et je l'ai souvent entendu nommer *eau de Darfour* et *Shilluk*. Il ne ressemble aucunement au Tchad, que tout le monde sait être aujourd'hui stagnant, car il alimente une rivière et il en reçoit une autre du sud-ouest, laquelle est la même que le Nil et que le Shary. Mes connaissances du pays à l'ouest sont très limitées; je puis seulement vous apprendre que cette rivière vient de la contrée Kordie, nommée *Bosse*, et que sur ses flots ont été amenés jusqu'au Fittre des es-

claves qui avaient toutes les dents pointues et les oreilles entièrement coupées... Les Biddomahs visitent quelquefois les Dugganahs et, quoique se disant leurs amis, les volent toujours. La dernière fois, ils leur avaient vendu une femme et un jeune garçon: or, les gens de Barca-Gana les reconnurent pour être ceux que ces brigands avaient enlevés six mois auparavant aux environs d'Angornou, et les reprirent sans dédommager les acheteurs. Dans l'endroit où nous étions campés, les hyènes étaient si nombreuses, qu'elles escaladèrent notre retranchement de branches au milieu d'un orage, et emportèrent un mouton qui se trouvait à cinq verges de ma tente. Nous apprîmes ce jour-là que Barca-Gana avait trouvé Mendoo désert, et n'avait pu par conséquent s'emparer du calife.

Les Shouaas n'habitent que sous des tentes de cuir, ou plutôt de peaux grossièrement préparées, et dans des huttes de joncs. La nécessité seule, telle que l'approche de l'ennemi ou le manque de pâturages pour leurs innombrables troupeaux, leur fait transporter leurs pénates d'un lieu dans un autre. Ils ne se battent que rarement, à moins d'être attaqués. Les chefs ne s'éloignent jamais de leurs demeures, mais envoient des taureaux aux marchés de Maffatay et de Mekkari, en retour desquels on leur donne du gussub. Leur principale nourriture, cependant, est le lait de chameau, de vache et de

brebis, qu'ils boivent pendant des mois entiers sans prendre aucun autre aliment. Leurs camps sont circulaires, et s'appellent *dowera* ou *frigue*, mots qui signifient *cercle;* ils ont deux ouvertures, l'une par où les bestiaux entrent, l'autre par où ils sortent. Ces peuples professent le plus complet mépris et la plus profonde haine pour les nations nègres, et pourtant ils sont toujours tributaires de tel ou tel sultan noir. Il n'y a point d'exemple qu'ils aient jamais peuplé une ville ou se soient fixés dans une demeure permanente.

Nous restâmes plusieurs jours dans la plus grande anxiété. Aucune nouvelle n'arrivait de l'armée. Enfin, dans la soirée du 5 juillet, Barca-Gana revint au camp avec les chefs et une moitié des troupes; l'autre moitié avait été obligée de faire halte en route pour rafraîchir les chevaux. Le calife Edirshe avait été instruit des mouvemens de l'armée du sheik, bien qu'elle eût traversé un espace d'environ cinquante milles en vingt-quatre heures, et se fût montrée d'abord devant Mendoo, ensuite devant Maou, le lendemain même du jour où elle nous avait quittés. Elle ne rencontra Edirshe, qui s'était enfui avec tout son monde, hommes, femmes, enfans et bestiaux, qu'à dix milles au-delà de Maou, fortement retranché au milieu d'une enceinte de pieux, derrière lesquels était postée une ligne de formidables archers. Ces guerriers saluèrent leurs

ennemis avec des cris perçans lorsqu'ils les virent approcher; et les gens du sheik, après les avoir regardés pendant un jour et une nuit, sans vivres ni fourrages, n'osèrent pas tenter l'attaque; ils revinrent donc tous, non-seulement désappointés dans leur espoir de pillage et de vengeance, mais encore mourant presque de faim, cavaliers et montures.

Après que les troupes eurent pris quelques jours de repos, le général, honteux de son dernier échec, résolut de tenter si la fortune ne lui serait pas plus favorable d'un autre côté. Il s'avança donc à la rencontre d'Amanook; mais ce chef habile, quoique ses forces eussent été à demi détruites dans la précédente expédition, quoique ses ennemis fussent au nombre d'environ quatorze cents, leur montra, et de manière à ne jamais l'oublier, ce que peut faire une poignée d'hommes courageux et bien résolus à défendre une position avantageuse. Le 10, au lever du soleil, un Fezzanais, qui était depuis peu entré au service du sheik, revint au camp et nous annonça que Barca-Gana avait été mis en déroute complète. Bellal et moi nous montâmes aussitôt à cheval, afin d'aller recueillir des détails.

Le Tchad, qui dans cette partie de la contrée se divise en une multitude innombrable de lacs plus ou moins grands, et forme par la même raison une quantité infinie d'îles plus ou moins étendues, présentait toujours aux Shouaas-La-Sala et aux Biddo-

mahs des remparts naturels dont leurs adversaires ne pouvaient triompher. En cette occasion, Amonook s'était donc établi sur une de ces îles. Un étroit passage conduisait entre deux lacs à un troisième, derrière lequel il avait pris position avec tous ses bestiaux et tout son monde, hommes et femmes. Le lac, en face de lui, n'était ni profond, ni large, mais rempli de trous, et d'une bourbe trompeuse du côté d'où l'attaque fut faite. La vue des magnifiques troupeaux qu'ils entendaient bêler et mugir était trop tentante pour les rapaces soldats du sheik, surtout après leur récent désappointement; aussi, malgré la déclaration du général en chef, qui voulait qu'on fît halte sur le bord de l'eau plutôt que d'y engager la cavalerie, et qu'on envoyât des lanciers-fantassins commencer l'attaque derrière leurs boucliers, tous les jeunes officiers s'écrièrent : « Quoi! être venus si près d'eux, et ne pas les manger! Non, non, en avant! Ce soir, ces bestiaux et ces femmes seront à nous. » Ces cris furent répétés par les Shouaas du sheik, toujours hardis à parler, mais timides à se battre, comme la suite le prouva. Il fut donc résolu qu'on marcherait tout de suite à l'ennemi. Les Arabes, au nombre d'environ quatre-vingts, s'élancèrent les premiers avec les Dugganahs; mais à peine ces guerriers arrivèrent-ils au milieu du lac, que les chevaux enfoncèrent jusqu'aux arçons, perdirent pied, ou s'a-

battirent dans la vase; par conséquent les munitions des cavaliers se mouillèrent : leurs fusils leur devinrent inutiles, avant même qu'ils eussent tiré un seul coup; et tous furent démontés dans cette triste position. Comme ils cherchaient néanmoins à gagner le rivage, les La-Salas les reçurent avec une volée de leurs courtes lances qui toutes portèrent coups, à laquelle succéda une charge de leurs plus forts et meilleurs chevaux. En même temps un autre corps ennemi traversa le lac à un endroit guéable, s'avança par l'étroit sentier dont il a été question plus haut, et coupa ainsi la retraite à tous ceux qui s'étaient engagés dans l'eau. Les Shouaas, au premier indice de résistance, avaient pris la fuite, suivant leur coutume, et laissé se défendre eux-mêmes ceux sur le courage desquels ils comptaient pour piller. Les Arabes au contraire, quoiqu'ils dussent finir par être vaincus, déployèrent une valeur admirable; Barca-Gana surtout, bien que la bataille se fût engagée contre son avis, se distingua plus que personne, et faillit rester sur la place d'un coup de lance qu'il reçut dans les reins et qui traversa, outre ses quatre tuniques, sa cotte de mailles d'acier.

Nous le trouvâmes, avec les autres chefs, assis près du second lac; il souffrait beaucoup de sa blessure, et toute l'armée était plongée dans un triste découragement. Nous attendîmes en vain jus-

qu'au coucher du soleil le retour des fuyards, et alors nous regagnâmes le camp. Toute la nuit se passa pour nous dans une vive inquiétude, car nous pensions qu'Amanook poursuivrait sa victoire en venant à son tour nous attaquer. Il n'en fit rien, cependant; mais le lendemain un embarras d'un autre genre nous fut suscité : les Dugganahs, par suite de la désertion d'une partie des troupes du sheik, avaient éprouvé de grandes pertes dans le combat de la veille; jaloux de montrer qu'ils avaient sincèrement embrassé le parti d'El-Kanemy, ils s'étaient battus en hommes de cœur, et cent d'entre eux avaient péri. Le lendemain donc, d'alliés très soumis qu'ils étaient, ils devinrent fort récalcitrans, et déclarèrent net au général qu'ils seraient plutôt vainqueurs sans lui qu'avec lui, que par conséquent ils ne lui obéiraient plus; puis ils refusèrent de l'approvisionner de taureaux et de moutons, disant qu'il leur fallait les garder pour payer la rançon de leurs frères tombés au pouvoir de l'ennemi.

Le soir, Amanook, dont je dus admirer la modération puisqu'il ne tenait qu'à lui de s'emparer des chefs, des sirias, des chameaux et de tout le bagage, envoya dire que maintenant il ne voulait plus traiter qu'avec le sheik en personne; qu'il avait déclaré au général, avant que celui-ci l'attaquât, qu'il ne craignait que Dieu, le prophète et le sheik, et qu'il désirait la paix. « Cependant, ajoutait Ama-

nook par la bouche de son ambassadeur, vos soldats n'ont pas voulu m'entendre; ils ont tâché de reprendre par force le bien de leur maître; car tout ce que nous avons lui a appartenu et lui appartient encore. Avec l'assistance de Dieu, mes gens les ont complétement vaincus; mais ce n'est rien... Je suis au sheik, en ce qui regarde la force, comme un œuf est à une pierre; s'il souhaite la paix et consent à ne plus m'inquiéter dans mes déserts, la paix soit entre nous... Je lui rendrai ses guerriers, ses chevaux et ses armes, qui sont tombés en nos mains; sinon je garderai tout, et peut-être lui en prendrai-je encore. Il n'est pas aisé de nous battre. Par la tête du prophète! je puis, quand je voudrai et si on m'y force, devenir poisson, et m'enfuir au milieu des eaux... Si le sheik marche lui-même contre moi, je marcherai avec tout le Waday contre lui.» En conséquence, Amanook engageait tous les chefs à se disperser avec leurs hommes, promettant de leur renvoyer le butin qu'il leur avait pris; mais ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvaient se fier à lui lorsqu'il les avait déjà trompés si souvent, et qu'ils attendraient pour prendre un parti que tout leur bagage leur fût restitué sans condition.

J'eus le même jour une longue conversation avec Barca-Gana, qui m'assura qu'il ne tenterait pas une seconde entreprise contre le redoutable chef des La-Salas, et qui me conseilla en conséquence de

regagner la capitale du Bornou. « L'excursion, dit-il, que vous désiriez faire était dangereuse en tout temps; aujourd'hui elle est devenue impraticable, car nous ne pouvons rien faire avant que le sheik lui-même ne vienne sur les lieux; or vous verrez, je pense, à cause de l'époque avancée de la saison, puisque les pluies commencent déjà à tomber, qu'il n'y viendra pas, et que nous rentrerons tous dans nos foyers. »

Je suivis le conseil qui m'était donné. Le 12 je quittai Tangalia, qui est le nom du lieu où nous avions campé pendant dix jours, et le point le plus extrême auquel je sois parvenu vers l'est du Tchad. J'étais comme à l'ordinaire accompagné d'une escorte que commandait Bellal; après deux jours d'une marche très fatigante à travers des bois épais où plusieurs fois nous perdîmes notre route, nous atteignîmes Showy. Dans ce trajet, nous rencontrâmes trois girafes, à mon extrême plaisir. C'était la première fois que j'en voyais de vivantes; aussi malgré ma lassitude et la chaleur, Bellal et moi nous les chassâmes pendant une demi-heure, et nous parvînmes à en approcher à vingt verges. On ne saurait s'imaginer combien est bizarre la forme de leur corps, si haut par devant, si bas du côté de la queue; leur démarche était lente et gauche, comme si elles avaient de la peine à faire mouvoir leurs jambes de derrière; enfin elles ne ressem-

blaient à aucune de celles que j'avais vues en gravure. Il ne nous fut pas facile de passer le Shary; le courant était extrêmement rapide : nos montures et nos bêtes de somme furent emportées assez loin du canot auquel on les avait attachées suivant la coutume; nous perdîmes même un de nos chameaux dans ce passage. Ces animaux ont une extrême aversion de l'eau; et souvent après avoir traversé une rivière à la nage, ils tombent malades et meurent en quelques heures.

Le 15 nous quittâmes Showy, et nous rentrâmes encore une fois dans Maffatay. Là, le repos que nous prîmes, le poisson frais dont nous fûmes régalés, et l'ombre délicieuse que nous fournit la vaste demeure de Birmah, rétablirent un peu nos forces épuisées. Le soleil, la pluie, les mouches et les mosquites m'avaient plus incommodé que jamais pendant ce dernier voyage; toute la peau de ma figure était tombée; enfin j'étais si las que je dormis la plus grande partie du jour de notre arrivée. Birmah qui était alors chez lui, m'ennuya mortellement avec ses politesses, et me répéta plus de vingt fois combien il était fâché que j'eusse passé trois jours dans sa maison pendant son absence : « Vous avez dû être mal soigné, disait-il; car mes femmes, pauvres créatures qu'elles sont, avaient peur, je le sais, d'approcher de la chambre où vous étiez. Ne leur en veuillez pas : ce sont des

êtres timides et honteux. Mais, cette fois, Dieu merci, je suis là moi-même afin de pourvoir à tous vos besoins. » Je ne pouvais m'empêcher d'être fort reconnaissant envers ce brave homme; mais il ne se doutait pas avec quelle ardeur je souhaitais que ses femmes se fussent encore occupées de moi, et qu'il eût été lui-même à cent milles du logis. J'étais brûlé par le soleil, j'avais le corps couvert de cicatrices qu'y avaient laissées les innombrables piqûres de toute sorte d'insectes, je ressentais de cruelles douleurs dans tous les membres, par suite des averses multipliées que j'avais reçues; enfin je ne désirais rien tant qu'une de ces bonnes frictions qui m'avaient plusieurs fois procuré tant de soulagement; mais, vu la présence du mari, il ne fallait pas y songer; car quoique Ittha, pour acquiescer au désir de son époux, vînt me faire une courte visite de cérémonie, je trouvai que la règle de la maison était alors bien plus sévère qu'à l'époque de ma précédente visite. Funha, cependant, trouva moyen de venir me souhaiter le bonjour le lendemain avant mon départ. Elle était retournée près de son mari, grâce à l'intercession de Birmah. Comme je lui avais donné un mouchoir, et que ce cadeau ne paraissait pas lui causer beaucoup de plaisir, je lui demandai si elle désirait autre chose: « Oh! rien, répondit-elle, sinon qu'il plaise à Dieu de vous ramener encore ici. »

Le 17 nous continuâmes notre route vers Kouka, dans une direction nouvelle, et nous fîmes halte près du Gambalarum, à l'endroit où les Begharmis l'avaient franchi, après leur rencontre avec le sheik: la terre était jonchée de squelettes.

Le 18, après une longue et fatigante marche, nous atteignîmes quelques huttes de Felatahs vers le coucher du soleil. L'eau, quand on a dépassé Maffatay, est partout sale et bourbeuse; et plus on approche d'Angornou, plus le sol est noir, plus aussi elle devient mauvaise. Dans la journée nous traversâmes la Molée, petit ruisseau tributaire du Tchad. La totalité de cette route, même toute la contrée depuis Angala, est un plan incliné vers le Grand-Lac, et pendant les pluies cesse d'être praticable. Les habitans semaient alors de toute part leurs grains.

Le 19 nous gagnâmes Angornou, et le jour suivant Kouka, où j'appris que M. Clapperton était revenu avec une petite caravane de son excursion dans le Soudan. Il y avait presque huit mois que nous nous étions quittés. Aussi, quoique la chaleur fût alors accablante, je me rendis en toute hâte à la hutte qu'il habitait. J'entrai sans cérémonie; mais ne me doutant pas qu'un individu malade et noirci par le soleil, qui gisait sur le plancher, entortillé d'une chemise bleue, ne fût autre que mon pauvre compagnon, j'allais sortir, quand

il me convainquit de mon erreur en m'appelant par mon nom. Je laisse à penser combien fut triste notre entrevue... il avait enterré son ami M. Oudney, et moi j'avais aussi fermé les yeux d'un infortuné jeune homme. Malgré l'état de faiblesse où je trouvai le capitaine, il me parla de retourner dans le Soudan après les pluies, et ne renonça à ce projet que faute de temps pour l'exécuter. Quant à moi, j'avais formé le dessein de pénétrer dans le Kanem par Woodie, et de m'avancer aussi loin que possible par cette route vers Tangalia, lieu où j'avais laissé Barca-Gana lorsque nous avions doublé ensemble l'extrémité méridionale du lac; et si je réussissais, si j'étais de retour avant le départ de la caravane qui devait incessamment se mettre en marche pour Tripoli, et que nous comptions accompagner, je nourrissais l'espoir de traverser de nouveau le désert avec toute la satisfaction d'un homme qui aurait rempli dans toute leur étendue les devoirs qui lui étaient imposés.

Le 28, Yagah Menamah, le principal eunuque de la femme favorite du sheik, vint me trouver à la pointe du jour, et m'offrit deux kansara, ou chasse-mouches, faits d'une queue de girafe. Il me dit, au nom de sa maîtresse, qu'elle avait brûlé du sel pendant mon dernier voyage, et prié que ni le diable ni aucun de ses démons ne me jouassent de mauvais tours en chemin. Le 29 le sheik consentit à ce

que M. Tyrwhitt restât en qualité de consul dans sa capitale quand nous en serions partis; et comme je lui demandais s'il voudrait bien protéger un ou deux marchands anglais, au cas où ils viendraient s'établir dans son pays : « Certainement, répondit-il; pourquoi non? je vous promets de les aider de tout mon pouvoir. Mais j'ai bien peur que le profit ne les dédommage pas des frais du voyage. » Il exprima ensuite le désir de correspondre par lettre avec le roi d'Angleterre, et ajouta : « Tout ce que je puis faire pour vous dans le Soudan, souvenez-vous que je le ferai avec plaisir. Mon influence, déjà grande ici, augmentera encore, et sans doute s'étendra bientôt jusqu'au Niffé. Quant à vous, j'écrirai au roi pour le prier qu'il vous renvoie dans mes États, avec tous ceux de ses sujets qui désireront visiter le Bornou. Vous êtes connu, et pouvez maintenant parcourir cette contrée sans crainte. Les Shouaas même des frontières et les Dugganahs ne voient plus en vous un étranger : mais cette faveur n'est pas l'œuvre d'un seul jour; il y a presque dix-huit mois que vous demeurez parmi nous, et je me rappelle une époque à laquelle vous ne pouviez sans péril aller jusqu'à Angornou. Je croyais alors que vous n'auriez jamais la liberté dont vous jouissez à présent. C'est au temps, et à vous-même que vous devez ce résultat, non à moi; car j'aurais eu beau donner des ordres, mes sujets vous eussent tou-

jours regardé d'un mauvais œil si vous n'aviez su gagner leur bienveillance. Aujourd'hui ils vous considèrent comme un frère, et cependant vous êtes chrétien! »

Le 30 le sheik nous envoya comme cadeau, à M. Clapperton et à moi, un superbe chameau, un cheval, deux outres, deux peaux de léopard, deux sacs de cuir, huit dents d'éléphant, et les cornes de trois animaux, dont l'un, nommé *kerkadan*, semble être une espèce de rhinocéros.

Le 6 août, on célébra l'Aïd Kébir, qui est chez les musulmans la plus grande fête de l'année, en commémoration de ce que Dieu arrêta la main d'Abraham, à l'endroit nommé *Iehovah-Jireh*, quand il allait sacrifier son fils Isaac. En ce jour, toutes les personnes qui peuvent se procurer un mouton ou une chèvre les tuent après certaines prières dites. La veille, le sheik nous fit demander si notre intention était de prendre part à cette grande solennité de sa religion; j'allai en personne lui rendre réponse : « Nous croyons, dis-je, que l'intervention de la Puissance Divine pour sauver Isaac est une preuve manifeste de la miséricorde et de l'amour que Dieu porte à toutes ses créatures; car, ne l'oubliez pas, il est le Dieu de tous les hommes, et non des seuls musulmans. C'est la foi pleine et entière de notre père Abraham à l'existence de cette miséricorde, qui lui a valu les innombrables bénédic-

tions dont il a été comblé. » Ma réponse plut beaucoup à El-Kanemy, puisque le soir il nous envoya deux très beaux moutons. Nous les tuâmes le lendemain, et nous fîmes fête comme tout le monde. Le 6, donc, dès la pointe du jour, le sheik, accompagné de ses fils et des grands personnages de sa cour, sortit à cheval de la ville, et alla prier suivant la coutume. Partout sur son passage on tira des salves de mousqueterie, en signe de réjouissance; mais le cortége n'était pas aussi nombreux qu'en d'autres occasions, à cause de l'absence des chefs qui se trouvaient à l'armée dans le Kanem. D'autre part, tout était triste et morne à Kouka depuis la défaite des troupes du sheik. Contrairement à l'usage, il ne fit aucun présent le jour de cette fête; il ne distribua point de vêtemens neufs à ses esclaves. Au lieu des éclatantes tuniques dont étaient toujours habillés les piétons qui couraient autour de son cheval, celles qu'ils portaient en cette circonstance avaient perdu leurs vives couleurs, et s'en allaient en lambeaux. Le reste était à l'avenant : par exemple, lorsqu'on célèbre l'Aïd Kébir, la coutume est que les femmes, parées de leurs plus beaux atours, se réunissent devant les portes de leurs huttes, et saluent par des acclamations le passage des chefs. Mais, cette année, elles ne jouèrent aucun rôle dans la cérémonie. El-Kanemy, dont le principal défaut était, comme je l'ai déjà observé, de punir les moin-

dres méfaits du beau sexe avec une extrême sévérité, avait tenu pendant mon absence une conduite dont aurait rougi le despote le plus absolu qui jamais déshonora le trône. Un matin, dès la pointe du jour, il donna ordre que les portes de sa ville fussent fermées; puis il lâcha ses émissaires, afin qu'ils saisissent et lui amenassent les soixante femmes qui avaient la moins bonne réputation. Cinq furent condamnées à être pendues en place publique, et quatre à être fouettées, châtiment qui leur fut infligé avec tant de barbarie que deux des quatre expirèrent sous les coups. Celles contre qui la sentence de mort avait été rendue furent d'abord promenées sur le lieu du marché à l'heure où l'affluence y était le plus considérable, la tête rasée et la corde au cou, puis étranglées sans compassion, et jetées pêle-mêle dans une fosse commune préparée à dessein. Cette action diabolique, car on ne peut la qualifier autrement, arma toutes les langues contre le sheik. Les Bornowiens, qui sont un peuple doux et humain, frémirent d'indignation à cette horrible cruauté; et les femmes, en général, avaient tant d'autorité sur leurs maris, que plus de cent familles quittèrent aussitôt Kouka, dont jusqu'alors la population avait chaque jour augmenté, pour aller s'établir dans d'autres villes où cette rigueur n'existait pas. Elles déclarèrent qu'il était impossible de vivre plus long-temps dans un lieu où il suffisait

d'être soupçonné pour être condamné à une mort ignominieuse et cruelle, et où d'infâmes espions convertissaient « des bagatelles aussi légères que l'air » en crimes impardonnables. Les femmes qui restèrent, quoique appartenant aux gens de la suite d'El-Kanemy, refusèrent net de crier en son honneur, et la procession passa en silence à travers les rues.

Le 7 août, comme j'étais à la veille de partir pour le Kanem afin de me rendre par Woodie au nord-ouest du lac, un Arabe, Mohammed-Bourgagey, qui avait accompagné MM. Oudney et Clapperton dans leur dernière expédition, vint à ma hutte. Il me raconta qu'il était allé avec cinq ou six de ses amis, du Kano dans l'Youri et le Niffé, et qu'il avait séjourné quelque temps à un endroit appelé Gusgey sur la Quolla, à deux jours est-sud-ouest environ d'Yeouri, capitale de la province de même nom. La Quolla, ou Quorra, y était, suivant lui, presque large de deux milles; les habitans, quoique tous infidèles, ne formaient cependant pas un méchant peuple. Mahmoud, sultan de la contrée, avait plusieurs centaines de fusils et de la poudre qui lui étaient apportés de la Grande-Eau, ainsi que du rum en grande quantité qu'il recevait dans de vastes bouteilles en verre. De grandes chaloupes venaient jusqu'à un lieu nommé *Yearban,* à huit jours seulement de distance d'Yeouri, mais qui n'était pas situé sur la Grande-Eau. Le grand port qui

est plus éloigné s'appelle *Katurgah*. Ces deux dernières places étaient fréquentées par des gens à qui l'Arabe donnait le titre d'Américains, qui avaient la peau blanche et professaient la religion chrétienne. Ils demandaient toujours de la gomme arabique, et des esclaves mâles qu'ils payaient au prix de soixante et soixante-dix dollars chacun. Le sultan Mahmoud lui avait montré deux livres qui, disait l'Arabe, ressemblaient aux miens, et conté qu'un étranger dont la barbe était blanche avait vécu parmi ses sujets pendant environ trois années sans avoir d'argent; qu'il désirait beaucoup s'en aller, mais n'en avait pas eu les moyens et était mort. Mohammed ajouta que le sultan lui avait offert ses livres, qu'il les avait refusés parce qu'il ne savait alors qu'en faire, mais qu'il retournerait prochainement dans le même pays et les rapporterait.

Le 11 El-Kanemy nous envoya deux des principaux officiers de sa cour avec douze esclaves qui portaient des présens, tant pour nous que pour le roi d'Angleterre et le consul de Tripoli.

Le 13 la caravane avec laquelle nous devions quitter le pays, car M. Clapperton avait renoncé à ses projets d'une nouvelle excursion, arriva enfin après avoir été long-temps attendue. Il lui avait fallu cinquante journées de marche pour venir de Kano, à cause du débordement des rivières; et pour peu qu'elle eût tardé davantage, la saison au-

rait été trop avancée pour que tous ces marchands qui conduisaient beaucoup d'esclaves pussent continuer leur route; car, comme ces pauvres créatures sont presque nues, le froid du Fezzan pendant l'hiver les tue par centaines. Au nombre des personnes qui faisaient partie de cette caravane se trouvait Khalifa, Maure qui se mêlait de composer des charmes : il était allé à Saralo, comme il appelait la côte de Sierra-Leone; et prétendant savoir l'anglais, il demanda à m'être amené. Il en savait certainement assez pour me convaincre qu'il ne mentait pas, quand il assurait avoir rencontré de mes compatriotes. « Gun, cap, and water [1]! » répétait-il sans cesse; et nos amis Bornowiens n'étaient pas peu surpris lorsque je leur disais que c'était la langue de mon pays. Il parlait beaucoup d'un individu qu'il nommait le docteur [2], et qu'il avait vu tant à Bammakoo qu'à Bunjalow, homme de bonne mine, avec la barbe rousse, le nez long et les dents de devant mauvaises. Deux autres individus qu'il croyait être Français accompagnaient le docteur, et étaient venus d'Ender; l'un s'appelait Gentleman, et l'autre Fausta ou Forster; « mais ils portaient la tête basse, et ne parlaient pas aux naturels comme le docteur, disait Khalifa. » Le docteur, ajoutait-il, voulut aller à Ségo; mais le sultan ne permit pas qu'il vînt visiter ses domai-

[1] « Un fusil, un bonnet et de l'eau! »

[2] Sans doute le docteur Docherd.

nes, et refusa même de regarder les présens qu'il lui envoya, craignant qu'ils n'eussent des charmes dont la vue ou l'odeur donnât la mort. Le prince offrit cependant au docteur des esclaves et des chevaux, que celui-ci renvoya à son tour, disant qu'il n'avait besoin de rien, mais qu'il désirait voir la contrée et les rivières. Le sultan de Ségo répondit qu'il avait appris que le roi du docteur avait ses États environnés d'eau, et que par conséquent il n'était pas nécessaire de venir si loin pour en voir. Selon Khalifa, les peuples de Ségo ignoraient l'existence de Dieu, et en conséquence redoutaient les chrétiens; mais les Maures les connaissaient et les aimaient. Quand vivait le père du souverain actuel de Ségo, Khalifa, alors enfant, se souvenait que des chrétiens allant à D'jennie et à Tombouctou avaient été tués par les Tuaricks dans leur chaloupe près de Niffé. Enfin il m'assura que Tombouctou était présentement gouverné par une princesse nommée Nanapery, et la même chose me fut peu de temps après confirmée à Tripoli.

Le lundi, vingtième jour du mois mahométan dhel-kadi, c'est-à-dire le 16 août, je quittai pour la dernière fois Kouka; ce ne fut pas, je l'avoue, sans quelques regrets, tant j'étais devenu familier avec les habitans. Le matin j'avais pris congé du sheik dans son jardin, où il m'avait remis une lettre pour le roi et une liste de différens objets qu'il désirait,

Pendant cette entrevue il me témoigna beaucoup de bienveillance, et m'assura que son vœu le plus ardent était que je retrouvasse tous mes amis en bonne santé, et que je revinsse près de lui. Au moment de nous quitter, il me donna la main, ce qui arracha une exclamation involontaire de surprise aux six eunuques qui étaient présens.

Je précédai la caravane de quelques semaines, car mon projet depuis mon retour de Tangalia avait toujours été, comme je l'ai déjà dit, d'explorer aussi loin que possible, par Lari, la côte orientale du Tchad, avant de retourner en Angleterre. Beaucoup d'objections m'avaient été faites; on m'avait beaucoup parlé du risque que je courrais de tomber entre les mains des naturels du Waday ou des gens d'Amanook; mais j'avais toujours répondu au sheik, qui était le plus ardent à m'adresser de semblables représentations, que je ne recevrais aucun de ses présens et ne remplirais aucune de ses commissions, à moins qu'il ne me laissât parfaitement libre d'agir à ma volonté. En conséquence, Bellal, mon vieux compagnon, fut de nouveau désigné pour me suivre, et nous partîmes avec deux chameaux légèrement chargés; car plus on a de suite, plus toujours on a de peine et de frais. Tous ceux de mes amis qui se trouvaient alors à Kouka montèrent à cheval et m'accompagnèrent hors de la ville. Les femmes, assemblées près de la porte, me firent leurs adieux

par des acclamations... et si elles me parurent tristes, je ne dus pas leur sembler gai.

Vers minuit, comme nous étions endormis à Dowergao, un esclave du sheik vint m'annoncer qu'une peau de girafe avait été apportée à Kouka, et qu'il en avait fait acquisition pour moi. Le lendemain mon domestique retourna la chercher, tandis que nous cheminâmes vers N'Gortooah; il nous rejoignit le soir, et nous dit que, quoique petite, elle était en assez bon état pour être plus tard empaillée. Le jour suivant nous couchâmes à Kaleeluwha, et le 23 nous atteignîmes encore une fois l'Yeau, rivière alors considérable, qui se dirigeait vers le Tchad en parcourant trois milles à l'heure.

Dans l'après-midi nous la descendîmes, Bellal et moi, et après neuf milles de marche nous trouvâmes l'embouchure, qui est au moins large de cent verges. Chemin faisant, nous rencontrâmes sur les bords cinq villages considérables, nommés *Ittaquoi*, *Belagana*, *Afaden*, *Yeougana* et *Boso*. A Belagana, le sheik El-Kanemy possède un vaste enclos de huttes où il emploie généralement de cinq à huit cents esclaves des deux sexes, sous la direction de quatre eunuques, à filer du coton et à fabriquer l'étoffe qui sert à faire les tuniques.

La manière de pêcher dans l'Yeou ne doit pas être passée sous silence, car la pêche est la princi-

pale branche de commerce des naturels qui habitent les rives. Le poisson séché de l'Yeou est porté dans toutes les villes au sud-ouest jusqu'aux montagnes : c'était alors la saison de l'année où on le prend en plus grande quantité. Les Bornowiens font d'excellens filets avec une espèce de corde dont la matière n'est autre que les filamens d'une plante appelée *kalimbea*. Les instrumens de pêche sont ingénieux, quoique simples : deux vastes gourdes, dont la pesanteur est rigoureusement balancée au moyen de petits sacs en cuir remplis de sable, et garnies de bois légers qui les soutiennent sur l'eau, sont attachées aux extrémités d'une forte branche de bambou. Le pêcheur pose cette machine sur la rivière, se met à cheval entre les deux gourdes, et naviguant ainsi, jette son filet; il remonte le courant au moyen de ses mains et de ses pieds qui lui servent de rames, avant de tirer le filet; lorsqu'il le tire enfin, il a soin de ne l'amener qu'à la surface de l'eau, et alors avec une espèce de petite massue, qu'il porte exprès, il étourdit les poissons d'un seul coup; quand cette besogne est terminée, il les ôte du filet et les jette dans les gourdes qui sont ouvertes par le haut pour recevoir le produit de sa pêche; aussitôt que ces réservoirs sont pleins, il retourne au rivage, les vide, et recommence le même manége.

Le 25 je rencontrai Barca-Gana à Woodie; il

avait fait avec ses troupes le tour complet du lac, et les ramenait alors dans leurs foyers, après cinq mois de campagne. Amanook, en se retirant avec toutes ses troupes chez les Begharmis, l'avait forcé à se jeter au travers du Kanem pour ne pas manquer de vivres; mais le peuple de cette province, ainsi contraint de nourrir les soldats du sheik, était dans un état de grande exaspération. A cette nouvelle, Bellal voulut rétrograder; mais je tins ferme, et nous poursuivîmes notre route le 27, après un jour de halte. Le général Bornowien, lors de son retour, avait campé dans la vallée où jadis coulait le Bahr-al-Ghazal, rivière qui s'échappait du Tchad: cette vallée est actuellement remplie d'arbres et d'herbe. C'était la quatrième fois que Barca-Gana avait dressé sa tente dans le même endroit. Le lit desséché dont il s'agit est situé entre Kangara et N'Gussum, à moins de vingt milles de Tangalia. Nous fûmes bientôt surpris par un orage si affreux, que nous fîmes halte et dressâmes notre tente sur une haute montagne de sable, à cinq milles de N'Gygami. Quand l'orage fut passé, de cette montagne nous eûmes une magnifique vue du lac, où nous distinguâmes plusieurs îles. Les Bidoomahs débarquent toujours dans les environs; et nous rencontrâmes de pauvres gens auxquels ils avaient pris la veille même tout un troupeau de chèvres et leur fille. Il est impossible à un voyageur seul de suivre

impunément cette route. Vers le soir, nous aperçûmes en pleine eau les barques de ces brigands, et au-dessous de nous, sur les basses terres, trois d'entre eux qui se dirigeaient vers le lac. Ils nous virent aussi, et pressèrent le pas. Pour plus de sûreté, nous dormîmes en dehors des huttes de N'Gygami : ce lieu est la partie la plus élevée des bords du lac; et en face l'eau a beaucoup de profondeur près du rivage, tandis qu'en de certains endroits il faut traverser plusieurs milles de marais avant d'arriver au lac proprement dit.

Le 28 nous atteignîmes Lari, où un des principaux habitans avait reçu du sheik l'ordre de nous héberger. Le lendemain, poursuivant notre route, nous rencontrâmes quatre hommes avec un chef que Barca-Gana avait laissés à Kuskoua, et qui s'en revenaient parce que les naturels leur refusaient toute espèce de nourriture. Ce fut presque au coucher du soleil que nous campâmes à Zogany, après une marche de trente milles. Le pays que nous avions parcouru dans la journée était tout-à-fait plat et recouvert d'une espèce de bruyère que je n'avais encore vue nulle part; je remarquai aussi çà et là des incrustations de carbonate de soude. La bruyère en question s'appelle *kanuskin*, les chameaux la mangent, et c'est dans le voisinage que se trouve le carbonate.

Le 30, après une nuit d'horribles souffrances, que les mouches et les mousquites nous firent éprou-

ver, nous remontâmes à cheval et nous poursuivîmes notre chemin. Nous visitâmes successivement Garonah et Mabah, deux villes remplies de nombreux habitans qui, quoique pillés annuellement par les Tuaricks et les Arabes-Tibbous, ne veulent cependant pas abandonner leur sol natal. L'aspect de la contrée, qui dans cette partie diffère de celui des côtes méridionales ou occidentales du lac, reste de même jusqu'à Gala, où le sol présente un peu plus de variété et d'élévation. Du côté que j'explorais alors, c'était un marais continu. Quand nous eûmes atteint la partie la plus septentrionale du Tchad, nous cheminâmes d'abord à l'ouest, puis à l'est du sud, pendant cinq ou six milles; les roseaux et les hautes herbes dépassaient nos têtes, et nos chevaux marchaient presque tout entiers dans l'eau; enfin nous réussîmes à voir véritablement le lac. Nous troublâmes durant notre marche des hippopotames, des buffles, d'énormes poissons et d'innombrables nuées d'insectes. Au commencement, l'eau avait un fort goût de carbonate; mais peu à peu, à mesure que nous avançâmes, elle devint plus douce; aussi tous les naturels, quand on leur demande si cette eau fortement carbonatisée qu'on boit est le lac : « Non, non! répondent-ils, l'eau est d'une douceur parfaite. »

Nous étions harassés de fatigue lorsque nous revînmes au village de Chirgos, près duquel nos tentes

étaient dressées. En effet, nous étions restés treize heures à cheval. Garouah est à douze milles de Zogany, et Mabah à vingt. Nous étions alors campés un peu au-delà de cette dernière ville, mais je ne pus décider mon guide à me conduire jusqu'à Kuskoua, qui est la ville la plus proche vers l'ouest. J'avais eu tant de preuves, non-seulement de sa bravoure, mais encore de son désir de satisfaire ma curiosité, qu'en cette occasion je ne dus pas croire ces craintes dénuées de fondement. Malgré notre lassitude nous ne pûmes obtenir aucun repos, et nous passâmes la nuit en proie à des tortures qui ne sauraient se décrire. Le bourdonnement des insectes était aussi bruyant que peut l'être en d'autres pays le ramage des oiseaux; hommes et bêtes, la douleur nous arrachait des plaintes à tous. Bref, il nous était complétement impossible de manger notre pâte et notre graisse, vu la souffrance dont nous étions accablés dès que nous découvrions nos têtes.

Nous rentrâmes à Lari le 5 septembre; nous prîmes, pour revenir, la route la plus basse, qui est fréquemment coupée d'immenses pièces d'eau imprégnées de carbonate de soude. Chemin faisant, nous rencontrâmes une tribu de Biddomahs qui depuis trois mois s'étaient établis sur le territoire du sheik, et avaient demandé la permission d'y rester, ce qui leur avait été accordé sur-le-champ.

Des dissensions intestines occasionent assez souvent de ces séparations de tribus, et le sheik les encourage toujours. Au reste, dès qu'ils se sont fixés dans ses États, il ne s'occupe plus d'eux et les laisse agir à leur volonté. Un seul de leurs chefs a encore osé venir jusqu'à Kouka. A ceux qui se trouvèrent sur notre passage le sheik avait envoyé des tuniques et un fidèle musulman qui leur apprit à prier. Grâce à cette prévoyance, ils commençaient déjà, me dit mon guide, à avoir la crainte de Dieu; c'étaient bien les plus hideuses créatures que j'eusse jamais vues sous la forme humaine, à l'exception toutefois des Musgowiens; et il nous fallut rester long-temps assis sous un arbre avant qu'ils s'aventurassent à nous approcher. Les hommes, jusqu'à ce qu'ils se marient, ne coupent pas leurs cheveux que leur longueur les oblige à tresser, et ils ramassent le plus qu'ils peuvent de grains de verre et d'ornemens dont ils se chargent le cou; ils portent en outre des pendans d'oreilles; mais à l'époque de leurs mariages, ils donnent cette collection de parures à la femme qu'ils épousent. La partie supérieure de leur figure est singulièrement plate, et leurs yeux sont enfoncés; ils ont de larges bouches et de longs cous; enfin c'est dans toute leur personne un air sombre, froid, désagréable. Chez eux, point de ces salutations empressées avec lesquelles d'autres nègres accueillent les étrangers en venant

s'asseoir près d'eux; ils restent debout, appuyés sur leurs lances, et vous regardent fixement sans vous parler. Je donnai à un petit garçon des grains de verre blanc qui lui furent aussitôt attachés autour du cou pour servir, j'imagine, de commencement à sa dot. Nous finîmes néanmoins par obtenir d'eux un peu de lait aigre; et quelques-uns, m'entourant lorsque je remontai à cheval, s'inclinèrent vers moi quand je repartis : je leur rendis la même politesse, ce qui parut les amuser beaucoup.

J'attendis pendant cinq ou six jours à Woodie l'arrivée de M. Clapperton, celle de nos gens, de nos chameaux, et la caravane de marchands avec laquelle nous devions retourner dans le Fezzan. Woodie n'est nullement un lieu de séjour agréable, depuis que le gouverneur de la ville a conclu avec les Biddomahs une espèce de traité qui leur permet de piller tous les étrangers et voyageurs, à condition qu'ils respecteront la propriété des habitans. Du reste, on nous prévint qu'il fallait nous tenir sur nos gardes, et ce n'était pas sans raison. En effet, bien que nos tentes fussent dressées les unes près des autres, bien qu'il y eût toute la nuit une sentinelle sur pied, ils profitèrent d'un violent orage, accompagné de tonnerre et de pluie, pour venir voler les deux chevaux de Bellal, à l'entrée de sa tente et à huit pas seulement de la mienne. Quoique six ou sept nègres dormissent derrière les chevaux.

les voleurs les emmenèrent sans réveiller personne, et quand on s'en aperçut ils avaient déjà une heure d'avance. Bellal les poursuivit avec une douzaine de personnes jusqu'au lac, suivant la trace de leurs pieds sur le sable, ce qui n'était pas difficile après la pluie; mais trouvant qu'ils s'étaient embarqués, il en abandonna la poursuite.

Enfin le 14 notre caravane se trouva réunie, et nous marchâmes vers le désert. Mais avant de raconter au lecteur notre retour à Tripoli, je crois devoir placer ici les détails de la dernière excursion de M. Clapperton. Ils feront l'objet du paragraphe suivant.

EXCURSION

DE KOUKA DANS LE BORNOU, A TRAVERS LE SOUDAN, JUSQU'A SACKATON, CAPITALE DE BELLO, SULTAN DES FELATAHS.

PREMIÈRE PARTIE.

Itinéraire de Kouka à Murmur, où mourut M. Oudney.

Dès notre première arrivée dans le Bornou, dit M. Clapperton, nous résolûmes de saisir la moindre occasion qui se présenterait d'explorer le Soudan. Cette occasion long-temps attendue se présenta enfin; et, le 14 décembre, M. Oudney, malgré le mauvais état de sa santé, fut prêt à partir avec moi.

En conséquence, nous envoyâmes en avant nos chameaux et nos domestiques, et nous allâmes en personne prendre congé du sheik. Nous le trouvâmes en cette occasion dans un appartement intérieur, avec deux ou trois de ses officiers seulement. Il nous demanda, comme il l'avait déjà fait souvent, si nous comptions aller jusqu'au Niffé. Nous répondîmes que oui, si la route était libre. Il répliqua que c'était à une grande distance, et qu'il craignait que nous n'en pussions revenir. Nous repartîmes que nous espérions être de retour avant la saison des pluies, mais que dans tous les cas nous n'oublierions jamais toute la bienveillance qu'il nous avait témoignée. Il nous fit ses adieux de la manière la plus tendre. Vers midi nous quittâmes la ville, accompagnés de notre camarade K. Denham et de la plupart des habitans. Ils nous suivirent jusqu'à une distance de quatre ou cinq milles, et s'en retournèrent, lorsque notre ami, le kadi Hadje-Mohamed-Zy-Abedeer, eut lu le premier chapitre du Koran. Nous fîmes halte au village de Fuguboo-Thorio, à dix milles de Kouka, où nos domestiques avaient établi nos tentes.

Notre troupe se composait, outre le docteur et moi, de deux domestiques, d'un Juif nommé Jacob, espèce de maître-d'hôtel, et de trois Fezzanais. Nous avions trois chevaux de selle et quatre chameaux de somme; les domestiques, à l'exception de Jacob,

étaient à pied. Il y avait encore dans la caravane vingt-sept marchands arabes, dont deux, l'un de Tunis, l'autre de Houn, près Sockna, se disaient descendre du prophète, et une cinquantaine de Bornowiens. Les Arabes étaient, pour la plupart, montés sur des chevaux qu'ils comptaient vendre, et avaient de plus un cheval de rechange. Les naturels du Bornou marchaient à pied; l'un d'eux, pèlerin musulman qui avait visité la Mecque, n'avait pas voulu rester à Kouka lorsqu'il nous en avait vu partir; mais comme il s'était blessé à la main en tirant un coup de fusil, il nous accompagnait pour que M. Oudney pansât régulièrement sa blessure.

Le 15 nous fûmes en marche à sept heures du matin. Notre route était la même que nous avions déjà parcourue quand nous avions visité le vieux Birnie. Le temps était clair, frais et agréable. Un peu après midi, nous fîmes halte aux puits de Budjoo : nous avions traversé dans la direction du nord-ouest-nord un espace de dix-sept milles.

Le 16 nous rencontrâmes plusieurs caravanes qui venaient de Kabshary et de la contrée environnante, et se rendaient à Kouka. Leurs marchandises les plus lourdes étaient chargées sur des taureaux, tandis que des hommes portaient sur leur tête les ballots plus petits, pesant de vingt à trente livres. Ces porteurs balancent leurs fardeaux avec beaucoup d'adresse et de commodité, au moyen de cordes

attachées à chaque bout des paquets, lesquels sont posés en long sur la tête; par cette invention bien simple, ils s'évitent la fatigue de tenir les bras levés. Nous fîmes halte à trois heures de l'après-midi.

Le lendemain nous suivîmes encore la route du vieux Birnie, rencontrant de grandes gazelles rousses et blanches, que les Arabes appellent *mohur*. Nous campâmes, ce jour-là, sur le bord d'un des lacs formés par le débordement de l'Yeou; cette rivière était à un quart de mille de nous vers le nord. Elle avait alors décru de six pieds, et son courant pouvait être de six milles par heure.

Le 18 nous cheminâmes le long des rives d'une chaîne de petits lacs formés par l'Yeou, et qui peut-être étaient autrefois son lit. Je remarquai, chemin faisant, les traces de divers animaux sauvages, entre autres de l'hippopotame et du lion. Nous fîmes halte à Damasak, près d'un campement de vachers du sheik, et ces derniers, apprenant que nous accompagnions la caravane, nous apportèrent une abondante provision de lait.

Le 19, comme les basses terres de Damasak à Muggabie, c'est-à-dire sur un espace d'environ dix milles, étaient inondées, nous fûmes contraints de faire un long circuit par une route plus haute, et de traverser encore un grand nombre d'endroits creux remplis d'eau. A midi nous fîmes halte sur le bord d'une de ces rivières temporaires qui se forment pendant la

saison des pluies. Elle était encore considérable; et sur la rive opposée, des marchands qui voyageaient avec des bêtes de somme les déchargeaient, afin de passer leurs marchandises sur des radeaux construits à la hâte. Comme il nous fallait recourir au même moyen pour transporter nos bagages, nous dressâmes nos tentes, et chacun des Arabes envoya un esclave couper de larges roseaux, dont il est aisé de fabriquer des radeaux en les attachant par bottes en travers de deux grands bâtons. Le lendemain, comme Ali, le blessé dont il a été question, avait un radeau très vaste, nous y recourûmes pour mener sur l'autre rive nos malles et nos provisions : au moyen d'une corde attachée au bout, l'opération se fit sans le moindre accident. Mais un peu au-dessous de nous, les Arabes ne réussirent pas aussi bien. Ce ne fut parmi eux que bruit et confusion; plusieurs même, par ignorance ou par entêtement, eurent leurs marchandises très endommagées. L'embarras le plus grand vint des chameaux et des femmes esclaves. Ces dernières poussaient des cris affreux et se débattaient le plus qu'elles pouvaient. Au reste, il y avait des hommes dont la frayeur n'était pas moindre que celles des femmes, surtout parmi les Fezzanais dont aucun ne savait nager; quelques-uns d'entre eux sautaient trois ou quatre fois du radeau dans l'eau, avant de se déterminer à y naviguer. Les chameaux donnèrent aussi

beaucoup de peine : il fallait qu'un nègre nageât devant chacun d'eux avec la longe entre ses dents, tandis qu'un autre suivait par derrière, frappant avec un bâton l'animal qui de temps en temps cherchait à retourner sur ses pas ou enfonçait la tête dans la rivière. Lorsque tout le monde eut passé, il fut trop tard pour continuer notre route ce jour-là; nous campâmes donc pour la nuit sur la rive occidentale.

Le 21 nous cheminâmes encore sur les hautes terres, à cause de l'étendue de l'inondation. Le sol d'ailleurs sur lequel nous marchions était si sec, que nous courûmes quelque danger aux environs du vieux Birnie, par suite de l'imprudence d'une caravane qui, la nuit précédente, avait mis le feu aux herbes. L'incendie avançait rapidement comme une mer de flamme, et nous eussions été contraints de prendre la fuite si nous n'avions eu le bonheur de trouver un abri dans les murs en ruines de la ville, qui arrêtèrent un peu les progrès de la conflagration. Nous ne fîmes cependant pas halte, et continuâmes notre route jusqu'à une ville nommée *Béra*. Dès que nous fûmes campés, les femmes de la ville vinrent nous offrir toutes sortes de provisions, et notre camp se trouva transformé en une véritable foire.

Le lendemain 22, suivant toujours les bords de l'Yeou qui sont garnis de villes et de villages, nous

arrivâmes à la ville de Dugamoo où les tentes furent dressées. Nous en repartîmes le 23, à huit heures du matin, bien que M. Oudney se sentît extrêmement faible; et, marchant presque à l'ouest, nous atteignîmes Deltago, après avoir passé une multitude de villages et même de villes, dont une nommée *Kukabronie* peut renfermer de cinq à six mille âmes. A l'ouest du vieux Birnie, la contrée s'élève peu à peu, présentant des ondulations de collines et de vallées. Il y a fort peu d'arbres, excepté sur les rives de l'Yeou. Les habitans de Deltago nous vendirent toute espèce de denrées, préférant que nous leur en payassions le prix avec des grains de corail ou de verre, plutôt qu'avec des bandes d'étoffe indigène, mais principalement avec de la poudre à tirer qu'ils emploient comme médecine. Ces naturels ont l'habitude de nourrir leurs moutons, taureaux, ânes et chameaux avec de la farine de graine de cotonnier. Ces animaux s'accoutument bientôt à cette nourriture qu'ils aiment beaucoup, et qui est excellente pour les engraisser. Dans toutes les villes que nous traversions, dès qu'on apprenait que nous étions amis du sheik, on s'empressait de nous apporter gratis du grain pour nos bêtes de somme et nos montures.

Nous fûmes forcés de faire halte le jour suivant, attendu qu'un des chameaux de la caravane boitait. Le propriétaire fut obligé pour s'en procurer un

autre de l'envoyer acheter à Dugamóo. Les marchands, ses compagnons de route, ne murmurèrent aucunement d'un tel retard. Ces gens, en effet, n'attachent pas de valeur au temps; et quelque accident qui les retarde, ils supportent le délai avec une parfaite indifférence.

Le 25 nous repartîmes, et nous gagnâmes Bedikarfie. Chemin faisant, le pays me sembla plus boisé qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Les villes et villages apparaissaient presque à chaque mille; les habitans appartenaient principalement à la tribu Alluany des Arabes Shouaas. La ville de Bedikarfie est grande et populeuse. Le gouverneur, qui comme dans la plupart des autres villes d'Afrique porte le titre de sultan, quoiqu'il reconnaisse une autorité supérieure à la sienne, nous avait vus quand nous avions accompagné l'expédition d'El-Kanemy dans la contrée de Munga. A notre arrivée, il vint au-devant de nous, et nous fit un accueil très cordial. C'était un vieillard, souffrant beaucoup d'une rétention d'urine, pour laquelle il consulta M. Oudney. Sa demeure vaste, extrêmement propre, et construite à la manière du pays, consistait en un spacieux enclos quadrangulaire, fermé par des huttes que soutenaient de hauts bâtons, et au milieu duquel étaient plusieurs petites huttes rondes, faites aussi de nattes, recouvertes d'un toit conique en chaume, et surmontées chacune d'un œuf d'au-

truche. L'extérieur de ces huttes ne ressemble pas mal à nos ruches. Les murailles sont souvent de terre. L'œuf d'autruche indique que l'occupant est un personnage de distinction. Le plancher, à l'intérieur, est couvert de sable. Le mobilier se compose d'un banc qui sert de lit, de quelques nattes sur lesquelles on s'assied en croisant les jambes, de gourdes sculptées ou peintes, et de cruches en terre à large ouverture qui sont empilées les unes sur les autres, de manière à servir d'ornement outre leur emploi ordinaire. Il n'y a jamais d'autre ouverture que la porte qui est arrondie par le haut. Cette porte, qui peut fermer, est toujours à l'ouest, parce que la pluie tombe ordinairement du côté opposé. La grande entrée de l'enclos est souvent une hutte bâtie sur le côté occidental du carré, et ouverte comme un portail, où un esclave nègre remplit l'office de portier.

Les femmes arabes de cet endroit sont véritablement belles ; leur coiffure est autrement disposée que celle de toutes leurs compatriotes : telle est la mode qu'elles ont adoptée pour l'arrangement de leurs cheveux, qu'elles semblent de loin avoir un casque sur la tête ; il y a aussi parmi elles beaucoup de Bornowiennes qui suivent la même mode. Les pintades abondent dans cette partie de la contrée : quand nous eûmes fait halte, j'allai à la chasse et j'en tuai cinq, outre un canard sauvage et une caille.

Dans la soirée, un de nos marchands fezzanais, qui pourtant m'avait toujours semblé un homme de beaucoup de bon sens naturel, tomba dans une épouvantable frayeur, parce qu'il avait perdu une des nombreuses amulettes suspendues au cou de son cheval. Ces amulettes ne sont autre chose qu'une courte phrase du Koran. La perte d'un enfant unique ne l'eût pas affligé davantage. Je lui donnai un chiffon de papier pour en faire une autre, que notre pèlerin promit d'écrire.

Le 26, dès la pointe du jour, tous nos compagnons s'occupèrent à mettre en état leurs carabines, car nous devions traverser le pays des Bédites, ancienne race de Bornowiens indigènes qui n'ont pas embrassé l'islamisme, et qui occupent un territoire adjacent. Ils sont un double objet de crainte et d'horreur pour tous les fidèles. A sept heures, lorsque tous les préparatifs de départ furent terminés, nous pliâmes nos tentes. Notre caravane était alors considérable : nous avions été joints à Bedikarfie par cinq cents personnes au moins, qui attendaient le passage d'une caravane arabe pour traverser la province de Bédi, car tous les Arabes sont regardés par les gens du pays comme extrêmement formidables, tant à cause des armes à feu qu'ils ont en leur possession, que de leur intrépidité nationale. Leurs mousquets, cependant, comparés à ceux d'Europe, sont de la plus mauvaise qualité; même

ils ratent si souvent, qu'ils ne valent guère plus que leur poids comme vieux fer. Le courage aussi de la plupart d'entre eux peut être mis en doute. Dans le succès ils sont arrogans et cruels à l'extrême, et deviennent bas et vils au même degré dans la mauvaise fortune.

Les naturels de l'Haussa, contrée que nous parcourions alors, portent leurs marchandises sur leurs têtes, et vont armés d'arcs et de flèches. Ceux du Bornou les portent ordinairement à dos de taureaux ou d'ânes, et ont une lance pour arme. Les marchands de l'Haussa font commerce de tabac, de noix appelées *gooras*, d'antimoine cru, de cuirs de chèvre, et d'étoffe de coton, soit en pièces, soit transformée en vêtemens pour les hommes et les femmes. Les noix gooras, qu'on recueille aux environs d'Ashantie et dans d'autres régions près la côte occidentale, sont mâchées par tous les personnages un peu considérables à cause de leur saveur qui n'est pas sans analogie avec celle du café. On les recherche beaucoup dans tout le Fezzan, jusqu'à Tripoli, où elles se paient au prix exorbitant d'un dollar les dix. L'antimoine cru, en poudre, est employé par les deux sexes à rendre leurs sourcils plus noirs et plus luisans. L'étoffe indigène, ou *gubga*, est extrêmement étroite, et n'a le plus souvent que quatre pouces de largeur. Elle sert à fabriquer des tuniques qui sont de larges chemises

ressemblant à des blouses de rouliers, d'une couleur bleue très foncée, et la partie la plus indispensable de l'habillement masculin dans toute l'Afrique centrale. Les vêtemens à l'usage du beau sexe, qu'on fabrique également avec le gubga, sont de simples morceaux d'étoffe larges d'une verge, et longs de trois verges et demie, tantôt rayés de blanc et de bleu, tantôt tout-à-fait blancs, selon la fantaisie. Les femmes riches en portent ordinairement deux, l'un noué autour de la ceinture, l'autre jeté sur les épaules. Ces différens objets sont échangés dans le Bornou contre du carbonate de soude, du sel commun, et des grains propres à être mis en collier. — Nous cheminâmes presque tout le jour à travers une plaine élevée où poussaient de chétifs arbustes, et nous campâmes au coucher du soleil dans le pays des Bédites.

Dans la nuit du 27, la température s'abaissa tellement, que le matin nous trouvâmes dans nos outres l'eau transformée en glace. Ce froid extraordinaire fut très nuisible à la santé de M. Oudney. Après avoir marché quelque temps au sud-sud-ouest, sur un plateau semblable à celui de la veille, nous approchâmes des basses terres qui étaient mieux boisées. Parmi les arbres, qui étaient plus grands et plus variés, j'en remarquai surtout deux, le kuka et le goorjie. Le premier est d'une hauteur immense, droit et majestueux. Il a quelquefois de vingt à vingt-

cinq pieds de circonférence. Le tronc et les branches, qui offrent l'aspect d'un vaste cône, sont revêtus d'une écorce douce, luisante, et de couleur de cuivre, laissant échapper une sorte d'exsudation gommeuse. Le tronc, poreux et spongieux, ne présente jamais la moindre courbure, tandis que les branches sont noueuses et tortues. Les feuilles sont petites, pareilles pour la forme à celles du frêne, mais plus pulpeuses, et poussent en bouquets aux extrémités des moindres rameaux. L'arbre est entièrement garni de son feuillage et de ses fleurs pendant les mois pluvieux de juin, juillet et août. Les fleurs sont blanches, larges et pendantes, ne différant guère du lis blanc de nos jardins. Le fruit, attaché par une longue queue, est de forme ovale, généralement plus gros qu'une noix de cocotier, avec une dure coquille pleine d'une matière poudreuse, entremêlée de filamens rougeâtres et de pepins pareils à ceux du tamarinier. Avant d'être mûr, il est d'un beau vert velouté, mais il devient plus noir à mesure qu'il mûrit. L'arbre, soit dépouillé de feuilles, soit garni de fleurs, soit chargé de fruits, a toujours l'air nu et disgracieux; cependant, avec ses fruits qui pendent au bout de chaque tige comme autant de bourses de soie, il pourrait, grâce à l'imagination d'un conteur oriental, figurer avantageusement dans ces beaux jardins dont parle le conte de *la Lampe Merveilleuse*. Les

feuilles sont soigneusement recueillies par les naturels, séchées au soleil, et employées à différens usages ordinaires; bouillies dans l'eau, elles forment une espèce de pâte gélatineuse qui donne de l'épaisseur aux sauces et au jus les plus communs. Je les ai aussi mangées en gelée avec de la viande rôtie, suivant la coutume des habitans; mais je n'aime pas ce ragoût. Enfin les feuilles et les fruits sont jusqu'à un certain point regardés comme médicinaux. Les premières, mêlées de carbonate de soude et de gussub, sont données aux chameaux et aux chevaux, soit pour les engraisser, soit pour les rafraîchir. La partie blanche et farineuse du fruit est fort agréable à manger, et fait avec de l'eau une excellente boisson un peu acide, que les naturels, toujours portés par leurs penchans libertins à chercher de telles recettes, prétendent avoir la vertu de remédier à l'épuisement. Le goorjie ressemble beaucoup à un chêne rabougri; mais il a de magnifiques fleurs rouges qui, lorsqu'elles sont bien épanouies, diffèrent peu d'une tulipe. Les indigènes s'en servent pour donner une teinte rouge à leur bouche et à leurs dents, ainsi que pour assaisonner certains de leurs alimens. Ces deux arbres se rencontrent particulièrement dans l'Haussa et dans les parties occidentales du Bornou.

A midi nous vînmes en vue d'un lac appelé *Tambum*, sans doute formé par quelque rivière dans

la saison pluvieuse. Toute la contrée au sud et à l'ouest, jusqu'aux bornes de l'horizon, était un affreux marais. Lorsque nous arrivâmes à peu de distance du lac, et précisément à l'endroit où les Arabes disaient que suivant toute probabilité nous rencontrerions les Bédites, deux hommes se montrèrent devant nous. Ils portaient le costume bornowien, une tunique lâche et des caleçons, avec un épais bonnet, le tout en coton bleu. Ils avaient chacun sur l'épaule un paquet de courtes lances munies de pointes de fer. J'étais un peu en avant de notre troupe, et je les joignis le premier. Ils me saluèrent fort poliment, et je continuai mon chemin. Mais quand les autres cavaliers qui me suivaient les joignirent, ils adressèrent différentes questions aux étrangers; et comme ceux-ci, à ce qu'il paraît, n'y répondaient pas d'une manière satisfaisante, ils les saisirent aussitôt, les mirent à nu, et les chargèrent de liens. Croyant n'avoir aucune autorité pour intervenir, je demandai seulement qu'on leur rendît leurs caleçons, et qu'on ne leur fît pas de mal sans savoir s'ils étaient de malhonnêtes gens. « Oh! maudits soient leurs pères! » s'écria-t-on de toutes parts, et c'est la plus grande imprécation usitée en Afrique; « si ce ne sont pas des voleurs, que faisaient-ils donc là? » J'obtins cependant qu'on les emmènerait avec nous à la ville voisine, pour leur laisser la chance d'être reconnus par les habi-

tans comme concitoyens, avant qu'on employât contre eux la violence.

Notre route longea la limite du Grand-Marais, et nous atteignîmes Bédé-Guna au coucher du soleil. Le galadema, mot à mot, *gardien de la porte*, autrement dit le gouverneur, était Felatah et ami particulier d'un de nos marchands fezzanais, Mohamed-El-Wordy, par qui nous lui fûmes présentés. Grand et mince, il avait le nez très arqué, le front haut, les yeux larges; au total c'était un nègre de fort bonne mine. Ses manières aussi réunissaient la bienveillance à la dignité. Outre sa langue maternelle, il parlait avec aisance l'arabe et les dialectes du Bornou et de l'Haussa. Il nous adressa un grand nombre de questions sur l'Angleterre dont il avait ouï parler, et nous dit que le sultan des Felatahs, son maître, serait charmé de nous voir. Il consulta M. Oudney relativement à une rétention d'urine, maladie fort commune dans le pays. Nous lui fîmes cadeau d'un petit cornet de clous de girofle, et en retour il nous envoya une copieuse provision de lait.

Le territoire de Bédé-Guna, ou Petit-Bédé, dépendait autrefois du Bornou. Les habitans sont encore Bornowiens, et parlent la langue de leurs pères. Le territoire renferme beaucoup de villes et villages, et produit en abondance du gussub, du blé et du coton; les troupeaux y sont aussi nom-

breux. Le principal instrument d'agriculture est une houe fabriquée dans le pays avec du fer indigène. On récolte avec un couteau recourbé, et on ne coupe que les têtes de tige, qui sont emmagasinées dans des huttes rondes, de terre ou de nattes, recouvertes en chaume, et séparées du sol par des blocs de bois. On fait sortir le grain des épis en les frottant avec la main, et pour le mettre en farine on l'écrase entre deux pierres. Nous n'avons vu aucune espèce de charrue au sud de Sockna, ville entre Tripoli et le Fezzan.

Je questionnai le gouverneur relativement à la source de la grande rivière que nous avions traversée sur des radeaux entre Gateramaran et le vieux Birnie, laquelle se présentait de nouveau près de notre campement actuel. Il me dit qu'elle prenait sa source dans la contrée d'Yacoba, parmi des montagnes rocailleuses, et que, coulant à l'est du vieux Birnie, elle se jetait bientôt dans l'Yeou. Comme je lui demandais des explications sur ce nom d'Yacoba qu'il donnait à une contrée, il me répliqua que c'était celui du sultan, car les peuples étaient infidèles et n'avaient pas de nom pour leur patrie. La rivière, ajouta-t-il, se distingue par l'appellation de *Petite-Rivière*, et dans ces régions ne se dessèche pas de toute l'année.

Le pays au sud-est et au sud-ouest paraît n'être qu'un vaste marais, inondé dans la saison pluvieuse.

Les Felatahs sont, pour les traits et la manière de porter le turban, tout-à-fait semblables aux habitans de Tétuan dans l'empire de Maroc. Ils sont ici fort estimés par le peuple qu'ils gouvernent pour leur impartiale adminsitration de la justice, et furent toujours bons et civils envers nous. Heureusement nos deux prisonniers se trouvèrent être des gens connus qui avaient quitté Bédé-Guna le matin même. Ils furent en conséquence remis en liberté, mais on ne leur rendit pas leurs vêtemens. Bédé-Guna est à environ douze milles du lac Zumbrum.

Le 28 nous poursuivîmes notre route, et le gouverneur nous accompagna jusqu'à certaine distance de la ville. En nous quittant, il pria Dieu de nous bénir, et posant la main sur son front, dit qu'il espérait que nous resterions toujours ses amis. Nous cheminâmes d'abord le long du marais, dans la direction de la Petite-Rivière, qui soudain tourne au sud à une ville nommée *Gbobeer;* là, nous remplîmes d'eau nos outres. Continuant ensuite notre chemin, nous atteignîmes bientôt une partie de la contrée, couverte d'herbes épaisses et si hautes, qu'elles dépassaient réellement nos têtes, bien que nous fussions à cheval. Au coucher du soleil, nous fîmes halte pour la nuit au milieu des bois. Dans la soirée, M. Oudney eut un violent accès de fièvre, et me dit avec une admirable résignation : « Je sens que tout est fini pour moi. Naguère j'es-

pérais encore mener à bonne fin ce voyage, mais à présent toutes mes espérances se sont évanouies. » Le lendemain cependant il se trouva mieux.

Le 29, après une pénible marche de deux heures à travers un pays fort boisé, nous vînmes en vue d'une vaste plaine semée de villes et de villages. Nous trouvâmes les villes bien moins jolies que dans le Bornou; les huttes étaient beaucoup plus petites et souvent en mauvais état. Les naturels cultivent une grande quantité de grain, et principalement le gussub. Nous aperçûmes en chemin cinq autruches qui s'enfuirent avec une extrême vitesse. Dans l'après-midi nous arrivâmes à Sansan : nos cavaliers escarmouchèrent un peu, en tête de la caravane, avant d'entrer dans la ville, puis galopèrent deux par deux jusqu'à la porte du gouverneur en tirant des coups de mousquet : tel est le compliment des voyageurs en pareil cas. Le gouverneur était absent : il avait suivi une expédition, commandée par le gouverneur de Katagum, contre les Bédites, qui sont dans le voisinage immédiat. Comme je l'ai déjà observé, les Bédites n'ont jamais adopté les doctrines de Mahomet, et quoique parlant la langue du Bornou, quoique reconnaissant une espèce de souveraineté nominale du sultan Bornowien, ils sont partout regardés comme une race de bandits, que tout bon musulman, Bornowien ou Felatah, est tenu d'asservir et de massacrer. On a dit qu'ils n'avaient

aucune religion, mais la coutume qu'ils observent de lever d'abord vers le ciel le corps des animaux qu'ils tuent avant de les manger prouve le contraire. On assure que leur mets favori est la chair des chiens, qu'ils engraissent exprès. Leur contrée est de petite étendue, protégée par des forêts inaccessibles et d'impénétrables marais, grâce auxquels ils parviennent à conserver une précaire et dangereuse indépendance.

A Sansan, nous fûmes visités par les principaux habitans indigènes et par les Arabes y résidant. Au nombre de ces derniers était un cousin du sheïk de Bornou. La manière avantageuse dont nos compagnons de voyage, les marchands, parlaient de nous dans chaque endroit que nous traversions, nous attirait toujours le respect des naturels.

Sansan signifie en arabe *le lieu de rassemblement* où se réunissent les divers corps d'une armée pour une expédition. La ville doit le nom qu'elle porte à un ancien sultan de Bornou, qui désigna le lieu qu'elle occupe comme rendez-vous de son armée lorsqu'il alla conquérir l'Haussa. La place où il dressa sa propre tente est encore tenue en grande vénération, et les bâtimens qui l'entourent furent d'abord érigés par ses soldats. Le district voisin abonde aussi en villes et villages qui, de même que Bédé-Guna et Sansan, obéissent au gouverneur de Katagum, lequel est lui-même subordonné à

celui de Kano. Sansan est formé de trois villes distinctes, appelées *Sansan-Birnie*, *Sidi-Boori* et *Sansan-Bana*. La principale, où réside le gouverneur, est Sansan-Birnie ou Sansan-Gora, c'est-à-dire *la murée*, nom qu'elle doit à un bas mur de terre en ruines, entouré d'un fossé à sec et presque comblé. La mosquée manque de toit, et les huttes, les maisons des habitans sont vieilles et chancelantes. Sidi-Boori, une autre des trois villes, dont le nom a une signification si indécente que je ne puis me permettre de le traduire, est située à environ un demi-mille ouest de Sansan-Birnie, et habitée par des Arabes Shouaas. La troisième ville, nommée *Sansan-Bana*, ou *des Bannières*, dans laquelle le sultan établit sa tente, est distante d'un mille de Sansan-Birnie, et peuplée de Bornowiens qui jadis y furent amenés par force du vieux Birnie et d'autres villes du Bornou.

La sœur du sultan bornowien, que les Felatahs avaient faite prisonnière, vivait à Sansan avec son mari dans une grande obscurité, quoique son frère le sultan soit entouré de toute la barbare magnificence des princes de l'Afrique centrale. Elle vint visiter notre caravane avec quelques-unes de ses compatriotes dont elle ne se distinguait nullement par la toilette. L'habillement de ces femmes, comme celui des autres Bornowiennes, consistait en deux pièces d'étoffe dite gubga, bleues, blanches ou rayées de bleu et de blanc : l'une drapée autour

du corps qu'elle cache depuis le cou jusqu'aux genoux, l'autre jetée sur la tête et retombant sur les épaules. Leurs sandales sont comme celles des hommes, en cuir tanné ou en peau crue, suivant leur fortune. Leur chevelure, ordinairement divisée en cinq tresses, une pareille à un cimier sur le haut de la tête, et deux de chaque côté, est toujours salie d'une quantité énorme d'indigo; elles se teignent en cette même couleur les paupières, les mains, les bras, les pieds et les jambes, à l'exception des ongles des doigts, des orteils et des paumes des mains qui sont peintes en rouge. Elles noircissent leurs sourcils avec de l'antimoine cru, en poudre; les ornemens de leurs oreilles ne sont pas pendans comme les nôtres, mais de petits boutons verts fixés dans le lobe; les femmes pauvres portent des colliers de grains de verre, les riches se parent les bras et les jambes de grains de corne ou de cuivre; les parures d'argent et surtout d'or sont fort rares.

Le 31 c'était le jour du marché, et j'y allai faire un tour; il se tenait dans un petit village situé sur une éminence un peu au sud de Sansan-Birnie. Les marchandises étaient exposées en vente dans des boutiques ou maisons ouvrant sur la rue. Les différentes denrées avaient chacune son quartier différent. Ici, on voyait couteaux, ciseaux, aiguilles, grains de toute sorte propres à être mis en colliers; là, cordons et étoffes de soie; plus loin, armes,

frondes et boîtes d'antimoine; ailleurs, vêtemens de gubga; puis bœuf, mouton et volailles; enfin, gussub, fèves, blé, etc. Il y avait en outre des échoppes où l'on fabriquait et raccommodait tous les objets d'un usage commun; et des bandes de musiciens jouent les uns du tambour, les autres de la flûte, quelques-uns d'une espèce de guitare appelée *erbale,* ayant des cordes en crins de cheval; tous, sans la moindre notion d'harmonie, s'en allaient de boutique en boutique pour attirer l'attention des chalands.

Le 1er janvier 1824, à huit heures du matin, on se remit en marche. La route sinueuse par laquelle nous cheminâmes d'abord à travers un pays plat n'était guère plus large qu'un simple sentier. Nous passâmes un nombre infini de petites villes et de villages entourés de diverses plantations. Le pays devint plus boisé lorsque nous nous rapprochâmes davantage de l'Yeou. Nous fîmes halte à un village nommé *Obenda,* qui n'était distant de la rivière que d'un quart de mille. Nous n'y pûmes trouver de lait pour le docteur, dont l'appétit n'était pas assez vif pour l'exciter à prendre sa part de notre grossière nourriture.

Le 2 il se trouva extrêmement faible. J'achetai d'un de nos marchands, au prix de trois dollars, une livre de café; et tout ce qu'il put faire fut d'en avaler une tasse. Ce jour-là nous n'avançâmes

que par zigzags, car il n'y avait pas de route tracée. Nous traversâmes plusieurs villages desquels dépendaient de longues et doubles rangées de granges construites en nattes et élevées sur des poutres à quelques pieds du sol, pour que les fourmis et les vers-coquins ne pussent atteindre les récoltes. Près de l'Yeou, il y avait de vastes champs de blé et de belles plantations de coton. Les naturels, au moyen d'irrigations habilement dirigées, étaient sur le point de recueillir une seconde moisson de blé. Nous traversâmes la rivière un peu après midi ; elle a dans cet endroit cent cinquante verges environ de largeur : mais alors elle était presque à sec ; son faible courant était barré par une ligne de nasses faites avec des bambous fendus. Ces nasses, de forme conique, ont cinq pieds de diamètre à l'ouverture, et sont retenues par des pieux à la distance de trois pieds l'une de l'autre ; l'espace intermédiaire est bouché avec des roseaux pour empêcher que le poisson ne s'échappe. Lors de notre passage l'eau ne s'élevait pas au tiers de l'ouverture. La ville de Katagum repose à un demi-mille de l'Yeou, et nous ne l'eûmes pas plus tôt traversé, que nous vîmes un domestique du gouverneur, monté sur un cheval, s'avancer à notre rencontre. Il nous offrit, de la part de son maître, une petite corbeille de noix gooras que les Arabes appellent le *café* du Soudan, puis s'en retourna au galop vers une troupe de ca-

valiers qui se tenaient à peu de distance, et paraissaient former le cortége de quelque grand personnage. Les cavaliers vinrent alors sur nous à bride abattue et brandissant leurs lances. Leur chef demeura un peu en arrière, ainsi que plusieurs musiciens. Après nous avoir salués, ils firent volte-face, et marchèrent devant nous précédés eux-mêmes de leur chef, qui se dirigea vers la ville, tandis que deux bardes chantèrent à haute voix ses louanges, et que les musiciens battirent du tambour. Nous fîmes halte à un endroit qui nous fut désigné, ainsi qu'aux Arabes. Quant aux Bornowiens, comme les dangers de la route étaient passés, ils nous avaient quittés pour continuer leur voyage.

Vers trois heures de l'après-midi nous aperçûmes le gouverneur, accompagné de toute sa suite, qui venait nous visiter. Aussitôt Mohamed-El-Wordy fit étendre des nattes sous un arbre pour le recevoir, et nous pria de nous retirer quelques minutes dans nos tentes. Lorsqu'on nous envoya chercher, nous trouvâmes le gouverneur assis sur les nattes, au milieu des marchands arabes et de ses gens, qui étaient tous armés. Il nous accueillit avec beaucoup de bienveillance, protesta que c'était pour lui une fête de nous voir, et ajouta que son maître, le sultan des Felatahs, qui n'avait pas encore vu d'Anglais, serait enchanté de notre visite. Il nous assura enfin que nous ne serions pas moins bien traités

dans ses États que nous l'avions été dans ceux du sheik de Bornou. Le gouverneur, qui se nommait Duncowa, était un homme grand et robuste, brusque et jovial, très prodigue de promesses. Nous échangeâmes une poignée de main en nous quittant, selon la coutume des Felatahs, ou Felanis, comme ils s'appellent eux-mêmes.

M. Oudney, en sa qualité de médecin, fut bientôt accablé de besogne, car le bruit de notre arrivée s'était répandu à l'avance, et un grand nombre de malades des pays environnans avaient gagné Katagum pour nous consulter. Ce ne furent pas des malades seulement qui encombrèrent nos tentes, demandant des avis, mais des hommes et des femmes de tout genre; ceux-ci voulaient des remèdes à leur impuissance, celles-là à leur stérilité. Il y en avait d'autres qui venaient solliciter des préservatifs contre des calamités simplement éventuelles et possibles : cherchant dans leur tête tous les maux auxquels la vie est exposée, ils s'adressaient à nous avec la confiance et l'espoir que nous étions capables de les en garantir. Les femmes surtout ne tarissaient pas en consultations de ce genre; elles nous importunaient sans cesse pour que nous leur donnassions la recette de conserver l'affection de leurs amans ou la tendresse de leurs maris, et quelquefois, ce qui était odieusement mal, le moyen de causer la mort d'une rivale préférée. Parmi ces visi-

teurs vint un marchand tripolitain, du nom d'Haméda, galant homme, très poli, et extrêmement riche. Il ne possédait pas moins de cinq cents esclaves, et avait un nombre considérable de chevaux. Personne dans tout Katagum, après le gouverneur, ne jouissait d'une aussi grande fortune qu'Haméda. En retour du conseil que lui donna M. Oudney de retourner sur-le-champ à Tripoli pour y subir une opération chirurgicale, il nous offrit sa maison et tout ce que produisait le pays. Le soir il nous envoya des vivres de plusieurs sortes.

Le lendemain 3, nous préparâmes les cadeaux que nous destinions au gouverneur : ils consistaient en une de nos théières, dix aunes de soie rouge, un palempore indien, en d'autres termes, une couverture de lit, une pièce de toile blanche à raies d'or, de fabrication égyptienne, une livre de cannelle et une autre de clous de girofle. Nous allâmes vers huit heures du matin frapper à la porte de ce grand personnage; mais avant qu'il fût prêt à nous recevoir, nous attendîmes un quart d'heure dans la maison d'Haméda. Lorsque nous pûmes être introduits, nous ne rencontrâmes pas, comme à Kouka et dans les autres villes du Bornou, un régiment d'hommes armés obstruant toutes les avenues. Duncowa était assis sur une butte de terre d'environ six pieds carrés, que recouvrait une tenture peu élégante. Il n'y avait autour de lui que trois vieil-

lards. Il nous serra d'abord les mains, et gardant la mienne assez long-temps pour m'ennuyer, il voulut que je montasse m'asseoir à côté de lui. Mais je refusai un si grand honneur, et nous nous assîmes sur le plancher devant lui : il nous fit alors offrir des noix gooras, et nous répéta toutes ses promesses de la veille. Quand nous produisîmes nos présens, et surtout que nous lui expliquâmes l'usage de la théière, il parut ivre de bonheur, et nous demanda si nous avions besoin d'esclaves ou de toute autre chose; « car il n'est rien, ajouta-t-il, que je ne m'empresserais de mettre à votre disposition. » Nous lui répondîmes que quant aux esclaves nous n'en avions pas en Angleterre, et que tous ceux qui posaient le pied sur nos côtes devenaient libres à l'instant même. Nous lui parlâmes aussi des efforts que nous tentions sans cesse pour apporter un terme à la traite des noirs; nous lui apprîmes que notre roi avait dépensé d'immenses sommes d'argent pour l'abolir, et qu'il envoyait tous les ans plusieurs grands navires capturer les vaisseaux qui faisaient le commerce des esclaves et rendre la liberté à ces malheureuses créatures. « Mais, en ce cas, que voulez-vous donc? demanda-t-il avec quelque surprise. — Votre amitié seulement, lui répliquâmes-nous, et la permission de recueillir les fleurs et les plantes du pays, de visiter les rivières qui l'arrosent. — Merveilleux! s'écria-t-il, il ne vous faut ni esclaves,

ni chevaux, ni argent; et vous ne désirez que connaître le monde! Alors ne manquez pas de vous rendre auprès du sultan Bello; c'est un pieux et savant homme, qui sera joyeux de voir des gens qui comme vous ont tant vu. Quant à moi, il n'est rien dans la province qui m'est confiée que vous ne soyez libres d'examiner et de prendre; et je suis sûr que mon maître satisfera aussi à tous vos désirs.» Il descendit alors de son siége d'honneur, s'assit sur le plancher à côté de nous, et nous donna de nouvelles poignées de main. C'est dans ce pays la plus grande politesse qu'une personne de rang puisse faire à une autre.

Dans le cours de cette audience, eut lieu un de ces incidens que les naturels regardent comme un bon augure. Mon domestique, qui nous avait accompagnés pour porter les présens, alla recevoir les noix qui nous furent offertes par ordre du gouverneur, et en se levant il renversa un pot de miel qui nous avait été aussi donné, mais sans qu'il se brisât, le miel se répandant d'ailleurs sur le plancher : si le pot se fût brisé, le présage eût été défavorable. Mais comme le contraire arriva, le gouverneur fut transporté de joie, et ordonna fort gracieusement qu'on appelât les pauvres de la rue pour lécher le miel. Ceux-ci ne tardèrent pas à se montrer, et profitant de la manifestation de l'heureux augure, se mettant à genoux, nettoyèrent la place

en un clin d'œil avec leurs langues, non sans beaucoup se battre et crier.

Il y avait parmi eux un vieillard qui eut part double du régal, et voici comment : porteur d'une longue barbe, quand il ne vit plus rien à terre, il put encore en exprimer dans sa main pour la bonne bouche le miel qu'elle avait ramassé, ce qu'il fit avec un soin scrupuleux.

Vers midi, lorsque nous fûmes de retour à nos tentes, je mesurai la hauteur du soleil. Les naturels se pressèrent d'abord autour de moi, examinant avec curiosité mes instrumens de mathématiques, mais ils allèrent ensuite s'asseoir tranquillement à quelque distance quand je leur dis qu'ils me gênaient. A la vue de mes télescopes, dont je faisais usage, ils m'adressèrent presque tous la vieille question accoutumée : « Est-ce que c'est votre pays que vous regardez là ? » Je leur expliquai, le mieux que je pus, que je cherchais simplement à découvrir de combien je m'étais avancé vers le sud depuis que j'avais quitté mon pays.

Le 4 Mohamed-El-Wordy nous laissa pour aller passer un jour ou deux dans une ville voisine, appelée *Hadija*, et située vers le nord. Il avait été convenu que nous irions pendant ce temps-là demeurer en ville dans la maison d'Haméda, jusqu'à son retour, attendu que la caravane devait poursuivre le lendemain sa route vers Kano. Dès le lever du so-

leil le gouverneur nous envoya chercher; mais à cause de l'état maladif de M. Oudney, nous attendîmes pour nous mettre en marche la chaleur du jour. Vers midi, nous entrâmes dans Katagum, et nous trouvâmes le gouverneur à la porte de sa résidence; il nous prit par la main, et nous conduisit d'abord vers une hutte, puis vers une autre, disant : « Celle-ci est pour vous, celle-là pour le docteur, de cet autre côté, il y a place pour les chevaux. » S'asseyant ensuite sur une natte, il nous pria de nous asseoir aussi. Notre bagage ne tarda guère à nous être apporté. « Abdullah, reprit-il en m'appelant par mon nom de voyageur, montrez-moi la lunette avec laquelle vous regardiez hier le soleil. » Il paraît qu'on l'avait instruit de mes travaux de la veille. Je fus alors obligé de lui expliquer l'usage de ma boussole, de mon quart de cercle, de mon télescope, et de tous mes autres instrumens. Il me demanda un peu du vif-argent dont je me servais pour obtenir un horizon artificiel. C'était demander que je me séparasse d'une partie du sang de mon cœur : comme néanmoins j'avais affaire à un personnage fort influent, je ne pus refuser. Je m'efforçai ensuite de lui donner une idée de l'emploi de la boussole et du quart de cercle. Pour qu'il conçût l'usage de ce dernier instrument, je lui dis qu'il me mettait à même de déterminer la distance nord ou sud d'un lieu quelconque, en lui donnant

pour exemple l'étoile polaire qui était plus haute dans les cieux à Mourzouk qu'à Katagum et plus encore à Tripoli, vérité que tous les naturels confirmèrent, ce qui me dispensa de plus amples explications. Ce fut ensuite le tour du télescope, qui n'excita guère moins de surprise. Le gouverneur s'écria que tous les objets qu'il regardait à travers étaient merveilleusement rapprochés, et pour mieux voir il monta sur le toit d'une maison. Chaque personne de sa suite mit l'œil à la lunette; il n'y eut qu'un vieillard qui, lorsque je lui proposai de suivre l'exemple des autres, s'enfuit comme si un serpent eût été prêt à le piquer.

Katagum, capitale de la province du même nom, est situé sous 12 degrés 17 minutes 11 secondes de latitude nord, et sous 11 degrés environ de longitude est. Cette province formait la frontière du Bornou avant la conquête des Felatahs. Aujourd'hui elle renferme les deux districts conquis de Sansan et de Bédéguna. Elle s'étend jusqu'à un jour de marche vers le nord, et à cinq jours vers le sud, où elle est bornée par un territoire indépendant appelé, d'après les habitans, *Kurry-Kurry*. A l'est elle est limitée par le royaume du Bornou, et à l'ouest par la province adjacente de Kano. La province entière, suivant les meilleurs renseignemens que j'aie pu me procurer, enverrait au besoin sur le champ de bataille quatre mille cavaliers et

vingt mille fantassins armés d'arcs, d'épées et de lances. Les principales productions du pays sont les grains et les taureaux qui, avec des esclaves amenés des territoires voisins qu'habitent les infidèles, forment les articles ordinaires de commerce. Ce fut à Katagum pour la première fois que nous vîmes les écailles dites *kowries* en circulation comme monnaie : jusqu'alors les ventes et les achats s'étaient conclus au moyen de bandes d'étoffe indigène ou de quelque autre denrée d'un prix fait. Cette ville était la plus forte que nous eussions rencontrée depuis notre départ de Tripoli: elle a la forme d'un carré, dont les côtés regardent les quatre points cardinaux, avec quatre portes y correspondant qui sont régulièrement ouvertes et fermées au lever et au coucher du soleil; elle est défendue par deux murailles parallèles de terre rouge, et par trois fossés à sec, un en dehors, un autre en dedans, le troisième entre les deux murailles. Celles-ci sont hautes d'environ vingt pieds et larges de dix à la base, mais décroissent peu à peu en s'élevant, de manière à n'avoir plus au sommet que la largeur d'un étroit sentier; ce sentier est protégé par un petit parapet, et on y monte au moyen d'escaliers établis de distance en distance. Les deux murailles sont de même hauteur, sans meurtrières ni tours, et au lieu d'être crénelées se terminent par une ligne ondoyante. Les portes sont défendues par des

plates-formes qui les dominent, où un corps de citoyens prend position pour repousser les assaillans. Les trois fossés sont d'égales dimensions, larges de vingt pieds chacun, et profonds de quinze. Il n'y a qu'une mosquée, et même presque en ruines. La résidence du gouverneur, située au centre de la ville, occupe un emplacement d'environ cinq cents verges carrées. Ce magistrat et les principaux habitans ont des maisons entièrement faites de terre, outre les huttes déjà décrites. Elles sont à toits plats, suivant la mode turque, et hautes quelquefois de deux étages, avec des ouvertures carrées ou semi-circulaires servant de fenêtres. La ville peut renfermer de sept à huit mille âmes, en y comprenant tous les marchands, ainsi que les domestiques et les esclaves du gouverneur.

Non loin, au sud de Katagum, est la contrée d'Yacoba ou *Jacoba*. Les nations musulmanes l'appellent *Boushy*, ou *contrée d'infidèles ;* elle est extrêmement montagneuse, et les montagnes, composées de pierre à chaux, renferment, dit-on, de l'antimoine et de l'argent. Les indigènes ont reçu le nom *d'Yemyem* ou cannibales ; mais je ne sais jusqu'à quel point ils le méritent. Très probablement cette imputation est une fable inventée par les Arabes, et d'autant plus suspecte que la haine des sectateurs de Mahomet contre les mécréans est plus profonde. J'interrogeai soigneusement les Arabes à ce sujet,

et ils finirent par m'avouer qu'ils n'avaient eux-mêmes jamais été témoins de la chose ; mais ils affirmèrent avoir vu des têtes et des membres d'hommes pendus aux demeures des habitans. Lors de notre arrivée à Mourzouk, un bruit semblable courut sur notre compte : j'ignore si ce fut par plaisanterie ou au sérieux; mais ce préjugé, dès qu'on nous connut mieux, disparut bientôt.

La rivière Yeou, qui court à un quart de mille de Katagum, prend, dit-on, sa source au sud parmi les montagnes du Boushy, entre Adamowa et Jacoba, et, après avoir passé Katagum, tourne soudain à l'est pour aller enfin se décharger dans le Tchad; son courant, aux endroits où nous la rencontrâmes, était faible et lent. Vers le milieu de l'été, un lit à sec et quelques mares d'eau, souvent fort éloignées, sont tout ce qui reste de la rivière. Son lit, au lieu où nous l'avions traversé la dernière fois, était, comme je l'ai mentionné, large de cent cinquante verges : c'est aussi la largeur moyenne qu'elle conserve depuis là jusqu'à l'embouchure, quoiqu'elle paraisse augmenter beaucoup en profondeur. Il y a une opinion reçue parmi les habitans de Katagum et les marchands arabes, que les eaux de cette rivière, durant la saison pluvieuse, montent et baissent alternativement toutes les semaines : peut-être cette idée a-t-elle pour fondement une espèce de vicissitude dans la chute des

pluies, que j'ai moi-même remarquée pendant mon séjour dans le Bornou.

Le 5 M. Oudney se sentit un peu mieux. Dans la matinée la caravane nous quitta pour gagner Kano. Vers midi nous eûmes la visite du gouverneur : comme je n'étais pas en ce moment au logis, on m'envoya chercher; mais quand je revins il était parti, et me priait toutefois de vouloir bien passer chez lui avec mes divers instrumens qu'il désirait montrer à quelques personnages de distinction. Je me rendis à sa prière, et je le trouvai assis au milieu de trois ou quatre Felatahs, en l'honneur de qui j'eus à recommencer mes explications de la veille. Il me promena ensuite dans toute la résidence qui occupe un vaste carré entouré par une muraille d'argile rouge haute de trente pieds au moins, et divisé par des murs plus bas en quatre quartiers principaux. Cette enceinte, outre plusieurs maisons à toits plats et en terre, renfermait un grand nombre de huttes en paille, disposées pour la plupart sur un seul rang le long de la haute muraille de clôture, et principalement occupées par les esclaves et les gardes qui sont attribués à la dignité de gouverneur. C'est aussi là que nous logeâmes; il y a nuit et jour une sentinelle en faction devant la porte de l'enceinte. Près de cette porte, qui regarde l'orient, nous visitâmes une espèce de salle de conseil ou d'audience, jointe par

un passage aux appartemens des femmes, situés dans la partie septentrionale du carré. Le gouverneur me présenta à son épouse favorite, qui ne manqua pas de se dire fort effrayée à la vue d'un chrétien : c'était d'ailleurs une jolie négresse de fort bonne mine. Les écuries, où chaque cheval avait une hutte particulière, occupaient un autre quartier. Tandis que nous le parcourions nous fûmes joints par le cadi et par un autre savant felatah qui désiraient aussi examiner mes instrumens. On s'assit donc de nouveau, et il me fallut, pour la troisième fois, en détailler l'usage. Le cadi, qui était allé en pèlerinage à la Mecque et qui paraissait plein de bon sens, sut expliquer lui-même avec beaucoup de clarté à ses compatriotes l'emploi de la boussole. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, noir comme du charbon, avec un nez crochu, de larges yeux et une barbe épaisse. Je ferai remarquer ici que l'office de cadi ou juge est souvent héréditaire, et qu'il y a un de ces magistrats dans chaque ville pour administrer la justice. La seule capacité qu'on exige de lui est une connaissance passable du Koran, quoique ses décisions ne puissent être cassées que par le gouverneur de la province ou par le sultan de la contrée. Entre autres questions qui ce jour-là nous furent faites, on me demanda si jamais je priais; je répondis que je serais un méchant si je ne priais pas, mais que l'usage de notre religion était

que chacun priât seul, et ma réponse excita l'hilarité de tous les assistans.

Le 9 un de nos domestiques prit un rat femelle, ou *bandicoot*, comme on l'appelle aux Indes orientales, qui avait deux pieds sept pouces de long, depuis le museau jusqu'au bout de la queue. La couleur du corps était grisâtre, la queue noire et couverte de longs poils, la tête beaucoup plus ronde que celle du rat ordinaire.

Le lendemain nous quittâmes Katagum, malgré le triste état de la santé de M. Oudney. Comme il était trop faible pour se tenir à cheval, nous le couchâmes sur un chameau, au moyen d'une charpente de bois dont les naturels se servent en pareil cas, et qu'ils nomment *bassour*. Le gouverneur nous donna un guide, et nous accompagna lui-même à quatre milles de distance. A trois heures et demie du soir, après avoir suivi une route tortueuse et malaisée, à travers un vaste marais au sud, nous fûmes obligés de faire halte, à cause de l'épuisement de notre malade qui déclara ne pouvoir aller plus loin.

Le 11 à huit heures du matin, nous poursuivîmes notre voyage; mais à midi il fallut encore nous arrêter devant la ville de Murmur : telle était la triste situation du docteur, que je perdis presque l'espoir qu'il pût survivre à la journée du lendemain. Hélas! mes craintes n'étaient que trop fondées.

Le 12, en effet, il but une tasse de café, et demanda lui-même qu'on se mît en route. Je l'aidai à se vêtir, et soutenu par son domestique, il sortit de sa tente; mais avant que nous eussions eu le temps de le placer sur son chameau, je remarquai sur sa figure la pâleur de la mort, et je le fis aussitôt replacer dans sa tente. Là, je m'assis à son côté, et au bout de quelques instans j'eus l'affreuse douleur de le voir s'éteindre... Ainsi mourut à trente-deux ans M. Walter Oudney, docteur-médecin, homme non moins remarquable par sa modestie, sa bonté, son courage et sa persévérance, que par son savoir, sa vertu et sa religion, enfin le meilleur de mes amis. En tout temps, en tout lieu, la perte d'un tel ami m'eût été extrêmement douloureuse; qu'on imagine donc si elle dut m'accabler de tristesse et de chagrin, moi son camarade de voyage, moi dont la santé était aussi chancelante, moi qui dès lors me trouvais seul au milieu de nations étrangères, et dans un pays dont le pied d'un Européen n'avait encore jamais foulé le sol!!... La dernière marque d'attachement que je pus témoigner à mon malheureux compatriote fut de lire près de son cadavre le service funèbre de l'église d'Angleterre, et de l'ensevelir dans une fosse assez profonde pour que les bêtes féroces ne vinssent pas le déterrer.

DEUXIÈME PARTIE.

Itinéraire de Murmur à Kano.

Le 13 au point du jour, croyant que les meilleurs remèdes qu'il me fût permis d'apporter à mes souffrances, tant morales que physiques, étaient le changement d'air et une grande abstinence, je poursuivis à jeun mon voyage. La route était marécageuse, et nous traversâmes un étroit ruisseau qui se jette dans l'Yeou près de Murmur. Il y avait de nombreux villages dans toutes les directions.

Le 14 nous cheminâmes à travers un pays bien cultivé. A neuf heures du matin nous atteignîmes la ville de Digoo, qui est entourée d'une double muraille en assez mauvais état, et d'un triple fossé presque rempli de terre. La ville ne contenait qu'un fort petit nombre de maisons, mais les dattiers y croissaient en abondance. Lorsque nous l'eûmes dépassée, le pays commença à s'élever en chaînes qui se dirigeaient presque à l'est et à l'ouest; et comme notre route en suivait une, je pus bientôt distinguer de toutes parts, autour de moi, non-seulement de beaux villages, mais encore de nombreux troupeaux qui paissaient dans la campagne. Le soir nous fîmes halte sous les murs d'une ville nommée *Boogawa:* c'est la dernière de la province de Katagum, mais je n'y entrai pas.

Le 15 nous traversâmes d'abord une contrée bien boisée. Avant midi nous franchîmes de nouveau le Shashum, qui en cet endroit coule vers le nord. Les conducteurs de chameaux m'apportèrent une quantité de figues sauvages, qu'ils trouvèrent sur les arbres de la route du côté de la rivière. Nous pénétrâmes ensuite dans un pays ouvert et bien cultivé. Le soir nous campâmes dans une ville appelée *Katungwa*, qui est entourée d'un mur et renferme un grand nombre de beaux dattiers. C'était la première du royaume d'Haussa proprement dit, où j'étais entré. Je vis aux environs une chaîne de montagnes basses et rocailleuses qui s'étendait au sud-ouest. Dans la langue de l'Haussa elles s'appellent *Dooshy*, ou *les Rocs*, et donnent leur nom à une ville considérable située sur une des routes qui mènent de Katagum à Kano. Depuis que nous avions quitté les puits de Beere-Kashifery, sur la limite méridionale du grand désert, nous n'avions pas encore rencontré de rocs, ni même de cailloux dans le lit des rivières.

Le 16, comme nous approchions d'une ville nommée *Zangeia*, El-Wordy et moi, qui étions en avant, nous fîmes halte sous un arbre pour donner à notre escorte le temps de nous rejoindre. Un habitant de Katagum qui nous avait accompagnés en profita pour aller, de son propre mouvement, annoncer au gouverneur de la ville qu'un ami du

gouverneur de Katagum arrivait. Celui-ci renvoya le même homme nous dire qu'il viendrait à cheval à notre rencontre, et nous indiquerait un lieu convenable pour dresser nos tentes. Nous nous remîmes donc en selle, et conduits par le Katagumite qui était si jaloux de l'honneur de l'ami de son maître, nous rencontrâmes en effet le gouverneur au bout d'un quart de mille. Il était monté sur un superbe coursier blanc, harnaché avec élégance; derrière lui venaient sept hommes à cheval et plusieurs autres à pied, tous armés d'arcs et de flèches. Il accourut vers nous au grand galop; et après beaucoup de salutations respectueuses, se mettant à notre tête, il reprit le chemin de Zangeia. Lorsque nous atteignîmes sa maison, il nous conseilla de camper devant sa porte, en nous assurant que c'était l'endroit le plus sûr de la ville. Quoique gouverneur lui-même, j'appris ensuite que ce n'était qu'un eunuque appartenant au gouverneur de Kano. Il était gras, lourd et laid, avec une voix singulièrement glapissante, et m'empêcha, en riant et en causant avec son monde, de dormir une partie de la nuit.

Zangeia est située presque à l'extrémité de la chaîne que les naturels nomment *Dooshy*, et doit avoir été jadis une ville très considérable, à en juger par l'étendue des murs d'enceinte qui subsistent encore. Les habitans furent massacrés ou ven-

dus par les Felatahs, et aujourd'hui des plantations de coton, de tabac et d'indigo occupent la place où s'élevaient autrefois des maisons. A proprement parler, la ville actuelle ne consiste plus qu'en un certain nombre de villages disséminés de loin en loin. Dans l'enceinte même des murs est une chaîne de blocs de pierres détachés les uns des autres, qui se réunit à la chaîne des montagnes voisines. Ces masses de roc, hautes d'environ deux cents pieds, donnent un air tout-à-fait romantique aux jolies huttes qui sont groupées à leur base, ainsi qu'aux belles plantations environnantes que séparent des rangées de dattiers, et qu'ombragent d'autres grands arbres dont j'ignore les noms. L'horizon au sud était borné par de hautes montagnes bleues.

Le pays que nous parcourûmes le 17, toujours cultivé avec soin, était en outre diversifié par des collines et des vallées. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs villes entourées de murs, mais entièrement désertes, dont les habitans avaient été emmenés comme esclaves par leurs vainqueurs les Felatahs. Tout le long de la route, des femmes assises et filant du coton offraient à vendre aux caravanes qui passaient toute sorte de denrées. Dans l'après-midi nous fîmes halte dans un fond, à l'ouest d'une ville ou plutôt d'une réunion de villages appelée *Nansarina*. Le gouverneur, dès qu'il apprit mon arrivée, m'envoya des provisions de

bouche, en retour desquelles je lui envoyai une paire de ciseaux et une tabatière.

Le 18, quand nous fûmes sortis de l'endroit creux où nous avions campé, je vis au sud-ouest une chaîne de montagnes qui, me dit-on, s'appelaient *Dull* d'après une ville située à leur base, et qui paraissaient hautes de six à sept cents pieds. Leur sommet n'était pas pointu, mais ovale. Elles se dirigeaient du nord au sud, mais je ne pus savoir à combien de distance. Nous traversâmes un petit ruisseau qui coulait au nord. La campagne était toujours belle, et couverte de plantations aussi soigneusement encloses que dans mon Angleterre. La route était encombrée de voyageurs, et les arbres qui la bordaient à droite et à gauche servaient d'abri à une multitude de marchandes. Celles qui n'étaient pas occupées au débit de leurs denrées filaient du coton, et de temps en temps se regardaient avec une satisfaction risible dans un petit miroir de poche. A onze heures du matin nous fîmes halte à Girkwa, ville entourée de murailles en bon état et d'un fossé sans eau. Les groupes de maisons y étaient fort clair-semés, car les habitans avaient aussi été presque tous réduits en esclavage. C'était le jour du marché, et nous le trouvâmes mieux approvisionné que celui même de Tripoli. J'eus un accès de fièvre qui m'obligea de rester presque toute la journée couché sous un arbre.

Le 19 nous traversâmes à pied sec le lit d'une rivière appelée *Girkwa*, du nom de la ville voisine. Le guide que m'avait donné le gouverneur de Katagum m'assura qu'elle prenait sa source dans les montagnes de Dull, se jetait dans une autre que nous ne tarderions pas à rencontrer et qui descendait des montagnes de Nora, et que leurs eaux réunies se déchargeaient dans l'Yeou au nord de Katagum.

La contrée était, ainsi que celle que nous avions vue la veille, bien cultivée, claire de bois, et divisée en plantations. A midi nous traversâmes la Sockna, dont il a été parlé plus haut comme se joignant à la Girkwa. L'eau, qui ne remplissait pas alors la vingtième partie du lit, n'avait au milieu que deux pouces de profondeur; aussi je ne doute pas que les deux rivières ne soient guéables en tout temps, même pendant la saison pluvieuse. A un mille des bords de la Sockna, nous passâmes sans y entrer devant la ville de même nom, qui est défendue par une haute muraille de terre, et nous allâmes dresser nos tentes pour la nuit dans une autre ville nommée *Duakie*, laquelle renferme peu d'habitans, quoique ses murs aient une grande étendue. La route, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, fut encore couverte de gens qui allaient à Kano ou qui en revenaient.

Le 20 El-Wordy m'engagea à faire mes prépa-

ratifs pour entrer dans Kano, qui n'était plus fort éloigné. En conséquence, dès le matin j'endossai mon uniforme de marine, et je me parai du mieux que je pus. A onze heures nous atteignîmes la ville en question, qui est le grand marché du royaume d'Haussa; mais je n'en eus pas plus tôt passé la porte, que je me trouvai terriblement désappointé. En effet, d'après ces brillantes descriptions que les Arabes m'avaient faites, je m'attendais à voir une cité d'une grandeur colossale. Au contraire, les maisons étaient presque à un quart de mille du mur d'enceinte, et en beaucoup d'endroits disséminées par groupes que séparaient de vastes mares d'eau stagnante. J'aurais bien pu d'ailleurs m'épargner toute la peine que j'avais prise pour ma toilette, car pas un individu ne tourna la tête pour me regarder; tous les habitans occupés, chacun de leurs affaires, me laissèrent passer sans m'honorer de la moindre attention.

J'allai directement avec El-Wordy à la demeure d'Hadje-Hat-Salah, pour qui j'avais une lettre de recommandation du sheik de Bornou. Nous trouvâmes Hat-Salah assis sous un porche grossier qui occupait le devant de sa maison, au milieu d'une troupe d'Arabes, de Tuaricks et d'habitans de la ville. Ce personnage m'accueillit d'un air bienveillant et me fit asseoir à côté de lui. Lorsque nous eûmes échangé les politesses d'usage, je m'infor-

mai du logement qu'il devait m'avoir retenu, car El-Wordy avait envoyé la veille un messager à cheval le prévenir de mon approche et le prier de m'en retenir un. Alors il donna ordre à un de ses esclaves de nous conduire à celui qu'il nous avait préparé. Nous fûmes obligés de revenir sur nos pas plus d'un demi-mille à travers la place du marché, qui est bordée à l'est et à l'ouest par un immense marais plein de roseaux, et fréquenté par des canards sauvages, des grues et une dégoûtante espèce de vautours. Ces derniers sont néanmoins fort utiles, puisque, mangeant toute sorte d'ordures, ils tiennent lieu dans la ville d'un corps de balayeurs. La demeure préparée pour moi était située à l'extrémité méridionale du marais, dont les exhalaisons pestilentielles, de même que celles des nombreux étangs d'eau stagnante, étaient encore augmentées par les égouts de toutes les maisons qui ouvrent sur la rue. J'étais fatigué et malade : je me couchai donc sur une natte pour dormir, mais j'en fus empêché par les visites de tous les marchands arabes qui avaient en même temps que moi quitté Kouka, et qui, malgré le mauvais état de leur santé, s'empressèrent de venir m'offrir leurs hommages. Ils ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes, par suite de la fièvre intermittente qui attaque presque tous les étrangers à cette époque. Mon logement avait au premier

étage six pièces extrêmement noires, et cinq au rez-de-chaussée, avec un vilain vestibule, une cour de derrière, un puits et d'autres commodités; de petits trous en guise de fenêtres admettaient une faible clarté dans les appartemens : cependant mon habitation passait pour magnifique, et le loyer pour un mois m'en coûta trois dollars. El-Wordy logea tout près de moi.

Le lendemain 21 j'allai dans l'après-midi faire mon cadeau à Hadje-Hat-Salah : il consistait en deux châles de laine et coton, l'un blanc, l'autre rouge, tous deux de fabrique française et propres à être portés en turbans; une jaquette écarlate à la turque, doublée de soie et bordée de broderies d'or, qui avait appartenu à M. Oudney; deux couteaux qui se fermaient, deux rasoirs, deux paires de ciseaux, deux tabatières de carton, une d'étain, environ une livre d'épices, et un paquet de petits ornemens de cuivre pour les bonnets d'enfant : ce sont des plaques minces de métal, ressemblant à des pièces de douze sous et portant pour effigie des têtes grotesques, qu'on expédie de Trieste pour la Barbarie. Hat-Salah fut enchanté de mon présent, et promit de me conduire dans deux jours auprès du gouverneur. Le soir il m'envoya, comme la veille, d'abondantes provisions de bouche.

Le 24, à sept heures du matin, je partis, accompagné d'El-Wordy et de Hat-Salah, pour aller ren-

dre visite au gouverneur, qui était alors au *sansan*, ou camp, à cinq milles est de Kano ; j'emportai avec moi la lettre du sheik et un cadeau que j'avais préparé la veille, lequel consistait en une épée, une théière, une lorgnette, vingt aunes de soie jaune, un turban blanc, un châle français, deux paires de ciseaux, quelques ornemens de cuivre, deux livres d'épices, et un thermomètre cassé que je savais devoir être cependant fort agréable ; en effet, cet instrument, que les naturels nomment *un montre-chaleur*, excitait toujours parmi eux la plus vive curiosité. Je pris également un cadeau pour le wanibey, ou premier ministre du gouverneur : c'était un châle français, un autre de fabrique égyptienne, une livre de clous de girofle et de cannelle, un rasoir, un couteau fermant, une paire de ciseaux et deux tabatières. Le sansan, où résidait alors le gouverneur, est un lieu de rendez-vous pour l'armée. Il se préparait à marcher bientôt contre Dantanqua, ancien gouverneur de Kano, qui, après avoir été déposé, avait levé l'étendart de la révolte, et s'était emparé de la ville et du territoire de Doura, lesquels ne sont distans que d'un jour de marche ou d'environ vingt-quatre milles anglais. Je ne fus pas peu surpris de trouver que le sansan était une ville ceinte de murs et d'une étendue considérable. Mes compagnons m'apprirent qu'elle était bâtie depuis cinq ans, et que dans cet espace de temps le gou-

verneur de Kano avait déjà tenté plusieurs expéditions contre les rebelles sans pouvoir les amener à un engagement décisif.

Nous gagnâmes aussitôt la demeure du gouverneur, qui est à cinq ou six cents verges de la porte. Près du corps-de-garde extérieur je trouvai tous les marchands arabes qui attendaient avec les chevaux qu'ils avaient à vendre. Le gouverneur jouit du privilége de pouvoir toujours choisir le premier; mais s'il refuse le prix qu'on lui demande, tout autre individu peut devenir acquéreur. Nous entrâmes dans la maison du wan-bey jusqu'à ce que son maître fût prêt à nous recevoir. Il m'envoya bientôt demander : El-Wordy et Hat-Salah me suivirent; mais comme il n'admettait pas ordinairement de marchands arabes en sa présence, le premier seul fut introduit par condescendance pour moi. Avant de parvenir jusqu'au noble personnage, nous eûmes à traverser trois huttes dont les murs étaient garnis de boucliers et les portes gardées par des eunuques noirs. Ces huttes communiquaient entre elles au moyen de passages couverts en nattes, et le gouverneur était assis à l'entrée de la quatrième. Après avoir échangé avec nous des poignées de main, il nous pria de nous asseoir. Je produisis alors mes cadeaux; je lui expliquai particulièrement l'usage de la lorgnette; et pour lui donner une haute opinion de l'épée, je lui dis que les grands nobles

d'Angleterre, lorsqu'ils accompagnaient le roi, en portaient de pareilles. Il parut fort satisfait, et me répéta cent fois que j'étais le bienvenu dans le pays. Je lui présentai ensuite la lettre du sheik El-Kanemy : il la lut, et me répliqua que, comptant retourner sous quinze jours à Kano, il m'enverrait alors vers son maître le sultan Bello, qui à coup sûr serait enchanté de me voir. Après m'avoir de nouveau serré la main, il me congédia. Ce gouverneur est un Felatah d'une constitution robuste et d'une couleur de cuivre très foncée, qui passe pour être fort dévot et fort savant. Il n'y avait à cette entrevue, outre lui, mon compagnon et moi, d'autre personne présente que le wan-bey, qui nous mena ensuite à sa demeure, où je lui donnai son cadeau sans la moindre cérémonie. C'était un homme maigre et mince, d'un assez beau teint, mais qui n'avait qu'un œil, et pour vêtement qu'une tunique horriblement sale. On disait, chose ici réputée comme un titre au respect et à l'honneur, qu'il était père de cinquante fils. Je retournai immédiatement à Kano, mais seul ; mes deux amis restèrent pour vendre quelques chevaux. Le gouverneur paie souvent un bon cheval de cent à cent vingt dollars. On trouve rarement des cavales à acheter, et toujours elles valent fort cher, d'abord parce qu'elles produisent, et ensuite parce qu'elles ne hennissent pas à l'approche d'autres chevaux, qualité qui les

rend spécialement propres aux incursions dont le but est le pillage. Les naturels ne coupent jamais leurs coursiers mâles.

Tandis que je m'en revenais, je rencontrai deux gouverneurs de villes voisines qui se rendaient au camp avec des troupes. Ils avaient chacun cinq cents hommes tant à pied qu'à cheval. Les fantassins étaient armés d'arcs et de flèches. Le carquois est pendu sur l'épaule gauche, ainsi qu'une petite poche de cuir couverte d'ornemens destinés à recevoir quelques objets de nécessité première, et une corbeille d'herbe sèche si habilement tressée qu'elle peut tenir l'eau. L'arc détendu est quelquefois porté à la main en guise de canne. Les uns avaient sur la tête un petit sac triangulaire rempli de grain écrasé; d'autres, un bonnet d'herbe en forme de cône avec une touffe de plumes. Le reste de leur habillement ne consiste qu'en une peau tannée, garnie de vilaines coquilles ou bordé de glands en soie, qu'ils portent sur le dos, et en une paire de sandales de la plus simple fabrication.

La cavalerie était armée de boucliers, d'épées et de lances, au total, très somptueusement équipée. La lance est longue d'environ six pieds, le bois mince, la pointe de fer. Les épées sont larges, droites et longues, mais n'exigent pas de description particulière, attendu que par une vicissitude assez bizarre, elles ne sont autres que celles jadis maniées

par les chevaliers de Malte. Ces épées sont d'abord envoyées de Malte à Bengazy dans l'État de Tripoli, et là échangées contre des taureaux, ensuite apportées à travers le désert dans le Bornou, de là dans l'Haussa, et enfin à Kano, pour l'usage des habitans de presque toute l'Afrique centrale. Les boucliers, couverts de la peau d'un animal domestique ou sauvage, sont généralement unis et circulaires. On en voit cependant un assez grand nombre d'autres dont la forme est ovale, un peu plus larges en bas qu'en haut, et enjolivés d'une bordure d'étoffe bleue qui présente six petits plis, un en haut, l'autre en bas, et deux de chaque côté. Au centre du bouclier est une bande d'étoffe écarlate retenue par les mêmes clous qui attachent la poignée de fer, et sur cette bande est figurée une croix maltaise fort régulière. Cette espèce de bouclier est portée par les cavaliers seuls; mais on la retrouve avec même forme et même figure chez les Tibbous, les Tuaricks, les Felatahs et les Bornowiens. Une croix du même genre, moulée avec un léger relief, orne souvent les murs en terre des huttes. Des croix d'autres formes se voient aussi quelquefois sur les portes des maisons. Plusieurs chameaux chargés d'armures de coton piqué, tant pour les chevaux que pour les hommes, suivaient chaque corps de troupes. Ces armures consistent, pour les cavaliers, en un casque d'étoffe rouge piquée, très disgracieux, ne ressem-

blant pas mal à un seau, seulement ouvert par devant pour la figure, et se terminant par un gros tuyau de fer-blanc plein de plumes d'autruche; en un corselet et en une paire de culottes faits de mêmes matériaux; pour les montures, en un frontal, un poitrail et une housse qui, faits semblablement d'étoffe piquée, sont à l'épreuve des flèches. Mais ce genre d'armure si pesant n'est presque jamais porté que dans l'action, et alors il doit beaucoup gêner la vitesse des évolutions militaires. Les selles ont de hauts coussins devant et derrière. Les étriers de fer ont la forme d'une pelle à feu; ils sont relevés des côtés, et si pointus qu'ils servent en même temps d'éperons. Ce corps de pesans cavaliers protége la marche et la retraite de l'armée; les fantassins sont rangés derrière eux et lancent leurs flèches entre les chevaux lorsque l'occasion s'en présente.

Kano, capitale d'une province de même nom et une des principales villes du royaume de Soudan, est située par 12 degrés 19 secondes de latitude nord, et par 9 degrés 20 minutes de longitude est. La population, d'après mes calculs que je ne crois pas être exagérés, s'élève à trente ou quarante mille âmes. Dans ce nombre il ne faut pas comprendre les étrangers qui, pendant la belle saison, y affluent de toutes les parties de l'Afrique, de la Méditerranée, des Montagnes de la Lune, de Sennaar et d'Ashantie.

La ville est fort insalubre à cause d'un vaste marais qui la divise presque en deux parties, sans parler des nombreux étangs d'eau croupissante formés par l'enlèvement des terres qui ont servi à bâtir les maisons. En outre, les eaux ménagères sont toujours jetées dans la rue, et occasionent souvent une puanteur abominable. Dans la partie septentrionale sont deux éminences dignes de remarque, hautes chacune de deux cents pieds, situées presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre, et assez voisines. La ville a la forme d'un ovale irrégulier, et quinze milles de circonférence; elle est entourée d'un mur de terre élevé de trente pieds et de deux fossés sans eau, l'un en dehors, l'autre en dedans. Il y a quinze portes de bois couvertes en feuilles de fer qui sont régulièrement ouvertes et fermées au lever et au coucher du soleil. Une plate-forme intérieure, avec deux corps-de-garde en dessous, sert à défendre chaque entrée. Le quart seul de l'emplacement, ceint par les murs, est occupé par les maisons : le reste est divisé en champs et en jardins. Le vaste marais, qui coupe presque entièrement la ville de l'est à l'ouest et que traverse une petite langue de terre où se tient le marché, est inondé dans la saison pluvieuse. L'eau de la ville passant pour malsaine, on rencontre constamment par les rues des femmes qui vendent de l'eau puisée à des sources favorites dans le voisinage. Les mai-

sons, bâties en terre, sont pour la plupart de forme carrée et à la moresque, avec une pièce au centre dont le toit est soutenu par des troncs de palmiers, et où l'on reçoit d'ordinaire les visiteurs. Tous les appartemens du rez-de-chaussée ouvrent sur cette salle de réception et servent de magasins. Un escalier mène à une galerie découverte au-dessus de ladite salle, conduisant aux diverses chambres du premier étage qui sont éclairées par de petites fenêtres. Dans l'enceinte où s'élève la maison, il y a encore quelques huttes rondes en terre, couvertes de paille, remarquables par leur apparence de propreté, et beaucoup plus grandes que celles du Bornou. La résidence du gouverneur occupe un vaste espace de terrain, et ressemble à un village entouré de murs; elle contient même une mosquée et plusieurs tours hautes de trois ou quatre étages avec des fenêtres dans le style européen, mais sans vitres ni châssis. Il faut traverser deux de ces tours pour arriver à l'enfilade d'appartemens intérieurs qu'habitent les dignitaires.

Le *soug*, ou marché, est bien approvisionné en toute espèce d'objets de nécessité ou de luxe qu'emploient les peuples du centre. Il se tient, comme je l'ai déjà dit, sur une langue de terre entre deux marais; mais comme cet endroit est couvert d'eau pendant la saison pluvieuse, le marché n'a nécessairement lieu que pendant les mois de sécheresse; il

est alors fréquenté par une multitude innombrable d'étrangers aussi bien que d'habitans, et est le mieux réglé de tous ceux d'Afrique. Un commissaire qui en a la direction loue les boutiques à tant par mois, et le produit des loyers forme une grande partie des revenus du gouverneur; il fixe aussi les prix de chaque denrée, et, pour ce travail, reçoit une petite commission de cinquante cowries par chaque vente s'élevant à quatre dollars ou huit mille cowries, car tel est le rapport qui existe entre la monnaie d'argent et ces coquilles employées comme numéraire. Il y a une autre coutume assez bizarre et généralement suivie que je ne dois pas omettre : le vendeur fait toujours remise à l'acquéreur d'une certaine partie du prix; c'est un escompte de deux pour cent. Toutefois, si la vente a lieu, non en place publique mais dans la maison d'un tiers, à ce dernier appartient le droit d'empocher l'aubaine. On ne saurait dire combien est avantageuse et commode l'admission du cowrie au rang des monnaies : d'abord il défie l'art des faux monnayeurs; ensuite, vu son peu de valeur nominale, et la dextérité qu'ont néanmoins les naturels pour compter les plus grosses sommes, il forme un intermédiaire d'échange qui toujours se prête aux transactions quelles qu'elles soient, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes.

Les denrées, qui sont de tous les genres imaginables, occupent chacune un emplacement particu-

lier. Il n'est pas de jour qu'on n'immole par dizaines les taureaux et les moutons. On trouve même quelquefois de la viande de chameau, mais presque toujours elle est fort maigre; car on ne tue ordinairement cet animal, comme disait un bouvier irlandais, que pour qu'il ne meure pas. Ces Arabes lui trouvent cependant une saveur exquise lorsqu'il est gras. Les bouchers du pays ne sont pas moins habiles que les nôtres : ils pratiquent des fentes dans la viande pour montrer l'épaisseur de la graisse, retournent les morceaux du meilleur côté, et quelquefois même piquent un peu de laine dans un gigot de bouc, afin de le faire passer aux yeux des ignorans pour un gigot de mouton. Quand on amène sur le marché un taureau gras pour le tuer, ses cornes sont peintes en rouge, des tambours l'accompagnent, un attroupement se forme bientôt, on se parle de la taille et de la graisse de l'animal, et tout le monde court en acheter. Non loin des étaux sont un grand nombre de cuisines en plein air qui ne consistent chacune qu'en un feu ardent, autour duquel rôtissent des tranches fort minces de graisse et de viande, grandes à peine comme une pièce de deux sous, et fichées alternativement dans de longues brochettes de bois. C'est partout un air de propreté appétissant; et chaque cuisinière, faisant une table de ses genoux qu'elle a recouverts d'une natte en guise de nappe et de plat, sert avec

attention ses différens hôtes qui l'environnent assis sur leurs jambes. Ceux qui ont des maisons mangent chez eux; mais les femmes ne prennent jamais leurs repas en public, et même dans l'intérieur du ménage elles ne s'asseyent pas à la même table que les hommes.

Chaque jour, sans même excepter le vendredi qui est le jour de repos, le marché est encombré de monde depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les marchands qui le fréquentent comprennent les avantages du monopole aussi bien que ceux de tous les autres pays. Par exemple, ils ont soin de ne jamais approvisionner trop le marché; et lorsqu'une marchandise vient à baisser de prix, ils la font aussitôt disparaître pour quelque temps. D'ailleurs de sages règlemens qui sont toujours exécutés d'une manière rigoureuse, empêchent que la fraude ne se glisse dans les ventes. Ainsi, lorsqu'une tunique ou une pièce d'étoffe achetée à Kano est emportée dans le Bornou ou dans toute contrée lointaine sans être déployée, mais que l'acheteur découvre ensuite qu'elle est de mauvaise qualité, il la renvoie sur-le-champ : c'est une chose toute simple et même fort facile, car le nom du *dylala*, ou *courtier*, est toujours écrit dans l'intérieur. En ce cas, il faut que le dylala trouve le vendeur qui, par les lois de Kano, est incontinent obligé de rendre le prix qu'il avait reçu.

Le marché aux esclaves se tient sous deux longs hangars, un pour les hommes et l'autre pour les femmes, où ils sont assis en rang et magnifiquement parés pour la montre; le propriétaire ou un de ses fidèles domestiques est assis près d'eux. Jeunes ou vieux, gras ou maigres, beaux ou laids, ils sont vendus sans distinction; mais sous les autres rapports, l'acquéreur les inspecte avec le plus grand soin, à peu près de la même façon qu'un chirurgien examine un marin volontaire qui s'engage : il regarde la langue, les dents, les yeux, les bras, les jambes, et tâche de découvrir quelque défaut de constitution en les faisant tousser. Si lors même que le marché a été conclu on leur trouve des vices de santé, on peut, sans qu'il soit besoin de spécifier un motif de plainte, les renvoyer sous trois jours au marchand. L'usage est que l'acheteur les emmène chez lui habillés de leurs beaux vêtemens, qu'il renvoie ensuite au premier propriétaire. L'esclavage est si commun dans ce pays, où l'esprit des esclaves est fait de telle sorte, qu'ils paraissent toujours beaucoup plus heureux que leurs maîtres, les femmes surtout, qui ne cessent de chanter d'une voix joyeuse pendant toute la durée de leur travail. Les esclaves le sont par naissance ou comme prisonniers de guerre. Les Felatahs en affranchissent souvent à la mort du maître ou à l'occasion de quelque fête religieuse.

L'acte d'affranchissement doit être signé devant le cadi par la personne qui est propriétaire de l'esclave, et par deux témoins. Quand on ne sait pas écrire, on y supplée comme chez nous en figurant une croix. Les esclaves mâles sont employés à bâtir, à travailler le fer, à tisser, à confectionner des chaussures ou des vêtemens, et à trafiquer; les femmes, à filer, à préparer les alimens et à vendre de l'eau dans les rues. Des différens peuples qui fréquentent Kano, ceux du Niffé sont réputés les plus intrépides travailleurs. Aussi les esclaves appartenant à cette nation sont-ils fort recherchés: une fois entrés dans le pays, ils n'en sortent plus; on ne les revend jamais au dehors.

Le 8 février le gouverneur revint à la ville. Le 11 j'allai lui offrir mes respects, et l'entretenir au sujet de mon départ pour Sackatoo. Il me reçut avec une extrême politesse, et m'assura que je serais en route avant sept jours. On verra cependant par la suite de mon récit que je ne pus partir avant le 23.

Le 16 dans la matinée, deux *massi dubu*, ou *jongleurs*, vinrent à ma porte. Deux serpens furent tirés d'un sac, et un des deux hommes se mit à battre d'un petit tambour. Les serpens se dressèrent aussitôt sur la queue, et exécutèrent une espèce de danse. Les jongleurs firent ensuite différens tours avec eux, tantôt les nouant comme une cravate autour de leur cou, tantôt les réchauffant

dans leur sein, tantôt les jetant au milieu de la foule. Puis ils leur montrèrent le doigt, et les serpens se levèrent comme s'ils voulaient s'élancer pour mordre; mais après les avoir long-temps excités et mis véritablement en fureur, ils n'eurent qu'à leur cracher à la face pour les faire retirer d'un air tout piteux. J'en mesurai un qui avait six pieds trois pouces de longueur. Les dents venimeuses leur avaient été arrachées; mais cependant, les jongleurs par mesure de précaution avaient le bras droit entouré d'un grand morceau d'étoffe rouge. Leur piqûre donne, dit-on, la mort, et devient fatale en une demi-heure à un cheval ou à une vache.

Comme j'avais beaucoup entendu parler des boxeurs de l'Haussa, j'étais curieux de me former une idée de leur savoir-faire. En conséquence, j'avais la veille au soir envoyé mon domestique offrir deux mille cowries pour une représentation qui devait avoir lieu le lendemain au matin. Attendu que la mort d'un des deux combattans est presque toujours certaine avant que la bataille ne finisse, j'avais expressément défendu toute lutte sérieuse; car il eût été honteux, et pour moi et pour mes compatriotes, de payer des gens pour qu'ils se tuassent, afin de satisfaire ma frivole curiosité. Peu après que les jongleurs se furent éloignés, les boxeurs arrivèrent, accompagnés de deux tambours, et de toute la corporation des bouchers, qui à Kano

représentent les amateurs. Un cercle fut bientôt formé par le maître des cérémonies qui jetait de la poussière aux spectateurs pour les faire reculer. Les tambours entrèrent dans le cercle, et se mirent à battre de toute leur force. Un des boxeurs les suivit, entièrement nu, si ce n'est qu'une peau lui ceignait le milieu du corps. Il se plaça en attitude à pouvoir repousser son antagoniste, bien que celui-ci se tînt encore à l'écart, et mît tous ses muscles en action pour montrer, ce qui était vraisemblable, que chacun de ses nerfs était en état de soutenir la lutte prochaine. Puis s'approchant de temps en temps du cercle, et présentant son bras droit aux assistans, il leur disait : « Je suis une hyène;... je suis un lion;... je suis capable de tuer quiconque se présentera pour mon adversaire. » Les spectateurs auxquels il se présentait ainsi mettaient la main sur son épaule et lui répliquaient : « Que la bénédiction de Dieu tombe sur toi !... tu es une hyène;... tu es un lion. » Au bout de quelque temps il abandonna l'arène à un autre qui répéta le même manége, et le second fut successivement remplacé par tous ceux qui devaient aussi combattre. Lorsque cette cérémonie préliminaire fut achevée, la main droite jusqu'au milieu des doigts, le poing, le poignet et l'avant-bras des athlètes, leur furent fortement serrés avec une bande étroite d'étoffe indigène; puis on les opposa deux par deux les uns aux autres.

Si le hasard faisait que deux amis se rencontrassent, ils s'appuyaient deux fois sein gauche contre sein gauche, et s'écriaient : « Nous sommes lions;... nous sommes amis. » L'un quittait alors le cercle, et un autre se présentait. S'il n'existait entre eux aucun lien d'amitié, l'action commençait sur-le-champ. Les deux boxeurs prenaient d'abord position à quelque distance l'un de l'autre; puis s'avançaient peu à peu, et quand ils arrivaient à portée, parant avec leur main gauche ouverte, ils frappaient avec la droite chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion. Ils visaient généralement au creux de l'estomac et sous les côtes. Souvent, quand ils en étaient venus à se battre de près, l'un serrait la tête de l'autre sous son bras, et la lui meurtrissait à grands coups de poing, en même temps qu'avec son genou il lui frappait les cuisses. Dans cette position, lorsqu'ils tiennent ainsi la tête de leur ennemi comme dans un étau, on dit qu'ils cherchent souvent à lui crever ou à lui arracher un œil. Quand leur fureur finit par ne plus connaître de bornes, ils ne manquent jamais de lui asséner un violent coup de talon entre les côtes ou même sous l'oreille gauche. Ce sont ces coups qui souvent donnent la mort... Les combattans furent plusieurs fois séparés par mes ordres, dès qu'ils commençaient à montrer trop d'acharnement. Lorsque le bruit de ce spectacle s'était répandu, les jeunes filles avaient laissé leurs cruches

aux fontaines, les gens du marché avaient jeté leurs corbeilles, et chacun était accouru pour assister au combat. Toute la place devant ma maison était encombrée de monde. Lorsque six couples se furent battus à plusieurs reprises, je leur fis distribuer à leur grande satisfaction la récompense promise, et la multitude se dispersa tranquillement.

Tous les figuiers, qui sont en très grand nombre dans la ville, de même que les dattiers et les autres arbres, aussi bien que les terres en friche et les champs de blé, d'ognons, etc., qui bordent le marais, appartiennent au gouverneur. Les dattiers portent deux fois l'année, avant et après les pluies annuelles qui tombent depuis le milieu de mai jusqu'à la fin d'août.

Le coton, après avoir été recueilli sur l'arbrisseau qui le porte, reçoit son premier degré de préparation de la soigneuse ménagère ou d'une robuste esclave, qui le place en certaine quantité soit sur une pierre, soit sur une pièce de bois, et le bat avec deux baguettes de fer longues d'un pied, séparant ainsi sans peine la partie ligneuse de celle qui doit être plus tard convertie en étoffe. Le coton est ensuite cardé au moyen d'un petit os qui ressemble un peu à l'instrument que nous employons dans la fabrication du feutre à chapeau. Des femmes le filent ensuite, et à mesure le pelotonnent sur un fuseau très mince. La corbeille qui contient le

coton cardé près de la fileuse renferme toujours aussi un petit miroir dont elle se sert au moins une fois chaque cinq minutes pour s'ajuster ou pour contempler ses charmes. Enfin on le vend soit mis en écheveaux, soit fabriqué en pièces d'étoffe. Kano est renommé dans toute l'Afrique centrale pour la teinture en bleu, et possède de nombreux établissemens où on l'exécute. L'indigo ne s'y prépare pas tout-à-fait de même que dans les Indes et dans l'Amérique. Quand la plante est mûre, on coupe le haut des jeunes tiges vertes qu'on jette dans un baquet large d'un pied et demi et profond d'un pied, pour les y écraser et les laisser fermenter. Lorsqu'il est sec, cet indigo ressemble à de la terre mêlée d'herbe sèche, conserve la forme du baquet, et se porte au marché par trois ou quatre gros pains attachés ensemble. L'appareil à teindre consiste en un vaste pot d'argile profond de neuf pieds et large de trois, enfoncé dans la terre. On y jette l'indigo, mêlé aux cendres d'une espèce de lie qu'une précédente opération de teinture a laissée sur les parois du vase. Cette lie est soigneusement ramassée, pétrie, exposée au soleil, puis brûlée. On n'emploie jamais l'eau que froide. Les objets qui doivent être teints restent dans le pot trois ou quatre jours, et sont fréquemment remués avec un bâton; mais chaque soir on les en retire pour les tordre et les faire sécher jusqu'au matin suivant.

Les femmes de ce pays, de même que les Bornowiennes, se peignent en bleu les cheveux, les mains, les pieds, les jambes et les sourcils; mais ce n'est pas précisément d'indigo qu'elles se servent : elles préfèrent une peinture obtenue de la manière suivante. Elles prennent une vieille tunique, la coupent en morceaux, et la font teindre une seconde fois à la manière ordinaire; creusent un trou dans la terre, qu'elles ont eu soin d'arroser copieusement, y mettent la vieille tunique bien imprégnée de fiente de mouton et bien trempée d'eau, puis le rebouchent avec de la terre mouillée. Au bout de sept ou huit jours on retire ces lambeaux d'étoffe presque pourris, et on les fait sécher au soleil pour s'en servir à l'usage que j'ai dit. C'est au moyen d'un petit morceau de cette singulière composition délayée dans une coquille, que les dames, une plume d'une main et leur miroir de l'autre, passent des heures entières à embellir leurs noirs appas. Les mains et les jambes ainsi peintes semblent être recouvertes de gants et de bottes bleus.

Les naturels du Kano sont assez habiles à fabriquer des jarres de cuir, qu'ils façonnent sur un moule en terre, lorsque la peau est fraîche encore et après l'avoir fait tremper un certain temps dans l'eau. Ces jarres servent à contenir de la graisse, du beurre fondu, du miel et de la cire. Ils excellent aussi dans le tannage des cuirs, pour lequel ils em-

ploient le jus laiteux d'une plante que les Arabes nomment *brumbugh*, et les Bornowiens *kyo*.

Les nègres qu'on rencontre par la ville sont excessivement polis et cérémonieux, surtout ceux qui sont avancés en âge. Pour se saluer entre eux, ils mettent la main sur la poitrine, inclinant le corps, et se demandent l'un à l'autre : « Comment vous portez-vous ? Bien, je pense !... Comment avez-vous supporté la chaleur du jour ? » Cette dernière question, dans leur climat, répond à celle que les braves gens de nos pays adressent à une personne de connaissance : « Avez-vous fait une bonne nuit ? »

Jusqu'à l'époque de leur mariage, les jeunes gens et les jeunes filles, esclaves ou libres, portent par décence un long tablier bleu et blanc, avec une bordure dentelée d'étoffe de laine rouge. Il s'attache par deux larges bandes, ornées de même façon, qui retombent par derrière jusqu'aux talons. Cette mode, propre au Soudan, forme la seule différence entre le costume des naturels et celui des Bornowiens.

Les hommes et les femmes se colorient les dents et les lèvres avec les fleurs du goerjie ou celles du tabac. Je n'ai vu des premières qu'une ou deux fois ; les secondes, joliment arrangées dans de vastes corbeilles, abondaient chaque jour sur le marché. Les unes et les autres, frottées sur les lèvres et les dents, leur communiquent une teinte rouge de sang, ce qui est ici réputé pour une grande beauté.

Cette coutume est comparativement rare dans le Bornou.

Le plaisir favori des indigènes consiste à mâcher des noix gooras ou du tabac mêlé de carbonate de soude. Cet usage du tabac n'est pas limité dans l'Haussa aux hommes seuls, de même que chez les Bornowiens qui le défendent à leurs femmes. On ne prise que rarement, comme chez nous; mais en revanche tout le monde fume, nègres et Maures. Aux femmes cependant est interdit ce plaisir fashionable.

Les gens qui dans cette contrée pratiquent l'art de guérir y exercent aussi, comme jadis en Europe, la profession de barbiers, et sont fort habiles... en cette dernière qualité, du moins.

La cécité est une maladie dominante. Il y a dans l'enceinte de la cité un district ou village à part pour les gens atteints de cette infirmité, qui reçoivent une certaine pension du gouverneur, mais qui en outre mendient dans les rues et sur la place du marché. Leur petite ville est d'une propreté merveilleuse, et les huttes y sont bien bâties. Sauf les esclaves, personne, à moins d'être aveugle, n'a permission d'y établir sa demeure, et les borgnes eux-mêmes ne sont que rarement admis dans la communauté. On m'a dit que les boiteux et les manchots avaient un établissement semblable, mais je ne l'ai pas vu.

Lorsqu'une fiancée est pour la première fois conduite à la demeure du futur, elle est accompagnée d'un grand nombre d'amis et d'esclaves portant la dot, laquelle consiste en graisse fondue, miel, blé, vêtemens. Tout le long du chemin elle se lamente: « Oh! ce soir, ce soir! Que deviendrai-je ce soir! » Malgré cette lamentation, l'amant a d'ordinaire empiété près de sa femme sur les droits du mari quelque temps avant le mariage. La cérémonie conjugale, qui se borne à la lecture du premier chapitre du Koran faite en présence des époux, ne peut avoir lieu qu'après qu'ils sont restés quelques jours enfermés, et que pendant ce temps ils se sont plusieurs fois teints les pieds et les mains. La fiancée visite elle-même son futur, et prend la peine de le teindre.

Chacun est enterré sous le plancher de sa propre maison, sans que rien d'extérieur le rappelle toutefois au souvenir des vivans. Aussi la maison parmi le peuple continue-t-elle d'être habitée comme ci-devant; mais parmi les grands il y a plus de décorum, et elle est à jamais abandonnée. Quand le cadavre est lavé, on lit en faveur du mort le Fatah, et l'enterrement a lieu le jour même. Les corps des esclaves sont jetés hors de la ville, et laissés comme pâture aux vautours et aux bêtes féroces. A Kano, on ne se fatigue même pas à les porter hors des murs : on les lance dans le marais ou

dans les étangs que renferme l'enceinte de la ville.

Le 22, à sept heures du matin, je me rendis auprès du gouverneur. Il m'informa que le sultan lui avait envoyé l'ordre de me faire conduire à sa capitale, et de me fournir toutes choses nécessaires à mon voyage; puis me pria de lui détailler ce dont j'avais besoin. Je répondis que je n'avais qu'une faveur à lui demander, celle de me donner un de ses gens pour guide. Il appela aussitôt un Felatah de bonne mine, et me demanda s'il me plaisait. Je l'acceptai avec mille remercîmens, et me retirai bientôt pour me préparer à partir le lendemain.

TROISIÈME PARTIE.

Itinéraire de Kano à Sackatoo. Séjour dans cette ville.

Le 23, au point du jour, tous les marchands arabes de ma connaissance vinrent me souhaiter un heureux voyage. Hadje-Hat-Salah et Hadje-Ben-Hamed m'accompagnèrent à quatre milles au-delà de la porte Kooffe. Avant qu'ils me quittassent, j'eus un retour de fièvre, et je me couchai à l'ombre d'un arbre pour y attendre Mohammed-Jollie, comme se nommait mon conducteur. Il arriva vers une heure après midi avec deux chameaux chargés et un magnifique cheval de race tuaricke que la province de Kano envoyait au sultan comme tribut de la semaine; il était, en outre, accompagné d'une

jeune et jolie Felataise qui devait le distraire des ennuis de la route, et qui, selon la coutume du pays, était montée, les jambes écartées, sur un léger dromadaire. Lorsque la fièvre me quitta nous poursuivîmes notre chemin, et nous campâmes vers le coucher du soleil au village d'Yaromba. L'aspect de la contrée était le même que de l'autre côté de Kano, au soin de la culture près.

Le 24 nous traversâmes une campagne boisée et les lits à sec de plusieurs petits ruisseaux qui tous se dirigeaient à l'est. Dans l'après-midi nous dépassâmes une ville ceinte de murs, appelée *Toffa*, et vers le soir nous fîmes halte à celle de Roma ou Soup, dont les habitans se montrèrent fort polis à notre égard, et nous apportèrent toute sorte de provisions.

Le 25 nous rencontrâmes, chemin faisant, des troupeaux nombreux de vaches, de brebis et de chèvres, disséminés entre un grand nombre de villages Felatahs. Tous les bergers me donnèrent du lait lorsque je leur en demandai; mais il n'y en eut qu'un seul qui voulût bien le traire devant moi; encore eus-je besoin de lui dire que j'étais un étranger qui allait visiter le sultan, car les naturels regardent comme un crime de boire ou de vendre du lait plutôt que d'en faire du beurre. Nous nous arrêtâmes à la ville de Gardania ou Kadania, qui est entourée d'un mur et d'un fossé sans eau. Je fus logé dans

une maison très commode, de même qu'El-Wordy qui m'avait rejoint avec un soi-disant descendant du prophète nommé Hassan, natif d'Houn dans la régence de Tripoli, et qui allait solliciter la bienfaisance du sultan ; c'est l'usage parmi ces descendans de Mahomet, qui quelquefois réalisent une petite fortune en visitant ainsi tous les gouverneurs et sultans des environs. Hassan était aveugle, mais c'était un pendard qui ne manquait pas d'esprit. Il nous amusa souvent le long de la route avec des histoires de sa jeunesse, alors qu'il avait encore sa vue. Kadania est fort peu peuplée, parce que les habitans, comme ceux de la plupart des autres villes conquises, ont été vendus par les Felatahs. Les maisons d'ailleurs sont fort disséminées; mais il y a chaque jour un bon marché qu'approvisionne la campagne voisine. Dans cette campagne les arbres sont plus hauts que ceux du Bornou ; et les champs de blé de gussub, de coton et d'indigo, soigneusement entourés de clôture et purgés de mauvaises herbes.

Le lendemain nous fîmes halte à midi dans la ville de Faniroce ou *Eau-Blanche*, dont les murailles sont étendues, mais les maisons en petit nombre et en mauvais état. Dans la soirée je reçus la visite du gouverneur qui était un fort digne homme. Je le questionnai sur le cours de plusieurs ruisseaux dont j'avais traversé le matin les lits desséchés, et il m'apprit que tous ceux qu'on trouve

entre Faniroce et Kano coulent à l'est, mais que le lendemain je traverserais le premier qui se dirige à l'ouest, séparant les provinces de Kano et de Kahsna. Le 29 le gouverneur et quelques-uns de ses amis nous accompagnèrent à quelque distance de la ville. Le pays était encore très boisé, et la route extrêmement tortueuse. A onze heures avant midi nous franchîmes le cours d'eau dont il est question ci-dessus : le lit était en cet endroit large d'une trentaine de pieds et tout-à-fait sec; puis nous allâmes bientôt faire halte à la ville de Duncamie. Le cours d'eau prend près de cette ville le même nom; et après avoir dépassé Zirmie, capitale de Zamfra, il tourne vers le nord et arrose la province de Goober; alors, se dirigeant de nouveau vers l'ouest, il baigne la cité de Sackatoo, et à une distance de quatre journées de marche se jette, dit-on, dans la Quarra à Kubby.

Le 1er mars, à six heures du matin, nous quittâmes Duncamie, et nous cheminâmes à travers une contrée toujours couverte d'épais taillis. Vers midi nous dépassâmes une ville ceinte de murs, considérable et nommée *Geosa;* après quoi nous rencontrâmes des chaînes de granit qui s'étendaient vers l'est. A trois heures du soir nous campâmes dans la ville de Ratah, dont la position est fort remarquable; elle est bâtie au milieu d'énormes blocs de granit qui s'élèvent de terre comme des

tours, et forme sa seule défense du côté septentrional. Il y a des maisons qui, comme des cages à oiseaux, sont perchées sur le faîte de ces rocs. Le côté méridional est fermé par un mur d'une vingtaine de pieds, mais en mauvais état. Les habitans sont nombreux, et les femmes sont les plus grandes et les plus grasses que j'aie jamais vues.

Le 2 nous parcourûmes une belle campagne bien cultivée que rendaient fort pittoresque des chaînes de rochers et des groupes de grands arbres. Nous dépassâmes nombre de villages, dont les habitans, la plupart Felatahs, s'empressaient de m'offrir du lait nouvellement trait dès qu'ils savaient que j'allais visiter le sultan. A midi nous fîmes halte dans la ville de Bershei, la première de toutes celles de l'Haussa où je vis des faubourgs.

Le 3 nous voyageâmes à travers de petites vallées délicieusement vertes; et pour ajouter à la beauté du paysage, il y avait de nombreuses sources d'eau limpide, sortant des rochers, où de jeunes femmes étaient occupées à puiser. Je leur demandai plusieurs fois de me laisser boire dans leur gourde, pour avoir un prétexte de lier conversation avec elles. Alors, posant un genou en terre, puis se relevant, elles me présentaient gracieusement leur vase tandis que je restais en selle. Quand je les remerciais de leur obligeance, elles paraissaient ivres de bonheur; leurs yeux noirs brillaient d'un vif

éclat; et comme elles ne manquaient pas de dire à leurs compagnes: « Avez-vous remarqué quel l'homme blanc m'a remerciée? » je pouvais admirer leurs dents aussi blanches que des perles. A deux heures après midi nous atteignîmes le village de Kagaria, situé au faîte d'une colline; là, pour la première fois depuis le commencement de mon excursion, j'eus quelque peine à me procurer un logement. Le chef du village, vieux Felatah à l'air très vénérable, dit à mon guide que lorsqu'ils allaient à Kano le gouverneur ne les honorait pas même d'un regard; et que si jamais il venait parmi eux, ils étaient déterminés à ne pas le recevoir. Puis se tournant vers moi: « Vous, ajouta-t-il, qui êtes un étranger venu d'un pays fort lointain, vous et vos domestiques vous aurez une maison; mais les autres coucheront dans la rue. » Je fus, en conséquence, conduit à une excellente demeure; mais on pense bien que je la partageai avec mes compagnons de route.

Le 4, à six heures du matin, nous repartîmes de Kagaria. Vers neuf heures nous traversâmes plusieurs villages romantiquement situés parmi des chaînes de granit. Telle était la beauté du pays, ombragé de toutes parts d'arbres vigoureux, qu'on se serait cru transporté au milieu d'un parc anglais. Nous pénétrâmes ensuite dans une épaisse forêt, où notre guide enjoignit à chacun de nous de ne pas s'écarter des autres, attendu qu'elle était infes-

tée de bandits dont l'habitude était de massacrer tous les voyageurs trop vieux pour être conduits à un marché d'esclaves. Nous fîmes halte au village felatah de Bobaginn, au-delà duquel la campagne n'est plus boisée.

Le 5 notre route fut couverte de passans et de taureaux chargés qui se rendaient au marché de Zirmie, ville un peu plus au sud et que nous traversâmes vers midi. A deux heures nous traversâmes une ouverture au milieu d'une rangée de basses collines : il se trouva que c'était le lit desséché de la rivière que nous avions franchie à Duncamie, laquelle est jointe en cet endroit par un autre cours d'eau venant du sud. Sur la rive orientale est une ville appelée *Kutry*, qui paraît vaste et populeuse. A quatre heures du soir nous franchîmes le lit d'une autre petite rivière venant du sud-ouest et se jetant dans celle ci-dessus mentionnée, à un mille et demi à l'est d'une ville qui repose sur la rive septentrionale appelée *Quari* ou *Quoli*, et dans laquelle nous allâmes camper. Je rendis le soir visite au gouverneur, et il m'apprit que la rivière qui coule à l'est, et dont il a été question plus haut comme divisant les provinces de Kano et de Kashna, prend, après la jonction de quelques autres ruisseaux, le nom de *Quarrama*. Le lendemain, une centaine de Tuaricks, apprenant que j'avais visité Ghraat, et que je connaissais leurs compatriotes, vinrent me voir. Les

femmes et les enfans de la ville épiaient mon passage dans la rue, à travers les nattes qui forment leurs maisons : leur curiosité était vive, quoique plusieurs Tuaricks fussent presque aussi blancs que moi. J'expédiai ce jour-là un courrier avec une lettre au sultan Bello, car le gouverneur de Kano m'avait recommandé de rester à Quarra jusqu'à ce qu'une garde me fût envoyée de Sackatoo pour m'accompagner à travers les provinces de Goober et de Zamfra, qui étaient en insurrection. D'après mes calculs, Quarra est située sous 13 degrés 7 minutes 14 secondes de latitude nord.

Pendant la fraîcheur de la soirée je reçus la visite de trois des femmes du gouverneur, qui, après avoir examiné ma peau avec beaucoup d'attention, s'écrièrent d'un ton de pitié que c'était mille fois dommage que je ne fusse pas noir, car j'aurais alors fait un homme passablement tourné. Je demandai à l'une d'elles, bonne gaillarde de quinze ans, si elle consentirait à m'accepter pour mari, en supposant que je pusse obtenir la permission du gouverneur son maître. Elle se mit aussitôt à pleurer; et comme je la pressais de m'expliquer la cause de ses pleurs, elle m'avoua franchement qu'elle ne saurait que faire d'un mari à peau blanche. Elles étaient accompagnées d'une vieille femme et de deux petites esclaves, et pendant leur visite elles montrèrent beaucoup d'enjouement; mais, je le présume,

cette gaîté dut s'évanouir bientôt, lorsqu'elles rentrèrent sous la surveillance immédiate de leur antique geôlière.

Le 10, après quatre jours d'attente, je fis tout ce qui était en ma puissance pour obtenir du guide que nous continuassions notre route sans attendre plus long-temps l'escorte ; mais El-Wordy et Hassan, qui étaient les plus grands peureux à qui j'eusse jamais eu affaire, réussirent à l'en dissuader.

La petite vérole était alors la maladie régnante dans la ville ; voici la manière dont les naturels la traitent : dès qu'ils en aperçoivent les premiers symptômes chez un individu, ils lui frottent tout le corps de miel, puis le couchent sur le parquet préalablement recouvert de sable chaud, dont aussi ils jettent un peu sur lui. Devient-il fort mal, ils le baignent dans l'eau froide chaque matin, l'oignent ensuite de miel, et le replacent sur le sable chaud. Tel est leur seul mode de traitement. L'épidémie, qui durait depuis six mois, faisait tous les jours d'affreux ravages.

Le 12 une troupe de cavaliers et de piétons arriva de Zirmie. C'était la suite d'un chef felatah qui ramenait une de ses femmes, encore jeune et jolie, de la maison paternelle où elle s'était enfuie après l'avoir épousé. La belle fugitive chevauchait sur un magnifique palefroi, au milieu d'une garde d'esclaves féminines, qui toutes marchaient à pied. Je

lui fus présenté par son mari; et tous deux, venant à savoir que j'étais impatient de gagner Sackatoo où ils retournaient eux-mêmes, me proposèrent de m'y rendre en leur compagnie, et de partir le lendemain. On devine que je dus accepter avec empressement une aussi aimable invitation. Quoique petite de taille, la dame était admirablement bien faite, son teint était légèrement cuivré, mais il y avait dans ses manières une douceur enchanteresse. Son époux aussi, qu'elle avait pourtant abandonné, était un homme de fort bonne mine qui jouissait de la réputation d'être un des plus braves parmi ses compatriotes.

La ville de Quarra, que je quittai donc le lendemain, est entourée d'un mur de terre haut d'une vingtaine de pieds, et peut contenir de cinq à six mille habitans qui sont principalement Felatahs. Elle repose dans une vallée qu'environnent de basses collines, la rivière Quarrama coulant un peu au sud, et se réunissant deux ou trois milles plus bas à celle qui arrose Kutri. Pendant la saison sèche, un grand nombre de Tuaricks qui viennent de Bilma avec du sel, logent dans des huttes hors des murs. El-Wordy et le descendant du prophète m'accompagnèrent quand je me décidai à suivre le chef felatah et sa jeune femme; mais ce ne fut qu'en tremblant, car ils prétendaient que leurs domestiques ne seraient pas assez nombreux pour

nous défendre en cas d'attaque. Heureusement, au bout de quelques heures de marche, nous rencontrâmes l'escorte que je m'étais ennuyé d'attendre. Elle consistait en cent cinquante cavaliers, avec tambours et trompettes. Leur chef, suivi du détachement tout entier, s'avança vers moi au grand galop, et me souhaita la bienvenue dans le pays au nom de son maître le sultan, qui, dit-il, était charmé de savoir que je fusse déjà si près, et l'avait envoyé pour me conduire à la capitale. Nous gagnâmes alors un village appelé *Burderawa*, où le commandant de l'escorte me pria de faire halte un jour, attendu que ses hommes et leurs chevaux étaient harassés de fatigue.

Le 14, de grand matin, nous quittâmes Burderawa, et à travers une contrée couverte de bois nous atteignîmes le lit de la rivière Fulche qui en beaucoup d'endroits était à sec. Le canal, au lieu où nous le traversâmes, n'avait que trente ou quarante verges de largeur. Nous fîmes halte sur la rive opposée, et nous laissâmes paître les chameaux. Les domestiques en profitèrent pour remplir nos outres. Cette rivière se jette dans celle qui baigne Zirmie, à une demi-journée de marche vers le nord. Des naturels étaient activement occupés à pêcher au milieu des différentes mares qu'elle formait alors: les uns traînaient le filet, tandis que d'autres, naviguant à cheval sur un bâton muni de gourdes à

ses deux extrémités, battaient l'eau avec des lances pour chasser le poisson vers les filets.

A deux heures de l'après-midi nous continuâmes notre route, du pas le plus accéléré qu'il fut possible de faire prendre aux chameaux, car la contrée, en partie couverte de bois, avait la réputation d'être infestée de brigands, et nous ne fîmes halte qu'à deux heures et demie du matin près du lac Gondamie; encore y fûmes-nous contraints par la nécessité de laisser aux chevaux et aux bêtes de somme le temps de se rafraîchir, puisque cet endroit était réputé le plus dangereux de toute la route. Le lac, en effet, n'est qu'à un jour de marche au nord de Kalawawa, capitale de la province de Goober, qui depuis quelque temps était en état de rébellion ouverte.

A quatre heures du matin nous atteignîmes une vaste clairière au milieu des bois, où nous prîmes encore une heure de repos. Nous continuâmes ensuite notre route avec toute la rapidité possible; mais on se plaignit bientôt de fatigue, et plus que personne la femme du chef, qui chevauchait à quelque distance de moi. Nous fîmes halte à midi au bord d'un creux immense qui, dit-on, sert de retraite aux lions du voisinage, et où l'on trouve ordinairement de l'eau; mais cette année il était à sec. Au bout d'une demi-heure nous repartîmes pour ne plus nous arrêter qu'à huit heures du soir

aux puits de Kamoon, étant tous accablés de lassitude.

On se remit en marche le lendemain, dès la pointe du jour. Près de Kamoon la contrée est montagneuse, mais semble fertile en grains. Les vallées entre les montagnes s'élargissaient à mesure que nous approchions de Sackatoo, et nous aperçûmes enfin cette capitale du haut de la seconde montagne après avoir quitté les puits. Nous rencontrâmes là un messager du sultan, qui venait me souhaiter la bienvenue et m'informer que son maître était alors dans une ville voisine, revenant d'une expédition, mais qu'il comptait arriver à Sackatoo dans la soirée.

Nous y arrivâmes, nous, à midi. Partout, sur mon passage, était réunie une foule immense avide de me voir; et j'entrai dans la ville au milieu des bienveillantes acclamations des hommes, des femmes et des enfans. Je fus conduit à la maison du gadado, ou visir, qui était absent, mais où un logement m'avait été préparé. Le gadado, qui avait suivi l'armée avec le sultan, arriva avec lui vers minuit, comme je dormais déjà, et se rendit immédiatement auprès de moi. Il fut des plus polis, mais refusa net une tasse de thé que je lui offrais, disant que j'étais étranger dans son pays, et que je n'avais pas encore mangé de son pain. Il m'annonça que son maître désirait me voir le lendemain matin, et me répéta plusieurs fois que je serais reçu avec

la plus franche cordialité. Le gadado était un vieillard nommé *Simmon-Bona-Lima*, et parlant fort bien l'arabe qu'il prétendait n'avoir appris que dans le Koran.

Le 17, après déjeuner, le sultan m'envoya chercher. Sa résidence n'était pas fort éloignée. En face, est un large quadrangle où aboutissent les principales rues de la ville. Nous passâmes à travers trois huttes servant de corps-de-garde, sans le moindre empêchement, et nous fûmes aussitôt introduits en présence de Bello, second sultan des Felatahs. C'était un homme de figure noble, âgé de quarante ans, quoiqu'il parût beaucoup plus jeune, haut de cinq pieds dix pouces, d'un port majestueux, avec une barbe noire et bien frisée, une petite bouche, un beau front, un nez grec et de grands yeux noirs. Il portait une tunique de coton bleu-clair, et un turban de mousseline blanche disposé de façon qu'une partie de l'étoffe lui cachait le nez et la bouche suivant la mode tuaricke. Il était assis sur un petit tapis, entre deux piliers qui supportaient le toit d'une maison couverte en paille, et assez semblable aux chaumières de nos pays. Les murs et les piliers étaient badigeonnés de bleu et de blanc, à la moresque, et sur la paroi du fond, je ne sais à quel propos, il y avait un écran grossièrement peint avec un pot de fleurs au milieu. Le sultan m'adressa un grand nombre de questions sur l'Europe et sur nos

sectes religieuses. Il savait les noms de quelques-unes des plus anciennes, et me demanda si nous étions nestoriens ou sociniens. Pour me tirer d'embarras, je répondis brusquement que nous étions protestans. Mais il me fallut alors lui expliquer ce que signifiait ce mot; et ensuite, il entra dans de si profondes discussions théologiques, que je fus contraint de confesser que mon ignorance en pareilles matières m'empêchait de raisonner avec lui.

Dans l'après-midi je le visitai de nouveau accompagné du visir, d'El-Wordy et de Mahomed-Gamsoo, le plus riche Arabe de la ville, pour qui Hat-Salah de Kano m'avait donné une lettre d'introduction. Il était assis dans le même appartement que le matin. Je mis alors devant lui, au nom de sa majesté le roi d'Angleterre, un cadeau qui se composait de deux mousquets neufs avec des ornemens d'argent; de deux pistolets à double coup, de la boussole de poche et de la jaquette brodée de feu M. Oudney, d'une tunique écarlate avec frange d'or, d'une paire de culottes de même couleur, de trente aunes de soie rouge, et de six châles propres à être portés en turban; de quatre livres tant de clous de girofle que de cannelle, de trois boîtes de poudre à tirer avec du menu plomb et des balles; de trois rasoirs, trois couteaux à charnière et trois petites glaces; de six tabatières, trois en carton et trois en étain; d'une lorgnette enfin, et d'une vaste théière. Il exa-

mina l'un après l'autre tous ces divers objets. La boussole et la lorgnette furent ceux qui le charmèrent davantage, et il parut enchanté quand je lui appris que, par le moyen de la première, il pourrait en tout temps trouver l'est pour adresser ses prières de ce côté. « Toutes ces choses-là sont merveilleuses, s'écria-t-il; mais vous êtes la plus grande merveille de toutes!... En retour, que puis-je faire qui soit agréable au roi d'Angleterre? — Le plus agréable service que vous puissiez lui rendre, répondis-je, est de coopérer avec sa majesté à mettre un terme au commerce des esclaves sur la côte. — Quoi! répliqua-t-il, n'avez-vous pas d'esclaves dans votre pays? — Non. Tous ceux qui mettent le pied en Angleterre deviennent libres à l'instant même. — Alors, où prenez-vous vos serviteurs? — Nous les louons à terme, et nous leur payons des gages réguliers. Personne chez nous n'a droit de frapper son semblable, et les soldats même sont nourris, vêtus et payés par le gouvernement. — Dieu est grand! s'écria-t-il; vous êtes une belle nation! » Je lui présentai ensuite la lettre du sheik de Bornou. Après l'avoir lue, il m'assura que je verrais tout ce qu'il y avait à voir dans ses domaines, aussi bien que dans l'Youri et le Niffé, que, lui avais-je dit, j'étais curieux de visiter.

Le 19 le sultan m'envoya chercher de nouveau, et me pria d'apporter avec moi « le miroir du so-

leil, » nom que les naturels donnaient à mon quart de cercle, dont ils m'avaient vu me servir. Je fus conduit cette fois dans une partie de la résidence plus intérieure que celle où j'avais fait mes deux premières visites. Cette partie consistait en plusieurs huttes placées à une certaine distance l'une de l'autre. J'exhibai d'abord un planisphère des corps célestes. Le sultan connaissait tous les signes du zodiaque, quelques constellations, et un grand nombre d'étoiles, sous leurs noms arabes. Le *miroir du soleil* fut alors produit et occasiona beaucoup de surprise. Le télescope au moyen duquel on voit les objets renversés fut un sujet d'intarissable étonnement; et il fallut que je me tinsse moi-même un peu à l'écart, pour que le sultan me regardât à travers l'instrument, car ses gens avaient tous une peur effroyable de se placer à portée de son influence magique. J'eus ensuite à lui montrer comment on mesurait la hauteur du soleil. La boîte renfermant l'horizon artificiel, dont j'avais perdu la clé, était quelquefois difficile à ouvrir, ce qui arriva en cette occasion : je demandai donc à celui des assistans qui était le plus près de moi un couteau pour lever de force le couvercle. Il m'en donna un beaucoup trop petit, et sans songer à rien, je dis qu'un poignard ferait bien mieux mon affaire. A ces mots, le sultan fut saisi d'une frayeur subite; il porta la main à son épée, la tira du fourreau, et la plaça devant lui,

tremblant de tous ses membres comme une feuille. Je ne crus pas prudent de paraître le moins du monde m'apercevoir de ses craintes, quoique ce fût réellement moi qui avais le plus à craindre. Recevant donc le poignard, j'ouvris tranquillement la boîte et rendis l'arme à son propriétaire, comme s'il n'était rien arrivé. Lorsque l'horizon artificiel fut disposé, le sultan et tous ses gens jetèrent un coup d'œil au soleil, et ma violation de l'étiquette sembla entièrement oubliée.

Bello fit ensuite apporter des livres qui appartenaient au major Denham, et que celui-ci avait perdus avec tout son bagage lorsqu'il avait suivi l'expédition envoyée par le sheik contre les Felatahs. « Qu'allait donc faire votre camarade avec mes ennemis? » demanda le sultan d'un ton brusque. Je l'assurai que le seul but de mon compatriote n'avait été qu'une excursion scientifique dans la contrée. Satisfait de cette explication, il me rendit de la plus gracieuse manière tous les livres en question : c'étaient entre autres deux revues, les *Essais de Bacon* et le *Journal du Major;* mais il fallut qu'avant de me retirer, j'expliquasse le sujet de chacun, et que j'en lusse des passages pour mettre l'illustre personnage à même d'entendre le son de notre langue qu'il trouva très agréable.

Le 20 le sultan me manda de nouveau; il me reçut dans un appartement intérieur, en présence

de quelques esclaves seulement. Après m'avoir demandé comment je me portais et adressé quelques autres questions insignifiantes, je fus fort surpris de l'entendre me dire sans aucun préambule sur ce sujet que, si je souhaitais aller dans l'Youri et le Niffé, il y avait deux routes qui y conduisaient : l'une directe, mais assiégée d'ennemis; l'autre plus sûre, mais plus longue. Il ajouta que par l'une ou l'autre je serais retenu, pendant les pluies, dans une contrée alors en état de rébellion ouverte, et qu'en conséquence je devais songer sérieusement à ces difficultés. Je répondis que j'avais déjà mûrement examiné la chose, et que je n'étais nullement effrayé ni des dangers du voyage ni des pluies. « Soyez, soyez prudent ! » répliqua-t-il, et je me retirai; mais au ton et à la manière dont il me parla, je prévis que tous mes projets d'excursion ne pourraient se réaliser. En effet, depuis cette époque jusqu'à celle de mon départ, qui n'eut lieu que vers les premiers jours de mai, ce fut vainement que je sollicitai Bello de tenir les promesses qu'il m'avait faites lors de mon arrivée. Il prétendit toujours ne pas vouloir que je m'exposasse à une mort presque certaine; mais je ne puis m'empêcher de croire que l'obstacle qui s'éleva devant moi du jour au lendemain me fut suscité par les intrigues des marchands arabes qui ne se dissimulaient pas que, si les naturels de l'Afrique liaient des relations commerciales

avec les Anglais par la voie de la mer, le commerce lucratif qu'ils exerçaient eux-mêmes avec monopole dans l'intérieur serait aussitôt ruiné.

Dans une autre entrevue, Bello traça devant moi sur le sable le cours de la rivière dite Quarra, et m'apprit qu'elle se jetait dans la mer à Funda. Selon lui encore, elle coule parallèlement à la côte maritime pendant un espace de plusieurs journées de marche; et dans certains endroits n'en est distante que de quelques heures, dans d'autres, au contraire, d'un jour entier. « Il y a deux ou trois ans, ajouta-t-il, la mer a fermé l'embouchure de la rivière qui est maintenant à un jour ou deux plus au sud; mais durant les pluies, lorsque ses eaux sont grandes, elles se jettent encore dans la mer par l'ancien canal. » Bello me parla alors de Mungo-Park, et dit que, si ce voyageur était venu dans la saison pluvieuse, il aurait pu passer par-dessus les rocs qui obstruent le lit de la Quarra, mais que dans la saison sèche, cette rivière baissait tellement qu'il y avait un point que les barques n'avaient jamais franchi.

Le 28, après le coucher du soleil, j'eus la visite d'Ateeko, frère du sultan, à qui j'avais envoyé un cadeau. Quand il fut assis, et que nous eûmes échangé les complimens ordinaires, je m'excusai sur ma mauvaise santé et sur l'éloignement de sa demeure de n'avoir pas été moi-même lui présenter mes hommages depuis mon arrivée. Il me confia alors

qu'il avait en sa possession divers objets ayant appartenu à l'Anglais qui était allé à Musfeia avec feu Boo-Khaloom; mais que, comme personne n'en connaissait l'usage, il me les vendrait volontiers si j'en désirais faire l'acquisition. En même temps il ordonna à son domestique de délier un paquet qu'il tenait sous le bras. Celui-ci étala devant moi une chemise, deux paires de culottes, et deux feuilles de parchemin dont le major se servait pour dessiner. Le reste, qu'Ateeko n'avait pas apporté, était, à son dire, une malle, un quart de cercle cassé et une montre; mais la montre avait été détruite, comme il l'avoua, dans son ignorante avidité d'en examiner la structure. Il m'invita en conséquence à l'aller voir le lendemain pour que nous convinssions du prix de ce que je désirais acheter. Je promis que j'irais, et il me souhaita le bonsoir; mais en y réfléchissant, je crus que la prudence me commandait d'obtenir préalablement l'autorisation du gadado. J'eus en effet peur qu'on interprétât mal la visite que je devais rendre au prince, attendu qu'il avait disputé le trône à son frère aîné lors de la mort de leur père, et que depuis ce temps ils ne vivaient pas en très bonne intelligence.

Je me rendis donc le lendemain auprès du gadado, et lui exposai ce dont il s'agissait. J'eus à m'applaudir de ma précaution, car celui-ci m'assura que si je visitais Ateeko sans y avoir été d'abord au-

torisé par Bello, qui était absent, le peuple ne manquerait pas de m'accuser d'un complot pour mettre le prince rebelle sur le trône, par l'assistance de l'Angleterre. En conséquence ce ne fut que le 7 avril suivant, après le retour du sultan, que son premier ministre m'accorda la permission de racheter les tristes débris du bagage de mon camarade. Dès le matin j'allai avec El-Wordy à la demeure d'Ateeko, qui était située à l'extrémité occidentale de la ville. Nous attendîmes quelque temps sous le porche d'une tour carrée, puis on nous introduisit dans une hutte intérieure tendue en soie bleue et jaune : l'étoffe était drapée de manière à former des festons pointus qui figuraient des espèces d'ogives gothiques. Ateeko ne tarda guère à paraître, et après quelques civilités nous entrâmes en affaires. Il produisit une natte de cuir fort endommagée, avec deux ou trois chemises et d'autres vêtemens qui n'étaient plus mettables, le quart de cercle et le parchemin déjà mentionnés. Le quart de cercle était entièrement démantibulé : on avait ôté tous les verres, et même aux endroits où l'on n'avait pu les diviser on avait brisé l'instrument, qui n'était plus qu'un véritable squelette. Le frère du sultan paraissait croire que le quart de cercle était en or : je le détrompai aussitôt, et mettant de côté ce premier objet avec le parchemin et quelques gilets de flanelle dont le major pouvait avoir besoin, j'offris

du tout cinq mille cowries, ce dont le vendeur sembla fort surpris et fort mortifié. « Sachez donc que c'est un prince, murmura El-Wordy à mon oreille, et non un simple marchand. — Sachez, vous, répondis-je assez haut pour que son altesse l'entendît, que lorsqu'un prince se fait marchand, il ne doit pas être traité plus favorablement qu'un autre homme; et que toutes ces nippes ont si peu de valeur, que je me soucie peu de les acheter ou non. » Ateeko répéta mainte et mainte fois que le quart de cercle était assurément d'or; enfin cependant il parut accepter mes offres, et je le priai d'envoyer chez moi les articles que j'avais choisis par un esclave, à qui j'en remettrais le prix convenu. L'esclave partit; mais il fut rappelé à moitié chemin, et son maître soupçonneux reprit la carcasse du quart de cercle, dans la crainte que je ne l'eusse trompé.

La résidence du prince, comme celle de tout grand personnage dans ce pays, était entourée d'un vaste enclos quadrangulaire formé par une haute muraille en terre, dont l'entrée était défendue par une tour servant de corps-de-garde, où plusieurs esclaves se tenaient le jour et couchaient la nuit. L'enclos était occupé par des huttes, la plupart en fort mauvais état. Le propriétaire me dit qu'il possédait un nombreux domestique, et je vis autour de sa personne quelques femmes très belles. Il se vanta aussi de

nourrir deux cents civettes, et m'en montra trois ou quatre : ces animaux étaient extrêmement sauvages, et enfermés à part dans des cages de bois; ils avaient quatre pieds de longueur depuis le museau jusqu'au bout de la queue, et ressemblaient beaucoup, mais en plus petit, à des hyènes. Chaque matin on pousse de force la civette dans un coin de sa cage, et tandis qu'on lui tient la tête baissée au moyen d'un bâton, on lui racle le corps avec un coquillage pour recueillir la précieuse odeur qu'il renferme. Le prince me proposa de m'en vendre le nombre que je voudrais; mais je remerciai, ne croyant pas que ces bêtes dussent être d'agréables compagnons de voyage. Ateeko était un petit homme mince, avec une figure pleine qu'on eût prise pour celle d'un singe. Il parlait d'une voix lente et basse. Les Felatahs le regardaient comme brave, mais en même temps comme avare et cruel. « S'il était sultan, disaient-ils, les têtes voleraient dans le Soudan. »

Après avoir pris congé du prince, nous allâmes voir une mosquée neuve que faisait construire le gadado qui nous y avait donné rendez-vous. Comme toutes les mosquées, elle était de forme quadrangulaire, les côtés regardant les quatre points cardinaux, et longue d'environ huit cents pieds. Du côté oriental étaient deux portes : par l'une des deux entrées on trouvait à main droite un petit appartement carré où les fidèles faisaient leurs ablutions

avant la prière. Le toit était absolument plat et formé de solives qui allaient d'un mur à l'autre, les interstices étant remplis par des poutres plus minces placées obliquement de solives en solives, et une couche épaisse de terre durcie recouvrant le tout en dehors. Le toit était supporté par des arcades soutenues chacune par sept rangs de chacun sept piliers; les piliers étaient de bois, enduits de terre, et chargés d'ornemens. Du côté méridional du corps de l'édifice il y avait un petit enfoncement réservé à l'usage du sultan seul. Des ouvriers travaillaient, les uns à décorer les colonnes, les autres à finir la toiture; et tous paraissaient s'occuper avec ardeur de leur besogne, parce que le gadado lui-même se trouvait là pour me recevoir. Ce dernier, très jaloux de connaître mon opinion, me demandait toutes les deux ou trois minutes comment je trouvais le monument dont il dirigeait la construction. L'entrepreneur, petit homme à l'air fin, et toujours riant, était assis dans un endroit élevé d'où il pouvait aisément surveiller tous les travailleurs. Il m'informa qu'il était natif du Zegzeg, et que son père, qui était allé en Égypte, y avait acquis une teinture de l'architecture moresque, et lui avait à sa mort laissé tous ses papiers, d'où il tirait toute la science architecturale.

Le 13 j'étais assis à l'ombre devant ma porte, avec un favori du sultan, renommé pour son habi-

leté à écrire des charmes, lorsqu'un homme de mauvaise mine, couvert de haillons et souriant d'une manière infernale, vint se placer juste en face de moi. Je demandai à mon voisin qui c'était. « Le bourreau, » répondit-il avec le plus grand calme. Je me levai aussitôt pour ordonner à mes domestiques de le faire déguerpir. « Restez, continua le favori en me prenant la main ; il visite habituellement les personnes les plus considérables de Sackatoo, et jamais elles ne le laissent aller sans lui donner quelques noix gooras ou de l'argent pour en acheter. » Voulant me conformer à l'usage, je fis jeter une poignée de cowries au drôle, mais avec ordre exprès de ne plus reparaître en ma présence. Le favori me raconta alors une anecdote de la vie de mon odieux visiteur. Frère de l'exécuteur des hautes-œuvres de Jacoba qui était sa ville natale, il devint un jour jaloux de la place de son proche parent, et alla prier le gouverneur de la lui donner, se vantant d'être capable de la remplir avec beaucoup plus d'adresse. « Eh bien ! lui répliqua froidement le gouverneur, voyons... Allez-moi chercher la tête de votre frère. » Sans avoir besoin qu'on le lui répétât, il se rendit en toute hâte auprès de sa victime ; il trouva son frère assis à la porte de sa maison ; et sans bruit, sans l'avertir de rien, il lui abattit la tête avec une épée, d'un seul coup ; puis, portant la tête sanglante au gouverneur, et réclamant la ré-

compense d'une si épouvantable atrocité, il fut désigné à l'office devenu vacant. Dans la suite, comme le sultan avait besoin d'un habile bourreau, il le fit venir à Sackatoo où, peu de temps après son arrivée, il eut à exécuter deux mille Tuaricks qui, conjointement avec les rebelles du Goober, ayant voulu piller le pays, avaient tous été faits prisonniers; quatre ans s'étaient passés depuis cette monstrueuse exécution. Je puis ajouter ici, vu la nature du sujet, que la peine capitale s'inflige de trois manières dans le Soudan, la décapitation, l'empalement et le crucifiement : la première est réservée aux mahométans, et les deux autres sont infligées aux païens. On me dit, comme une chose curieuse, que les malheureux mis en croix languissaient généralement trois jours avant que la mort mît un terme à leurs souffrances.

Le 1er mai, perdant tout espoir que Bello consentît à favoriser mes projets d'excursion, je commençai à faire mes préparatifs pour regagner la capitale du Bornou. Dès que le sultan apprit que je désirais partir, il me fit informer que l'escorte qu'il m'avait envoyée deux mois et demi auparavant m'accompagnerait encore sous les ordres du frère de son premier ministre à travers les provinces de Goober et de Zamfra, et qu'un de ses officiers, lorsque l'escorte me quitterait, me suivrait successivement à Zirmie, Kahsna, Kano, et Katagum,

rement ouvertes chaque matin et fermées chaque soir. Il y a deux vastes mosquées, en y comprenant celle que je vis en construction, outre plusieurs autres places consacrées à la prière. Un spacieux marché occupe le centre de la ville. Les demeures des principaux habitans sont entourées de hautes murailles qui ceignent un grand nombre de huttes, et de maisons à toits plats, bâties à la moresque, dont les larges gouttières de terre cuite, dépassant les solives, ressemblent au premier coup d'œil à une rangée de canons. Les habitans sont presque tous Felatahs et possèdent une multitude d'esclaves; ceux d'entre ces derniers qui ne sont pas employés à des occupations domestiques, résident eux-mêmes dans des maisons particulières où ils exercent différens états dont le profit, bien entendu, revient à leur maître. Ces états sont ordinairement ceux de tisserand, de maçon, de cordonnier et de forgeron; il y en a aussi beaucoup qui vont vendre du bois de chauffage au marché. Ceux qui sont chargés de la culture des grains et de la garde des bestiaux, dont les Felatahs possèdent des troupeaux considérables, vivent dans des villages hors de la cité. Il est ordinaire que de simples particuliers affranchissent chaque année un nombre d'esclaves proportionné à leur fortune pendant la grande fête qui succède au Rhamadan. Les affranchis retournent rarement à leur pays natal, mais continuent à résider près de

leurs anciens maîtres; ils les reconnaissent encore pour supérieurs, et leur offrent annuellement une partie de leur gain.

Le 4 je quittai Sackatoo, accompagné par un des officiers du gadado, lequel s'appelait *Dumbojie*, et nous marchâmes presque toute la nuit avant de rejoindre nos domestiques qui avaient dressé nos tentes non loin de Kamoon. Au point du jour, nous gagnâmes les puits de ce nom, et nous fîmes halte pour remplir nos outres. A deux heures de l'après-midi, l'escorte arrivant, nous continuâmes notre voyage. Nous prîmes une nouvelle route, où il n'y avait pas d'eau, afin d'éviter *les Tooias*, ainsi qu'on nomme les rebelles du Goober et du Zamfra, parce que *tooia ! tooia !* c'est-à-dire *guerre ! guerre !* est le cri national de ce peuple quand il s'élance au combat.

Le 5 nous cheminâmes toute la journée à travers des bois épais, pleins de ronces qui déchiraient nos vêtemens; et comme j'avais négligé de mettre mes bottes, j'eus les jambes horriblement maltraitées. A minuit nous passâmes près d'une caravane de rebelles qui allaient du Goober dans le Kahsna. Cette circonstance décida Moodie, le commandant de notre escorte, à ne prendre aucun repos, malgré mon désir de faire halte jusqu'au matin suivant : « Non, non ! les Tooias sont là, » était sa seule réponse à toutes mes remontrances, et dans le fait

nous entendîmes souvent le son de leurs voix. Quand parut le jour, nous reconnûmes que nous étions à une très petite distance de Calawawa, capitale du Goober, personne ne sachant par où regagner sans péril le vrai chemin. J'avais remarqué avec surprise pendant la nuit que nous marchions vers le nord; mais, je ne sais pourquoi, je ne m'en étais pas inquiété. Moodie me consulta alors sur ce qu'il fallait faire : « Marchez au sud-est, » répondis-je; et bientôt nous voyageâmes dans cette direction avec toute la célérité dont nous étions capables.

Dans l'après-midi les piétons commencèrent à se lasser. Un grand nombre de pauvres naturels sans montures, qui avaient profité de l'escorte pour traverser cette partie de la contrée, accablés de fatigue et de soif, s'assirent pour ne jamais se relever... Avant le coucher du soleil nous aperçûmes les hauteurs au-delà du lac Gondamie, et alors nous marchâmes dans la direction de l'est, mais à la débandade, plus ou moins vite les uns que les autres, suivant que nos forces étaient plus ou moins épuisées. Mais j'eus soin de veiller à ce que mes gens et mes chameaux ne s'écartassent pas. Le 6 à quatre heures du matin, complétement exténué que j'étais, je me couchai près de mon cheval, et m'endormis jusqu'au jour d'un profond sommeil qui me fit beaucoup de bien. Recommençant alors à marcher vers l'est, mais sans suivre de sentiers battus, nous ne

tardâmes guère à rencontrer les traînards de la caravane et de l'escorte qui s'étaient reposés pendant la nuit, et qui continuaient alors leur chemin, la plupart incapables de parler à cause de leur soif brûlante. A dix heures nous retrouvâmes la route qui mène au lac, et à midi nous campâmes sur la rive méridionale de la rivière Fulche. Peu d'entre nos compagnons de voyage y étaient encore arrivés: nous reposant nous-mêmes à l'ombre de quelques arbres, nous envoyâmes des gens du pays à leur rencontre avec de l'eau, et ils nous rejoignirent l'un après l'autre jusqu'au coucher du soleil.

Le 7, lorsque la caravane se remit en marche, on compta que neuf hommes et six chevaux avaient péri la veille. A midi je pris congé de Moodie et de l'escorte qui voulaient me conduire jusqu'à Zirmie; mais comme tout péril était alors passé, je refusai leur offre amicale; je leur fis cadeau d'un mouton et de quarante mille cowries, et ils me quittèrent. Dans la soirée j'atteignis la ville de Quarri, et je campai en dehors des murs. J'allai cependant présenter mes respects au gouverneur qui se plaignit amèrement des privations que le jeûne du Rhamadan lui imposait, bien qu'il ne fût encore qu'au septième jour.

Le 8 je quittai Quarri au point du jour, et j'arrivai à Zirmie vers le coucher du soleil. — Zirmie, capitale de la province de Zamfra, occupe une pé-

ninsule formée par la rivière, dont les rives en cet endroit hautes et raides, sont couvertes de broussailles épineuses à travers lesquelles un sentier étroit et sinueux conduit aux portes de la ville. Elle est entourée d'un mur et d'un fossé sans eau : le mur est de terre, et a de vingt à trente pieds d'élévation. Le gouverneur, qui se nommait *Turnie*, passait pour un homme brave, mais qui déshonorait sa bravoure par son amour du pillage. Tous les habitans même sont renommés pour être les plus grands voleurs de l'Haussa. Mes domestiques furent prévenus par Dumbojie de ne pas quitter la maison où nous étions logés après le coucher du soleil, attendu que passé cette heure tous les noirs sans barbe, c'est-à-dire jeunes, pouvaient être saisis, baillonnés, et emmenés à quelque village voisin pour y être vendus. Des esclaves déserteurs viennent de toutes les parties de l'Haussa chercher à Zirmie un asile, et y sont toujours bien reçus.

Je ne me remis en marche que le 11. Vers le soir je campai à un village nommé Yakua où Dumbojie me conseilla de loger dans une maison, alléguant que je courrais risque d'être volé, et même assassiné si je passais la nuit hors des portes. Je ne crus pas utile de suivre ce timide conseil, et ne m'en trouvai pas mal. Le 12, vers le milieu du jour, nous fîmes halte à Roma. Dans l'après-midi, poursuivant notre chemin, nous atteignîmes vers le coucher du

soleil un fort village appelé *Yanduka,* dont le gouverneur, lorsqu'il apprit que je revenais de visiter Bello, ne voulut pas que je dressasse ma hutte en dehors de l'enceinte des murs, mais insista pour que je logeasse dans une maison qu'il me fit préparer, où je fus libéralement pourvu de provisions.

Le 13, au point du jour, nous quittâmes Yanduka, à deux milles au-dela duquel le pays devint très boisé; et vers midi nous fîmes halte sous un large tamarinier, au bord d'un ruisseau que nous avions déjà franchi quatre fois depuis le matin. Vers trois heures nous continuâmes notre route, et après avoir gravi une hauteur, nous aperçûmes les minarets de la mosquée de Kashna. Nous n'arrivâmes cependant à cette ville qu'après le coucher du soleil, lorsque les portes en étaient fermées; mais j'appelai la sentinelle, et lui disant qui j'étais, elle me pria de longer une partie du mur jusqu'à ce que je trouvasse un petit guichet, lequel me fut ouvert. Je séjournai les 14, 15 et 16. Kashna est située par 12 degrés 59 minutes de latitude nord. Au dire des habitans, elle s'appelait *Sangras* il y a un siècle, et depuis ce temps elle s'est appelée *Geshna,* à cause d'un petit taillis de ce nom qu'on voit sur la chaîne où s'élève la ville, qui est une des nombreuses et longues chaînes courant du nord-est au sud-ouest. Les murs sont de terre et fort étendus; mais, comme à Kano, les

maisons n'occupent pas le dixième de l'espace qu'ils entourent : le reste est livré à la culture ou couvert de bois. La résidence du gouverneur ressemble à un fort village, et est à un demi-mille environ à l'est de tous les autres bâtimens. Les fruits les plus abondans qu'on recueille dans la ville sont des figues, des melons, des grenades et des citrons. Le raisin n'y manquait pas autrefois, dit-on, mais les vignes ont été toutes coupées lors de la conquête des Felatahs. Les maisons pour la plupart tombent en ruines : c'est que le principal commerce de la contrée a été depuis la conquête des Felatahs transporté à Kano. Il n'est cependant pas encore sans importance, puisque deux marchés se tiennent chaque jour dans différentes parties de la ville, l'un au sud, l'autre au nord. Le marché méridional est d'ordinaire approvisionné par des marchands de Ghadamis et de Tuat, celui au nord par des Tuaricks. Les premiers apportent de la soie brute, des étoffes de coton et de laine, des colliers et un peu de cochenille, qu'ils vendent pour des cowries. Ils envoient ensuite ces cowries à leurs agens de Kano pour acheter des vêtemens bleus d'étoffe indigène, lesquels, traversant la contrée, vont approvisionner la foire de Ghraat; et ce qu'ils ne peuvent y vendre aux Tuaricks est porté à Tumbouctou et vendu contre de la civette, de l'or et des esclaves. Les objets fabriqués à Kashna sont principalement de cuir,

tels que coussins rouges et jaunes, sacs à contenir de l'eau, brides en peau de chèvre, etc.; des cuirs de taureaux aussi sont souvent expédiés pour le Fezzan et le Tripoli. Les habitans préparent encore de bonnes viandes séchées, dont les marchands arabes se pourvoient d'habitude avant de traverser le désert. Kashna est le rendez-vous favori des Tuaricks qui fréquentent le Soudan durant les mois de sécheresse. Les marchands de Ghadamis et de Tuat ne possèdent jamais de chameaux, mais en louent à ce singulier peuple qui, moyennant un certain prix, leur transportent leurs marchandises et leur mènent pareillement leurs esclaves à travers le désert jusqu'à Kashna. C'est avec ce revenu et le produit du sel qu'ils viennent vendre pour leur propre compte, que les Tuaricks achètent le grain et les autres objets de nécessité première qu'ils consomment pendant leur séjour dans le désert.

Le 17, au lever du soleil, je quittai Kashna par la porte Koura, du côté méridional de la ville. Nous fîmes halte durant la chaleur du jour sous un arbre, à un groupe de villages appelé *Miwa,* près du lit d'un cours d'eau desséché. Vers le soir nous campâmes pour la nuit aux environs de quelques villages nommés *Fatowa,* où une petite fille vint me dire de bien prendre garde à mon bagage, parce qu'il y avait huit voleurs dans une maison qu'elle

me désigna; ces voleurs, ajoutait-elle, avaient déjà dépouillé tous les gens du voisinage.

Le 18 nous quittâmes Eatowá au point du jour, sans avoir à nous plaindre d'aucun vol. Le pays paraissait bien cultivé, le sol riche; et dans le cours d'une heure nous passâmes la ville de Sabon-Grie, ceinte de murs en mauvais état et peu peuplée. A midi nous fîmes halte au village de Barderowa. Vers cinq heures du soir nous campâmes parmi de hautes chaînes de rochers, près d'une petite ville appelée *Kaffondingie*. Il y avait à l'entour un assez grand nombre d'autres villes, et je remarquai dans les vallées beaucoup d'arbres de l'espèce décrite dans les voyages de Mungo-Park sous le nom de *nutta*, mais appelée ici *doura* par les naturels. Cet arbre pousse à une plus grande hauteur que notre pommier, a le tronc proportionnellement plus long, mais n'étend pas autant ses branches. On fait griller la graine du nutta comme chez nous le café, on l'écrase, puis on la jette dans l'eau pour qu'elle y fermente. Quand elle commence à se putréfier, on la lave, et après qu'elle a été réduite en poudre, on la met en petits pains dans le genre de nos tablettes de chocolat. Les pains, bien qu'ils conservent toujours une odeur désagréable, font d'excellentes sauces pour toute espèce de nourriture. La substance farineuse dans laquelle est renfermée la graine sert aussi à fabriquer une très bonne bois-

son, mais qui, bue en trop grande quantité, occasione, dit-on, des indigestions et des maux de rate. Le nutta, de même que le micadania ou arbre à sucre, est toujours épargné quand on défriche une forêt. Les fruits du micadania, lorsque j'en vis, n'étaient pas encore mûrs, mais ils ressemblaient exactement à une pêche pour la forme, sauf qu'ils avaient le bout un peu plus pointu. Quand ils sont parvenus à leur maturité, on mange la partie pulpeuse; mais on réserve les pepins qu'on broie et qu'on fait bouillir dans de l'eau, et à mesure que la graisse monte à la surface on l'écume. Cette graisse ne se mange pas, mais se brûle dans les lampes, et ressemble à du vieux lard.

Le 19 nous quittâmes Kaffondingie, à six heures du matin. Après avoir rencontré les ruines de plusieurs villes ceintes de murs, nous fîmes halte pendant la chaleur du jour au milieu d'une ville ruinée qui s'appelait *Sofa*. Le soir nous gagnâmes Duncamie. Le lendemain nous campâmes à midi sous les murs de la ville de Faniroa, et nous allâmes passer la nuit à Gadania. Le jour suivant nous la passâmes en dehors d'une ville appelée *Taffo*.

Le 22 au coucher du soleil je rentrai dans Kano, et je me rendis immédiatement à la demeure de ma vieille connaissance, Hadje-Hat-Salah, qui me reçut comme si j'eusse été son propre fils. Malgré le Rhamadan, qui durait toujours, il avait tué un mouton

pour me fêter, aussitôt qu'il avait appris mon retour par un courrier que je lui avais expédié le matin, et j'eus à peine franchi le seuil de sa porte qu'il me pressa de me mettre à table. Ce fut réellement une sévère punition pour lui de rester simple spectateur en cette occasion, mais il prit la chose du côté plaisant : « Mangez, vous, mangez! disait-il, heureux infidèle que vous êtes. » Je séjournai environ deux semaines à Kano, et j'y assistai à la célébration de la grande fête d'Aid, qui commence après le Rhamadan, lors du premier quartier de la lune, et dont il a été déjà question dans ce volume.

Le 3 juin je me remis en route à dix heures du matin, et le soir je campai en dehors de la ville de Duakie. Le 4, dans la matinée, nous traversâmes la ville de Sockwa, qui ne consiste plus aujourd'hui qu'en quelques huttes habitées par des esclaves, et nous dressâmes nos tentes au coucher du soleil sous les murs de Girkwa, non loin des bords de la rivière. Les gens du pays dansaient en l'honneur de l'Aid. La danse était exécutée par des hommes qui, sautant alternativement d'un pied sur l'autre, et faisant ainsi le tour d'un cercle, brandissaient souvent en l'air les bâtons dont ils étaient armés, ou les frappaient ensemble avec un grand bruit. Quelquefois un danseur s'élançait hors du cercle, et tournant sur son talon pendant plusieurs minutes,

imprimait en même temps à son bâton qu'il tenait au-dessus de sa tête un mouvement de rotation non moins rapide; il rejoignait ensuite la danse. Au centre du cercle étaient deux tambours, dont les instrumens étaient posés à terre tandis qu'ils en battaient. Un immense concours de naturels assistait à ce spectacle. Le 5 nous quittâmes Girkwa à six heures du matin : pendant la chaleur du jour nous fîmes halte sous des tamariniers, au milieu des villages de Nansarina, et nous campâmes dans les bois au coucher du soleil. Le lendemain nous entrâmes à midi dans la ville de Sangeia; et comme heureusement le gouverneur était à Kano, je fus dispensé de l'ennui d'entendre sa voix glapissante. Le jour suivant nous atteignîmes la ville de Katungwa.

Le 8 nous nous arrêtâmes à midi sous l'ombre d'un tamarinier, dans la province de Sherra, et nous campâmes pour la nuit hors des murs de la ville de Boosuea. Le 9, au coucher du soleil, nous arrivâmes à la ville de Dugwa. Le 10, à sept heures du soir, nous rentrâmes dans Murmur. Le 11 à Katagum, je repris possession de mon ancien logement, et fus aussitôt visité par mon vieil ami Haméda, le marchand tripolitain. Le 15, lorsque j'en repartis il m'accompagna jusqu'au-delà de l'Yeou, et voulait même me suivre jusqu'à Sansan; mais je me fis scrupule d'abuser de sa complaisance, et

continuant seul ma route avec mes gens, je campai vers le soir à un village appelé *Mica*.

Le 23 je quittai Sansan après y avoir demeuré une semaine, accompagné d'une partie de l'escorte qui devait me conduire à travers le territoire des Bédites, et fus obligé de m'arrêter à midi au village de Girkwa à cause d'un violent accès de fièvre et d'un vomissement bilieux. Le 24 nous fîmes halte à dix heures du matin au village de Boorum pour remplir nos outres, et nous cheminâmes ensuite à travers un bois épais, au milieu duquel nous dressâmes nos tentes vers le soir. Le 25 nous prîmes dans la journée quelques heures de repos à Joba, et nous campâmes au coucher du soleil dans le village de Gorbua, ou *la ville forte*, ainsi nommé par ironie dans la langue bornowienne, parce qu'il est entouré de nattes. Le lendemain notre route fut encore sinueuse, et obstruée d'épais taillis. Nous atteignîmes cependant à la chute du jour, et après avoir traversé la Bédie, la petite ville de Guba, située sur la rive méridionale de l'Yeou, dans le territoire de Bornou. Le 27 une pluie violente nous empêcha de repartir avant une heure de l'après-midi, et nous ne pûmes atteindre ce jour-là que la ville de Muznée. Le lendemain nous gagnâmes celle de Redwa. Le 29 nous fîmes halte vers midi à Kukabonie, ou *bois* et *poisson*, ville considérable sur la rive méridionale de l'Yeou. Nous rencon-

trâmes ensuite, sur les bords de la rivière, Magawin, et nombre d'autres villes et villages que nous n'avions pas visités l'année précédente, lorsque nous accompagnions le sheik.

Le 30 un orage affreux nous obligea de camper à Dungamie, quoiqu'il ne fût encore que dix heures du matin. Dans la soirée du 1er juillet nous arrivâmes à Mugabie, et nous y restâmes deux jours pour que les chameaux se reposassent. Le 3, entre Mugabie et Gateramaran, nous rencontrâmes le gouverneur de Munga, Malam-Funamie, qui revenait de visiter le sheik : c'était un vieillard sale et de mauvaise mine, précédé d'un tambour qui battait, et suivi d'une poignée d'hommes en guenilles, tous armés d'arcs et de lances. La nuit nous campâmes dans les bois; nous en fîmes autant le lendemain et le surlendemain. Le 6 je tuai un beau *mohur* mâle, c'est-à-dire une gazelle rouge et blanche. A midi nous fîmes halte sous les murs de Borgie. Le soir, lorsque nous campâmes pour faire cuire notre mohur, nous allumâmes un grand feu dans un trou creusé dans le sable, nous la mîmes dedans, et nous la recouvrîmes de cendres chaudes; mais le matin, à notre extrême désappointement, nous ne trouvâmes plus que la carcasse de l'animal.

Le 7, après nous être arrêtés dans la journée aux puits de Barta, nous dressâmes nos tentes pour la nuit devant la ville de Calawama; et le 8, dans la

matinée, je revins à Kouka, où je ne trouvai pas mon camarade le major, qui était allé explorer la côte orientale du Tchad.

Puisque nous voici de retour sur les bords de ce lac, et qu'ils dépendent en grande partie du royaume de Bornou, dont le sheik nous a fait un accueil si hospitalier, nous dirons quelques mots de ce vaste état compris entre les 15e et 10e parallèles nord et les 12e et 18e degrés de longitude orientale.

Le royaume de Bornou est borné au nord par le Kanem et le désert, à l'est par le lac Tchad, qui couvre plusieurs milles de la contrée; au sud-est par le royaume de Loggun et la rivière Shary, qui sépare le Bornou du royaume de Begharmi et jette ses eaux dans cette espèce de mer intérieure; au sud par le Mandara, et à l'ouest par le Soudan. La chaleur y est excessive, mais non uniforme; c'est de mars à juin qu'elle a le plus d'intensité. Les pluies viennent ensuite jusqu'en octobre, où l'hiver commence.

Les habitans du Bornou sont nombreux, et parlent dix langues différentes, dont l'arabe est la mère. Ils sont divisés en tribus, parmi lesquelles on distingue celle des Shouaas, qui sont rusés, trompeurs, arrogans, grands amateurs d'amulettes, surtout bons guerriers. Tous ces peuples sont noirs, généralement paisibles, calmes et polis, extrêmement simples dans leurs manières.

Le pays produit peu de grain. Un peu de farine mêlée à du miel et à de la graisse est un mets digne d'un sultan. On ignore l'usage du pain. Le grain le plus commun, et qui nourrit à la fois le peuple et les animaux domestiques, est une espèce de millet appelée *gussub*. La classe pauvre le mange cru ou grillé au soleil. Moulu et mêlé avec de l'eau, il forme la nourriture du voyageur. Quant au miel, il est fourni par quatre espèces d'abeilles. Le blé d'Inde, le coton et l'indigo sont les productions les plus estimées du sol; les deux dernières croissent sauvages sur les bords du lac Tchad.

La polygamie est permise au Bornou; mais chaque homme a rarement plus de trois femmes : le pauvre se contente même souvent d'une seule. Ces femmes sont assez propres, mais elles n'ont pas bonne mine, à cause de leur bouche grande et de leurs lèvres épaisses. Chaque femme est très humble devant son mari, jamais elle ne l'approche qu'en ployant le genou. L'adultère n'est pas commun, et il est sévèrement puni : on lie les pieds et les mains des coupables, et on leur froisse le crâne l'un contre l'autre. On marie les filles à quatorze ou quinze ans.

Les animaux domestiques sont les chiens, les moutons, les chèvres, les bœufs et les vaches. Les Shouaas des bords du lac ont beaucoup de chevaux et de gibier. Les animaux sauvages sont le

lion, la panthère, le chat-tigre, la hyène, le renard, le singe et les éléphans. On trouve aussi dans les fleuves beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Les bêtes de charge sont le taureau et l'âne.

Les villes du Bornou sont grandes, bien bâties et entourées de murailles. La capitale est Kouka, située dans un lieu très sain et bien arrosé. Nous allons le quitter pour reprendre le chemin de Tripoli.

Retour à Tripoli et en Angleterre.

Le 22 septembre 1824, poursuivant notre route rétrograde à travers le désert, nous fîmes halte dans l'après-midi, à moitié chemin entre Woodie et le puits de Beere-Kashifery. Le lendemain, vers le milieu de la journée, nous arrivâmes au puits en question; mais heureusement nous avions encore un peu d'eau avec nous, car l'autorité de notre ancienne connaissance, Mina-Tahr, commença à se faire sentir en cet endroit. Le puits était gardé par des hommes de sa tribu, qui nous dirent que nous ne pourrions y puiser une seule goutte d'eau avant l'arrivée de leur chef. Il nous fallut appeler toute notre patience à notre aide pour nous résigner, par une chaleur étouffante, à boire le contenu bourbeux de nos outres, lorsque la meilleure source entre Kouka et Bilma était à quelques pas de nous; mais, comme nous étions endurcis aux souffrances

et aux contrariétés, nous nous soumîmes... en véritables chrétiens, je l'espère.

Vers le soir, Mina-Tahr apparut sur les montagnes du nord-ouest, suivi de sa troupe, et bientôt il nous eut rejoints. Grande fut sa joie de nous revoir. « A vous, mon puits! s'écria-t-il; vos outres seront remplies; vos chameaux abreuvés, avant ceux de personne, et pour rien. Ainsi le sultan George-le-Grand sera l'obligé de Mina-Tahr, le chef errant des Tibbous-Gunda, et cette pensée causera au cœur de Tahr plus de plaisir qu'aucun paiement... Qui sait même? quand le sultan George apprendra ma conduite, peut-être m'enverra-t-il une épée. »

Malgré ces belles protestations, les Tibbous avaient amené boire en cet endroit un si grand nombre de bestiaux, que ce fut seulement vers le soir que nous pûmes désaltérer nos bêtes de somme: encore nous fallut-il envahir le puits de force.

Le chef revint le jour suivant chercher un cadeau que je lui avais promis. Je lui donnai une tunique du soudan, un bonnet rouge et un vêtement de femme. « Ceci, dit-il en prenant la tunique et le bonnet, ceci est fort bien pour moi, car je suis seul; mais j'ai trois épouses... que ferai-je d'un seul vêtement pour elles trois? » Tahr, qui était grand parleur, entama bientôt un autre sujet. Il était désolé de n'avoir rien à envoyer à notre sultan. « Par la

tête de Mustapha! continua-t-il, je le regarde autant comme mon maître que le pacha... et même plus... car vous me dites qu'il vous a envoyés pour me voir : or c'est plus d'honneur que ne m'en a jamais fait le pacha. Je vous remettrai donc pour lui une peau de tigre, et lui écrirai une lettre; mais ce sera tout, car les ennemis de Tahr ne se tiennent jamais tranquilles, et il n'a pas maintenant le loisir de tuer des autruches. Le puits de Beere-Kashifery, dont les eaux sont ici comme de l'or, même plus précieuses que de l'or, et tout ce que possèdent le chef Tahr et les Tibbous-Gunda, seront, aussi longtemps que lui ou ses enfans gouverneront, au service du sultan des Anglais. » Demandant alors de l'eau, il se mit à laver l'encre d'un bout de papier sur lequel avait été autrefois écrit un charme, but religieusement l'eau sale, le frotta sur sa tête et sur son cou, et quand il eut terminé ces cérémonies, l'étendit au soleil pour qu'il séchât. Je laisse à penser si je dus rire quand je compris que c'était sur ce vilain chiffon qu'il songeait à écrire au souverain de la Grande-Bretagne.

Le 25 septembre la caravane se remit en route dans l'après-midi. La lune, qui était dans son quartier, nous éclaira après le coucher du soleil; mais nous fûmes obligés de marcher encore au moins deux heures après qu'elle eut tranquillement disparu. Nous fîmes halte quelque temps à un endroit ap-

pelé *Geogo-Balwy*, et un peu après minuit nous continuâmes notre triste voyage. Bientôt on se disputa sur la question de savoir quelle route il fallait suivre ; mais j'insistai pour qu'on suivît celle qu'indiquait le guide que nous avait donné le sheik, et ma confiance en lui ne fut pas mal fondée. Au point du jour, cependant, on découvrit les traces qu'avait laissées sur le sable le passage d'un marchand fezzannais qui la veille nous avait quittés avec ses chameaux pour prendre un autre chemin, et ces traces se dirigeaient vers le sud ; alors les voyageurs s'écrièrent, pour la plupart, que nous étions égarés ; mais ces cris ne parurent aucunement intimider notre guide. Il resta calme, et supporta avec un admirable sang-froid toutes les injures qui pleuvaient sur lui. Quant à moi, son air impassible me rassura toujours : un homme, en effet, n'a jamais peur de faire ce qu'il se sent capable de faire bien. Nous cheminâmes encore une nuit et un jour dans ces affreuses solitudes, sans rien voir autre chose que l'océan de sable sous nos pieds et les plaines du ciel sur nos têtes.

Le 27, un peu avant midi, nous aperçûmes dans l'éloignement quelque chose qui avait l'apparence d'une troupe d'hommes s'avançant vers nous ; mais, par l'effet du mirage, prenant différentes formes, et quelquefois s'élevant comme à douze ou quinze pieds au-dessus de la surface du désert ; aussi les

Arabes déclarèrent-ils que c'était une bande de Touaricks en maraude, et tous nos compagnons de voyage, chargeant leurs armes à feu, se préparèrent au combat : néanmoins, quand on se fut approché de part et d'autre, nous reconnûmes, à notre grande joie, que c'était une caravane qui venait du Fezzan. Les individus dont elle était composée n'avaient pas eu moins peur de nous, que nous d'eux; et ils s'étaient tous rangés sur une seule ligne, longue de plusieurs centaines de verges, devant leurs chameaux, ainsi que les Arabes combattent toujours. On ne saurait dire quelles sensations s'emparent de tous les esprits au moment d'une rencontre de cette nature dans le désert.

Nous fîmes halte vers midi à un lieu appelé *Gassoomafoma*. Au bout de quelques heures on se remit en marche, et le guide me dit que la route était si difficile, que nous ne nous arrêterions plus qu'après que la lune se serait couchée... Quand nous aperçûmes la chaîne noirâtre qui s'étend le long de la vallée d'Aghadem, les nègres, les femmes esclaves, les domestiques, tous se mirent à pousser des cris de joie, à danser et à chanter. Il était presque midi lorsque nous arrivâmes au puits.

Nous quittâmes Aghadem le 2 octobre, et, grâce au secours de la lune, nous pûmes voyager jusqu'à minuit sans perdre notre chemin; mais alors un vent impétueux qui se mit à souffler de l'est nous

obligea de faire halte, et ce fut seulement au point du jour qu'il nous permit de poursuivre notre marche. A midi la caravane s'arrêta, et ne se remit en route que dans la soirée. D'Aghadem à Dibla, à peine trouvâmes-nous un brin d'herbe pour les chameaux affamés. Nous cheminâmes encore presque toute la nuit du 3, et le 4, vers une heure avant midi, nous atteignîmes enfin le puits de Dibla.

Le 7, dans le milieu de la journée, nous gagnâmes Zow, oasis située sous quelques hautes collines noires, où il y a de bonne eau et de l'aghul en abondance pour les bêtes de somme; les nôtres, qui n'avaient rien mangé depuis Dibla, trouvèrent donc à se restaurer. Zow, mot signifiant *difficile*, est un nom merveilleusement approprié à ce lieu, tant la route par laquelle on y parvient présente de difficulté, et qui est un horrible désert de sable mouvant, long de plus de cinquante milles.

Le 9 nous continuâmes notre marche dans l'après-midi; et le 10, après avoir fait quelques heures de halte la nuit précédente, nous atteignîmes les puits de Mitchekatenoo, situés à une courte journée de Bilma, où nous arrivâmes le lendemain; là nous fîmes provision de dattes pour les quatorze jours suivans; et pendant tout ce temps, hommes et animaux, nous ne vécûmes presque d'aucune autre espèce de nourriture. La charge d'un chameau en dattes se paie quatre ou cinq dollars. Les habitans

du lieu néanmoins reçoivent très volontiers de la viande de chameau en place d'argent, ou des marchandises du Soudan qu'on leur cède à un pour cent de profit. Au lever du soleil nos tentes étaient toujours entourées de femmes et d'hommes, les premières venant nous vendre les denrées, et les seconds surveiller la vente.

Le 23 nous parvînmes aux environs d'Ikbar. De là nous devions suivre une route différente de celle qui nous avait conduits dans le Bornou; traversant donc une autre partie de la chaîne, nous marchâmes jusqu'à la nuit, et nous fîmes halte dans un endroit qui nous sembla être une belle oasis, au bas d'une rangée de collines de sable. Cette vallée, remarquable par sa fertilité, s'étendait à plusieurs milles du côté de l'ouest; elle nous fournit de l'eau, du fourrage et du bois pour ce jour et les deux suivans que nous devions passer dans le désert. Quelques misérables habitans étaient établis dans ce lieu pour y profiter de la chétive récolte de dattes qu'il produit; tous s'empressèrent, au gré de nos désirs, d'échanger leurs provisions de bouche contre des tuniques bleues ou blanches de la plus grossière espèce, et que cependant ils regardaient comme d'autant plus élégantes qu'ils n'avaient aucun autre vêtement. L'oasis s'appelle *seggedem;* et la route qui la traverse est de beaucoup la meilleure, outre que les caravanes la préfèrent encore à cause des

puits. A huit jours de distance est une ville appartenant aux Tibbous; et c'est par Seggedem que les voyageurs se rendent quelquefois à Ghraat.

On se remit en marche le 26. Vers le soir nous campâmes; et, poursuivant notre route au lever du soleil, nous atteignîmes les puits d'Izhya le lendemain à midi. Le vent souffla avec tant de violence pendant quarante-huit heures, que nous fûmes obligés d'attendre qu'il se calmât un peu, afin de ramasser du fourrage pour neuf jours de désert.

D'El-Wahr à Meshroo il y a trois jours de marche très fatigans, sans eau ni le moindre vestige de verdure. Le 7 novembre nous ne pûmes atteindre le puits, mais nous n'en campâmes qu'à une distance de quatre milles. Nous y arrivâmes le 8; et après que nos chameaux fatigués, que nos gens plus fatigués encore, se furent rafraîchis, nous poursuivîmes notre route jusqu'au soir, et nous dressâmes nos tentes à l'ouest du puits d'Omhah. Après une autre journée de marche, nous passâmes la nuit sous les palmiers qui entourent Tegerhy. C'est à coup sûr le plus misérable des lieux habités qui soit dans le Fezzan, je dirais presque dans le monde entier; et cependant nous y arrivâmes avec une joie inexprimable, après avoir si long-temps cheminé à travers de tristes solitudes.

La fatigue et la difficulté d'un voyage au Bornou ne sont pas comparables à celles d'un retour dans

le Fezzan : les neuf jours d'Izhya à Tegerhy, sans herbe ni bois, par lesquels se termine la route, sont terribles au-delà de toute expression pour les hommes et pour les chameaux. Ces pauvres bêtes, en effet, déjà si harassées d'avoir franchi un si vaste espace de sables mouvans, ont alors à traverser un désert pierreux; les pointes aiguës des cailloux leur déchirent les pieds, ils chancellent et tombent sous leurs pesans fardeaux pour ne plus se relever. Les hommes aussi ont de rudes souffrances à endurer, et entre autres celle de la faim; car outre qu'ils n'ont d'autre nourriture que des dattes, la lassitude des bêtes de somme ne leur permet pas d'en emporter une quantité suffisante.

A Tegerhy, ce fut avec une véritable voracité que nous achetâmes de mauvais ognons, pour donner quelque saveur à nos fades ragoûts de farine et d'eau. Mais le cadi m'amena avant notre départ un mouton, le seul qui fût dans la ville, de sorte que nous fîmes du moins un assez bon repas.

Le 14, après quelques jours de marche facile, nous parvînmes à Gatrone, qui, autrefois si misérable à nos yeux, nous parut alors un véritable paradis; et nous trouvâmes délicieuse la nourriture que nous y envoya le gouverneur, quoiqu'elle fût absolument de même espèce que celle déclarée par nous détestable lors de notre premier passage. Oui, une soupe dont le bouillon clair, mais chaud,

fut versé sur des tranches de pain frais et fortement assaisonné de poivre, me sembla le meilleur régal que j'eusse jamais fait de ma vie. D'ailleurs, à Gatrone nous dressâmes nos tentes sous un bois de palmiers, qui le jour nous abrita des rayons du soleil et la nuit des vents de l'est; le murmure de la brise, au travers des branches mollement agitées, fut alors pour nous le plus agréable des concerts; et nous admirâmes bouche béante, comme si nous n'avions jamais rien rencontré de plus digne d'admiration, ces arbres dont la tête chargée de fruits, pour me servir d'une comparaison orientale, s'incline languissamment comme celle d'une belle femme qui succombe au sommeil.

Quand nous quittâmes Gatrone, la prière accoutumée fut dite dans la mosquée de Sidi-Bouchier pour notre heureux retour dans notre pays. Le 21 nous fîmes notre entrée dans Mourzouk, et nous y reprîmes possession de notre ancien logement. C'est une justice à leur rendre : tous les Fezzanais sur notre passage parurent aussi contens de nous revoir que nous l'étions nous-mêmes de regagner nos pénates. Tous aussi furent vivement affectés de la triste mort de nos deux compagnons. « Aller dans la contrée noire et en revenir... Merveilleux! s'écriaient-ils, merveilleux!... Vous autres Anglais, vous avez de nobles cœurs, Dieu vous bénisse!... Mais, quoi! ce pauvre docteur est mort? Oh! Dieu est

grand ; c'est qu'il était écrit qu'il mourrait, et que vous reviendriez, vous. Hélas ! il était donc écrit de même que le jeune voyageur devait mourir... Pourtant il avait l'air si bon et la voix si douce !... Vous deux du moins qui retournez maintenant dans votre patrie, que la bonne fortune vous accompagne jusqu'au terme du chemin !... Et alors, comme vos amis viendront à votre rencontre avec leurs beaux vêtemens ! combien ils tireront de poudre en votre honneur ! »

A Mourzouk, plus encore qu'ailleurs, les habitans nous firent un tendre accueil. Depuis notre arrivée jusqu'à notre départ, des vivres nous furent soir et matin apportés en abondance ; et pendant la journée notre maison ne désemplit jamais de visiteurs, hommes et femmes, bien que nous n'eussions plus ni thé, ni café, ni sucre, pour les régaler comme lors de notre premier séjour parmi eux.

Quoiqu'elles ressemblassent bien davantage pour le teint à nos belles compatriotes aux yeux bleus, pourvu qu'elles prissent la peine de se laver, cependant les femmes blanches de Mourzouk ne sauraient entrer en comparaison pour la beauté avec les négresses du Bornou et du Soudan. Que ces dernières fussent *noires* et diablement *noires*, je ne prétends pas le nier ; mais leurs formes élégantes, leurs yeux expressifs, leurs dents, qui sont autant de perles, et leur excessive propreté, les rendaient beaucoup

plus attrayantes que les métis ignoblement sales au milieu desquelles nous résidions alors. Une simple draperie bleue, qui, à dire vrai, n'eût peut-être pas contenté la pudeur, laissait en pleine liberté les membres droits et robustes des négresses, fortifiés certainement par quatre ou cinq immersions journalières dans l'eau froide; tandis que les dames de Mourzouk, avec la couverture de laine dont elles sont entortillées, et leur chemise de même étoffe, que, selon l'usage, elles gardent nuit et jour jusqu'à ce qu'elles s'en aillent en lambeaux, ou ne lavent qu'à l'époque de leur mariage; avec leurs cheveux mêlés et remplis de sable, de cannelle en poudre et d'autres drogues, qui leur donnent l'odeur à la mode; avec leurs boucles d'oreilles en argent et leurs parures en corail, toutes noircies par le suintement qui coule de leur grasse chevelure, offrent un extérieur d'une si dégoûtante malpropreté, que vous ne pouvez sans alarme les voir s'approcher de vous, ou agiter leurs vêtemens dans vos appartemens.

Nous quittâmes Mourzouk le 12 décembre, muni d'une lettre par laquelle le sultan ordonnait à diverses villes du Fezzan que nous devions traverser de nous fournir tout ce dont nous aurions besoin. Nous atteignîmes Sebha le 18. Le lendemain, passant par Timinhint, nous gagnâmes Zeghren; et le 22, après y avoir séjourné deux jours, nous mar-

châmes vers Omhul-Abeed, qui n'en est distant que de quelques milles. A cette place nous fîmes provision de bois et d'eau pour le désert qui la sépare de Sockna, et dont le trajet dans cette saison, lorsque les jours sont courts et les nuits froides, dure ordinairement une semaine.

Le 25 décembre, jour de la fête de Noël que nous passions pour la quatrième fois en Afrique depuis notre arrivée dans cette partie du monde, nous arrivâmes vers le soir à Temesheen. Nous avions un mouton avec nous; je voulus le faire tuer pour célébrer la fête, mais nos gens étaient si fatigués qu'ils n'eurent pas le courage de préparer le festin, et préférèrent s'abandonner au sommeil. Toutefois, M. Clapperton et moi, nous fermâmes la porte de notre tente, nous fîmes un bol de punch, et nous le bûmes gaîment à la santé de nos amis d'Angleterre, nous plaisant à penser que ces amis buvaient peut-être à la nôtre dans le même moment.

Le surlendemain nous atteignîmes Sockna, où nous séjournâmes une huitaine de jours; nous en repartîmes le 5 janvier 1825. Le 6, après avoir passé El-Hamman, nous campâmes le soir dans la vallée d'Orfilly; et, le matin suivant, nous nous séparâmes, mon compagnon de voyage et moi, attendu que je désirais revenir par Ghirza, tandis qu'il aimait mieux suivre la vieille route par Bonjem. Une

continuation de vallées nous fournit, à l'époque de l'année où nous étions alors, une abondante nourriture pour toutes nos bêtes, et nous remplîmes nos outres à Jernaam pour cinq jours de marche.

Le 11 nous fîmes halte au coucher du soleil dans la vallée de Bidud. Notre voyage ne présenta rien qui fût digne de remarque, jusqu'à notre arrivée à Ghirza le 13; mais là nous trouvâmes les restes de quelques édifices qu'on dit être Romains, et qui situés à trois milles ouest-sud-ouest du puits me parurent fort intéressans. Sans doute il y eut autrefois dans ces lieux plusieurs villes, ou du moins une très vaste cité, si on en juge par les vestiges de quatre immenses constructions qui semblent avoir été des monumens ou des mausolées, quoique deux des quatre soient presque entièrement rasés. L'architecture en était grossière, mais ornée: car des chapiteaux, des fûts, des corniches et des entablemens, d'un travail sinon admirable du moins fort curieux, gisent de toutes parts à l'entour.

Le 17 nous traversâmes une belle vallée, longue de dix milles, et nommée *Shidaf*. Nous atteignîmes ensuite Henafs, et nous campâmes à quinze milles vers l'est, dans un endroit où étaient quelques autres ruines du même genre que celle de Ghirza.

Le 20 nous revînmes à Benioleed. Le 24 nous dépassâmes Melghra, et franchîmes la plaine de Tinsowa. Le jour suivant nous gagnâmes un puits à

dix milles de Tripoli ; et avant d'y arriver nous rencontrâmes deux officiers du pacha, avec un domestique du consul anglais. Ce dernier qui était venu en personne au-devant de nous, mais que d'importantes affaires avaient rappelé en ville sans lui permettre de nous attendre, nous avait du moins fait dresser des tentes où nous attendaient toutes sortes de provisions. Après un excellent souper, nous dormîmes d'un profond sommeil; et le 26 à quelques milles de l'endroit où nous avions passé la nuit, nous trouvâmes M. Warrington et son fils aîné, qui nous conduisirent à Tripoli et nous y installèrent dans une maison commode.

Il paraît que notre absence de plusieurs années, loin de toute civilisation, avait à notre insu communiqué à nos manières beaucoup de rudesse, pour ne pas dire de grossièreté; ce dont nos amis ne tardèrent pas à s'apercevoir ; ainsi, entre autres choses, notre ton était si élevé même dans la conversation ordinaire, que nous faisions presque peur aux gens à qui nous adressions la parole; et il nous fallut quelques semaines avant que nous pussions modérer nos voix de manière à les mettre en harmonie avec l'espace toujours limité dans lequel nous avions alors à nous en servir.

Nous n'eûmes bientôt plus qu'à nous occuper de retourner en Europe, et d'embarquer sur le vaisseau qui devait nous y conduire nos animaux vi-

vans, nos oiseaux, et tous nos autres objets d'histoire naturelle. Avant notre départ, le consul voulut nous donner une fête à laquelle fut invité le pacha. Les rues menant du château au consulat furent illuminées, et sur toute leur longueur présentèrent une voûte de verdure que formaient des branches d'oranger et de citronnier chargées de fruits. L'illustre personnage arriva à neuf heures du soir, accompagné de toute sa cour qui resplendissait de parure; et assis sur une espèce de trône qu'on lui avait élevé sous un dais magnifique, il regarda avec le plus grand plaisir les contre-danses et les walses qu'exécutèrent les familles des différens consuls européens. Il conversa ensuite assez long-temps avec le capitaine Clapperton et moi, et nous assura qu'il désirait, d'aussi bon cœur que notre souverain lui-même pouvait le désirer, notre heureux retour dans notre pays.

Peu de jours après, nous nous embarquâmes pour Livourne; plusieurs tempêtes nous forcèrent de relâcher à l'île d'Elbe, et nous arrivâmes en vingt-huit jours. Notre quarantaine, quoique de six semaines, passa vite. Les privations du lazaret firent trouver le temps long à nos camarades de captivité, qui ne cessaient de se plaindre; mais nous, joyeux de pouvoir enfin reposer nos têtes sous un toit, nous que rafraîchissaient les brises de la Toscane, nous qui trouvions excellente la cuisine

du petit cabaret de l'établissement, pour ne rien dire de la volupté que nous goûtions à coucher dans des lits auxquels nous pûmes à peine nous arracher les deux premiers jours, nous étions comparativement au passé beaucoup trop heureux pour faire entendre la moindre plainte. Le 1er mai, nous gagnâmes Florence; et passant les Alpes, nous remîmes le pied sur notre terre natale un mois après.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES

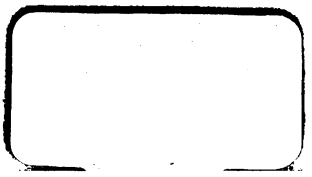
MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

	Pages.
VOYAGES EN AFRIQUE. — Dix-neuvième siècle.	1
DENHAM ET CLAPPERTON (1822-1824).	*ib.*
De Tripoli à Mourzouk.	*ib.*
Excursion à l'ouest de Mourzouk, en juin, juillet et août 1822.	28
De Mourzouk à Kouka dans le Bornou.	55
Kouka. Excursion autour de cette ville.	116
Expédition dans le Mandara.	135
Excursion sur les bords du Gambarou et vers la contrée de Munga.	179
Nouveau séjour à Kouka pendant la saison pluvieuse.	209
Excursion à Loggun et mort de M. Toole.	239
Voyage aux côtes orientales du lac Tchad.	268
Itinéraire de Kouka à Murmur, où mourut M. Oudney.	323
Itinéraire de Murmur à Kano.	362
Itinéraire de Kano à Sackatoo. Séjour dans cette ville.	393
Retour à Tripoli et en Angleterre.	438

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

JUN29 1915